
(9) D1/23-b-5 159.925
COLL. REG. MED. LOND.
MDXVIII
Ο ΒΙΟϹ
ΤΕΧΝΗ
ΒΡΑΧΥϹ Η
ΔΕ
ΜΑΚΡΗ

ESSAI

SUR LA

PHYSIOGNOMONIE,

DESTINÉ

A faire CONNOÎTRE *l'Homme & à le faire* AIMER.

PAR

JEAN GASPARD LAVATER,

CITOYEN DE ZURICH ET MINISTRE DU ST. EVANGILE.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu créa l'Homme à son Image.



IMPRIMÉ À LA HAYE.

A

MONSIEUR LE MARQUIS

DE

BOMBELLES,

MESTRE-DE-CAMP DE CAVALERIE, CHEVALIER DES ORDRES DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, DE ST. LAZARE, ET DE ST. LOUIS, MINISTRE-PLÉNIPOTENTIAIRE DE SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE À LA DIETTE DE L'EMPIRE, ETC. ETC.

MONSIEUR,

En plaçant votre Nom à la tête de mes Essais Physiognomoniques je ne viens pas briguer une protection. Si l'Ouvrage est mauvais, il n'en mérite aucune; s'il est bon, il n'a pas besoin d'être protégé.

Je ne demande non plus ni grace ni faveur. Ce n'est pas même pour avoir occasion de vous dire publiquement des choses flatteuses que je prends la liberté de vous adresser cette Epître.

Mais de tous les François que j'ai l'avantage de connoître vous êtes celui que je me flatte d'intéresser le plus, en écrivant un Livre qui a pour but d'exciter l'Homme à *connoître* & à *aimer ses semblables.* J'ai donc cru devoir faire hommage de cet Ecrit à un *Penseur éclairé* que j'honore, à un *Ami des Hommes* qui m'est cher.

 Si

Si le ſouvenir de mes traits & celui de ma franchiſe à votre égard ne ſont pas effacés de votre eſprit, vous ſerez convaincu de la ſincérité avec laquelle je fais profeſſion d'être

MONSIEUR,

Votre très-dévoué Serviteur,

JEAN GASPARD LAVATER.

ZURIC,
le 23 Août
1781.

PRÉFACE
DE
L'AUTEUR.

L'Ouvrage que je préſente au Public n'étant qu'une ſuite de Fragmens, il en ſera de même de cette Préface; je ne la donne que comme un Fragment. Il m'eût été impoſſible d'y raſſembler tout ce que j'avois à dire.

Je ne ſais ce qui eſt plus téméraire, „ de nier qu'il y ait une expreſſion „ dans les traits du viſage," ou „ de vouloir prouver cette vérité à ceux qui „ la nient". Et cependant j'ai écrit ſur la Science des Phyſionomies — mais ce n'eſt point pour ceux qui la rejettent — non, c'eſt au Sage, c'eſt à l'Ami de la Vérité que je conſacre mes Eſſais.

Préparé à tout ce qu'on peut attendre du préjugé & des paſſions, je ſoutiendrai leurs aſſauts avec calme & fermeté, convaincu que j'aime & cherche la *Vérité*, & j'oſe ajouter, que je l'ai ſouvent trouvée — mais pour en convenir avec moi, il faut auſſi aimer & rechercher la Vérité.

* * *

Sujet à l'erreur, j'ai pu me tromper ſans doute, m'égarer & marcher d'un pas chancelant dans une route peu frayée juſqu'ici; mais du moins il ne m'arrivera jamais de perſiſter dans mes opinions, ſi l'on me démontre par

des *expériences*, par des *faits*, que ces opinions ſont fauſſes. Quant aux objections qui ne ſeront pas appuyées ſur ces fondemens, je n'en tiendrai aucun compte; elles ne peuvent en impoſer qu'aux ignorans ou aux eſprits ſerviles.

Qu'on les juge comme on voudra ces *Eſſais Phyſiognomoniques*, perſonne ne les jugera avec plus de ſévérité que moi-même, & perſonne ne peut ſentir mieux que moi combien il me manque pour être le Reſtaurateur de cette Science humaine & divine.

Mais qu'on ſe garde bien de confondre le Phyſionomiſte & la Science des Phyſionomies. On pourroit attaquer ce que je vais en dire, ſans qu'elle ceſſât pour cela d'être une Science vraie en elle-même, fondée dans la Nature.

Celui qui après avoir lû mon Ouvrage conteſteroit encore cette dernière propoſition, douteroit ou affecteroit de douter de tout ce qu'il n'auroit pas inventé lui-même.

Lecteur à qui j'offre mes *Eſſais*, ne les liſez donc pas à la hâte & ſans attention. Placez-vous en idée auprès de moi; figurez-vous que je vous communique mes obſervations, que je vous fais part des ſenſations que j'éprouve — tantôt obſervant de ſang froid, tantôt parlant avec chaleur d'une vérité de ſentiment — ſans ſoumettre d'avance mes obſervations, mes ſentimens ou mes expreſſions à la cenſure d'un froid Journaliſte.

Liſez & jugez-moi comme vous le feriez ſi nous liſions cet Ouvrage à côté l'un de l'autre. Liſez-le deux fois, ſi vous voulez en bien juger; & ſi vous vous propoſez de le refuter publiquement, liſez-le au moins — une fois.

Je ne vous dis pas de le lire ſans prévention pour ou contre moi, pour ou contre la Science dont je m'occupe — ce ſeroit trop exiger peut-être — mais

mais lifez avec toute l'attention, toute la réflexion dont vous êtes capable. Et fi avec de pareilles difpofitions vous n'apprenez point dans cet Ecrit —

A mieux connoître & vous-même, & vos Semblables, & votre commun Créateur;

Si vous n'êtes point excité à le bénir de votre exiftence, & de celle de tels & tels hommes placés autour de vous;

Si vous ne découvrez pas une nouvelle fource de plaifirs doux & purs affortis à la nature humaine;

Si vous ne fentez naitre en vous plus de refpect pour la dignité de cette Nature, une douleur plus falutaire de fa dégradation, plus d'amour pour certains hommes en particulier, une vénération plus tendre, une joie plus vive à l'idée de l'Auteur & de l'Original de toute perfection;

Si, dis-je, vous ne retirez aucun de ces avantages — hélas! c'eft donc en vain que j'ai écrit, & je me fuis laiffé féduire par la plus ridicule chimère: publiez alors que je vous ai trompé, jettez mon Livre au feu, ou envoyez-le moi — & je vous rendrai l'argent qu'il a coûté.

Je ne promets point — car il y auroit de l'extravagance dans cette promeffe — de donner en entier l'immenfe Alphabet qui ferviroit à déchiffrer le langage original de la Nature, écrit fur le Vifage de l'Homme & dans tout fon extérieur; mais je me flatte d'avoir au moins tracé *quelques-uns des caractères* de cet Alphabet divin, & ils feront affez lifibles pour qu'un œil fain puiffe les reconnoître partout où il les retrouvera.

Je déclare ici formellement que je ne veux, ni ne puis écrire un Traité complet fur la Science des Phyfionomies. Je me borne à de fimples Effais, & les *Fragmens* que je donne ne fauroient compofer un enfemble.

Vérité —

* * *

Vérité — *variété & richesse dans les observations*, *clarté*, *précision*, *énergie* — voilà ce qu'il faudroit réunir dans un Ouvrage comme celui-ci. Je ne puis me flatter d'y avoir toujours réussi, mais voici au moins ce que j'ose promettre:

D'employer tous mes efforts pour que l'intérêt du Livre aille toujours en croissant;

De ne donner pour certaines que des observations que j'aurai laissé mûrir & dont je serai sûr moi-même; de ne présenter les hypothèses que comme hypothèses, les visages d'Individus que comme Individus.

De n'avancer aucune proposition sans être persuadé qu'elle pourra soutenir l'examen le plus sévère; ensorte que l'Observateur impartial & sage retrouvant dans la Nature les vérités que je lui annonce, s'écriera quelquefois: „ Les voici! je les ai vues, je les ai reconnues".

O combien je desire de parvenir à ce but! mais qui ne sent, ou plutôt qui sent assez — combien il est difficile d'y atteindre!

Il me reste encore un souhait à former, & puissé-je le voir rempli: c'est qu'on s'attache moins à juger mon *Ouvrage*, que la *Science* même — que celle-ci devienne moins un sujet *d'entretien*, qu'un sujet de *méditation* — qu'on la soumette à un *examen attentif*, au lieu de hazarder sur elle des *jugemens précipités*.

* * *

Respectables Inconnus de diverses Nations, devant qui j'ose paroître sous un costume étranger — je rougis en pensant aux imperfections de mon Ouvrage. Mais si vous pesez les difficultés de l'entreprise, si vous considérez que l'étude des Physionomies ne pouvoit être pour moi qu'une étude accessoire — vous serez trop équitables pour ne pas excuser les défauts de cet Ecrit, & peut-être y trouverez-vous des choses qui ne sont pas indignes de votre attention, quoique vous puissiez attendre infiniment davantage d'un Ecrivain plus habile & plus maître de son temps.

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

Cet Ouvrage n'eſt pas uniquement deſtiné à la Nation *Françoiſe;* il eſt fait pour tous ceux qui n'entendent point l'Allemand. Qu'ils ſe figurent en le liſant que M. LAVATER leur parle au moyen d'un Interprête, qui a des droits à leur indulgence, puiſqu'il ne trouve pas dans ſa Langue les richeſſes & les reſſources qui ſont propres à celle de l'Auteur. Par exemple un des privilèges de la Langue Allemande eſt de pouvoir créer au beſoin de nouveaux mots, de les compoſer de manière qu'un ſeul mot réveille à la fois pluſieurs idées, & c'eſt là ſurtout ce qui la rend ſi énergique & ſi belle, puiſque, ſelon l'obſervation d'un grand Métaphyſicien, le caractère du beau eſt d'offrir *un grand nombre d'idées dans le plus petit eſpace de temps poſſible.* Perſonne n'a uſé avec plus de hardieſſe que notre Auteur de la liberté de compoſer des mots, & il eſt impoſſible d'imiter ſes créations, lorſqu'on écrit dans une Langue bien moins féconde & bien plus ſévère.

Il a fallu quelquefois, pour ne pas trop altérer un Ouvrage auſſi original que celui-ci, hazarder des expreſſions que l'uſage n'a pas conſacré, & en traduiſant on s'eſt vu placé entre deux écueils, partagé entre la crainte d'être *infidelle* & celle de paroître *ridicule.* Nous nous flattons d'avoir au

moins évité le premier de ces écueils; l'Auteur nous aſſure qu'il a reconnu ſes penſées & ſa manière dans tous les morceaux de cette Traduction qui ont paſſé ſous ſes yeux. Pour ſurmonter les difficultés de ce travail, il ne falloit pas moins que cette eſpèce d'enthouſiaſme qu'inſpire Mr. LAVATER aux ames ſenſibles.

Ceux qui ont lû en Allemand ſon grand Ouvrage ſur la Science des Phyſionomies (1) ne ſont pas diſpenſés de lire la Traduction Françoiſe, s'ils veulent connoître tout ce qu'il a écrit ſur ce ſujet. Elle n'eſt point faite d'après l'Edition Allemande, mais ſur un Manuſcrit où l'Auteur a refondu plusieurs morceaux du Texte, arrangé les matières dans un nouvel ordre & ajouté de nouveaux jugemens.

Le Lecteur François ſera dédommagé en quelque ſorte de ne pouvoir lire l'Original, en trouvant ici un meilleur ordre, des planches mieux exécutées & des images plus intéreſſantes.

(1) Nous l'avons toujours déſignée par le mot *Phyſiognomonie*, quoique nous euſſions pu employer dans cette acception celui de *Phyſionomie*, qui indique en même temps & la Science, & l'objet dont elle s'occupe: nous avons choiſi le premier pour être plus clair & prévenir toute équivoque.



TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.



ETERNEL, notre Dieu, que ton Nom eſt digne d'être exalté par toute la Terre! Tu fais briller ta gloire dans les Cieux, & la bouche même du foible nourriſſon annonce ta puiſſance. Eternel, quand je contemple les Cieux, ouvrage de ta main, la Lune & les Etoiles dont tu as ſemé le Firmament, je m'écrie: Qu'eſt-ce que l'homme pour que tu faſſes attention à lui, & le fils de l'homme pour que tu daignes en prendre ſoin ? A peine l'as-tu fait inférieur aux Anges. Tu l'as couronné de gloire & d'honneur, & tu l'as établi ſur l'œuvre de tes mains. Toutes choſes lui ſont aſſujetties, les animaux qui paiſſent l'herbe des campagnes, les habitans de l'air, & tout ce qui nage dans les ondes.

Eternel, notre Dieu, que ton Nom eſt digne d'être exalté dans toute la Terre!



INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

DIGNITÉ

DE LA

NATURE HUMAINE.

„ ET Dieu dit :

Faiſons l'homme à notre image.

„ Ici la Création eſt ſuſpendue ; l'Univers eſt comme dans l'attente. Déjà, „ les airs & les eaux, la terre & la pouſſière, tout eſt animé, tout vit, tout „ ſe meut —— cependant où eſt la Fin ſenſible à laquelle toutes ces créatures „ ſe rapportent ? où eſt *l'unité* dans ce grand *Tout ?* Chaque Etre eſt encore „ iſolé ! chacun jouit, mais ſa jouiſſance eſt bornée à un point ! Où eſt „ l'Etre qui *jouira de tous les autres*, où eſt le *regard* qui les *embraſſera*, le „ *cœur* qui en *ſentira* l'impreſſion ? La Nature en ſilence, n'offre qu'un „ déſert, une agitation ſtérile.

„ La Création eſt ſuſpendue, l'Univers eſt dans l'attente.

„ S'il exiſtoit une créature qui fut le complément, le lien ſenſible des „ Etres créés, le chef-d'oeuvre de la création —— ce ſeroit une copie, „ un repréſentant viſible de la Divinité, un Dieu ſubalterne, Dieu dans „ ſon image ! ——

„ Le Créateur délibère —— Les facultés de cette nouvelle création „ fommeillent encore. Cette image vifible fera infiniment plus belle & „ plus vivante que les prairies, les bois & les montagnes; plus belle & „ plus vivante que les poiffons, les oifeaux, les reptiles & les animaux „ de toute efpèce. En elle fera la penfée, cette faculté productrice & „ dominatrice du Très-Haut. Quel fera fon regard? fa vie? fon port? „ Que fera la Nature entière comparée à cette ame humaine, à cette image „ vifible du Dieu qui eft Efprit!

„ Le décret eft accompli:

Dieu créa l'homme à fon image,
Il le créa à la reffemblance de Dieu,
Il les créa mâle & femelle.

„ Eft-il rien de plus honorable pour la nature humaine, & n'eft-elle pas „ *déifiée* en quelque forte par cette paufe, cette délibération du Créateur, „ cette empreinte de fon image!

„ Quelle fimplicité, quelle nobleffe dans la ftructure du corps humain! „ Cependant ce n'eft que l'enveloppe de l'ame, fon voile & fon organe. „ Par combien de langages, de mouvemens & de fignes elle fe révèle fur „ la face humaine, cette divinité préfente, mais cachée! elle s'y peint „ comme dans un miroir magique! Il y a je ne fais quoi d'inexprimable „ & de célefte dans l'oeil humain, dans l'enfemble & dans le jeu des traits. „ C'eft ainfi que le Soleil inacceffible à nos regards réfléchit fon éclat „ dans les gouttes de la rofée. Divinité enveloppée dans une maffe ter- „ reftre! avec quelle énergie & quelle grace te fais-tu appercevoir dans „ l'Homme!

„ Admire

„ Admire dans le corps humain le premier modéle de beauté & d'harmonie. Unité ſublime, *Harmonie dans la variété*, grace, accord, ſymmétrie dans ſes membres & ſes contours; & quelle douceur, quelle délicateſſe de nuances dans ſon unité!

„ Vois ce *viſage divin & plein d'ame*, ce front, ſiège de la penſée, ce regard de l'œil, ce ſouffle de la bouche, ces graces répandues ſur les joues, tout parle, tout eſt à l'uniſſon: c'eſt l'harmonique réunion des couleurs dans un ſeul rayon du ſoleil.

Dieu créa l'homme à ſon image,
Il le créa à la reſſemblance de Dieu,
Il les créa mâle & femelle.

„ *Symbole de Dieu & de la Nature*, en qui réſide l'activité, la force & l'empire! comme il ſe préſente dans toute ſa ſublimité! Etudiez-le! deſſinez ſes contours, copiez-le comme le ſoleil ſe peint dans une goutte d'eau. —— Tous vos Héros, toutes vos Déités de quelque ſiècle qu'ils ſoient, de quelques attributs qu'on les aît décorés — *disjecti Membra Poetæ!* & le plus ſublime idéal d'Ange qu'un *Platon*—*Winkelmann*, pourroit imaginer, deſſiné par la main d'un *Apelle* ou d'un *Raphaël*—*Venus*—*Anadyomène*, *Apollon* même, ne pourront jamais lui être comparés. —— Tout au plus ſeroient-ce là des images eſquiſſées d'après une ombre légère, que les approches de la nuit prolongent déjà d'une manière incertaine. Que l'Artiſte & le Poëte imitant l'abeille, recueillent dans tout l'Univers viſible un tréſor de beauté, de forces, de graces —— Image du Dieu vivant! *abrégé de la Création*; fruit du décret divin de la Toute Puiſſance - tu es, tu reſteras toujours un Idéal d'Artiſte!

„ *Humanité!*

„ *Humanité!* Image profanée du Dieu Très-Saint! *Abrégé de la Création,*
„ *affoibli & mutilé. Temple* dans lequel la Divinité daigna se révéler —
„ par des prodiges, par des oracles, & quand l'accomplissement des temps
„ fut venu, par le *Fils, splendeur de la Majesté suprême, l'unique* & le *premier*
„ *né, par qui & pour qui le Monde a été fait! Le second Adam!*

„ Genre humain, quelle étoit ta destination? & qu'es-tu devenu(*)"?

Si la grande vérité exprimée dans ce morceau étoit toujours présente à mes yeux, quel Livre j'écrirois! Et si je venois à l'oublier, serois-je digne d'être lu par vous pour qui seuls je travaille, par vous *qui croyez à la Dignité de la Nature humaine, à la ressemblance de l'homme avec son Auteur?*

(*) HERDER: *Les plus anciens Documens de l'Humanité*, Part, I.



PREMIER



PREMIER FRAGMENT.

HISTOIRE DE LA SCIENCE PHYSIOGNOMONIQUE DE L'AUTEUR.

Mes Lecteurs me ſauront gré ſans doute de leur faire part de quelques anecdotes touchant la marche que j'ai ſuivie dans la carrière phyſiognomonique.

Juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans je ne m'étois pas aviſé d'écrire un mot ſur la Phyſiognomonie, pas même de lire aucun Ouvrage qui traitât de cette Science, ni de faire des obſervations qui y fuſſent relatives, bien moins encore d'en recueillir. Quelquefois cependant à la première vue de certains viſages, j'éprouvois une ſorte de treſſaillement qui duroit encore quelques inſtans après le départ de la perſonne, ſans que j'en ſçûſſe la cauſe, & même que je ſongeâſſe à la Phyſionomie qui l'avoit produit. Ces impreſſions ſoudaines m'entraînoient quelquefois à juger, mais on ſe moqua de mes déciſions; j'en rougis & devins plus circonſpect. Des années s'écoulèrent avant que je hazardâſſe de nouveau d'articuler un ſeul de ces

jugemens ſubits, dictés par l'impreſſion du moment. Mais je m'amuſois quelquefois à crayonner les traits d'un ami, après l'avoir fixé & contemplé pendant quelques minutes. —— J'ai eu dès ma première jeuneſſe un penchant décidé pour le deſſin, & ſur-tout pour le portrait, mais avec auſſi peu d'habileté que de patience dans l'exécution. Peu-à-peu mes ſenſations confuſes ſe débrouillèrent en deſſinant; les proportions, les traits, les reſſemblances & les diſſemblances me devinrent plus ſenſibles. —— Il m'arriva un jour de deſſiner de ſuite deux viſages, dont certains traits avoient entr'eux une reſſemblance qui m'étonna, & d'autant plus que je ſavois à n'en pouvoir douter que les perſonnes à qui ces viſages appartenoient étoient d'un caractère très différent.

Qu'il me ſoit permis d'entrer ici dans quelque détail ſur une de mes premières obſervations de ce genre. Il y a ſeize ans que je vis à Zurich le célèbre *Lambert*, que j'eus enſuite le plaiſir de revoir à Berlin: ſa Phyſionomie me frappa étrangement à cauſe de la conformation extraordinaire de ſes traits; la ſenſation fut très vive & produiſit chez moi je ne ſais quel ſentiment de vénération. —— Mon Lecteur s'attend avec raiſon à trouver ici l'image de *Lambert*, mais tous mes efforts pour l'obtenir ont été infructueux. —— La ſenſation dont je parle fut peu-à-peu effacée par d'autres; j'oubliai *Lambert* & les traits de ſa Phyſionomie. Environ trois ans après, je deſſinai ceux d'un ami mourant, pour ſauver au moins ſon image. —— Ce ſeroit là encore un portrait que je voudrois offrir, mais il s'eſt perdu dans un incendie. —— Mille fois j'avois regardé mon ami ſans jamais comparer ſa Phyſionomie avec celle de *Lambert*; je les avois vus, je les avois entendu diſſerter enſemble —— & voilà une preuve inconteſtable que mon tact étoit bien peu ſubtil alors —— je n'obſervai

entr'eux

entr'eux aucune ressemblance. Ce ne fut qu'en dessinant, que frappé du saillant de l'image de *Lambert* soudain ressuscité devant mes yeux, je dis à mon ami: ton nez est celui de *Lambert;* & plus je dessinois, plus ce rapport me devenoit sensible. Je ne prétends point comparer mon ami à *Lambert*, je ne dirai pas ce qu'il auroit pu devenir s'il eût plu à Dieu de prolonger ses jours. Sans doute il n'avoit pas le génie transcendant de cet Homme unique, il y avoit d'ailleurs aussi peu de conformité dans leurs tempéramens que dans le caractère de leurs yeux & de leurs fronts; mais ils se ressembloient par la finesse & la forme du nez, & je dois encore observer qu'ils avoient l'un & l'autre, quoique dans un degré différent, un esprit vaste & lumineux.

Cependant la ressemblance de leurs nez me parut assez frappante, pour m'engager à être plus attentif en dessinant à saisir des rapports de ce genre. Ceux que je découvris plus d'une fois entre différens visages que je dessinai par hazard le même jour, tout en observant une ressemblance morale entre ces personnes, au moins dans certaines faces de leurs caractères — ces rapports, dis-je, fixèrent de plus en plus mon attention.

J'étois néanmoins fort éloigné d'approfondir ces sortes d'observations, & de me livrer à l'étude des Physionomies; ce mot même étoit un de ceux que j'employois le plus rarement.

Un jour que j'étois chez Mr. *Zimmermann*, actuellement Médecin du Roi d'Angleterre à Hanovre, & qui demeuroit alors à Brougg, je me mis à la fenêtre avec lui pour voir passer un cortège militaire; une Physionomie qui m'étoit absolument inconnue me frappa assez nonobstant ma vue basse & la distance où j'étois de la rue, pour me faire porter un jugement décisif; la réflexion n'y avoit aucune part, & je ne crus pas même avoir dit quelque

chose de remarquable. Mr. *Zimmermann* me demanda auſſitôt avec une ſorte de ſurpriſe ſur quoi je fondois ce jugement ? Sur la tournure du col, lui répondis-je. —— Et voilà l'époque proprement dite de mes recherches Phyſiognomoniques. Mr. *Zimmermann* tenta l'impoſſible pour m'y encourager; il exigea de moi des jugemens, j'en hazardai quelques-uns, mais la plupart étoient pitoyables, l'expreſſion ne partant plus d'un ſentiment ſubit & d'une ſorte d'inſpiration. Aujourd'hui même encore, je ne comprends pas comment cet Homme de génie ne s'en rebuta point; & qu'au contraire il me preſſa de coucher mes obſervations par écrit. J'entrai pourlors en correſpondance avec lui ſur cet objet & je deſſinai des viſages imaginaires, auxquels je joignois mes remarques. Mais bientôt je négligeai ce travail juſqu'à l'abandonner pendant des années entières; je riois de mes eſſais, je ne liſois, je n'écrivois plus rien ſur cette matière. Mon tour étant venu de fournir une Pièce à la Société Phyſique de Zurich, embarraſſé ſur le choix du ſujet je me déterminai tout-à-coup pour la Phyſiognomonie & me mis à compoſer, Dieu ſait avec combien de légèreté & de précipitation. Mr. *Klokenbring* d'Hanovre me demanda cet Ecrit pour Mr. *Zimmermann*; je le donne tout imparfait qu'il eſt, Mr. *Zimmermann* le fait imprimer à mon insçu, & me voilà tout à coup appellé à être le défenſeur public de la Science des Phyſionomies. Cependant après avoir livré à la preſſe une ſeconde production dans ce genre, je me crus diſpenſé pour le moment d'en publier d'autres. Deux motifs bien différens ſe réunirent enſuite pour m'exciter à reprendre cette matière. J'entendois prononcer des jugemens abſurdes, non contre mes eſſais, j'en ai toujours connu l'imperfection & ce ne ſont pas les critiques qui me l'ont dévoilée — mais contre la Science même, tandis que ma propre perſuaſion ſe fortifioit à meſure que je liſois de nouvelles vérités ſur les Phyſionomies. D'un côté ces jugemens, de l'autre

les

les pressantes sollicitations que des gens pleins de sagesse, de probité & de religion m'adressoient de toutes parts, voilà ce qui, joint au plaisir de faire de nouvelles observations, m'a déterminé à mettre au jour celles qu'on va lire, & qu'on nommera si l'on veut conjectures, radotages, rêveries.

Il y a plus de sept ans que cette résolution fut prise; & je rencontre à chaque pas dans son exécution des obstacles aussi nombreux qu'imprévus, mais qui me permettent cependant de recueillir assez d'observations neuves pour que je sois en état de promettre au moins quelque chose d'intéressant.

J'ai fait faire une multitude de dessins relatifs à mes vues, j'ai examiné & comparé nombre de figures humaines de toutes les classes; & j'ai eu recours à des amis pour m'y seconder. Les fautes multipliées de mes dessinateurs & de mes graveurs, sont devenues pour moi une source féconde de recherches & d'instructions. Il falloit m'étudier à bien choisir mes expressions, à discuter, à comparer nombre d'objets auxquels je n'avois donné jusques-là qu'une attention superficielle. En exerçant ma vocation ecclésiastique, j'avois été appellé à connoître divers personnages très remarquables & très singuliers. Un voyage entrepris par raison de santé, aussi bien que par le desir de voir des personnes & des amis que je ne connoissois pas encore de vue, fournit à mon oeil, novice, à la vérité, mais attentif, une grande diversité de nouveaux objets. C'est ainsi que mes lumières se fixoient, s'étendoient & se rectifioient. Plus d'une fois j'avois commencé à lire les Auteurs qui ont écrit sur la Physionomie, mais sans pouvoir soutenir le verbiage du plus grand nombre, & je découvris que la plupart d'entr'eux n'avoient fait que piller *Aristote*. Je renonçai donc aux Livres, pour m'attacher comme auparavant à l'étude de la nature elle-même & des images qui la représentent, m'habituant de préférence à découvrir le beau, le noble, le parfait, à les définir, à les rendre familiers

à mon œil & à donner une nouvelle énergie à la ſenſation qu'ils produiſoient chez moi. Les obſtacles renaiſſoient chaque jour, mais les reſſources ſe multiplioient à proportion. Tous les jours je me trompois & tous les jours j'acquérois plus de lumière & d'aſſurance. Je fus loué, blâmé, raillé, exalté, & ne pouvois m'empêcher d'en rire, bien ſûr de ne rien mériter de tout cela. Mais de plus en plus je me réjouiſſois de l'utilité & du plaiſir que j'eſpérois de procurer par mon Ouvrage; c'eſt-là ce qui me ſoulage & me conſole du fardeau dont je me ſuis chargé. Et au moment où j'écris mes progrès ſont tels, que ſur beaucoup de Phyſionomies il m'eſt abſolument impoſſible de rien prononcer, tandis que j'oſe décider ſur nombre de figures & de traits avec une conviction égale à celle que ~~celle~~ j'ai de ma propre exiſtence.



SECOND



SECOND FRAGMENT
SUR LA
NATURE HUMAINE.
PREMIÈRE BASE
DE LA
SCIENCE PHYSIOGNOMONIQUE.

L'Homme est de tous les Etres de la Terre le plus parfait, le plus rempli de vie.

Chaque grain de fable est une immenfité, chaque feuille un monde, chaque infecte un affemblage d'effets incompréhenfibles où la réflexion fe perd; & qui pourroit compter les *degrés* intermédiaires depuis *l'infecte* jufqu'à *l'Homme*?

En lui fe réuniffent toutes les forces de la Nature. C'eft l'extrait de la Création; il eft tout à la fois le fils & le Souverain de la Terre, le fommaire & le centre de toutes les exiftences, de toutes les forces, de toutes les vies du Globe qu'il habite.

De tous les Etres organiques que les fens nous découvrent, il n'en eft aucun où fe raffemblent trois efpèces de vie auffi différentes entre elles, & qui cependant fe réuniffent de la manière la plus merveilleufe pour ne former qu'un feul Tout: la vie *animale*, la vie *intellectuelle*, & la vie *morale*;

dont

dont chacune eſt de nouveau le concours des forces les plus diverſes & toutefois les plus harmoniques.

Connoître, *deſirer*, *agir* —— ou bien regarder & penſer, ſentir & être attiré, ſe mouvoir & réſiſter: Voilà ce qui rend l'homme un Etre *phyſique moral* & *intellectuel*.

L'Homme doué de ces facultés, de cette triple vie, eſt pour lui-même un objet d'obſervation, l'objet le plus digne d'être obſervé, comme il eſt en même temps le plus digne obſervateur.

De quelque côté qu'on enviſage l'Homme, il eſt un ſujet d'étude; on peut conſidérer en lui chaque eſpèce de vie priſe ſéparément, mais jamais on ne pourra le connoître que par des manifeſtations extérieures, par le corps, par ſa ſurface. Quelque ſpirituel, quelque immatériel, que ſoit ſon principe intérieur, quelque élevé qu'il ſoit par ſa Nature au deſſus de la portée des ſens, il devient néanmoins viſible & perceptible par ſa correſpondance avec le corps où il réſide, où il ſe meut comme dans ſon élément. Ce principe devient ainſi un ſujet d'obſervation, & tout ce qui dans l'Homme eſt ſuſceptible d'être connu ne peut l'être qu'au moyen des ſens.

Cette triple vie qu'on ne ſauroit conteſter à l'Homme, ne peut devenir pour lui un objet d'obſervation & de recherches qu'entant qu'elle ſe manifeſte par le corps, par ce qu'il y a de viſible, de ſenſible, de perceptible en l'Homme. Dans la nature entière il n'eſt point d'objet dont on puiſſe découvrir les propriétés & les vertus, que par des relations extérieures qui tombent ſous les ſens. C'eſt ſur ces déterminations externes que ſe fonde le *caractériſtique* de tous les Etres, la baſe de toutes les connoiſſances humaines. L'homme ſeroit réduit à tout ignorer, & les objets qui l'environnent

&

& lui-même, si dans toute la nature chaque force, chaque vie ne résidoit pas dans un extérieur perceptible; si chaque objet n'avoit pas un caractère assorti à sa nature & à son étendue; s'il n'annonçoit pas ce qu'il est, s'il n'étoit pas possible de le distinguer de ce qu'il n'est pas.

Tous les Etres qui s'offrent à nos regards, nous apparoissent sous quelque forme, sous quelque surface; nous les voyons terminés par des lignes qui sont le résultat de leur organisation. Qu'on me pardonne de rappeller ici des vérités si communes, mais ces vérités si universellement connues sont précisément la base de la Science Physiognomonique, ou de la connoissance immédiate de l'Homme. Ce qui est vrai à l'égard des Etres que nous appercevons & des corps organiques en particulier, est plus vrai encore à l'égard de la Nature Humaine. L'organisation de l'Homme en général, le distingue de tous les autres autres habitans de la Terre, & sa Physionomie, c'est-à-dire la surface & le contour de son organisation, l'élève infiniment au dessus de tous les Etres visibles qui existent & vivent autour de lui. Nous ne connoissons point de forme, plus noble, plus sublime, plus majestueuse & qui renferme autant de facultés, autant d'espèces de vie, autant de forces, autant de mouvemens que la sienne. D'un pas ferme & léger il touche la surface de la Terre, tandis que sa tête s'élève vers le Ciel; sa portée s'étend au loin, il agit par le contact le plus immédiat, le plus varié, & avec une promptitude, avec une facilité inconcevables. Et qui pourroit compter & décrire la multitude de ses évolutions? Il peut dans le même instant agir & souffrir infiniment plus que toute autre créature; il réunit la fermeté à la souplesse, l'adresse à la force, l'activité au repos. C'est de toutes les créatures la plus flexible & la plus capable de résistance, & il n'en est point qui l'égale dans la mul-

titude & l'harmonie de ſes forces. Les facultés de l'Homme ſont uniques ainſi que ſa figure.

Et cette figure eſt bien plus merveilleuſe, plus admirable, plus attrayante encore lorſque ſes facultés les plus nobles, tant actives que paſſives ſe manifeſtent. Elle eſt plus reſſemblante à la brute dans les parties qui ſont le ſiège des forces animales, comme elle lui eſt plus diſſemblable dans les parties où s'exercent les facultés d'un ordre ſupérieur, les facultés actives & ſpirituelles.

La forme, la proportion, la ſoupleſſe de l'Homme, ſa ſtature élevée & néanmoins ſuſceptible de tant d'attitudes & de mouvemens divers, tout annonce à l'Obſervateur impartial une force éminente & la plus étonnante mobilité, tout lui montre au premier coup-d'œil l'excellence & l'unité *Phyſiologique* de la Nature Humaine. La tête & ſingulièrement le viſage, la figure de ſes os comparée à celle des os de tout autre animal, découvre à un Obſervateur plus profond, à celui qui a un ſentiment plus pur de la vérité, la prééminence & la ſublimité des *facultés intellectuelles.*

L'œil, le regard, la bouche, les joues, la ſurface du front, conſidérés ſoit dans le point du repos abſolu, ſoit dans les innombrables variations de leurs mouvemens, en un mot tout ce qu'on appelle *Phyſionomie*, eſt l'expreſſion la plus parlante & la plus vive du ſentiment intérieur, des deſirs, des paſſions, de la volonté, enfin de tout ce qui conſtitue la *vie morale* ſi ſupérieure à la vie animale.

Quoique la vie phyſiologique, intellectuelle, & morale de l'Homme avec toutes les facultés qui leur ſont ſubordonnées, & tout ce qui conſtitue leur eſſence, ſe réuniſſent merveilleuſement pour ne former qu'une ſeule & même vie; quoique ces trois eſpèces de vies ne ſoient pas logées comme trois différentes familles chacune dans un étage particulier du corps humain,

mais

mais coexiſtent en chaque point & forment un enſemble par leur concours, il eſt cependant vrai que chaque eſpèce de ces forces vitales a un ſiège particulier dans le corps humain, où elle s'exerce & ſe manifeſte de préférence.

On ne ſauroit nier que la force *phyſique*, bien qu'elle s'exerce dans toutes les parties du corps, *ſur-tout* dans ſes parties *animales*, ne ſoit plus remarquable, plus frappante encore dans le bras, depuis ſa racine juſqu'à l'extrémité des doigts.

Il n'eſt pas moins évident que la *vie intellectuelle*, les facultés de l'entendement & de l'eſprit humain, ſe manifeſtent ſur-tout dans la conformation & la ſituation des os de la tête & principalement du front, quoique, aux yeux d'un Obſervateur attentif, elles ſoient ſenſibles dans tous les points du corps humain, à cauſe de ſon harmonie & de ſon homogénéite, dont il ſera beaucoup fait mention dans le cours de cet Ouvrage. Il eſt clair auſſi que la faculté de penſer n'a ſon ſiège ni dans le pied, ni dans la main, ni dans la poitrine, mais dans la tête & l'intérieur du front.

La vie *morale* de l'homme ſe découvre ſur-tout dans les traits du viſage & dans leur jeu. La ſomme de ſes forces morales & appétitives, le degré de ſon irritabilité, la ſympathie & l'antipathie dont il eſt capable, ſa faculté de ſaiſir & de repouſſer les choſes qui ſont hors de lui, s'expriment ſur le viſage lorſqu'il eſt dans l'état du repos; & le moment actuel de la paſſion irritée ſe peint dans l'agitation des traits, toujours combinée avec la vive palpitation du cœur, de même qu'au calme du viſage ſe joint toujours le repos dans la région du cœur & dans la poitrine.

Cette *triple* vie de l'homme, bien qu'elle ſe réuniſſe en une ſeule dans chaque point du corps, pourroit néanmoins être *diviſée par étages*, & il y auroit matière à *phyſionomiſer* là-deſſus ſi nous vivions dans un monde moins

 dépravé.

dépravé. La vie *animale*, la plus baſſe & la plus terreſtre, placée dans le ventre s'étendroit juſques aux organes de la génération, qui feroient ſon foyer. La vie moyenne, ou la *morale*, réſideroit dans la poitrine & auroit le cœur pour centre & pour foyer. La vie *intellectuelle* comme la plus relevée, trouveroit ſon ſiège dans la tête, & l'œil feroit ſon foyer. Ajoutons que le viſage eſt le *repréſentant* ou le *ſommaire* de ces trois diviſions: le front, juſqu'aux ſourcils, miroir de *l'intelligence*; le nez & les joues, miroir de la vie morale & ſenſible; la bouche & le menton, miroir de la vie animale, tandis que *l'œil* feroit le centre & le *ſommaire* du tout. Quoiqu'on ne puiſſe trop répéter que les trois vies ſe retrouvant dans toutes les parties du corps, y ont auſſi par-tout leur expreſſion.

Tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent ſemble ſi connu, & ſi manifeſte, que nous rougirions preſque de nous arrêter ſur des vérités auſſi vulgaires, ſi, d'un côté, elles n'étoient le fondement de tout ce que nous aurons à dire; & ſi de l'autre, ces mêmes verités (ce que le Siècle à venir aura ſans doute peine à croire), n'étoient ſouvent méconnues dans le Siècle où nous vivons, & rejettées même avec l'affectation la plus abſurde.

Toute la Science Phyſiognomonique, priſe dans le ſens le plus étendu auſſi bien que dans le plus reſtreint, repoſe ſans contredit ſur ces propoſitions univerſelles & inconteſtables. Auſſi claires que le jour, elles ſont néanmoins combattues; on affecte de mettre en doute la vérité la plus frappante, la plus ſenſible, la plus aiſée à démontrer, ſans laquelle il n'eſt plus de connoiſſances & de verités pour nous. On ne doute pas de la Phyſionomie de tout ce qui eſt dans la Nature, & l'on douteroit de la Phyſionomie de la Nature Humaine, c'eſt-à-dire de l'objet le plus beau, le plus admirable, le plus vivant qui ſoit dans la Nature!

Nous

Nous avons déjà prévenu nos Lecteurs que nous ne pouvions donner que des Fragmens, & nullement un Traité complet de Phyſiognomonie; mais l'eſquiſſe du Syſtême entier ſe trouve dans ce qui vient d'être dit. Pour le remplir, il faudroit conſidérer ſéparément la partie *phyſiologique*, ou le caractériſtique extérieur des forces phyſiques & animales de l'Homme; *l'intellectuelle*, ou l'expreſſion des facultés de l'entendement humain; la *morale*, ou l'expreſſion des facultés ſentimentales ou ſenſibles de l'Homme & de ſon irritabilité.

Chacune de ces trois Claſſes ſeroit diviſée en deux parties générales. La *Phyſiognomonie immédiate*, qui obſerveroit le caractère dans *l'état du repos*; & la *Pathognomique* qui l'étudieroit lors qu'il en eſt action.

Avant que d'entrer dans quelques détails ſur chacune de ces Claſſes générales, nous jugeons à propos de faire précéder quelques Fragmens qui ſerviront d'Introduction; & nous répétons encore que nous ne voulons ni ne pouvons en aucune manière donner un Ouvrage Syſtématique.



TROISIEME FRAGMENT

DE LA

PHYSIOGNOMONIE.

CE mot reviendra ſi ſouvent dans le cours de l'Ouvrage, que je dois avant tout déterminer le ſens que j'y attache. J'appelle Phyſiognomonie *le talent de connoître l'intérieur de l'Homme par ſon extérieur*— d'appercevoir par certains indices naturels ce qui ne frappe pas immédiatement les ſens. Quand je parle de la Phyſiognomonie entant que Science, je comprends ſous le terme de *Phyſionomie*, tous les ſignes extérieurs qui ſe font remarquer immédiatement dans l'Homme. Chaque trait, chaque contour, chaque modification active ou paſſive, chaque attitude & poſition du corps humain, en un mot tout ce qui peut ſervir à faire connoître immédiatement l'Homme ſoit actif, ſoit paſſif, & à le montrer tel qu'il eſt.

Dans le ſens le plus étendu la Phyſionomie Humaine eſt ſelon moi — l'extérieur, la ſurface de l'Homme, conſidéré ſoit dans l'état de repos, ou de mouvement, ſoit en original, ou en repréſentation. La Phyſiognomonie feroit donc la Science qui enſeigne à connoître le rapport de l'extérieur avec l'intérieur, de la ſurface viſible avec ce qu'elle embraſſe d'inviſible, de la matière animée & perceptible avec le principe non perceptible qui lui imprime ce caractère de vie, de l'effet manifeſté avec la force cachée qui le produit.

Dans

Dans un ſens plus reſtreint la Phyſionomie n'eſt que l'air du viſage, & la Phyſiognomonie la connoiſſance des traits du viſage & de leur expreſſion.

L'Homme ſe préſente ſous des points de vue ſi divers, dont chacun peut être conſidéré & examiné en particulier, qu'il en réſulte un nombre infini de Claſſes de Phyſionomies, qui donnent lieu à autant d'eſpèces de Phyſiognomonies.

Par exemple, on peut obſerver ſéparément la forme de l'Homme, ſa proportion, le contour & l'harmonie de ſes membres, ſa figure d'après un certain idéal de proportion, de beauté, de perfection. Et le talent de bien juger du tout, de déterminer tous ces rapports avec exactitude, & d'y trouver l'expreſſion du caractère dominant, pourroit être appellé Phyſiognomonie fondamentale, ou *phyſiologique*.

On parvient par le ſecours de l'Anatomie à réduire en ſurfaces les parties qui compoſent le corps humain — on peut obſerver ſéparément quelques-unes des parties internes, ſoit par leurs extrêmités extérieures, ſoit par la diſſection des cadavres. La faculté de juger d'après ces ſignes extérieurs, certaines qualités intérieures, feroit la Phyſiognomonie *anatomique*. Celle-ci s'occupe de l'examen & de l'obſervation des os & des cartilages, des muſcles, des inteſtins, des glandes, des veines & des vaiſſeaux, des nerfs & des ligamens.

La qualité du ſang, la conſtitution, la chaleur & la froideur du tempérament, la groſſièreté ou la délicateſſe des organes, l'humidité, la ſécchereſſe, la flexibilité, l'irritabilité de l'Homme ſont encore autant de ſujets d'obſervations particulières. L'habileté qu'on aura acquiſe dans ce genre de recherches, & les conſéquences qu'on en déduira relativement aux caractères, pourront être appellées *Phyſiognomonie de tempérament.*

La

La *médicinale*, fera celle qui étudie les fignes de la fanté & de la maladie, qui fe manifeftent fur le corps humain.

La *morale*, celle qui cherche à découvrir par des fignes extérieurs les difpofitions de l'homme au bien & au mal, fes inclinations, la faculté qu'il a d'opérer le bien, de faire ou de fupporter le mal.

L'intellectuelle, celle qui a pour objet les facultés de l'efprit humain, entant qu'elles fe manifeftent par la conformation, la figure, le teint, les mouvemens, & en général par tout l'extérieur.

Enfin, il y a autant d'efpèces poffibles de Phyfiognomonies, qu'il y a de faces différentes fous lesquelles l'homme peut être confidéré. Celui qui porte un jugement vrai fur le caractère d'un inconnu, feulement d'après les premières impreffions que fon extérieur produit chez nous, fera un *Phyfionomifte naturel.* On peut nommer *Phyfionomifte favant*, celui qui fait indiquer & claffifier les traits & les fignes extérieurs qui caractérifent un individu — & *Phyfionomifte philofophe*, celui qui eft en état de rendre compte des raifons pourquoi ces traits & fignes extérieurs font déterminés de telle ou telle manière, & qui dévoile ainfi les caufes internes de ces effets fenfibles.



QUATRIEME

QUATRIEME FRAGMENT

DE LA

PHYSIOGNOMONIE

ET DE LA

PATHOGNOMIQUE.

La *Physiognomonie* dans un ſens reſtreint eſt l'interprétation des forces, ou la *Science qui explique les ſignes des facultés.*

La *Pathognomique* eſt l'interprétation des paſſions, ou la Science qui traite des ſignes des paſſions. La première enviſage le caractère *dans l'état de repos*, l'autre l'examine lorſqu'il eſt *en action.*

Le caractère *dans l'état de repos*, réſide dans *la forme des parties ſolides*, & dans *l'inaction des parties mobiles*.

Le *caractère de la paſſion* ſe trouve dans le *mouvement des parties mobiles.* Le mouvement eſt en raiſon de la force mouvante. La paſſion a un rapport déterminé avec l'élaſticité de l'Homme, ou cette diſpoſition qui le rend ſuſceptible de paſſions.

La *Phyſiognomonie* indique le fonds des facultés, & la *Pathognomique* l'intérêt qui en eſt le produit.

La première conſidère l'homme tel qu'il eſt en général; celle-ci, tel qu'il eſt dans le moment préſent. L'une calcule ce qu'il peut ou ne peut

pas devenir, ce qu'il peut être ou ne pas être; l'autre, ce qu'il veut ou ne veut pas être.

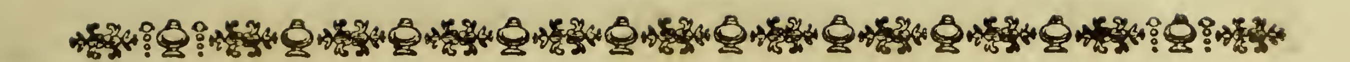
La première eſt la racine & la tige de la ſeconde, le ſol ſur lequel elle eſt plantée. Adopter l'une ſans l'autre, c'eſt ſuppoſer des fruits ſans arbres, des bleds ſans terroir.

La Phyſiognomonie eſt le miroir du Naturaliſte & du Sage.

La Pathognomique eſt le miroir des Courtiſans & des Gens du Monde. Tous les hommes la connoiſſent, mais peu s'entendent en Phyſiognomonie.

La Pathognomique doit lutter contre la diſſimulation; il n'en eſt pas de même de la Phyſiognomonie: on ne ſauroit lui faire prendre le change. Celle-ci nous avertit de ne pas compter pour riche celui qui offre 50 pour cent, & de ne point eſtimer pauvre celui qui eſt hors d'état de donner un pour cent; c'eſt-à-dire que par la Pathognomique le pauvre peut paroître riche, au lieu que par la Phyſiognomonie nous ne reconnoiſſons pour riche, que celui qui l'eſt en effet, quoiqu'il paroiſſe pauvre dans le moment actuel.

Ces deux Sciences ſont inſéparables pour l'ami de la vérité. Il les étudie l'une & l'autre, & parvient à appercevoir la Phyſionomie des parties ſolides & en repos dans celles qui ſont molles & miſes en mouvement — de même qu'il appercevra la molleſſe & la mobilité de celles-ci dans les parties ſolides. Il aſſigne à chaque pli du front l'eſpace où les paſſions doivent exercer leur jeu, — il détermine pour chaque paſſion le ſiège où elle réſide, la ſource dont elle découle, ſa racine, ſon fonds capital. Je m'appliquerai dans tout le cours de cet Ecrit & preſque à chaque page, à donner à mes Lecteurs plus de Phyſiognomonie que de Pathognomique; la dernière de ces Sciences étant beaucoup plus connue que la première.



ADDITION.

DE LA

PHYSIOGNOMONIE EN GÉNÉRAL.

Nous ferons fouvent obligés d'employer les termes *Phyfionomie* & *Phyfiognomonie* dans un fens très-étendu. Cette Science juge de l'intérieur par l'extérieur. Mais qu'eft-ce que l'extérieur de l'Homme ?

Sans doute ce n'eft pas feulement fa figure nue & les geftes qui lui échappent fans réflexion qui indiquent fes facultés internes & leur jeu.

Etat, condition, habitudes, poffeffions, vêtemens, tout concourt à le modifier, à le voiler. Mais pénétrer à travers toutes ces enveloppes jufques dans l'intérieur, trouver dans ces déterminations étrangères des points d'appui fixes, d'où l'on puiffe conclure avec certitude ce que l'Homme eft en effet: c'eft ce qui paroît exceffivement difficile, & en quelque forte impoffible. Cependant ne perdons point courage. Il eft vrai que tout ce qui entoure l'Homme agit fur lui, mais d'un autre côté il agit auffi fur ces objets extérieurs, & s'il en reçoit des modifications, lui-même modifie fes entours.

De là vient qu'on peut encore juger du caractère d'un Homme par fon habillement, fa maifon, fes meubles. C'eft la Nature qui nous forme, mais nous transformons fon Ouvrage & cette métamorphofe même nous devient naturelle. Placé dans ce vafte Univers, l'Homme s'y ménage un petit monde à part, qu'il fortifie, retranche, arrange à fa manière, & dans lequel on retrouve fon image.

 Accordons,

Accordons, si l'on veut, que la condition & les circonstances déterminent les objets dont l'Homme est environné, au moins est-il sûr que la manière dont il se laisse déterminer peut varier considérablement. Il peut, quoiqu'assez indifférent là dessus, s'arranger comme le font ses pareils, parce qu'il voit après tout que la convenance exige de semblables arrangemens; & son indifférence à cet égard peut aller jusqu'à la nonchalance. De même on pourroit y reconnoître sa ponctualité & son exactitude, y découvrir s'il est d'un caractère entreprenant, s'il aspire à un rang élevé au dessus de son état, ou, ce qui est sans doute très-rare, s'il semble vouloir descendre à un degré au dessous de sa condition actuelle.

J'espère qu'on ne trouvera pas étrange que j'étende ainsi le domaine du Physionomiste. D'un côté il s'intéresse à toutes les relations de l'Homme, & de l'autre sa tâche est si difficile, qu'il faut bien lui permettre de saisir tout ce qui peut abréger & faciliter sa marche, & l'approcher du grand but auquel il tend.



CINQUIEME FRAGMENT.

VÉRITÉ

DE LA

PHYSIONOMIE.

L'un des principaux buts que je me propose dans cet Ouvrage, est de prouver, & de rendre sensible, qu'il existe une Physionomie; de faire voir que la Physionomie est *vraie*, c'est-à-dire qu'elle est l'expression véritable & visible des qualités intérieures, qui par elles-mêmes sont invisibles. Chaque ligne de mon Livre devant nous conduire à ce but, soit directement ou indirectement, il seroit superflu de placer ici une dissertation particulière sur la vérité des Physionomies. D'ailleurs je serois obligé d'y faire entrer la plupart des choses que j'aurai occasion de dire dans la suite de ces Fragmens; appuyées sur divers exemples elles seront mieux à leur place & présentées d'une manière plus intelligible & plus lumineuse. Je me bornerai donc ici à développer quelques idées qui pourront servir d'introduction.

Tous les Visages, toutes les formes, tous les êtres créés, diffèrent entr'eux, non-seulement dans leurs classes, dans leurs genres, dans leurs espèces, mais aussi dans leur individualité.

Chaque individu diffère d'un autre individu de son espèce. C'est une des vérités les plus connues, mais en même temps c'est la plus importante, & la plus décisive qu'on puisse alléguer en faveur de notre Systême: une

rofe, diffère toujours d'une autre rofe ; un œuf, une anguille, un lion, un aigle, un Homme, ne reffemblent jamais parfaitement, à une autre Créature de leur efpèce.

C'eft ici, (pour nous borner à l'Homme feul) la première bafe de la Science des Phyfionomies, la bafe la plus inébranlable, la plus fûre, la plus profonde: malgré toute l'analogie, tout le rapport qu'il y a dans la multitude innombrable des figures humaines, il eft impoffible d'en trouver deux, qui, mifes l'une à côté de l'autre, & comparées avec exactitude, ne diffèrent fenfiblement entr'elles.

Il n'eft pas moins certain qu'il feroit tout auffi impoffible de trouver deux caractères d'efprits parfaitement reffemblans, que de rencontrer deux vifages d'une reffemblance parfaite.

Cela feul ne doit-il pas fuffire pour faire recevoir comme une propofition démontrée : ——

—— „ *que cette différence extérieure du vifage & de la figure, doit néceffairement avoir un certain rapport, une analogie naturelle avec la différence intérieure de l'efprit & du cœur.* Quoi? l'on conviendra d'une différence réelle entre les caractères des hommes ; — on admettra de même une diverfité fenfible entre tous les vifages & toutes les formes humaines, & l'on ofera nier que l'une de ces différences foit la caufe de l'autre? on refufera de convenir que l'efprit fe manifefte dans l'extérieur, & que réciproquement le corps agit fur l'intérieur, fur le caractère de l'Homme?

On dit que la colère enfle les mufcles, & on ne voudra pas que des mufcles enflés, & un caractère colérique, foient confidérés comme effet & caufe?

Des yeux pleins de feu, un regard auffi prompt que l'éclair — & un efprit vif & pénétrant, fe retrouveront cent fois enfemble &, il n'y auroit

point

point de rapport entre eux? & ce concours feroit l'ouvrage du pur hazard? On aimera mieux l'attribuer au hazard, qu'à une influence naturelle, qu'à un effet immédiat & réciproque; tandis qu'à l'inftant même où l'ame eft le plus abforbée dans la méditation, où l'efprit eft dans fa plus grande activité, le mouvement ou la pofition des yeux varie de la manière la plus marquée.

Un œil ouvert, ferein, qui nous accueille d'un regard prévenant & gracieux; & un cœur franc, honnête, facile à s'épancher, & qui vole pour ainfi dire à notre rencontre, fe trouveroient réunis chez des milliers de perfonnes uniquement par hazard, & fans qu'il y eût entre eux le rapport de l'effet à la caufe?

La nature agiroit en tout felon des vues d'ordre & de fageffe, — par-tout il y auroit de l'harmonie entre les caufes & les effets, — par-tout on n'appercevroit rien de plus inconteftable que ce rapport, — & dans l'objet auquel la Nature a prodigué une fi riche mefure de beauté & de nobleffe, elle agiroit arbitrairement, fans ordre, fans loix? Le vifage de l'Homme, ce miroir de la Divinité, ce Chef-d'œuvre de la Création vifible, n'offriroit point l'effet & la caufe, nul rapport entre l'extérieur & l'intérieur, le vifible & l'invifible, la caufe & le produit? Voilà au fonds ce que foutiennent ceux qui attaquent la vérité de la Phyfionomie.

Chez eux la Vérité même fe couvre fans ceffe de ténèbres & d'illufions: l'Ordre établi de toute éternité devient pour eux un jeu menfonger, qui montre toujours d'autres objets que ceux qui devoient paroître.

Le bon-fens fe révolteroit à coup fûr, contre celui qui foutiendroit que Newton & Leibnitz reffembloient à un imbécille de naiffance, qui ne peut ni marcher d'un pas ferme, ni fixer fon regard, ni concevoir, ou

énoncer

énoncer raisonnablement la moindre proposition abstraite. Que diroit-on s'il ajoutoit que l'un de ces grands Hommes a conçu la Théodicée dans un cerveau pareil à celui du Lapon, & que c'est dans une tête semblable à celle d'un Esquimau, qui ne peut compter que jusqu'à six, & appelle innombrable tout ce qui est au delà, que l'autre a pesé les Planètes & divisé les rayons du Soleil.

Le sens commun ne se révolteroit-il pas si l'on soutenoit: qu'un homme robuste peut rassembler parfaitement à un homme infirme, celui qui est en pleine santé à celui qui se meurt de consomption, celui dont le caractère est vif & ardent, à l'Homme doux & de sang-froid?

Qui ne se récrieroit si l'on osoit avancer que la joie & la tristesse, le plaisir & la douleur, l'amour & la haine, sont caractérisés par les mêmes signes, ce qui reviendroit à dire qu'ils ne sont marqués par aucun signe dans l'extérieur de l'Homme. Voilà pourtant les absurdités qu'il faut digérer quand on relègue la Science des Physionomies dans le pays des chimères. On renverse cet ordre, on détruit cet heureux enchaînement des choses où nous admirons l'éternelle Sagesse.

On ne sauroit trop le répéter: attribuer tout à des causes arbitraires, à un hazard aveugle, sans règle & sans loi, c'est la Philosophie des insensés, la mort de la saine Physique, de la saine Philosophie, & de la saine Religion: proscrire cette erreur, l'attaquer par tout où elle se trouve, est l'ouvrage du vrai Physicien, du vrai Philosophe, du vrai Théologien.

J'ai déjà prévenu, que mon intention n'étoit point d'anticiper sur ce que j'aurai à dire dans d'autres Fragmens, mais je dois encore ajouter ici quelques remarques.

Tous

Tous les Hommes, (& ceci ne peut être mis en doute) jugent de chaque objet & sans exception, d'après sa Physionomie, son extérieur, sa surface donnée. De ces signes extérieurs, on en infère généralement & sans cesse les qualités intérieures de l'objet. Je suis obligé de ramener les choses les plus rebattues pour prouver ce qui devroit être aussi demontré que l'est pour nous notre propre existence. Mais il faut toujours remonter aux choses incontestables, avant que de prouver celles qui sont contestées.

Où est le Négociant qui juge les marchandises qu'il achète, autrement que par leur Physionomie, s'il ne connoît pas le vendeur? n'est-ce point encore par leur Physionomie qu'il les juge lorsqu'après les avoir achetées sur la bonne foi de son correspondant, il les examine, & les trouve conformes, ou contraires à son attente? a-t'-il d'autres signes pour les juger que leur couleur, leur finesse, leur surface, leur extérieur, leur Physionomie? Et quand il veut apprécier la valeur des espèces, n'en use-t-il pas de même? pourquoi reçoit-il un Louis d'Or, tandis qu'il rejette l'autre? pourquoi en pèse-t-il un troisième? n'est-ce pas à cause de sa couleur trop vive ou trop pâle, à cause de son empreinte, de son extérieur, de sa Physionomie? Un inconnu se présente-t-il à lui pour vendre ou pour acheter, ne commencera-t-il point par le fixer attentivement? & le visage de l'étranger n'entrera t-il pour rien dans l'opinion qu'il prendra de lui? A peine l'Inconnu se sera retiré, qu'il en portera son jugement. „ Il a l'air honnête, *dira-t-il*, „ *ou bien*, ses yeux n'annoncent rien de bon, *ou encore*, il a quelque „ chose qui rebute, ou qui prévient en sa faveur". Que son jugement soit fondé ou non, peu importe: il juge cependant; il n'ose pas se décider, il ne juge point définitivement, mais au moins il forme des conjectures en concluant de l'extérieur à l'intérieur.

Le Cultivateur qui viſite ſes champs, ou ſes vignobles, ſur quoi règle-t-il ſes eſpérances? n'eſt-ce point ſur la couleur, la grandeur, la ſituation, l'extérieur, —— en un mot ſur la Phyſionomie de la ſemence en fleur, des tuyaux, des épis, des ceps, des ſarmens? Au premier, ou au ſecond coup-d'œil il dira d'abord: „ Cet épi eſt malade; ce bois eſt ſain: — Ceci „ proſpérera, cela ne réuſſira point ". Quelquefois il ajoute: „ Voici „ un cep qui portera peu de grappes, quelque beau qu'il paroiſſe ". Pourquoi en juge-t-il ainſi? C'eſt qu'il apperçoit ce que le Phyſionomiſte découvre auſſi dans un beau viſage humain, mais dénué d'expreſſion —— un défaut d'énergie: —— Et cette découverte comment ſe fait-elle, ſi ce n'eſt encore par quelque ſigne extérieur?

Quant au Médecin, la Phyſionomie du malade l'inſtruit mieux ſouvent que toutes les informations qu'on lui en donne? On eſt ſurpris de voir à quel degré certains Médecins ont pouſſé cette connoiſſance. Je n'en citerai pour exemples que *Zimmermann* parmi nos contemporains, & parmi ceux qui ne ſont plus en vie, *Kæmpf*, dont le fils eſt Auteur d'un Ouvrage ſur les tempéramens.

Le Peintre — mais n'en diſons rien: la choſe parle d'elle-même: & doit confondre les prétendus Incrédules en Phyſionomie, Le Voyageur, l'ami de l'humanité, le miſantrope, l'amant, & tant d'autres encore, agiſſent tous d'après leur ſentiment, d'après leur tact Phyſiognomonique, vrai ou faux, clair ou confus? Et ce ſentiment, ce tact Phyſiognomonique excite la compaſſion ou la joie maligne, l'amour ou la haine, la réſerve ou la confiance.

Ne nous arrive-t-il pas tous les jours de juger le Ciel même ſur ſa Phyſionomie? De même chaque mêts, chaque boiſſon qu'on nous ſert ne ſont-ils pas

pas appréciés d'après leur Phyſionomie? A la première vue nous jugeons par l'extérieur de leur bonne ou mauvaiſe qualité intrinſèque.

On nous apporte une corbeille de fruits: pourquoi les choiſiſſons-nous? pourquoi nous décider pour les uns & rejetter les autres? n'eſt-ce point à cauſe de leur extérieur?

La Nature entière n'eſt-elle pas Phyſionomie? tout n'eſt-il pas ſurface & contenu? corps & ame? effet extérieur, & faculté interne? principe inviſible, & fin viſible?

Parcourons toutes les connoiſſances que l'Homme peut avoir acquiſes: en eſt-il une ſeule qui ne ſoit fondée ſur des ſignes extérieurs, ſur des caractères, ſur le rapport du viſible à l'inviſible, du perceptible à l'imperceptible?

La Phyſionomie priſe dans le ſens le plus étendu ou le plus reſtreint, eſt l'ame de tous nos jugemens, de nos efforts, de nos actions, de notre attente, de nos craintes & de nos eſpérances, de toutes les ſenſations agréables & déſagréables, cauſées par les objets qui exiſtent hors de nous.

Elle eſt notre guide & la règle de notre conduite depuis le berceau juſqu'au cercueil, dans toutes les conditions, dans tous les âges, & chez toutes les Nations, depuis Adam juſqu'à l'Homme qui mourra le dernier: elle remonte depuis l'inſecte écraſé ſous nos pieds, juſqu'au plus ſublime des Philoſophes, & pourquoi pas juſqu'aux Anges? juſqu'à Jéſus-Chriſt lui-même?

Chaque inſecte connoît ſon ami & ſon ennemi; chaque enfant aime ou craint, ſans ſavoir pourquoi, & uniquement par un tact Phyſiognomonique.

Il n'y a perſonne ſur la terre qui ne ſe laiſſe diriger par la Phyſionomie; perſonne à qui on ne puiſſe deſſiner un viſage qu'il trouveroit, ou très aimable, ou très odieux; perſonne qui plus ou moins ne conſidère, ne meſure, ne compare, & ne juge d'après la Phyſionomie un Homme qu'il voit pour la première fois, quand même il n'auroit jamais entendu prononcer le mot de Phyſionomie; perſonne qui en un mot ne juge ainſi tous les objets qui lui paſſent ſous les yeux, c'eſt-à-dire, qui n'apprécie leur valeur intrinſèque d'après leur extérieur.

Il n'eſt pas juſqu'à l'Art de diſſimuler, qui ne ſe fonde ſur la Phyſiognomonie; quoiqu'on en aît fait ſi ſouvent une objection contre elle. D'où vient l'hypocrite cherche-t'il à imiter l'Homme de bien? n'eſt-ce pas parce qu'il penſe (quoique cette idée ſoit peut-être confuſe & non réfléchie) que tous les yeux reconnoiſſent l'honnête Homme à certains caractères qui lui ſont propres?

Où eſt le Juge, —— intelligent ou non, qu'il en convienne ou qu'il s'en défende, qui n'aie jamais eu égard dans ce ſens à l'apparence des perſonnes? Quelqu'un peut-il, oſe-t-il, doit-il ſe permettre d'être entièrement indifférent ſur l'extérieur des perſonnes citées devant ſon Tribunal? —— Quel Souverain choiſira un Miniſtre, ſans faire auſſi quelque attention à ſon extérieur, ſans le juger, ſecrettement & juſqu'à un certain point, ſur ſa figure? Un Officier n'engagera point un Soldat ſans prendre garde à ſon extérieur, indépendamment de la taille. Un Maître, une Maîtreſſe de maiſon ne recevront aucun domeſtique à leur ſervice, ſans que l'extérieur, la Phyſionomie n'entrent pour beaucoup dans leur choix, bien ou mal dirigé.

Tant d'exemples raſſemblés ne peuvent laiſſer aucun doute ſur l'aveu tacite & unanime, que font les Hommes de l'influence que la Phyſionomie a ſur leurs

ſeurs ſentimens & leur conduite; mais je me laſſe de multiplier les exemples; & ce n'eſt point ſans répugnance que pour prouver des vérités à des Savans, je dis des choſes qui ſont connues, ou qui pourroient l'être de chaque enfant.

Quiconque a des yeux pour voir, qu'il voie; mais ſi quelqu'un ne peut ſouffrir l'éclat de la lumière approchée trop près de ſes yeux débiles, s'il en devient furieux, puis-je empêcher qu'il ne ſe brûle en voulant éteindre le flambeau? Je n'aime point à tenir ce langage; mais intimément convaincu des choſes que je dis & de celles que je dirai, j'oſe & je dois parler avec aſſurance, car je me ſens en état de perſuader par des argumens ſans replique tout eſprit attentif qui aime ſincèrement la vérité. D'ailleurs, il importe de rabattre les prétentions de certains deſpotes littéraires & de les obliger à mettre plus de réſerve dans leurs déciſions. Il eſt donc décidé, non parce que c'eſt moi qui le dis, mais parce que la choſe ſaute aux yeux — parce qu'elle ſeroit également vraie, ſi je n'en avois rien dit, — il eſt donc décidé que la Phyſionomie eſt le guide journalier de tous les hommes, ſoit qu'ils le ſachent ou qu'ils l'ignorent — que tout Homme comme dit *Sulzer*, qu'il s'en doute ou non, ſe connoît plus ou moins en Phyſionomie, — qu'il n'exiſte pas une ſeule créature vivante qui ne tire des conſéquences, du moins à ſa manière, de l'extérieur à l'intérieur, qui ne juge d'après ce qui frappe les ſens, les objets qui ſont inacceſſibles aux ſens.

Cet aveu tacite mais univerſel, que l'extérieur, le viſible, la ſurface des objets, indique leur intérieur, leur propriété; que tout ſigne extérieur eſt l'expreſſion des qualités intérieures; — cet aveu, dis-je, me paroît déciſif & de la dernière importance, à l'égard de la Phyſionomie humaine.

Je le répète, ſi chaque fruit a une Phyſionomie qui lui eſt propre, le Roi de la Terre n'en auroit-il pas? L'Etre le plus ſimple & le plus inanimé

auroit un extérieur caractériſtique qui le diſtingue du reſte de la création, & même de ſes ſemblables —— & le plus beau, le plus ſublime, le plus compoſé, le plus animé des Etres n'en auroit point?

Ainſi quoiqu'on puiſſe dire, ſoit dans les plus célèbres Académies, ſoit chez le vulgaire le plus ignorant, contre la vérité de la Phyſionomie de l'Homme & la confiance qu'on lui doit; malgré le ricanement d'une pitié dédaigneuſe, & le regard inſultant que l'orgueil Philoſophique laiſſe tomber ſur celui qui fait profeſſion de croire à l'expreſſion caractériſtique du corps humain, —— il n'en ſera pas moins vrai, que l'Homme conſidéré encore ſous ce point de vue, ſera toujours l'objet le plus important, le plus digne d'une obſervation ſuivie; & qu'en général il n'eſt guère d'occupation plus intéreſſante, que celle de dévoiler aux yeux de l'Homme, les beautés & les perfections de la Nature Humaine.



SIXIEME FRAGMENT.

DES

PRÉJUGÉS

CONTRE LA

SCIENCE DES PHYSIONOMIES.

Avant que je puiſſe continuer à démontrer que la Phyſiognomonie eſt une véritable Science fondée dans la Nature, & à faire ſentir ſa grande utilité; avant de tourner l'attention de mes Lecteurs vers la Nature humaine en général, il me paroît néceſſaire d'indiquer quelques-unes des raiſons pour leſquelles on eſt ſi fort prévenu contre la Phyſiognomonie, ſur-tout contre celle que j'appelle morale & intellectuelle, & d'examiner ce qui a pu donner lieu à la haine qu'elle excite & aux ſarcaſmes dont elle eſt l'objet.

Que ce ſoit là le ſort qu'elle éprouve, c'eſt un fait qui n'a nul beſoin de preuves. Parmi cent perſonnes qui prononcent ſur cette matière, il y en a toujours plus de quatre-vingt-dix, qui ſe déclarent publiquement contre la Science des Phyſionomies, & la tournent en ridicule, bien qu'elles y croient en ſecret au moins juſqu'à un certain degré. Quelques-uns cependant la condamnent de bonne foi. Il eſt impoſſible de pénétrer les différentes raiſons de cette conduite; & quand même on le pourroit, qui ſeroit aſſez hardi pour tirer tous ces ſecrets des profondeurs du cœur humain, & les expoſer à la clarté du jour?

Cependant

Cependant il eſt auſſi facile qu'eſſentiel, d'indiquer pluſieurs des raiſons qui expliquent pourquoi la haine & le mépris qu'inſpire cette Science, ſont ſi univerſels, ſi vifs, & ſi implacables.

I.

On a écrit les plus grandes abſurdites ſur la Phyſionomie. On a défiguré cette belle Science, on l'a transformée en une charlatanerie déraiſonnable & bizarre, on l'a confondue avec la Chiromancie & l'art prétendu divinatoire de lire la deſtinée ſur le front. Rien de plus inſipide, de plus ridicule, de plus révoltant, que les Ecrits ſur cette matière, à compter depuis Ariſtote. Et d'un autre côté quel bon Ouvrage avoit-on à oppoſer en faveur de la Phyſionomie? Où eſt l'Homme éclairé, l'Homme de goût, l'Homme de génie, qui ſe ſoit attaché à l'examen de cette Science avec l'impartialité, l'application, l'amour de la vérité, qu'elle exige, & qu'illuſoire ou non, elle ſemble toujours mériter, ne fût-ce même que parce que quarante ou cinquante Auteurs de différentes Nations en ont écrit pour ou contre?

Qu'elle eſt foible & timide, la voix des Ecrivains diſtingués, qui ont reconnu la vérité & la dignité de cette Science!

Qui ſera l'Homme aſſez courageux, aſſez ferme, aſſez accoutumé à penſer par lui-même, pour vénérer comme ſacré, ce qui eſt devenu ridicule par la profanation de pluſieurs Siècles? —— N'eſt-ce pas ici la marche ordinaire des choſes humaines? D'abord on commence par trop élever, on s'enthouſiasme, ou ſe livre à une ſorte d'idolâtrie, puis on rabaiſſe ſans meſure: On avoit exagéré la louange; & ſans en avoir des raiſons plus ſolides on finit par déprimer ce qu'on avoit loué avec excès.

La manière rebutante dont cette Science a été traitée, devoit naturellement aboutir à rebuter de la Science elle-même. Eſt-il une vérité, eſt-il une

une doctrine religieuse, quelque sublime qu'elle soit d'ailleurs, qui n'ait subi le même sort? Est-il une bonne cause qu'on ne puisse rendre mauvaise, du moins pour un temps, lorsqu'elle est mal présentée, mal défendue? Des milliers d'hommes se sont écartés de la Foi Evangélique, uniquement parce qu'on défendoit le Christianisme par de mauvaises raisons, & qu'on présentoit la vérité même sous un faux jour.

2.

D'autres se déclarent contre la Physiognomonie, par bonté de cœur, & avec les meilleures intentions du monde. Ils croient, & ce n'est pas tout à fait sans fondement, que la plupart des hommes en abuseroient au préjudice de leurs semblables. Ils prévoient le grand nombre de jugemens iniques que des hommes ignorans & méchans porteroient sur d'autres. La calomnie ne pouvant citer des faits, se prévaudroit de la Physionomie pour rendre suspectes les intentions. Les belles ames, pour lesquelles en particulier la Physiognomonie mériteroit d'être vraie, parce que l'éclat dont elles brillent répandroit un nouveau jour sur cette Science — ces belles ames, dis-je, croient devoir la combattre, non parce qu'elle peut leur être nuisible, mais parce que tant d'autres auxquels elles supposent un meilleur caractère que ne l'annoncent leur visage, y perdroient manifestement, si l'expression de la Physionomie devenoit l'objet d'une vraie Science.

3.

N'est-il pas apparent aussi que bien des personnes la rejettent *par foiblesse d'esprit?* Peu de gens ont réfléchi & sont capables de réflexion, peu de gens, même entre ceux auxquels on ne sauroit entièrement refuser l'esprit observateur, sont en état de fixer, de concentrer assez leurs observations.

Et combien peu y en a-t-il encore qui ne fe laiffent point entraîner par le torrent des Préjugés à la mode; qui aient affez de courage ou d'ambition, pour marcher dans une route nouvellement tracée. Et la pareffe, dont la redoutable magie s'étend fur tout, combien n'émouffe-t-elle pas l'efprit humain? Que d'éloignement, quelle averfion, n'infpire t-elle pas pour les Sciences les plus excellentes & les plus utiles?

4.

Il fe peut encore que parmi nos incrédules, il s'en trouve qui ne font tels que *par modeftie, & par humilité.* On a loué leur Phyfionomie, & ils ne croient point avoir toutes les vertus dont on lui fuppofe l'expreffion. D'après des expériences fecrettes & humiliantes, ils s'eftiment beaucoup au deffous de l'opinion qu'on a d'eux; & de là ils infèrent que la Science des Phyfionomies eft illufoire & frivole.

5.

Beaucoup d'autres au contraire, —— trifte réflexion, mais qui n'eft hélas! que trop vraie, *ne font ennemis de cette Science, que parce qu'ils en redoutent la lumière.* Je le déclare ici folemnellement, & ce que j'ai dit plus haut en eft déjà la preuve, tous les adverfaires de la Phyfiognomonie, ne font pas méchans. J'ai vu les gens les plus fenfés & les plus eftimables s'élever hautement contre elle. Mais j'ofe foutenir, que prefque tous les méchans en font les adverfaires, & fuppofé qu'un méchant homme s'avife d'en être le partifan, il a fans doute pour cela des raifons particulières, qui ne font pas difficiles à deviner. Mais, dira-t-on, pourquoi la plupart des méchans fe déclarent-ils ouvertement contre elle? —— c'eft qu'ils y croient en fecret, c'eft qu'ils fentent intérieurement que leur Phyfionomie n'eft pas

ce

ce qu'elle feroit, s'ils étoient gens de bien, s'ils avoient une confcience pure, exempte de remords.

Il ont donc un grand intérêt à décrier cette Science comme chimérique, & à tâcher d'en faire un objet de plaifanterie.

Plus un témoin dépofe à notre charge, plus fon témoignage nous paroît irrécufable, plus auffi nous le redoutons, c'eft alors qu'on fait ufage de tout ce qu'on a d'efprit & d'adreffe pour lui trouver un côté qui prête au ridicule.

L'Avare qui cherche à fatisfaire fa paffion de toutes les manières poffibles, mais qui en même temps employe tous les moyens imaginables pour la cacher, n'a-t-il pas intérêt de décrier une Science qui dévoilant fon caractère le montreroit dans toute fa nudité? & agiroit-il ainfi s'il n'appréhendoit fecrettement qu'elle ne fût pas auffi chimérique qu'il voudroit le faire croire? Si l'Avare n'a point de fignes caractériftiques qui le décèlent, pourquoi fe trouble-t-il, lorsqu'on parle de ces fignes? Plus il importe à celui qui ne s'eft pas encore déclaré l'efclave d'une paffion vile qui le domine en fecret, plus, dis-je, il lui importe de cacher à tous les regards fon côté vicieux, plus il aura d'objections à faire contre la vérité de la Phyfionomie par cela même qu'il y croit.

Ainfi cet acharnement des vicieux contre la Phyfiognomonie, eft précifément felon moi une preuve frappante de la foi qu'ils y ajoutent au fond de leur cœur. Ils en voient la vérité dans autrui, & ils tremblent de devenir à leur tour des preuves de fa réalité. Et ceci eft d'autant plus vraifemblable, que je fais à n'en pouvoir douter, que les mêmes perfonnes qui en plaifantent en public, font très avides de lire ou d'entendre des jugemens Phyfiognomoniques. J'en appelle hardiment à tout lecteur prévenu contre la Phyfiognomonie, ou qui affecte de l'être, & je lui demande s'il ne defire

pas en fecret, qu'un obfervateur dont il ne feroit point connu perfonnellement & qui n'eût vu de lui autre chofe que fon portrait, lui fît un commentaire fur fa Phyfionomie? Je ferois tenté de demander auffi à ceux qui traitent mon objet de chimère, s'ils en liront moins mes Effais? Oh! je le fais, je le prédis fans être prophète —— zélés Antagoniftes de la Phyfiognomonie, vous me lirez, vous m'étudierez, & vous ferez fouvent de mon avis —— fouvent vous retrouverez avec plaifir dans mon Livre des obfervations que vous avez faites intérieurement fans les exprimer en paroles —— & cependant —— vous me réfuterez publiquement. Dans le filence de votre Cabinet, j'obtiendrai quelquefois de vous un fourire d'approbation, & l'inftant d'après —— vous vous moquerez d'une vérité dont vous aviez le fentiment. —— Vous ferez déformais des obfervations plus fréquentes, votre marche en deviendra plus fûre, mais vous n'en continuerez pas moins à tourner toutes les obfervations en ridicule; car il eft du ton philofophique de notre fiècle de plaifanter fur les chofes que l'on croit au fonds du cœur, & que l'on ne peut fe difpenfer de croire.



ADDITION.

D'UNE MAIN ÉTRANGÈRE SUR L'INDIFFÉRENCE POUR LA SCIENCE DES PHYSIONOMIES.

Arrêtons-nous un moment ſur l'indifférence qu'on témoigne pour la Phyſiognomonie, car au fond c'eſt de l'indifférence qu'on a pour elle, plutôt que du mépris & de la haine. C'eſt un bonheur pour le genre humain, que peu de gens naiſſent obſervateurs. La ſage Providence a donné à chaque individu un inſtinct particulier, qui le détermine à agir de telle ou de telle manière, & qui lui ſert de guide dans le chemin de la vie. Ce même inſtinct combine auſſi plus ou moins les connoiſſances que nous acquérons en quelque ſorte ſans nous en appercevoir. Chacun de nous a un cercle d'activité qui lui eſt propre, chaque homme a ſa meſure particulière de contentement & de peine; & comme ce n'eſt que par un certain nombre d'expériences réitérées qu'il découvre ce qui lui eſt analogue, l'amour ou la haine que lui inſpirent certains objets ſe confirment & s'enracinent par degrés. De cette manière il ſatisfait ſes beſoins, il ſent clairement le rapport que les objets ont avec lui, & ne ſe met guère en peine de celui qu'ils ont entre eux. Il ſent que tels & tels objets opèrent ſur lui de telle & telle manière, & il ne demande point pourquoi ils agiſſent ainſi; il aime mieux ſe laiſſer aller au gré des circonſtances, & quelque avides que paroiſſent les hommes de connoître l'eſſence des choſes, & les cauſes des effets, il eſt rare cependant

que cette connoiſſance devienne pour eux un beſoin réel. Combien de gens même entre ceux qui prétendent penſer & obſerver ne ſe contentent-ils pas de lieux communs & d'apparences équivoques!

Ainſi, de même que l'homme mange, boit, & digère, ſans penſer à ſon eſtomac, de même il voit, apprend, agit, & combine ſes expériences, ſans proprement s'en appercevoir. C'eſt encore ainſi que les traits & les manières d'autrui produiſent ſur lui des effets; il ſent s'il doit approcher ou fuir, ou plutôt il eſt attiré ou repouſſé, & par conſéquent il n'a beſoin ni d'examen, ni d'éclairciſſement.

Il y a auſſi une claſſe de gens qui, à titre de Science myſtérieuſe, portent un profond reſpect à la Phyſiognomonie. Ils aiment à entendre parler d'un habile Phyſionomiſte, tout autant que d'un magicien ou d'un joueur de gobelets; & bien qu'on révoque encore en doute l'infaillibilité du Phyſionomiſte, il n'eſt perſonne cependant qui ne conſentît à donner quelque choſe pour ſe faire dire la bonne avanture par un ſorcier moral de cette eſpèce.

Mais laiſſons-là nos adverſaires, avec leur haine, leur mépris ou leur indifférence; qu'ils eſſayent de nous nuire chacun à leur manière, aſſez d'autres feront cas de cet Ouvrage & ſauront l'eſtimer à ſa juſte valeur. Ce ſeroit une entrepriſe bien téméraire, que de vouloir fixer l'attention de tous les hommes ſur un même point, ce point fut-il l'humanité entière: mais celui qui s'intéreſſe à tout ce qui concerne la nature humaine, qui dédaigne de s'envelopper dans une froide reſerve & peut ſe paſſer de la triſte reſſource de fonder ſon élévation ſur le mépris dont il accable d'autres hommes — celui-là, dis-je, ſe réjouira de retrouver ici ſes propres opinions, & de voir exprimé quelquefois en paroles, ce qu'il éprouve au dedans de lui-même.

SEPTIEME



SEPTIEME FRAGMENT.

AUTORITÉS.

IL eſt hors de doute que l'autorité a plus de poids ſur la multitude que la raiſon, même dans les choſes qui ſont du reſſort de l'entendement. Ainſi, tant pour réveiller l'attention des moins inſtruits d'entre mes Lecteurs, que pour fournir aux plus éclairés des argumens populaires propres à perſuader les eſprits foibles, je produirai ici quelques autorités plus ou moins importantes, d'Hommes ſavans & ſages; & je ne crains point de m'expoſer au ridicule, de compagnie avec eux. Ces Autorités, ſont incomplettes & peu nombreuſes; mais on verra qu'elles ne ſont pas deſtituées de principes ſolides; & peut-être qu'elles ſeront auſſi inattendues qu'importantes pour une partie de mes Lecteurs.

I.

SALOMON.

L'homme malin & corrompu marche avec une bouche de travers; il fait ſigne de ſes yeux, il parle de ſes pieds, il déſigne de ſes doigts. *Prov. VI:* 12, 13.

Il cligne des yeux pour machiner des renverſemens; & tandis qu'il ſe mord les lèvres, il exécute le mal. *Prov. XVI:* 30.

La ſageſſe paroît ſur le viſage du ſage, mais les regards du fou parcourent les bouts de la Terre. *Prov. XVII:* 24.

Les yeux hautains & le cœur enflé. *Prov. XXI:* 4.

L'homme

L'homme méchant aſſure ſa face, mais le juſte pénètre ſon deſſein. *Prov. XXI:* 29.

Il y a une race de gens dont les yeux ſont altiers & les paupières élevées. *Prov. XXX:* 13.

I I.

JÉSUS, FILS DE SIRACH.

Le cœur de l'homme change ſon viſage ſoit en bien, ſoit en mal. La face joyeuſe eſt la marque du cœur qui eſt dans la proſpérité. *Ecclésiaſtique XIII:* 29, 30.

L'homme eſt connu à ſon regard, & le ſage à l'air de ſa face.

L'habillement du corps, le ris des dents, & ſa démarche ſont connoître quel il eſt. *Ecclésiaſtique XIX:* 26, 27.

La méchanceté de la femme change ſon viſage. *Ecclésiaſtique XXV:* 24.

I I I.

CICERO.

Figuram corporis habilem et aptam ingenio humano dedit natura; nam cum ceteras animantes abjeciſſet ad paſtum, ſolum hominem erexit, ad cœlique quaſi cognationem domiciliique priſtini conſpectum excitavit. Tum ſpeciem ita formavit oris, ut in ea penitus reconditos mores effingeret; nam et oculi nimis arguti, quemadmodum animo affecti ſimus, loquuntur; et is qui appellatur vultus, qui nullus in animante eſſe praeter hominem poteſt, indicat mores; cujus vim Græci norunt, nomen omnino non habent. Omitto opportunitates habilitatesque reliqui corporis, moderationem vocis, orationis vim, etc. *De Legibus I:* 9.

I V.

IV.

MONTAGNE.

Il n'eſt rien plus vraiſemblable que la conformité & relation du corps à l'eſprit. Il n'eſt pas à croire, que quelque diſſonance advienne ſans quelque accident, qui a interrompu le cours ordinaire. Je ne puis dire aſſez ſouvent, combien j'eſtime la beauté, qualité puiſſante & avantageuſe . . . non ſeulement aux hommes qui me ſervent, mais aux bêtes auſſi; je la conſidère à deux doigts près de la bonté. *Lib. III. C. XII.*

V.

BACON.

Deſcriptio, qualis poſſit haberi notitia de anima ex habitu corporis, aut de corpore ex accidentibus animæ duas nobis peperit artes, utramque prædictionis: inquiſitionibus alteram *Ariſtotelis*, alteram *Hippocratis* decoratam. Quamquam autem tempora recentiora has artes ſuperſtitioſis & phantaſticis mixturis polluerint, repurgatæ tamen ac in integrum reſtitutæ, & fundamentum habent in natura ſolidum, et fructum edunt ad vitam communem utilem. Prima eſt Phyſiognomia, quæ per corporis lineamenta animi indicat propenſiones; altera ſomniorum naturalium interpretatio, quæ corporis ſtatum et diſpoſitionem et animi agitationibus detegit. *De Augm. Sc. L. IV.* 1.

VI.

LEIBNITZ.

Si les hommes s'étudioient davantage à obſerver les mouvemens extérieurs, qui accompagnent les paſſions, il ſeroit difficile de les diſſimuler. Quant à la honte, il eſt digne de conſidération, que des perſonnes

modeſtes reſſentent quelquefois des mouvemens ſemblables à ceux de la honte, lorsqu'elles ſont témoins ſeulement d'une action indécente. *Nouveaux Eſſais ſur l'Entendement humain*, *Liv. II. Chap. XX.*

V I I.

E R N E S T I.

Ex eo etiam animi corporisque cernitur conſpiratio, quod ferè ſolet naturalis corporis habitus cum habilitatibus propenſionibusque animi conſentire, ut ex oratione, inceſſu, colore de animi ingeniique ratione conjectura fieri poſſit. Iidem enim corporis animique celeres habere motus ſolent; qui ſermone contra et inceſſu naturâ lento, ingenio etiam hebetiore eſſe ſolent et tardiores animi impetus plerumque habent; nihil ut de eo dicam, quod quidam ex oris vultusque lineamentis, totius capitis conformatione, de animi naturâ et indole judicari poſſe exiſtimant, in quo quidem experientiam minimè illi habent repugnantem. Quamquam enim accidit interdum, ut animi hominum conformationi oris non reſpondeant ſatis, non tamen propterea negandum eſt naturalem animorum indolem talem fuiſſe, qualem vultus prodit; cum operâ et ſtudio propenſiones naturales ita infringi et dejici, vitiaque ingenii emendari poſſint, ut eorum nullum penè veſtigium relinquatur. Quam in rem inſigne eſt *Socratis* exemplum etc. *Init. Solid. Doctr. pag.* 170.

V I I I.

S U L Z E R.

C'eſt une vérité méconnue, mais non moins réelle, qu'entre tous les objets qui charment nos regards il n'en eſt pas de plus intéreſſant que l'Homme, ſous quelque point de vue qu'on l'enviſage. L'acte le plus

grand

grand & le plus inconcevable de la Nature eſt d'avoir ſçu tellement modeler une maſſe de matière brute, qu'on y voit l'empreinte de la vie, de la penſée, du ſentiment & d'un caractère moral. Si nous ne ſommes pas ſaiſis d'étonnement & d'admiration à la vue de l'Homme, c'eſt uniquement l'effet de l'habitude qui nous familiariſe avec les choſes les plus merveilleuſes. De là vient que la figure humaine & même le viſage, n'excitent point l'attention du vulgaire. Mais pour celui qui s'élève au deſſus du préjugé de la coutume, & qui ſait enviſager les objets attentivement & avec réflexion, chaque Phyſionomie eſt un objet remarquable. Quelque frivole que paroiſſe à la plupart des Hommes la Phyſiognomonie, ou la Science de découvrir le caractère de l'Homme par ſon viſage & ſa figure: il eſt cependant très vrai que toute perſonne attentive & qui a un peu de ſenſibilité, poſſède cette Science, au moins juſqu'à un certain degré, puis qu'elle découvre à ne pouvoir s'y méprendre dans la Phyſionomie & le maintien d'un homme, ce qui, au moment actuel, ſe paſſe dans ſon intérieur. Nous diſons ſouvent avec la plus grande perſuaſion, qu'un Homme eſt gai, ou triſte, qu'il eſt penſif, inquiet, chagrin &c.: Et nous ſerions fort ſurpris qu'on s'aviſât de nous contredire là deſſus. Il eſt donc certain que nous pouvons démêler dans la figure d'un homme, & ſur-tout dans ſon viſage, quelque choſe de ce qui ſe paſſe dans ſon ame. NOUS VOYONS L'AME DANS LE CORPS. Ainſi nous pouvons dire: LE CORPS EST L'IMAGE DE L'AME, OU L'AME ELLE-MÊME RENDUE VISIBLE. —— (*Théorie générale des Beaux-Arts. Partie II. Art. Portrait.*)

IX.

WOLF.

Nous ſavons que rien ne ſe paſſe dans l'ame ſans produire un changement

dans le corps: fur-tout qu'il ne s'élève point de defir, qu'il ne fe forme point de volonté en elle, fans qu'un mouvement corporel n'y correfponde auffi-tôt. Or, comme toutes les modifications du corps proviennent de fon effence, & que l'effence du corps confifte dans la manière dont il eft compofé; il faut que fa ftructure & par conféquent fa forme extérieure & celle de fes membres foient d'accord avec l'effence de l'ame. Ainfi la différence des caractères fe montre dans la différence des corps; c'eft-à-dire que le corps a quelque chofe en foi, dans fa forme totale ou dans celle de fes parties, d'où l'on peut déduire les difpofitions naturelles de l'ame.

Je dis les difpofitions *naturelles*, car il n'eft pas queftion ici de celles que l'éducation, la fociété, l'inftruction &c., nous font acquérir. L'Art de connoître l'intérieur de l'homme par fon extérieur, cet art appellé Phyfiognomonie, a donc un fondement réel. Du refte mon but n'eft pas d'examiner à l'heure qu'il eft, fi l'on a bien réuffi jufqu'à préfent à expliquer cette liaifon du corps & de l'ame. Quand je parle ici de la forme du corps & de fes membres, j'entends par là tout ce qu'on peut en appercevoir diftinctement, comme la figure en général, la fituation des parties & leurs proportions relatives.

L'expérience nous fait voir & je l'ai déjà obfervé, que l'éducation, la fociété, l'inftruction, & certains exercices, parviennent à changer les penchans naturels. Ainfi la conftitution du corps indique feulement les penchans primitifs de l'homme. On y reconnoît ce à quoi il eft enclin par fa nature, & non pas ce qu'il fera quand la raifon ou l'habitude auront triomphé de fes inclinations naturelles. Il eft bien vrai qu'il ne fauroit arriver aucun changement dans l'ame, fans qu'un mouvement corporel n'y correfponde. Cependant

dant comme on éprouve que les penchans naturels se révoltent toujours contre la raison & l'habitude, & que l'on observe même que lorsque ces penchans sont bons ils résistent aux mauvaises habitudes, on peut inférer de là que les changemens survenus dans le corps, ne sauroient avoir entièrement détruit la conformation originelle des membres assortie aux inclinations naturelles. La matière est délicate, & j'appréhende fort que la Physiognomonie n'exige plus de pénétration & de lumières, qu'on n'en avoit lorsqu'on osa entreprendre de la réduire en règles. ——

Les linéamens du visage servent à former son expression, & cette expression est vraie toutes les fois que l'Homme est exempt de contrainte: ainsi ces linéamens décèlent les inclinations naturelles quand on les considère dans leur vraie position. —— *Pensées Philosophiques sur la conduite des Hommes* § 213, 214, 216, 219.

X.

GELLERT.

L'air du visage fait une partie essentielle de la décence. —— Ce qui plait ou rebute le plus dans l'air d'une personne, c'est le caractère de l'esprit & du cœur qui se peint sur le visage & dans les yeux. Une ame honnête, douce & paisible, exempte d'orgueil & de remords, remplie de bienveillance & d'humanité, une ame supérieure aux sens & aux passions, se découvre aisément sur la Physionomie & dans toute l'action du corps. Un air modeste, gracieux, enchanteur, en est l'expression ordinaire; c'est elle qui imprime sur le front un caractère de noblesse & de majesté, & dans les yeux celui de la candeur & de la cordialité; c'est d'elle que proviennent cette douceur, cette affabilité répandues sur toute la Physionomie, cette gravité du front que tempère la sérénité; ce regard affectueux qu'accompagne

pagne la pudeur, en un mot, la plus belle expreſſion, le plus beau coloris du viſage réſultent d'un bon eſprit & d'un bon cœur. — Mais, dira-t-on, la Phyſionomie eſt trompeuſe? Oui, on peut la contreſaire, cependant il eſt bien rare que la contrainte ne trahiſſe pas l'impoſture; & l'on diſtingue auſſi aiſément l'air naturel de l'air emprunté, qu'on diſtingue une penſée juſte de celle qui n'eſt qu'éblouiſſante. Le fard n'eſt jamais la peau elle-même, quelque adroitement qu'il ſoit appliqué. Cette objection même que ſous une heureuſe apparence on cache quelquefois un cœur déréglé, cette objection, dis-je, ne m'ébranle point. J'en conclurois plutôt que ces perſonnes avoient beaucoup de diſpoſition naturelle aux bonnes qualités, dont leur Phyſionomie conſerve encore les traces. Enfin, s'il eſt vrai qu'une ame pleine de douceur & de ſérénité, eſt ſouvent voilée par un extérieur morne & ſombre, & qu'un regard hautain & menaçant accompagne quelquefois un caractère aimable : cette diſſonance peut provenir ou de mauvaiſes coutumes qu'on a contractées, ou de mauvais exemples qu'on a eu ſous les yeux; peut-être auſſi cet extérieur déſagréable eſt-il l'effet d'un vice de tempérament, ou peut-être enfin eſt-il notre propre ouvrage, la ſuite d'une longue habitude que nous ſommes pourtant parvenus à réformer.

L'expérience nous prouve que certains penchans déréglés & vicieux impriment ſur le viſage des traces bien ſenſibles. Et qu'eſt-ce que le plus beau viſage ſi l'on y voit les traits odieux de la luxure, de la colère, de la fauſſeté, de l'envie, de l'avarice, de l'orgueil & du mécontentement? A quoi ſert l'extérieur le plus ſéduiſant, s'il laiſſe entrevoir un caractère frivole ou malhonnête. Ainſi le plus ſûr moyen d'embellir notre Phyſionomie, autant qu'il dépend de nous, eſt d'embellir notre ame & d'en refuſer

l'entrée

l'entrée à toute paſſion vicieuſe; le meilleur moyen de rendre cette Phyſionomie expreſſive & intéreſſante, eſt de penſer juſte & avec délicateſſe. Enfin pour y répandre un caractère de dignité, rempliſſez votre ame de ſentimens vertueux & religieux: ils imprimeront ſur tous les traits de votre viſage la paix de votre ame & la nobleſſe de vos penſées. Le célèbre *Young* a dit quelque part, qu'il ne pouvoit ſe figurer d'aſpect plus divin, que celui d'une belle femme à genoux dans l'heure de la dévotion, qui ne ſe croit point apperçue & ſur le front de laquelle ſe réuniſſent l'humilité & l'innocence d'une ame pieuſe.

Il n'eſt pas douteux que cette expreſſion d'affabilité, & de bienfaiſance que nous aimons tant à trouver dans l'extérieur, nous deviendroit naturelle ſi nous étions en effet auſſi bons que nous nous efforçons de le paroître, & il nous en coûte plus peut-être pour feindre la bonté qu'il ne nous en coûteroit pour l'acquérir. Suppoſons deux Miniſtres d'Etat égaux en qualités naturelles, & doués des mêmes avantages extérieurs. L'un s'eſt formé aux vertus du Chriſtianisme, l'autre s'eſt borné à la politeſſe, & aux talens de l'Homme du monde. Lequel plaira le plus par ſon extérieur & ſes manières? Celui dont le cœur eſt rempli du noble amour de l'humanité, ou celui qui par amour propre ſeulement cherche à paroître aimable? ——

La voix eſt ſouvent auſſi l'expreſſion naturelle du caractère & elle participe à ce qu'il a de bon ou de mauvais. Il y a un certain ton qui décèle le manque d'idées, & qu'on perdroit en apprenant à penſer. —— C'eſt le cœur qui eſt l'ame de la voix. (*Leçons de Morale*, *p.* 303—307.)

X I.

LA CHAMBRE.

Celui-là n'avoit pas raiſon, qui ſe plaignoit autrefois de ce que la Nature n'avoit pas mis une fenêtre au devant du cœur, pour voir les penſées & les deſſeins des hommes: non ſeulement parce que ce ſont des choſes qui ne tombent pas ſous les ſens, & que quand les yeux verroient tout le fond & tous les replis du cœur, ils n'y pourroient rien remarquer qui leur en donnât la moindre connoiſſance; mais encore parce que la Nature a pourvu à cette découverte, & a trouvé des moyens plus certains pour la faire, que n'eût été cette étrange ouverture que Momus s'étoit imaginée. Car elle n'a pas ſeulement donné à l'Homme la voix & la langue, pour être les interprètes de ſes penſées; mais dans la défiance qu'elle a eu qu'il en pouvoit abuſer, elle a fait encore parler ſon front & ſes yeux, pour les démentir quand elles ne feroient pas fidèles. En un mot elle a répandu toute ſon ame au dehors, & il n'eſt point beſoin de fenêtre pour voir ſes mouvemens, ſes inclinations & ſes habitudes, puiſqu'elles paroiſſent ſur le viſage, & qu'elles y ſont écrites en caractères ſi viſibles & ſi manifeſtes. —— En effet le ſecret de la Sageſſe conſiſte à ſavoir ce que l'on eſt, ce que l'on peut, & ce que l'on doit faire; et celui de la Prudence, à connoître auſſi ce que ſont les autres, ce qu'ils peuvent, & ce qu'ils deſirent. Y a-t-il aucune connoiſſance qui doive être plus agréable & plus utile que celles-là, & celui qui les auroit acquiſes, ne ſe pourroit-il pas vanter de jouïr des plus grands avantages qui ſe puiſſent trouver dans la vie? Cependant l'Art de connoître les hommes enſeigne toutes ces choſes. Car quoi qu'il ſemble n'avoir d'autre but que de découvrir les inclinations, les mouvemens de l'ame, les vertus & les vices qui ſont en autrui: ſi eſt-ce qu'il apprend en même

même temps à chacun à les reconnoître en foi-même, & à en faire des jugemens plus juftes & plus fincères que s'il les confidéroit d'abord en fa perfonne.

Mais comme cet Art eft obligé d'examiner à fond les chofes qui regardent les mœurs, il eft impoffible qu'en cherchant leurs caufes & la manière dont elles fe forment, il ne faffe entrer en fon deffein la plus belle & la plus curieufe partie de la Phyfique, & qu'en parlant de la conformation des parties, des Tempéramens, des Efprits & des Humeurs, des Inclinations, des Paffions & des Habitudes, il ne découvre ce qu'il y a de plus caché dans le Corps & dans l'Ame.

Je dis bien davantage, par toutes ces connoiffances il élève l'efprit jufques au Souverain Créateur de l'Univers. Car lui faifant voir les miracles fans nombre qui fe trouvent dans l'Homme, il le porte infenfiblement à glorifier l'Auteur de tant de merveilles, & le conduit ainfi à la Fin à laquelle il eft deftiné. *L'Art de connoître les Hommes, par le Sieur de la Chambre, Confeiller & Médecin du Roi. P. 1. &c.*

De tous les Auteurs, parvenus à ma connoiffance, qui ont dit quelque chofe de la Phyfiognomonie, ou qui en ont traité expreffément, il n'en eft point qui me paroiffe auffi profond & auffi vrai, auffi fublime & auffi précis que HERDER.

Les morceaux de fa Plaftique (1) que je voudrois inférer ici & dont je ne puis donner que l'abrégé, font non feulement des *autorités* en faveur de la Phyfiognomonie, qui abforbent en quelque forte toutes celles que j'ai rapportées

(1) *De la Plaftique :* Obfervations fur la *forme* & la *figure ;* tirées du Songe de Pygmalion. Τε καλλος, ερωτημα τύφλȣ. *Riga*, chez *Hartknoch*, 1778.

portées jufqu'à préfent — ils forment feuls pour ainfi dire un abrégé de Phyfiognomonie, ils en font la fubftance & le réfumé. Je regrette infiniment de n'avoir pu les faire entrer dans l'Edition Allemande, & j'ofe à peine inviter mes Lecteurs à fe contenter d'une traduction imparfaite de morceaux prefque intraduifibles. —— Mais quelque inférieurs qu'ils puiffent être à l'Original, ils ne laifferont pas de leur paroître encore importans & inftructifs.

XII. HERDER.

„ Quelle main pourra faifir cette fubftance logée dans la tête & fous le „ crâne de l'Homme? Un organe de chair & de fang pourra-t-il atteindre „ cet abyme de facultés & de forces internes qui fermentent ou fe repo- „ fent? La Divinité elle-même a pris foin de couvrir ce fommet facré, „ féjour & attelier des opérations les plus fecrettes, — la Divinité, dis-je, „ l'a couvert d'une forêt (*), emblême des bois facrés où jadis on célébroit „ les myftères. On eft faifi d'une terreur religieufe à l'idée de ce mont „ ombragé qui renferme des éclairs, dont un *feul*, échappé du chaos peut „ éclairer, embellir, — ou dévaster & détruire un Monde.

„ Quelle expreffion n'a pas même la forêt de cet Olympe, fa crois- „ fance naturelle, la manière dont la chevelure s'arrange, defcend, fe „ partage ou s'entremêle?

„ Le *cou* fur lequel la tête eft appuyée, montre, non ce qui eft dans „ l'intérieur de l'Homme, mais ce qu'il veut exprimer. Il défigne la „ *fermeté* & la *liberté*, ou bien la *molleffe* & la *douce flexibilité*. Tantôt fon „ attitude noble & dégagée annonce la dignité de la condition, tantôt en „ fe courbant il exprime la réfignation du martyr, & tantôt c'eft une „ colonne, emblême de la force d'Alcide. Enfin fes difformités, fon en-

„ foncement

(*) La Chevelure.

„ foncement dans les épaules ſont encore des ſignes caractériſtiques &
„ pleins de vérité.

„ Paſſons au viſage humain, tableau de l'ame, image de la Divinité.

„ Le front eſt le ſiège de la ſérénité, de la joie, du noir chagrin, de
„ l'angoiſſe, de la ſtupidité, de l'ignorance, & de la méchanceté. C'eſt une
„ table d'airain où tous les ſentimens ſe gravent en caractères de feu. —
„ Je ne conçois pas comment un front peut jamais paroître un objet
„ indifférent.

„ A l'endroit où il s'abaiſſe, *l'entendement* paroît ſe confondre avec la
„ *volonté*. C'eſt ici où l'ame ſe concentre & raſſemble des forces pour ſe
„ préparer à la réſiſtance.

„ Au deſſous du front commence ſa belle frontière, le *ſourcil*, arc-en-
„ ciel de paix, dans ſa douceur — arc tendu de la diſcorde, lorſqu'il
„ exprime le courroux, ainſi dans l'un & l'autre cas c'eſt le ſigne annon-
„ ciateur des affections. Je ne connois point d'aſpect plus attrayant pour
„ l'Obſervateur éclairé, qu'un angle *fin*, bien *prononcé*, & qui ſe termine
„ avec grace entre le front & l'œil.

„ Le *nez* met un *enſemble* à tous les traits du viſage: il forme pour
„ ainſi dire une montagne de ſéparation entre deux vallées oppoſées: —
„ la racine du nez, ſon dos, ſa pointe, ſon cartilage, les ouvertures par
„ lesquelles il reſpire la vie — que de ſignes expreſſifs de l'eſprit & du
„ caractère!

„ Les yeux, à n'en juger même que par l'attouchement, ſont par leur
„ forme des fenêtres de l'ame, des globes diaphanes, des ſources de
„ lumière & de vie. Le ſimple tact découvre que leur forme artiſtement

„ arrondie, leur coupe & leur grandeur ne ſont pas des objets indifférens.
„ Il n'eſt pas moins eſſentiel d'obſerver ſi l'os de l'œil avance beaucoup,
„ ou s'il ſe perd imperceptiblement ? ſi les *tempes* ſe creuſent en cavernes,
„ ou préſentent une ſurface unie?

„ En général la région où ſe raſſemblent les rapports mutuels entre
„ les *ſourcils*, les *yeux*, & le *nez*, eſt le ſiège de l'expreſſion de l'ame dans
„ notre viſage, c'eſt-à-dire l'expreſſion de la *volonté* & de la *vie active.*

„ Le ſens noble, profond & occulte de *l'ouïe*, a été placé par la nature
„ aux côtés de la tête où il eſt caché à demi. L'homme devoit ouïr pour
„ lui-même: auſſi l'oreille eſt-elle dénuée d'ornemens. La délicateſſe,
„ le fini, la profondeur, voilà ſa parure.

„ J'arrive à la partie inférieure de la face humaine que la nature envi-
„ ronne d'un nuage dans les mâles, & ſans doute avec raiſon. C'eſt ici
„ que ſe développent ſur le viſage les traits de la *ſenſualité*, qu'il convenoit
„ de cacher dans l'Homme. Chacun ſait combien la lèvre *ſupérieure*
„ caractériſe le *goût*, le *penchant*, *l'appétit*, le ſentiment de *l'amour*: que
„ l'orgueil & la colère la courbent; que la fineſſe l'aiguiſe; que la bonté
„ l'arrondit; que le libertinage l'énerve & la flétrit; que l'amour & le
„ deſir s'y attachent par un attrait inexprimable. L'uſage de la lèvre
„ inférieure eſt de lui ſervir de ſupport. —— Rien de mieux articulé dans
„ l'Homme que la lèvre ſupérieure à l'endroit où elle ferme la bouche.
„ Il eſt encore de la plus grande importance d'obſerver l'arrangement des
„ *dents* & la conformation des *joues*. Une bouche délicate & pure, eſt
„ peut-être une des plus belles recommandations; la beauté du portail
„ annonce la dignité de celui qui doit y paſſer; ici, c'eſt la *voix*, inter-
„ prète du cœur & de l'ame, l'expreſſion de la vérité, de l'amitié, &
„ des plus tendres ſentimens.

„ La

„ La *lèvre inférieure* commence déjà à former le *menton*, & *l'os de la* „ *machoire* qui defcend des deux côtés le termine. — Comme il arrondit „ toute l'ellipfe du vifage, il peut être regardé comme la véritable clef „ de voûte de l'Edifice. Pour répondre à la belle proportion des Grecs, „ il ne doit être ni pointu, ni creux, mais uni, & fa chûte doit être douce „ & infenfible. Sa difformité eft hideufe ". —

Je n'ai point extrait tout ce que je m'étois propofé d'extraire. Plufieurs morceaux font abfolument intraduifibles; d'autres retrouveront leur place dans la fuite de cet Ouvrage.





HUITIEME FRAGMENT.

DE LA PHYSIOGNOMONIE, CONSIDÉRÉE COMME SCIENCE.

„ Jamais la Phyſiognomonie, quand on lui ſuppoſeroit quelque choſe de „ réel, ne pourra devenir une Science". Voilà ce qui ſera répété mille & mille fois parmi ceux qui me liront & ceux qui ne me liront pas; voilà ce qu'ils ſoutiendront peut-être opiniâtrément, quelque aiſé qu'il ſoit de faire à leur aſſertion une réponſe ſans replique.

Quelle eſt donc cette réponſe?

La voici:

La Phyſiognomonie peut devenir une Science, auſſi bien que tout ce qui porte le nom de Science. Auſſi bien que la *Phyſique*, — car elle appartient à la Phyſique. Auſſi bien que *la Médecine*, puisqu'elle en fait partie: que ſeroit la Médecine ſans *Sémiotique*, & la Sémiotique ſans Phyſionomie? Auſſi bien que la *Théologie*, car elle eſt du reſſort de la Théologie: qu'eſt-ce en effet qui nous conduit à la Divinité, ſi ce n'eſt la connoiſſance de l'Homme? & qu'eſt-ce qui nous fait connoître l'Homme, ſi ce n'eſt ſon viſage & ſa forme? Auſſi bien que les *Mathématiques*, car elle tient aux Sciences de calcul, puiſqu'elle meſure & détermine les courbes, les grandeurs & leurs rapports, connus & inconnus. Auſſi bien que les *Belles-Lettres*,

car

car elle y eſt compriſe puiſqu'elle développe & détermine l'idée du beau & du noble. &c.

La Phyſiognomonie, comme toutes les autres Sciences, peut juſqu'à un certain point, être réduite en règles déterminées, avoir des caractères qu'on pourra enſeigner & apprendre, communiquer, recevoir, & tranſmettre. Mais ici comme dans toutes les autres Sciences, il faut beaucoup abandonner au génie, au ſentiment; & dans bien des parties elle manque encore de ſignes & de principes, déterminés ou déterminables.

De deux choſes l'une, il faut ou refuſer le nom de Science à toutes les Sciences quelconques, ou l'accorder également à la Phyſiognomonie.

Dès qu'une vérité, ou une connoiſſance, a des ſignes diſtincts, des règles & des principes clairs, elle eſt ſcientifique, & elle l'eſt autant qu'elle peut être communiquée par des mots, des images, des règles, des déterminations. Il ne s'agit donc que de ſavoir, ſi la différence frappante & inconteſtable des Phyſionomies & des formes humaines, peut non ſeulement être apperçue d'une manière obſcure & confuſe; mais encore s'il n'eſt pas poſſible d'en fixer les caractères, les ſignes, les expreſſions: s'il y a moyen d'établir & d'indiquer certains ſignes diſtinctifs de la force & de la foibleſſe, de la ſanté & de la maladie, de la ſtupidité & de l'intelligence, de la grandeur d'ame & de la baſſeſſe, de la vertu & du vice, &c.; & s'il y a moyen de diſtinguer les *degrés* & les *nuances* de ces caractères principaux, d'une manière préciſe, c'eſt-à-dire, ſi on peut parvenir à les *claſſifier* ſcientifiquement. C'eſt l'unique point d'examen que préſente la queſtion: & je déclare à quiconque ne veut pas l'approfondir, que ce n'eſt pas pour lui que j'écris, & que quand il prodigueroit ſur cette matière tout le bel-eſprit à la mode, je ne lui ferois point de réponſe. La ſuite de cet Ouvrage ne laiſſera aucun doute ſur le point en queſtion.

Que

Que diroit-on de celui qui banniroit la Phyſique, la Médecine, la Théologie, les Belles-Lettres, &c. du domaine des Sciences, — uniquement parce que chacune d'elles offre encore un ſi vaſte champ à défricher, tant d'obſcurité, d'incertitude, tant d'objets qui ont beſoin d'être déterminés?

N'eſt-il pas vrai que le Phyſicien peut pourſuivre juſqu'à un certain point ſes premières obſervations, qu'il peut les analyſer, les revêtir de paroles, les transmettre, & dire : Voici comment je m'y ſuis pris pour faire mes recherches; voici les objets que j'ai conſidérés, les obſervations que j'ai raſſemblées; voici comment je les ai rangées, décompoſées, comparées; enfin voici la conſéquence que j'en ai tirée; telle eſt la route que j'ai ſuivie, ſuivez-la de même. Mais pourra t-il *toujours* tenir le même langage? ſon eſprit obſervateur n'atteindra-t-il jamais des vérités plus fines & qui ne feront pas de nature à être communiquées? ne portera t-il jamais ſon eſſor au delà de ce qu'il pourra montrer au doigt, ou faire épeller à celui qui ſe traîne ſur ſes pas? Cependant la Phyſique n'en ſera pas moins une Science. — Combien de vérités n'avoit point preſſenti *Leibnitz*, vérités qui étoient inacceſſibles à d'autres, avant que dans les ſphères où s'élançoit ſon génie un *Wolf* eût tracé ces routes, que tout froid Logicien peut maintenant parcourir ſans effort? N'en eſt-il pas ainſi de toutes les Sciences? En eſt-il une ſeule qui aît été parfaitement connue dès ſon origine? n'a-t-il pas fallu toujours que l'eſſor ſublime & l'œil perçant du génie la devançât de pluſieurs ſiècles? Combien de temps ne s'écoule pas juſqu'à ce qu'il arrive un *Wolf* qui montre les avenues, qui fraye les routes pour chaque vérité découverte, preſſentie, ou entrevue de loin? Eſt-il parmi les modernes un Philoſophe plus éclairé que *Bonnet?* Qui mieux que lui aſſocie le génie de *Leibnitz*, avec le ſang-froid & la clarté de *Wolf?* Qui eſt plus obſervateur que lui? Qui diſtingue mieux le vraiſemblable du vrai, l'obſervation des conſéquences?

Eſt-il

Eſt-il un meilleur guide, un guide plus doux & plus aimable que lui? Cependant pourra-t-il tout communiquer? à qui rendra-t-il compte de tel ſentiment anticipé de la vérité, de tel *réſultat*, de telle *ſource* de pluſieurs obſervations fines, profondes, mais indéterminables? Pourra-t-il les exprimer ces obſervations par des ſignes, des ſons, des images, & en déduire des règles? N'en eſt-il pas de même de la Médecine, de la Théologie, de toutes les Sciences & de tous les Arts?

La Peinture, mère & fille de la Phyſiognomonie, — n'eſt-elle pas une Science, & cependant combien n'eſt-elle pas bornée? „ Voilà de l'harmonie, ici de la diſproportion; ceci eſt plein de vérité, de force & de vie; c'eſt la nature même; cela eſt contraint, placé dans un faux jour, mal colorié, bas, difforme".

Voilà ce que vous pouvez dire, & prouver par des raiſonnemens que chaque Elève pourra comprendre, retenir, & répéter, — Mais les Ecoles de Peinture donnent-elles du génie au Peintre? pas plus que les Théories & les Cours de Belles-Lettres n'inſpirent le génie poétique. — A quelle hauteur immenſe le Peintre, le Poëte, qui ſortit tel des mains du Créateur, ne s'élève t-il pas au deſſus de tout ce qui peut ſe compaſſer en règles? — Mais quoique le ſentiment énergique, l'inſtinct, les facultés qui lui ſont propres, ne ſoient pas de nature à être verſés dans un moule ordinaire, & réduits en règles, n'y auroit-il dans l'Art rien de ſcientifique, rien qui ſoit ſuſceptible de déterminations? Il en eſt de même de la Phyſiognomonie. On peut juſqu'à un certain point déterminer la vérité Phyſiognomonique, & l'exprimer en ſignes & en paroles. On peut dire: „ ceci eſt le caractère d'un *eſprit ſublime*, ce trait-ci eſt propre à la *douceur*, cet autre à la *colère;* ce regard eſt celui du

mépris, cet autre celui de la *candeur;* là je découvre du *jugement;* voici l'expreſſion du *talent*, — ce trait eſt inſéparable du *génie*". Mais dira-t-on de même : „ C'eſt ainſi que vous devez obſerver; c'eſt là le chemin que vous devez ſuivre, & vous trouverez ce que j'ai trouvé, & vous parviendrez à la certitude ? Quoi ! ne voudra-t-on pas reconnoître que dans cette Science, comme dans toutes les autres, un Obſervateur exercé, & doué d'une plus heureuſe organiſation, ſe diſtingue par un coup-d'œil plus juſte, plus pénétrant, plus vaſte ? qu'il prend un eſſor plus élevé ? qu'il fait ſouvent des obſervations qui ne peuvent être exprimées en paroles, ni réduites en règles? S'enſuit-il de là que la Science en ſoit moins Science, dans tout ce qui peut être exprimé par des ſignes, & communiqué par des règles ? La Phyſiognomonie n'a-t-elle pas cela de commun avec toutes les autres Sciences? —— Encore une fois, qu'on me nomme la Science, où tout ſoit déterminé, — où il ne reſte plus rien qui ſoit propre & particulier au goût, au ſentiment, au génie ? Malheur à une telle Science, ſi elle exiſtoit ! — Le génie mathématique lui-même, n'a-t-il point le preſſentiment de certaines vérités qui ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration?

Albert Durer meſura l'Homme, *Raphaël* le meſura auſſi; mais il le ſentit & le pénétra; le premier copia la Nature en Artiſte & deſſina ſelon toutes les règles de l'Art; l'autre traça l'idéal avec ſes proportions, — & ſes deſſins n'en furent pas moins l'expreſſion de la nature.

Le Phyſionomiſte purement *ſavant*, meſure comme *Durer:* le *Génie Phyſiognomonique*, meſure & ſent comme *Raphaël.* Du reſte plus l'eſprit obſervateur acquerra de fineſſe, plus la Langue s'enrichira, plus on fera de progrès dans l'Art du deſſin, plus l'Homme étudiera l'Homme, l'Etre le plus excellent & le plus intéreſſant de la Terre, — plus auſſi la Phyſiognomonie deviendra

deviendra ſcientifique, c'eſt-à-dire, plus elle ſera déterminée, plus elle ſera facile à étudier & à enſeigner. —— Elle deviendra la Science des Sciences, & alors proprement elle ne ſera plus Science — mais ſenſation, ſentiment vif & prompt de la Nature humaine. —— Alors il y auroit de la folie à la reduire en Science; bientôt on verroit de toute part diſputer, écrire, ouvrir des Cours ſur la Phyſiognomonie, & dès lors elle ne feroit plus ce qu'elle doit être, — la première Science de l'humanité.

Quel parti faudra-t-il donc que je prenne? Traiterai-je ſcientifiquement la Phyſiognomonie? Oui, & non: ſouvent je préſenterai les *obſervations les plus déterminées*, — ſouvent je ne communiquerai que de ſimples *ſenſations*, laiſſant à l'Obſervateur le ſoin d'en rechercher les caractères; & au Philoſophe celui d'en fixer les déterminations. — Souvent j'inviterai ſeulement les yeux à voir, & les cœurs à ſentir; — & m'adreſſant quelquefois à un ſpectateur oiſif, je lui dirai, afin de ne pas paſſer pour entièrement inepte à ſes yeux, je lui dirai tout bas: Tenez, voici qui eſt à votre portée; & cela ſuffit pour vous faire conjecturer que d'autres ſont en état d'en voir davantage.

Qu'il me ſoit permis de terminer ce morceau en appliquant à mon ſujet quelques idées d'un grand Homme, qui joignoit à des connoiſſances rares & profondes le don de diſcerner les eſprits, don qu'il poſſédoit au point que par le *ſeul* regard *extérieur*, il décidoit ſi un malade auquel tout l'art des Médecins ne pouvoit rendre la ſanté, avoit cependant la foi d'être guéri.

„ Maintenant nous ne connoiſſons encore qu'en partie, & nos explications,
„ nos commentaires ne ſont que des fragmens; mais quand la perfection ſera
„ venue, ces foibles eſſais ſeront abolis. Car ils ne ſont encore que le Langage

„ mal-articulé d'un enfant! & ces mêmes idées, ces mêmes efforts me
„ paroîtront puériles, quand une fois je ferai parvenu à la maturité. Jufqu'ici
„ nous ne voyons la gloire de l'Homme qu'obfcurément à travers un voile —
„ bientôt nous verrons face à face. —— Aujourd'hui nous ne connoiffons
„ encore qu'imparfaitement, — bientôt je connoîtrai comme j'ai moi-même
„ été connu de celui qui eft le principe, le mobile, & la fin de toutes chofes!
„ A lui foit honneur & gloire dans toute l'éternité! Amen!"





ADDITION

A.

Mes Lecteurs me sauront gré, sans doute, d'essayer de leur prouver par quelques exemples préliminaires qu'il est possible de réduire en Science la Physiognomonie. Je n'annonce que des exemples préliminaires, mon but étant seulement de les encourager à entrer eux-mêmes dans la carrière des observations. —— D'ailleurs mon Ouvrage fournira des preuves continuelles de ce que j'avance, bien que je sois très éloigné de croire que notre Siècle, soit destiné à produire un systême scientifique sur les Physionomies, & bien moins encore que ce soit à moi qu'on en puisse avoir l'obligation. Commençons seulement par rassembler un nombre suffisant d'observations, & tâchons de les caractériser avec toute la précision, toute la justesse dont nous sommes capables. Quant à moi, je borne mon ambition à préparer des matériaux pour le Siècle suivant; à laisser des mémoires sur cet objet à quelque Homme, qui aura dix fois plus de loisir, & bien plus de talens & de génie philosophique que moi, & à lui léguer pour ainsi dire cette vérité: *Un Systême physiognomonique est une chose possible.*

Il s'agit principalement de reconnoître ce qu'il y a de manifestement déterminé dans les traits, & de fixer des signes caractéristiques dont l'expression soit généralement reconnue. Je demanderai donc pour le moment:

ſi la petite tête ci-deſſous n'eſt point ſcientifiquement déterminable d'après le contour du front & des ſourcils? ſi ce front & ces ſourcils n'annoncent pas un caractère entièrement différent de ce qu'il feroit ſi le contour du front formoit une ligne droite, ou ſi les ſourcils étoient relevés en forme d'arc? Je n'en demande pas davantage.





ADDITION

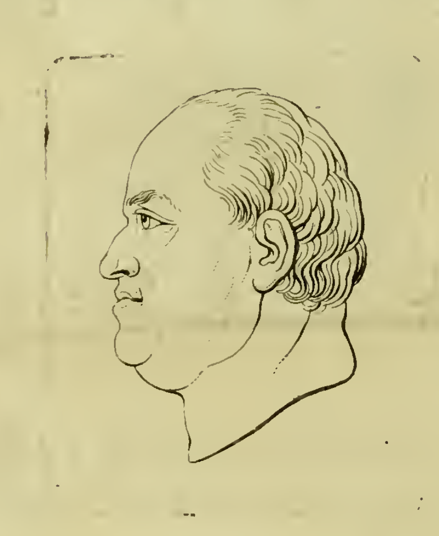
B.

CINQ PROFILS.

Voici cinq profils, très-différens l'un de l'autre, mais pas autant à beaucoup près qu'ils pourroient l'être. Tout connoiſſeur verra du premier coup-d'œil qu'ils ont été copiés d'après nature; mais il appercevra auſſi qu'ils s'écartent ſenſiblement de la nature. Cependant, à ne conſidérer ces viſages que tels qu'ils ſont là devant nous, doutera-t-on qu'ils ne puiſſent être déterminés & claſſifiés ſcientifiquement? On n'a qu'à comparer les contours, la ſituation, & l'obliquité des fronts, comparer les yeux, & ſur-tout les contours inférieurs de la paupière ſupérieure, comparer les angles que forme le contour extérieur de la pointe du nez & de la lèvre ſupérieure, comparer enfin les mentons. —— Qu'on obſerve, & qu'on ſe rende compte des caractères de cette différence; qu'on

qu'on y ſubſtitue d'autres traits, & qu'on ſe demande enſuite s'ils ne produiront pas d'abord une impreſſion différente ?

Je m'en tiendrai pour le préſent à cet exemple préliminaire. —— Par degrés je conduirai mon Lecteur à d'autres obſervations.



NEUVIEME FRAGMENT.

DE

L'UTILITÉ

DE LA

PHYSIOGNOMONIE.

„ Une connoiſſance plus diſtincte, plus déterminée, plus juſte, plus
„ étendue — en un mot, plus parfaite de l'Homme, eſt-elle
„ utile en ſoi, ou ne l'eſt-elle point? Eſt-il avantageux ou non de
„ connoître les qualités internes, par la forme & les traits extérieurs?
L'examen de cette queſtion mérite de trouver place parmi les premiers morceaux de ces *Eſſais*.

On ſent bien que ſi elle m'eût paru problématique, cet Ouvrage n'auroit point vu le jour. J'ajoute qu'elle ne m'a point paru difficile à réſoudre, & je préſume que bien d'autres penſeront comme moi.

D'abord elle rentre dans cette queſtion générale: „ Eſt-ce un avantage
„ pour l'Homme d'acquérir des connoiſſances, de les augmenter, & de
„ les perfectionner"? Il me ſemble que chaque perſonne non prévenue preſſentira aiſément la réponſe.

En effet il faudroit totalement méconnoître la nature de l'Homme & des objets qui l'entourent, ou s'aveugler ſur le rapport frappant qui exiſte

entre ſon bonheur & les inſtincts dont il eſt doué, pour refuſer *d'admettre que l'uſage modéré de chaque faculté, & la ſatisfaction raiſonnable de chaque inſtinct, ſont avantageux, utiles, indiſpenſables au bien-être de l'Homme.*

S'il a été doué de forces corporelles & d'un inſtinct qui le porte à les exercer, il eſt donc manifeſtement avantageux & utile qu'il employe ces forces naturelles. De même, s'il a reçu l'aptitude & la faculté d'aimer, il eſt avantageux & utile qu'il aime. —— Par conſéquent auſſi, puis qu'il a de la capacité & du penchant pour acquérir des connoiſſances, il eſt avantageux, utile, indiſpenſable qu'il ſatisfaſſe cet inſtinct, qu'il faſſe uſage de cette faculté au moins juſqu'à un certain degré. Auſſi ne ſe peut-il rien de plus ſophiſtique que tous les argumens par lesquels on prétend prouver que les lumières ſont nuiſibles à l'Homme, & qu'un état d'ignorance leur eſt préférable.

Je puis, & je dois ſuppoſer ici, qu'on accordera du moins à la *Phyſiognomonie* cette utilité générale qu'on ne peut raiſonnablement refuſer à *aucune* des Sciences humaines. Or, n'a-t-on pas regardé de tout temps & à juſte titre, la *connoiſſance de l'Homme* comme la plus importante & la plus utile de toutes les connoiſſances? Eſt-il pour l'Homme un objet plus intéreſſant que l'Homme? Eſt-il une connoiſſance qui puiſſe influer davantage ſur ſa félicité que celle de lui-même?

Il y a plus encore: de tout ce qu'il eſt poſſible de ſavoir de l'Homme, de tous les raiſonnemens qu'on peut former ſur ſon être, ſur ſon eſprit, ſon cœur, ſes facultés & ſes talens, rien n'eſt plus inconteſtable ni d'une utilité plus certaine, que les connoiſſances acquiſes par des ſignes qui frappent les ſens: connoiſſances qui ſe trouvent ainſi fondées ſur *l'expérience.* Quel eſt le Philoſophe qui ne préfère la partie *empirique* de la *Pſychologie*, à tout le reſte?

Ainſi,

Ainſi, indépendamment de ſes autres avantages, la Phyſiognomonie, à titre de *connoiſſance* en général, de *connoiſſance de l'Homme*, enfin de *connoiſſance empirique de l'Homme*, a déjà le mérite d'une triple utilité.

Si l'on veut ſe convaincre plus particulièrement de ſes avantages, qu'on ſuppoſe pour un inſtant que toute eſpèce de tact Phyſiognomonique, que toutes les connoiſſances de ce genre, même les moins diſtinctes, fuſſent bannis de l'Univers, combien de confuſion, d'incertitude, d'abſurdités, n'en réſulteroient pas dans mille & mille de nos actions ? Quel tourment que l'incertitude au moment où il faut agir ? Quel obſtacle dans notre commerce immédiat avec les Hommes ? Quelle perte que celle de la confiance fondée ſur une maſſe de vraiſemblances, ou confuſément ſenties ou diſtinctement obſervées ? Et combien d'actions & d'entrepriſes, qui ne pourroient jamais avoir lieu!

L'Homme eſt deſtiné à vivre avec ſes ſemblables & la connoiſſance de l'Homme eſt l'ame de la ſociété; c'eſt elle qui la rend utile & agréable, & juſqu'à un certain point elle eſt abſolument indiſpenſable à chaque individu. Or la Science des Phyſionomies n'eſt-elle pas le meilleur, le plus facile, le plus infaillible moyen d'acquérir cette connoiſſance, puiſque dans mille & mille cas il eſt impoſſible de juger l'Homme par ſes actions?

Qu'on réfléchiſſe ſeulement ſur les divers détails qu'il importe de ſavoir touchant les qualités d'un Homme, chaque fois qu'on doit avoir des relations avec lui, l'employer, ou lui confier ſes intérêts. Que ſignifient les mots vagues de *bon* & de *méchant*, de *ſpirituel* ou de *borné*, lorſqu'il s'agit de connoître quelqu'un ?

Vous me dites, cet homme eſt *bon* & il a de l'*eſprit* ; mais je ne l'ai jamias vu cet Homme, & il y a *tant d'eſpèces & de degrés de*

bonté & d'esprit, que les deux qualités que vous lui attribuez ne m'instruisent guère encore.

Et il en seroit de même de toutes les autres dont vous pourriez me faire l'énumération; ces mots auroient toujours un sens & un degré infiniment indéterminés, & vos observations, votre manière d'en tirer des conséquences me laisseroient toujours dans l'incertitude. —— Si au contraire, je *vois* cet Homme, sa figure, ses mouvemens, ses gestes, si je l'entends parler, — quelle *précision* n'acquiert pas tout d'un coup à mes yeux l'idée que vous m'avez donnée de lui, avec quelle rapidité se modifie chez moi, se confirme ou se contredit, le jugement que vous en avez porté ? Combien je me sens instruit depuis que je l'ai *vu?* Combien n'ai-je pas remarqué de convenances & de disconvenances, que vous ne m'aviez point expliquées, que vous ne pouviez point m'expliquer si non par son extérieur, c'est-à-dire comme Physionomiste ? Voilà donc, une nouvelle preuve que vous me fournissez de l'utilité de la Physiognomonie. ——

Après cela que le Physionomiste multiplie les observations, qu'il saisisse des distinctions fines, qu'il fasse des expériences, qu'il indique des signes, qu'il invente de nouveaux mots pour de nouvelles observations & qu'il sache abstraire des propositions générales, en un mot, qu'il enrichisse, & perfectionne la Science, le langage, & le sens Physiognomoniques — & l'usage & l'utilité de la Science croîtront avec ses progrès.

Qu'on se transporte en idée dans la sphère d'un Politique, d'un Pasteur, d'un Instituteur, d'un Médecin, d'un Négociant, d'un Ami, d'un Père de famille, d'un Epoux — l'on sentira aussitôt quels avantages chacun d'eux peut tirer des connoissances Physiognomoniques. On pourroit composer une Physiognomonie particulière pour chacun de ces états.

Mais

Mais il y a plus: en parlant de l'utilité de la Phyſiognomonie on ne doit pas s'arrêter ſeulement à ce qui en peut être appellé ſcientifique dans le ſens le plus reſtreint, ſe borner aux effets qu'elle peut produire conſidérée ſous ce point de vue; il s'agit encore d'enviſager un effet immédiat qui réſulte néceſſairement de cette étude, c'eſt-à-dire d'exciter & de perfectionner l'eſprit d'obſervation & le tact Phyſiognomonique.

S'il eſt vrai que ce tact eſt uni à la ſenſation du beau & du difforme, au ſentiment de la perfection & de l'imperfection — (& quel eſt l'Ecrivain Phyſiognomonique bien-intentionné, qui ne cherche à exercer, à exciter l'un & l'autre?) ne voit-on pas combien l'uſage de la Phyſiognomonie acquiert d'étendue & d'importance? Ici mon cœur s'émeut au preſſentiment qu'il éprouve. —— Une nouvelle ſource de connoiſſances réveillera dans les ames l'amour du noble & du beau, excitera un dégoût invincible pour tout ce qui eſt bas & ignoble; le penchant au bien s'accroîtra dans chaque homme devenu Phyſionomiſte; accoutumé déſormais à la contemplation & au ſentiment immédiat de la beauté de la vertu, & de la difformité du vice, un charme puiſſant & doux, varié, mais continuel l'entraînera ſans ceſſe vers tout ce qui tend à la perfection de ſa nature.

La Phyſiognomonie eſt une ſource de ſentimens délicats & ſublimes; un nouvel oeil qui apperçoit dans la création mille traces de la Sageſſe & de la Bonté Divines, & qui contemple ſous un nouveau point de vue l'Auteur adorable de la nature humaine, qui a ſçu mettre tant de vérité & d'harmonie dans cet ouvrage de ſa main.

Où l'oeil foible & novice du ſpectateur inattentif ne ſoupçonne rien, l'oeil exercé du connoiſſeur trouve une ſource inépuiſable de plaiſirs intellectuels & moraux. Lui ſeul comprend la plus belle, la plus éloquente,

la moins arbitraire, la plus invariable & la plus énergique des Langues, *la Langue naturelle de l'esprit & du cœur, de la sagesse & de la vertu.* Il apprend à la lire sur le visage de ceux qui la parlent sans le savoir; il reconnoît la vertu, à travers tous les voiles qui la cachent. C'est avec un secret ravissement, que le Physionomiste ami de l'humanité pénètre dans l'intérieur d'un de ses semblables & y apperçoit les plus nobles dispositions; au moins il en voit le germe, qui peut-être ne se développera que dans le Monde à venir. Il distingue dans les caractères le fonds d'avec l'habituel, & l'habituel d'avec l'accidentel: ainsi il ne juge l'Homme que d'après lui-même.

Je ne saurois décrire le plaisir que j'éprouve souvent, je dirois presque tous les jours, lorsque au milieu d'une foule de gens inconnus, je découvre des hommes, qui portent sur leur front, si je puis m'exprimer ainsi, le sceau de l'approbation divine & d'une plus haute destinée! —— lorsque je vois entrer dans ma chambre un Etranger dont le visage réfléchit l'intégrité, & m'annonce au premier coup-d'œil le triomphe de la raison! — C'est alors que les sens, l'esprit & le cœur se dilatent & s'ouvrent au bonheur, qu'une faculté est excitée par l'autre, que l'ame s'exalte, s'élève, s'aggrandit! —— ô Dieu, tout bon, tu as voulu que l'Homme fut heureux par ses semblables! —— C'est dans de pareils momens que je devrois écrire sur l'utilité de la Physiognomonie!

Elle enchaîne les cœurs, & c'est elle qui forme les amitiés les plus durables & les plus sacrées.

Elle est aussi l'ame de la prudence. Tandis qu'elle perfectionne & qu'elle exalte les plaisirs de la Société, elle avertit en même temps le cœur du moment où il convient de se taire ou de parler, de consoler ou de reprendre, de censurer ou de donner des encouragemens.

Elle

Elle peut devenir la terreur du vice. Qu'il fe réveille le tact Phyfiognomonique, qu'il opère chez les humains, & nous verrons notés d'infamie, ces tyrans hypocrites, ces avares, ces Epicuriens, ces fourbes, qui fous le masque de la Religion étoient fon opprobre, & les perturbateurs de la félicité publique.

L'utilité feule de la Phyfiognomonie pourroit fournir la matière d'un grand Volume, même de plufieurs en l'appliquant à diverfes claffes de perfonnes. Le plus fûr, mais auffi le moindre des avantages qu'elle procure, eft celui qu'elle donne au *Peintre*, dont l'Art fe réduit à rien, s'il ne confifte dans la Phyfiognomonie: — & le plus grand bien qu'elle produit, c'eft de *former*, de *guider*, & *de corriger le cœur humain.* Les obfervations particulières que j'aurai fréquemment occafion de rapporter, ferviront à rendre ce dernier avantage de plus en plus fenfible. J'ajouterai feulement pour conclure ce Fragment — hélas trop imparfait! — ce que j'ai déjà infinué d'avance: — le peu de connoiffances que j'ai acquifes en ce genre, & l'exercice que je fuis parvenu à donner à mon tact Phyfiognomonique, me font tous les jours infiniment utiles, & même, j'ofe le dire, prefque indifpenfables: fans eux je ferois arrêté dans ma carrière par des obftacles, que maintenant j'ai le bonheur de furmonter.



DIXIEME FRAGMENT.

DES INCONVÉNIENS DE LA PHYSIOGNOMONIE.

Je crois entendre une ame honnête m'adresser ce langage! „ Que fais-tu, „ toi l'ami déclaré de la Religion & de la Vertu? — combien de maux „ tu vas causer! — Tu te proposes d'apprendre aux hommes l'art malheureux „ de juger leurs frères sur des traits de visage, sur des mines équivoques? „ La fureur de censurer, de blâmer, d'épier les défauts d'autrui, n'est-elle „ pas déjà trop générale? Faut-il encore que tu enseignes à puiser au fond „ des cœurs les secrets, les pensées, les fautes qu'ils récèlent? Vois des „ observateurs s'élever de toute part, portant autour d'eux un regard „ perçant, des yeux armés. Dans les Sociétés, les Convois, les Tem- „ ples — par-tout des Physionomistes — rien ne les occupe, ne les touche, „ ne les intéresse que le soin d'étudier les visages & de sonder les cœurs. „ Et c'est toi, c'est ton Livre qui les a fait naître. Chez eux le penchant „ à juger, à condamner leurs frères se tourne en passion, les agite, les „ embrâse & détruit jusqu'aux derniers restes d'humanité & de vertu qui „ pouvoient encore se trouver dans leurs cœurs.

„ Tu parles de l'utilité de ton objet? Tu crois enseigner aux hommes à „ connoître, à sentir la beauté des caractères de la vertu, & la laideur „ du vice, & tu prétends les attirer ainsi à la vertu, & leur inspirer l'horreur

„ du

„ du vice par le ſentiment de ſa difformité extérieure. Conſidérés de plus
„ près, ſais-tu à quoi ſe réduiront tes efforts ? à inviter à devenir bon,
„ afin de paſſer pour tel; & cet Etre déjà ſi vain, ſi avide de louanges,
„ qui n'aime que trop à paroître aux autres ce qu'il devroit être en effet,
„ deviendra plus vain encore, & briguera l'eſtime & la louange, non ſeu-
„ lement par ſes actions & ſes paroles, mais encore par chaque trait,
„ chaque linéament de ſon viſage. Voilà donc ce que tu opères, au lieu
„ de l'affoiblir ce trop puiſſant reſſort des actions humaines & d'en fortifier
„ un meilleur; au lieu d'apprendre à l'Homme à rentrer en lui-même, à
„ corriger ſon intérieur, à reſter innocent, ou à devenir bon en ſilence,
„ ſans raiſonner ſur les caractères extérieurs du vice & de la vertu".

L'accuſation eſt grave & n'eſt pas dénuée d'une apparence de vérité. Mais combien la défenſe eſt facile & avec quel plaiſir je l'entreprends vis-à-vis de ceux qui forment ces plaintes par une vraie ſollicitude pour l'humanité, & non pour faire étalage de ſenſibilité.

Elle porte ſur deux chefs cette accuſation: „ J'encourage la manie de
„ *juger le prochain*, & je nourris la *vanité*; ou bien, l'Homme par ma
„ faute, ſera plus enclin que jamais à *juger*, à *cenſurer* autrui; je le rends
„ plus vain encore qu'il ne l'eſt & l'engage à revêtir les *apparences de la bonté*".

Je vais répondre à chacune de ces objections, & l'on m'en croira ſans doute quand j'aſſure que déjà je me ſuis ſouvent répété, & que j'ai ſenti dans toute ſa force, ce qu'elles peuvent avoir de fondé.

La première objection concerne l'abus, qui peut réſulter de cette Science.

D'abord il eſt ſûr qu'on ne ſauroit abuſer d'un bien, avant qu'il exiſte: & lorſqu'il vient à exiſter il ne commence à produire du mal, que parce

qu'il donne innocemment lieu à l'abus. — Faudra-t-il à caufe de cela fe paffer du bien ?

D'ailleurs les raifonnemens qu'on fera fur l'abus qui peut réfulter, ou fi l'on veut, qui réfultera inévitablement de cette Science, n'ont pourtant qu'un poids déterminé : car celui qui veut être équitable ne s'arrête pas feulement à calculer le mal : il pèfe en même temps les avantages, & fi la balance penche évidemment de leur côté, il fe tranquillife, & cherche autant qu'il lui eft poffible à prévenir & à détourner les inconvéniens.

Pour nous infpirer cette fermeté héroïque dans tous les bonnes entreprifes qui ne font point exemptes d'un mélange de mal ; & nous guérir de l'inquiétude pufillanime qui fe laiffe détourner d'une bonne action à caufe des maux acceffoires qu'elle entraîne — jettons les yeux fur celui qui a procuré le plus grand de tous les biens. Rempli de la plus tendre humanité, pacifique fans fafte, il tint néanmoins ce langage : „ *Je ne fuis point venu apporter la* „ *paix fur la terre, mais l'épée*".

Il déplora chacune des fuites fâcheufes qui réfultèrent de fa miffion, cependant il n'en fut pas moins tranquille & ferme dans l'exécution de fes plans ; il voyoit dans l'avenir les effets de toutes fes actions, & le bien l'emporter infiniment fur le mal. Je déplore fans doute l'abus qu'on pourra faire de mon Ouvrage ; mais convaincu qu'il produira infiniment plus de bien que de mal, cette idée me raffure. Je prévois clairement & dans toute leur étendue les effets nuifibles qui en réfulteront, ou du moins qui peuvent en réfulter — fur-tout dans les premiers mois, ou les premières années — & chez ceux qui s'en tiennent à la fuperficie des connoiffances divines & humaines. Loin de me cacher ces inconvéniens, je me les repréfente auffi vivement qu'il eft poffible, afin de m'animer à faire de

continuels

continuels efforts pour les prévenir autant qu'il eſt en moi, & j'en tire un puiſſant motif de rendre d'ailleurs mon travail auſſi utile qu'il eſt en mon pouvoir. Enfin loin de me décourager à l'idée des effets pernicieux que je prévois, puiſque toute entrepriſe quelque bonne, je dirai même quelque divine qu'elle ſoit, entraîne toujours plus ou moins de mal — je m'affermis à chaque pas dans la conviction: „ que mon entrepriſe eſt „ bonne en elle-même, & que tout homme qui me lira avec quelque atten- „ tion, deviendra plutôt meilleur, que plus méchant, à moins que ſon „ cœur ne ſoit déjà totalement corrompu": Voilà ce que j'avois à dire en général. Il me reſte à diſcuter plus particulièrement la première objection.

I.

Je n'enſeigne ni la Nécromancie, ni un ſecret difficile à découvrir, dont il n'eût tenu qu'à moi de reſter ſeul en poſſeſſion, qui nuira mille fois pour une qu'il ſera utile, & que par cela même il eſt dangereux de publier. Je m'occupe d'une connoiſſance univerſellement répandue, à la portée de tout le monde, le lot & le partage de chaque Homme, & je rends compte de mes ſenſations, de mes obſervations, & de mes réſultats. Qu'on ſe rappelle toujours, que les caractères extérieurs ſont deſtinés à faire connoître l'intérieur; que toutes les connoiſſances humaines viendroient à ceſſer ſi nous perdions la faculté de juger de l'intérieur par l'extérieur; que tout Homme, quelconque, poſſède juſqu'à un certain degré le tact Phyſiognomonique, qu'il naît avec ce tact comme avec deux yeux dans la tête s'il eſt bien conformé. Qu'on n'oublie point, que dans toutes les aſſemblées, dans toute eſpèce de commerce & de ſociété, les Hommes jugent toujours par la Phyſionomie — ſoit d'après des ſentimens obſcurs, ou d'après des obſervations plus diſtinctes. — Qu'ainſi, ſuppoſé même que la Science

Physiognomonique ne parvînt jamais à être réduite en Systême, chacun n'en exerceroit pas moins ce talent, tout à la fois naturel & acquis, comme il l'a fait long-temps avant que j'aie songé à publier mes Essais. Seroit-ce donc un si grand mal de substituer à des idées obscures, des idées plus claires & plus précises? Au lieu d'abandonner les Hommes à un sentiment grossier, erroné & confus, & de les exposer à porter des jugemens absurdes, ne vaut-il pas mieux perfectionner leur tact, leur dicter des règles de prudence, employer & la voix de l'humanité & l'exemple des Physionomistes les plus expérimentés pour les rendre circonspects dans leurs jugemens, chaque fois que les conséquences en pourroient devenir nuisibles. Encore une fois, seroit-ce donc un si grand mal de parvenir à ce but?

Je le déclare ici solemnellement: „ Quiconque refuse de se rendre à
„ mes avis salutaires, quiconque refuse, malgré les raisons & les exemples
„ que j'allègue, de reconnoître qu'il est possible de se tromper dans ses
„ jugemens; quiconque se plaît à penser mal de ses frères, à répandre
„ les fausses idées qu'il s'en fait, & à détruire leur réputation, se rendra cou-
„ pable sans que j'y aie part; mon ame ne sera point souillée de son crime
„ au jour où toutes les mauvaises actions seront découvertes & punies,
„ au jour où la Justice éternelle réserve une double peine à celui qui aura
„ porté des jugemens téméraires".

I I.

Je crois pouvoir soutenir, qu'il ne se trouvera que bien peu de personnes qui ne s'étant point permis précédemment d'épier & de juger avec malignité leurs semblables, commenceront à l'époque de mon Ouvrage à contracter cette malheureuse disposition.

Et

Et ſans que la Phyſiognomonie y donne lieu, combien n'y a-t-il pas de gens, dont l'eſprit & le cœur ne connoiſſent d'autre aliment que le plaiſir de juger & de critiquer les autres, ſoit en particulier, ſoit dans les Sociétés, de diſſerter malignement ſur ce qu'ils font & ne font pas, ſur les qualités qu'ils ont, & celles qui leur manquent; ſur leurs deſſeins, & ce qu'il en faut attendre; ſur les défauts de leur caractère, de leur cœur, &c. Voilà autant de ſujets d'obſervations & de médiſance dans lesquels n'entre pour rien la Science des Phyſionomies.

Et quelle eſt dans la plupart des cas la baſe des jugemens téméraires & tranchans, qu'on porte ſur l'eſprit, & principalement ſur le cœur & le caractère d'un homme? Une action, un mot, une Anecdote qu'on aura découverte & divulguée — peut-être pluſieurs actions, pluſieurs petites particularités — mais qu'on nous donne pour *très authentiques.* Soit; nous les admettrons comme telles, mais nous allons voir ſi cette manière de juger les caractères, eſt appuyée ſur un fondement bien ſolide.

„ Cette action, dites-vous, eſt mauvaiſe, celle-ci eſt injuſte, cette „ autre équivoque". D'accord; mais vous l'a-t-on racontée bien exactement? cela eſt plus rare que vous ne penſez; vous a-t-on rapporté toutes les circonſtances de cette action & en connoiſſez-vous tous les motifs? — „ Non". Quoi, vous les ignorez, & cependant vous fondez ſur cette action un jugement définitif?

Que j'aime bien mieux avoir pour baſe de mes obſervations ſur l'Homme, la Phyſionomie de ſon viſage, celle de toute ſa figure, de ſon maintien & de ſes geſtes, baſe infiniment plus ſolide que celle qu'on fonde ſur telle ou telle action détachée de l'enſemble, & des circonſtances. Cet Homme, dit-on, eſt violent & colère. Comment le ſavez-vous? — Par ſes actions. —

à la bonne heure: mais je viens à le rencontrer cet Homme, & je ſuis frappé de la douceur & de la modeſtie qu'exprime ſon viſage & tout ſon maintien. J'apperçois en lui un Homme doux, mais vif & qui s'irrite quelquefois (mais quiconque ne s'irrite jamais n'eſt pas Homme, & ſa douceur n'eſt pas une vertu réelle); je le conſidère & rien ne m'annonce un caractère violent.

Dès-lors je ne néglige rien pour éclaircir les faits qui ont donné lieu à cette imputation. On m'apprend qu'il lui eſt échappé quelques expreſſions indiſcrettes. Et à quel propos? —— hélas! un homme hautain & dur l'avoit pouſſé à bout par les prétentions les plus injuſtes. —— C'eſt donc la Phyſiognomonie qui m'a réconcilié avec cet Homme, c'eſt elle qui me l'a fait voir ſous un jour bien différent de celui où la médiſance me l'avoit montré.

Cet autre, me dit-on, quoiqu'il poſſède un très gros revenu eſt fort économe dans ſa table, ſes meubles, ſes habits. —— J'approuve cette économie. —— „ Y penſez vous, s'écrie-t-on? Il pouſſe l'avarice „ au plus haut point, il ſe refuſe preſque le néceſſaire, & appréhende la „ moindre dépenſe".

Je hauſſe les épaules, je réfléchis en ſilence, ne pouvant concilier cette paſſion avec l'air noble & gracieux de ſon viſage, & la franchiſe naturelle qu'annonce ſes manières; & peu de temps après, je découvre que cet Homme reſpectable, décrié dans toute la Ville pour ſon avarice, ne s'impoſe tant d'économie qu'afin d'affranchir d'une dette conſidérable ſon Père autrefois en crédit, mais ruiné maintenant par des dépenſes exceſſives.

„ Ce Juif n'a aucun reſpect ni pour le Sanhédrin ni pour les Docteurs „ de ſa Loi. — On l'a vu diſperſer & chaſſer à coups de fouet des gens „ qui ne lui avoient jamais fait aucun mal; — il aime la bonne chère,

„ &

„ & voit des gens méprifables; il fe plait à femer la divifion, & tout nou-
„ vellement encore on lui a entendu dire à fes confidens: *Je ne fuis point*
„ *venu apporter la paix fur la terre, mais l'épée*".

Quelle idée ces différentes actions vous donnent-elles de celui qui les a faites? Qu'on vous préfente au contraire le portrait du même Homme, deffiné, je ne dirai point par *Raphaël*, par le plus grand des Peintres, mais feulement par un *Holbein*, & n'eûffiez-vous qu'une très-petite mefure de tact Phyfiognomonique, ô! avec quelle certitude, quelle intime perfuafion vous porterez de lui un jugement directement oppofé au premier! Les traits ifolés dont on vous a fait le récit, mis à leur place n'ont plus rien de choquant, vous les trouvez affortis à fon grand caractère, dignes d'un Ami de l'Humanité.

Enfin fi l'on confidère que la Phyfionomie repréfente l'homme tout entier à un œil exercé; que fon langage auffi clair, auffi varié qu'infaillible, exprime tout l'intérieur de l'Homme placé devant vous — on n'aura point à craindre que la Science dont elle eft l'objet donne lieu à des jugemens téméraires ou faux: tout au contraire elle doit les prévenir, fi jamais on parvient à la répandre & à la perfectionner.

I I I.

On fait contre elle une feconde objection: on lui reproche „ de nourrir
„ la vanité, en excitant l'Homme à devenir meilleur feulement pour acqué-
„ rir les avantages d'une belle Phyfionomie".

Défenfeur de l'innocence! peu s'en faut que tu ne me féduifes par cet argument. Cependant je te dirai, mais avec douleur: „ que ton idéal a été
„ pris dans un Monde peuplé d'Etres innocens, & qu'il ne convient pas au
„ nôtre".

Les

Les Hommes que tu veux corriger ne ſont pas des Enfans, qui ſont bons ſans le ſavoir; il s'agit d'Hommes faits, à qui l'expérience doit apprendre à diſcerner le bon du mauvais, & qui, pour devenir meilleurs, doivent néceſſairement connoître & leurs mauvaiſes, & leurs bonnes qualités. Permets que l'Homme aſſocie au noble penchant qui le porte à la vertu, le deſir d'être approuvé des gens de bien, & ne détruis point cet appui des vertus humaines; permets à l'Homme de reconnoître & de ſentir, que Dieu note le vice de difformité, & qu'il revêt la vertu d'un charme inimitable; —— permets-lui un ſentiment de joie lorſqu'il voit ſes traits s'embellir à meſure que ſon cœur s'ennoblit. Cependant dis-lui que la vertu dont la vanité eſt le principe n'eſt pas une vertu pure & ſolide, que la vanitè porte un caractère ignoble, „ & que la vraie *beauté que donne la vertu*, ne „ peut jamais être acquiſe que par la *vertu* même, qui ſuppoſe auſſi un „ cœur exempt de vanité".

Vois-tu s'échapper une larme des yeux de ce jeune-homme qui s'eſt écarté du ſentier de la vertu: ſon miroir, ou peut-être le regard douloureux qu'a fixé ſur lui un Phyſionomiſte qui l'aime, l'avertit de ſa dégradation — chaque grand idéal des Maîtres de l'Art lui préſente la nature humaine dans toute ſa dignité — Il déplore ſes erreurs, & dès cet inſtant, il forme le voeu de les réparer; il aſpire à devenir un jour un des ornemens de la Création.

ONZIEME FRAGMENT.

DE LA

FACILITÉ

DE

L'ETUDE PHYSIOGNOMONIQUE.

LA moins compliquée des Sciences ou des connoiſſances humaines, le plus ſimple, le plus commun des Arts paroiſſent difficiles tant qu'ils ſont nouveaux, tant qu'ils ne ſont enſeignés que verbalement ou par écrit, & avant que l'expérience & une pratique journalière ne les aît rendus familiers. En un mot il n'eſt rien qui ne préſente d'abord des difficultés; ſans en excepter les choſes mêmes qui s'exécutent tous les jours, & avec une facilité qu'on auroit peine à croire, ſi elle n'étoit auſſi inconteſtable qu'étonnante. Combien d'objections à faire ſur la poſſibilité de traverſer le vaſte Océan, —— de conſtruire une montre de poche, une montre de bague, & tant d'autres chefs-d'œuvre de l'Art, ſi tous les jours nous n'avions l'occaſion d'en juger par nos propres yeux? Combien de difficultés dans l'Art de guérir les maux phyſiques! & cependant il eſt poſſible de ſurmonter ou de prévenir une partie des obſtacles que rencontre la Médecine.

On ne devroit jamais décider légèrement ni avec précipitation, de la poſſibilité, de la facilité, ou de la difficulté de ce qu'on n'a point encore eſſayé. La choſe la plus aiſée peut être difficile pour celui qui n'en a pas fait l'épreuve à pluſieurs repriſes, tandis qu'à force d'eſſais les plus grandes difficultés s'applaniſſent. *Lieu commun cent fois rebattu*, me dira-t-on; ſoit, mais c'eſt pourtant à ce principe que tient la preuve de la facilité de

l'étude Phyſiognomonique, — & celle de la légèreté ou de l'obſtination de ceux qui aiment mieux nier la poſſibilité de cet Art, que d'ouvrir les yeux pour en reconnoître la réalité.

Pour moi, j'en ai fait l'eſſai, & j'en puis dire au moins quelque choſe, moi cependant qui de vingt qualités que je crois néceſſaires au Phyſionomiſte, puis à peine m'en attribuer une ſeule. Une vue très courte; peu de loiſir, nulle patience, nulle habileté dans l'Art du deſſin; très peu de connoiſſance du monde; une vocation, qui me fournit à la vérité l'occaſion de connoître les hommes, mais qui m'occupe trop pour que je puiſſe me livrer à une étude *particulière & ſuivie;* des notions très ſuperficielles de l'Anatomie; défaut de cette connoiſſance des reſſources de la Langue & de la propriété des termes, qui ne peut être acquiſe que par une lecture étendue & bien digérée des meilleurs Ecrivains, & ſur-tout des Auteurs Epiques & Dramatiques de toutes les Nations & de tous les Siècles. —— Quels déſavantages! —— Et cependant à peine ſe paſſe-t-il un jour, ſans que mes anciennes obſervations ſe confirment, ou que je n'en faſſe de nouvelles.

Pour peu qu'on ſache obſerver & comparer, & qu'on ſoit une fois entré dans le chemin que la nature elle-même a tracé, fût-on encore plus dépourvu de connoiſſances que je le ſuis, chaque jour, au milieu même des difficultés qui ſans doute ſe préſenteront de toutes parts, on avancera néanmoins de quelques pas.

N'avons-nous point toujours des Hommes ſous nos yeux? Dans la Ville la moins conſidérable il y a un concours perpétuel de monde; on y trouve des perſonnes dont les caractères ſont ou différens, ou même entièrement oppoſés; pluſieurs de ces caractères nous ſont connus indépendamment de la Science des Phyſionomies; nous ſavons avec certitude, que

que tels & tels ſont bienfaiſans, durs, légers, défians, ſpirituels, bornés ou ſtupides: leurs viſages diffèrent autant que leurs caractères; & déterminer, décrire, ou deſſiner les différences de leurs Phyſionomies, n'eſt pas plus difficile que d'établir la différence des caractères que nous leur connoiſſons.

Tous les jours nous ſommes à portée d'étudier les Hommes; tous les jours leurs intérêts ſe confondent ou ſe croiſent avec les nôtres. Ils ont beau ſe déguiſer, trop ſouvent la paſſion les démasque, & nous montre leur vraie forme par un trait ſubit de lumière, ne fut-ce que d'un côté ſeulement.

Après cela eſt-il croyable que la Nature eût rendu ſon langage auſſi inintelligible, ou même auſſi difficile qu'on le prétend? Quoi! elle auroit donné à l'œil & à l'oreille du ſentiment, des nerfs, un ſens interne; & le langage des ſurfaces ſeroit reſté incompréhenſible? Elle, qui fit le ſon pour l'oreille, & l'oreille pour le ſon, elle qui apprend de ſi bonne heure à l'Homme à parler & à comprendre le langage, elle qui créa la lumière pour l'œil, & l'œil pour la lumière, auroit exprimé les diſpoſitions intérieures de l'Homme, ſes facultés, ſes penchans, ſes paſſions, ſous des formes infiniment variées, —— lui auroit donné un ſens, un inſtinct, & un ſentiment propres à ſaiſir les rapports du viſible à l'inviſible, — & l'auroit mis dans l'impoſſibilité de ſatisfaire à cet égard le beſoin, la ſoif qu'il a d'acquérir de nouvelles connoiſſances? Eh! n'a-t-elle pas ſoumis à ſes regards curieux, ne lui a-t-elle pas découvert des myſtères bien plus profonds, & cependant bien moins utiles & moins eſſentiels à la Société? ne lui a-t-elle point appris à ſuivre le cours des Comètes, & à calculer leur orbite? Ne lui a-t-elle point mis le Téleſcope à la main pour appercevoir les Satellites des Planètes? Ne l'a-t-elle pas doué d'une raiſon capable de calculer leurs Eclypſes pluſieurs Siècles d'avance? Et cette mère ſi tendre auroit oppoſé

des difficultés insurmontables à ceux de ses enfans, qui amis de la vérité & de l'humanité, se plaisent à contempler la gloire du Très-Haut dans le Chef-d'œuvre de sa Création? Quoi! les choses dont tu n'as nul besoin te seroient rendues faciles, & les difficultés invincibles n'auroient été réservées que pour celles qui te touchent de plus près, & qui t'importent le plus?

Homme! réveille-toi pour contempler l'humanité, s'offrant à tes regards sous mille faces diverses! Viens puiser des lumières dans une source inépuisable! Triomphe de ta paresse & ne crains point les obstacles. Tout ce qui est difficile te devient aisé, s'il te paroît *important* & si tu as du *courage*.

Il s'agit seulement d'un côté de sentir le besoin de bien connoître les Hommes; & de l'autre de croire que ce besoin peut être satisfait en grande partie: avec cette double conviction tu sauras applanir ce qui d'abord t'avoit paru insurmontable. L'analyse est le grand secret pour arriver à une connoissance quelconque. Passe ainsi d'un objet à l'autre, en commençant par le plus facile, & sois assuré du succès. Le plus haut degré, si jamais on y parvient, ne sauroit être atteint que pas à pas: d'abord on monte la première marche, on passe à la seconde, & ainsi de suite; seulement il faut bien se garder d'en omettre, d'en sauter aucune.

Y a-t-il une Science, quelque hérissée de difficultés qu'elle aît pu être, (& ne l'ont-elles pas été toutes?) qu'une méditation profonde & une application suivie ne soit venu à bout d'éclaircir & de perfectionner?

Quand je parlerai de la méthode qu'il conviendroit peut-être de suivre pour étudier la Physiognomonie, le Lecteur attentif sera en état de juger, s'il est si difficile ou même impossible, de prendre pied & de gagner du terrein dans cette Science, ainsi que tant de gens le prétendent.

DOUZIEME

DOUZIEME FRAGMENT.

DE

L'UNIVERSALITÉ

DU

TACT PHYSIOGNOMONIQUE (*).

Nous entendons par Tact Physiognomonique — la sensation & les conjectures que font naître certaines Physionomies, d'après lesquelles nous jugeons du caractère moral qu'elles annoncent, de l'intérieur de l'Homme dont nous voyons le visage ou le portrait.

Ce sentiment ou ce Tact est très-général, c'est-à-dire: *qu'il n'est point d'Homme*, (& même point d'animal) *qui n'ait reçu un Tact Physiognomonique, aussi-bien que des yeux pour voir.* Chacun éprouve des sensations différentes, selon la différence des Physionomies qui les occasionnent. Chaque figure laisse des impressions, que telle autre n'auroit point produites.

Quelques variées que puissent être les impressions qui résultent du même objet sur divers spectateurs; quelques contradictoires que soient les jugemens qu'on porte d'une seule & même figure, il y a pourtant certains contours, certaines Physionomies, certains traits, — dont tous les Hommes, excepté ceux qui sont reconnus pour absolument dépourvus de sens, porteront le même jugement, & qu'ils rangeront dans la même classe; de même que

(*) Nous aurons occasion de revenir sur cette matière, & de parler des degrés de l'Esprit Physiognomonique.

que tous les Hommes, quelques différens que foient en général leurs opinions & leurs jugemens fur la reffemblance du même portrait, conviendront unanimément : „ que tel portrait eft parlant, ou qu'il ne reffemble „ en rien à l'original". On pourroit alléguer cent preuves en faveur de l'univerfalité de ce fentiment Phyfiognomonique, mais il fuffira d'en citer quelques-unes, pour mettre la chofe hors de doute.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs de l'habitude générale & conftante parmi les Hommes, de juger de l'intérieur par l'extérieur: j'ajouterai feulement, qu'il fuffit de faire attention pendant quelques jours à ce qu'on entend ou ce qu'on lit fur les Hommes, pour recueillir des décifions Phyfiognomoniques, prononcées par ceux mêmes qui font les Adverfaires de cette Science. „ Je lis cela dans fes yeux. — Il fuffit de le voir. — „ Il a l'air honnête. — J'augure bien de ce vifage-là. — Voilà des „ yeux qui n'annoncent rien de bon. — La probité fe peint dans „ fes regards. — Je m'en fierois à lui feulement fur fa Phyfionomie. — „ Si un tel me trompe, je ne me fie plus à perfonne. — Il a un air de „ candeur, une Phyfionomie ouverte. — Je me défie de ce fourire. — Il n'ofe „ regarder perfonne en face". Même les décifions anti-Phyfiognomoniques confirment comme exceptions, l'univerfalité du fentiment dont je parle. — „ Sa Phyfionomie eft contre lui. — Je n'aurois pas foupçonné cela à le „ voir. — Il vaut plus, ou moins, que fon vifage ne promet, &c".

Qu'on obferve les Hommes dans toutes les claffes, depuis le politique le plus raffiné, jufqu'aux gens de la lie du peuple, qu'on faffe attention à leurs jugemens fur les perfonnes qu'ils fréquentent, & l'on fera furpris de voir combien un fentiment purement Phyfiognomonique, a d'influence fur leur manière de penfer. J'ai eu depuis quelque temps de fréquentes occafions d'en faire la remarque, & parmi ceux qui me l'ont fournie il en eft

qui

qui ne favent pas même que j'écris fur cette matière, — & qui de leur vie n'ont entendu prononcer le mot de *Phyfionomie*. J'en puis donc appeller à l'expérience, qui confirmera que tous les Hommes en général fuivent plus ou moins, fans le favoir, l'impulfion d'un fentiment Phyfiognomonique.

Voici une autre preuve en faveur de l'univerfalité de ce fentiment obfcur, qui nous indique la diftinction des caractères intérieurs d'après les différences des fignes extérieurs. Cette preuve non moins frappante, quoiqu'on n'y faffe pas affez d'attention, eft tirée du grand nombre de *termes Phyfiognomoniques* en ufage dans toutes les Langues & chez toutes les Nations; du grand nombre de dénominations morales, qui au fonds font purement *Phyfiognomoniques*.

Le développement de cette preuve feroit intéreffant: il pourroit devenir une fource de remarques importantes & neuves fur le génie des Langues, & fervir à fixer le vrai fens des mots. On pourroit auffi tirer parti des *Proverbes Phyfiognomoniques*; mais j'avoue que je ne fuis pas affez érudit pour remplir cette tâche, & mes occupations m'interdifent les recherches qu'il faudroit faire pour recueillir les exemples que chaque Langue me fourniroit. Peut-être faudroit-il encore en appeller ici à cette multitude de traits Phyfiognomoniques, de caractères, de defcriptions, qu'on rencontre fréquemment dans les meilleurs Poëtes, & qui font fi propres à intéreffer tout Lecteur doué de goût & de fenfibilité, qui connoît les Hommes & qui les aime.

Parcourez *l'Iliade*, *le Meffie* de *Klopftock*, *le Lutrin* de *Boileau*, par-tout vous trouverez des paffages Phyfiognomoniques, des portraits frappans, pleins de vérité & d'énergie, où le Poëte en décrivant les traits, l'attitude & la figure d'un perfonnage, expofe en quelque forte fon caractère moral & la fituation où il fe trouve.

Je reviens aux termes Phyfiognomoniques, dont je ne citerai que deux exemples.

Droiture,

Droiture, *rectitude* morale ; combien de ſens renferment ces mots ! En même temps qu'ils expriment une ame bien ordonnée, ils déſignent l'attitude & la démarche naturelles à l'Homme, une attitude où tous les membres ſont à leur place, une démarche ſûre qui le conduit directement à ſon but.

Effronté n'eſt pas moins ſignificatif. Celui qui trouva cette expreſſion, étoit bien perſuadé que les plis & la rougeur du front témoignent ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de la tête & du cœur.

Au reſte ce n'eſt pas ſeulement l'aſpect d'une figure humaine, qui excite le Tact Phyſiognomonique. Il peut s'exercer auſſi ſur des tableaux, des deſſins, des ſilhouettes, & de ſimples lignes. Je doute qu'il y aît un ſeul Homme, hors d'état de ſaiſir l'expreſſion & la ſignification de cent, peut-être même de quelques centaines de lignes, ſinon par lui-même, du moins après la première explication qu'on lui en aura donnée.

Entre les Phyſionomies qui forment ce grouppe, il n'en eſt aucune je penſe, qui ne répugne à nôtre ſentiment Phyſiognomonique ; on les trouvera *communes* ou *baſſes*, & le Lecteur le moins attentif y découvrira l'empreinte de la brutalité.





TREIZIEME FRAGMENT.

EXAMEN DE QUELQUES-UNES DES DIFFICULTÉS QU'OFFRE LA SCIENCE DES PHYSIONOMIES.

CE Fragment devroit être le plus long de mon Ouvrage, & cependant il sera un des plus courts. Un Volume entier ne suffiroit pas pour exposer & développer les difficultés sans nombre, dont la Science des Physionomies est environnée.

Toutes les objections qu'on fait contre elle, fondées ou non, prouvent du moins, qu'on reconnoît généralement les difficultés qui accompagnent cette branche de l'étude de la Nature.

On ne fait pas même toutes les objections qu'on pourroit faire & & je doute que tous ses adversaires réunis parvinssent à rassembler autant de difficultés qu'il s'en présente dès ses premières recherches, au Physionomiste Philosophe. Mille fois j'ai été effrayé par leur nombre & leur variété, mille fois j'ai été tenté de renoncer à la poursuite de cette étude: mais d'un autre côté, j'ai toujours été ranimé & raffermi par les observations certaines, solides,

pofitives, que j'avois déjà raffemblées, & que je voyois confirmées par mille expériences, fans jamais être démenties par une feule *expérience* contraire. Voilà ce qui m'a rendu le courage, & déterminé à me faire jour à travers d'une partie des difficultés; j'ài laiffé tranquillement à part celles qui me paroiffoient infurmontables, jufqu'à ce que je trouvâffe l'occafion de les éclaircir, ou que je découvrîffe le moyen de concilier tant de contradictions apparentes.

En général c'eft une chofe fingulière que le talent de voir, de créer, ou d'imaginer par-tout des difficultés fans bornes & fans mefure, même dans les chofes les plus aifées, & les plus fimples! Je pourrois citer nombre de gens, qui le poffèdent au plus haut degré; & j'ai obfervé qu'ils ont un caractère diftinctif qui leur eft tout à fait propre. Du refte je n'ai garde de contefter leur mérite: il fe peut qu'ils foient le fel des fociétés, mais à coup fûr ils n'en font point l'aliment. —— J'admire leurs talens, mais je déclinerois leur amitié, fi jamais il pouvoit arriver qu'ils defiraffent la mienne. Qu'on me pardonne cette petite digreffion. Je reviens aux difficultés qui affiègent la Phyfiognomonie; elles ne m'arrêteront pas long-temps quelque nombreufes qu'elles foient, mon intention n'étant point de parler ici des objections qu'on fait contre cette Science. Les plus effentielles retrouveront leur place dans le cours de cet Ouvrage, & j'y répondrai fucceffivement. D'ailleurs le Fragment fur le caractère *du Phyfionomifte*, qui fuivra bientôt, m'obligera de revenir encore fur cette matière; enfin il me fera permis d'être court, parce que la plûpart des difficultés fe réuniffent prefque fur le même objet, favoir l'extrême fineffe d'une infinité de traits & de caractères, ou l'impoffibilité d'exprimer, & d'analyfer certaines fenfations & obfervations.

Il

Il eſt ſans doute inconteſtable, que les plus légères diſſemblances, celles qui ſont à peine ſenſibles pour des yeux novices, expriment ſouvent des caractères très-différens. La ſuite de cet Ouvrage en fournira des preuves preſque à chaque page. Il ne faut ſouvent qu'un léger enfoncement ou la plus petite élévation, une ligne prolongée ou racourcie, ne fut-ce que de l'épaiſſeur d'un cheveu ou d'un fil, — le moindre dérangement ou la moindre obliquité — pour altérer ſenſiblement un viſage & l'expreſſion d'un caractère. Qu'on eſſaye pour s'en convaincre de tracer cinq ou ſix fois à l'ombre le profil du même viſage, & toujours avec la plus grande exactitude; puis de comparer ces ſilhouettes après qu'elles auront été réduites en petit.

Les différences inévitables qu'on trouvera dans ces repréſentations du même viſage, prouveront combien la préciſion eſt difficile, impoſſible, en employant même le moyen le plus ſûr d'attrapper la reſſemblance; & cependant, par les raiſons que j'ai alléguées, combien cette préciſion n'eſt-elle pas eſſentielle pour la Science des Phyſionomies! Il peut ſouvent arriver que le ſiège du caractère, ou du moins d'une de ſes parties, ſoit tellement caché, masqué, & enveloppé, qu'il ne devienne ſenſible que dans certaines ſituations du viſage, très-rares peut-être, & que ces indications fugitives diſparoiſſent avant d'avoir fait ſur vous une impreſſion ſuffiſante. Et quand même l'impreſſion eût été vive, il ſe peut encore que le trait qui l'a produite ſoit très-difficile à ſaiſir, qu'il ſoit impoſſible de l'exprimer par le pinceau, & bien moins encore par le burin, ou en paroles. La même choſe peut avoir lieu lorſque les ſignes ſont permanens, & en quelque ſorte diſtinctifs & certains. Il en eſt pluſieurs de cette eſpèce, qu'on ne peut ni expliquer, ni imiter, il en eſt même beaucoup que l'imagination a peine à ſaiſir: on les ſent plutôt qu'on ne les apperçoit.

Le rayon qui verſe à la fois ſur nous une douce lumière & une chaleur ſalutaire, qui pourra le décrire, le deſſiner — qui pourra même le voir? Qui peut exprimer ou peindre le regard de l'amour —— la douce émotion de l'Etre ſenſible qui répand autour de lui des bienfaits? —— l'aurore ou le déclin du deſir & de l'eſpérance? —— les traits délicats d'une tendreſſe paiſible, désintéreſſée & pure? —— Ce precieux inſtinct d'une ame noble, qui ſous le voile de l'humilité ſe porte avec ardeur vers tout ce qui tend à diminuer la miſère, à augmenter le bonheur, & dont la bienfaiſance embraſſe à la fois & ſon ſiècle & la poſtérité? —— Qui pourra décrire tous les mouvemens ſecrets qui viennent ſe réunir dans l'œil du Défenſeur, ou de l'Adverſaire de la Vérité, de l'Ami, ou de l'Ennemi de ſa Patrie? —— qui nous peindra le regard perçant du Génie qui embraſſe & pénètre tout, éclaire, éblouit, répand autour de ſoi avec rapidité la lumière, ou les ténèbres? —— Rendra-t-on l'image du feu avec l'encre de la Chine, la lumière avec le crayon, l'expreſſion de la vie avec de l'huile & de l'argille? —— Il en eſt de la Phyſionomie, comme de tous les objets de notre goût, à remonter depuis le plus matériel juſqu'au plus raffiné; depuis le goût phyſique des alimens juſqu'au goût moral des plus ſublimes vérités: nous ſentons, mais ſans pouvoir exprimer nos ſenſations.

Combien d'accidens, plus ou moins graves, tant phyſiques que moraux, combien de circonſtances cachées, d'altérations, de paſſions, combien même l'habillement, l'attitude, le jeu de la lumière & des ombres, ne peuvent-ils pas nous induire en erreur & nous préſenter un Viſage ſous un faux point de vue! Ou pour mieux dire, quel faux jugement ne peuvent-ils pas nous dicter ſur la nature de ce Viſage, & de ſon expreſſion!

Qu'il eſt facile alors de gliſſer ſur les qualités eſſentielles du Caractère, & d'adopter pour baſe de notre jugement, ce qui n'eſt que purement accidentel!

Zimmermann

Zimmermann a dit que l'Homme le plus fenfé, dans fes momens d'ennui „ reffemble parfaitement à un imbécille"; il a raifon fi on ne confidère que l'affiette actuelle des parties mobiles & mufculeufes du vifage.

Et jufqu'à quel point, pour ne citer parmi les exemples qui fe préfentent en foule, qu'un des plus communs, jufqu'à quel point la petite Vérole ne peut-elle pas défigurer le vifage, quelquefois même pour toute la vie?

Combien elle dérange, embrouille & rend méconnoiffables, les traits les plus fins & les plus diftinctifs!

Je ne parlerai point ici des difficultés que l'artificieufe diffimulation fufcite à l'Obfervateur le plus exercé; j'en dirai peut-être un mot ailleurs: mais voici encore une remarque que je ne dois point paffer fous filence.

Le Phyfionomifte le mieux intentionné, le plus habile, le plus Philofophe eft toujours Homme; c'eft-à-dire, que non feulement il eft fujet à l'erreur, mais encore qu'il n'eft pas exempt de partialité, tandis qu'il devroit être impartial comme Dieu même.

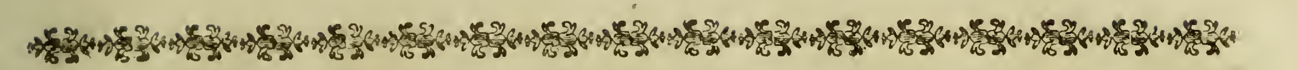
Rarement peut-il s'abftenir d'envifager les objets fous un certain rapport qu'ils ont avec lui-même, avec fes opinions, fes goûts, ou fes averfions particulières.

Le fouvenir confus de certains plaifirs ou déplaifirs, que telle ou telle Phyfionomie réveille dans fon ame par des circonftances acceffoires & fortuites; — l'impreffion qu'un objet d'amour ou de haine aura laiffée dans fon imagination — ne peuvent-ils, ou plutôt, ne doivent-ils pas néceffairement influer fur fes obfervations & fes jugemens? Ainfi tant que la Phyfiognomonie ne fera enfeignée que par des Hommes, & non par des Anges, elle aura toujours à combattre des difficultés infinies.

C'eſt accorder ce ſemble aux Sceptiques de notre Science tout ce qu'ils peuvent demander — eſpérons néanmoins que nous parviendrons dans la ſuite à réſoudre plus d'une difficulté, qui d'abord devoit paroître inſoluble au Lecteur, & peut-être à l'Auteur lui-même.

Au reſte je ne ſaurois terminer ce Fragment, ſans décharger mon cœur d'une inquiétude qui lui pèſe & que déjà j'ai laiſſé entrevoir. C'eſt que des eſprits foibles, & dénués de Philoſophie, qui jamais ne s'étoient aviſés de faire des obſervations, & qui n'en feront jamais, ſe croiront autoriſés par mon Ouvrage, à s'ériger en Phyſionomiſtes. Mais qu'ils écoutent l'avis que je vais leur donner. Ce n'eſt pas uniquement pour avoir lu mon Livre, fût-il dix fois plus profond, & cent fois plus complet — qu'ils deviendront Phyſionomiſtes, comme il ne ſuffit pas pour devenir un grand Peintre d'avoir copié les deſſins de *Preysler*, & étudié les Théories de *Hagedorn* & de *des Piles*, — de même qu'on n'eſt point un Médecin habile uniquement pour avoir aſſiſté aux leçons de *Boerhave*. — ni un profond Politique parce qu'on a lu *Grotius* & *Puffendorff*, & appris *Montesquieu* par cœur.





ADDITION.

IL me reſte à parler dans ce Supplément d'une objection, qui paroît grave & qui ſans doute ſera ſouvent répétée.

Chaque Homme, dit-on, diffère de l'autre, au point que non ſeulement il n'y a aucun viſage, mais encore aucune de ſes parties, aucun nez, aucun œil &c. qui reſſemble parfaitement à un autre: ainſi toute claſſification devient impoſſible, & tout étant indéterminé, confus & incertain dans les prétendues claſſes qu'on voudroit établir, la Phyſiognomonie ſe réduit à rien. Cette objection à laquelle on attache tant d'importance, perd toute ſa force, quand on vient à conſidérer qu'elle porte ſur toutes les Sciences humaines en général, ſur toute connoiſſance quelconque, & qu'elle ſe trouve ainſi déjà réfutée par chaque Science particulière. N'en peut-on pas dire autant de tous les objets, & même de tous leurs attributs? Chaque objet ne diffère-t-il point d'un autre objet, chaque attribut d'un autre attribut?

Prenons l'exemple le plus ſimple & le plus à notre portée: la ſtature du corps humain; il eſt évident qu'on ne ſauroit trouver deux perſonnes, dont la taille ſoit préciſément de la même hauteur.

Mais ſeroit-ce là une raiſon de ne point claſſifier les Hommes ſelon leur grandeur, d'anéantir l'uſage & de conteſter la juſteſſe de cette diviſion en cinq claſſes: ſavoir celles des *nains*, des *petites*, *moyennes*, & *grandes tailles*, & des *gigantesques*? A-t-on jamais oſé faire une pareille objection contre l'Art de la Médecine? ou contre la doctrine de la diverſité des maladies? Et il en eſt de celles-ci comme de tout le reſte; aucune n'eſt la même dans

chaque

chaque individu, & malheur au Médecin qui, ſans faire uſage de la Phyſiognomonie Phyſiologique ou Pathologique, c'eſt-à-dire, ſans conſulter dans chaque cas particulier ſon ſentiment Phyſiognomonique, ſans laiſſer agir ſon eſprit obſervateur, ſe borneroit à traiter chaque maladie ſelon la claſſe à laquelle elle appartient, & ne penſeroit point à modifier ſa cure d'après les ſymptômes particuliers qu'il obſerve chez ſon malade. Faudra-t-il cependant renoncer à toute claſſification des maladies? Niera-t'on pour cela que les unes ſe reſſemblent plus que les autres? Qu'il en eſt pluſieurs qu'on doit ranger dans la même claſſe? Que par conſéquent on peut les ſoumettre à des règles claſſifiques dans le traitement? &c.

Je ſens vivement combien l'on a raiſon de dire que ces abſtractions, ces claſſifications, & tous les raiſonnemens qu'on établit & qu'on entaſſe ſur ces idées claſſifiées & abſtraites, font un tort réel aux Sciences, gênent l'eſprit humain dans ſon eſſor, l'égarent mille fois, & le détournent de l'étude ſi importante de la Nature, qui toujours individuelle en toutes choſes, eſt l'unique ſource de la vérité, le véritable aliment du génie.

Rien de plus fondé je le répète, pourvu ſeulement qu'on ne prétende point décrier par là toute abſtraction, toute claſſification, comme inexacte, fauſſe, & nuiſible. Je n'ai pas deſſein de prouver ici, que malgré tous les inconvéniens qu'elles entraînent elles ſont la choſe du monde la plus indiſpenſable, & la plus utile. Cette matière mériteroit d'être traitée à part & philoſophiquement, ſur-tout dans le Siècle où nous vivons. Seulement je voudrois profiter de cette occaſion, pour faire ſentir au Lecteur réfléchiſſant l'importance d'une remarque générale & philoſophique, que j'ai déjà inſinuée, ſavoir:

„ Que tous nos jugemens ne ſont proprement que des comparaiſons, „ & des claſſifications, que le rapprochement & la confrontation des

„ objets

„ objets que nous ne connoiſſons pas, avec ceux que nous connoiſſons „ davantage".

Il eſt au moins d'une évidence manifeſte, que la Phyſiognomonie ne mérite point le reproche excluſif: „ qu'à cauſe des différences indivi- „ duelles elle n'admet ni claſſification, ni abſtraction, & par conſéquent „ qu'elle ne ſauroit être traitée ſcientifiquement". Cette objection, dis-je, ne ſauroit lui être faite avec le moindre fondement, plutôt qu'à toute autre Science. On ne conſidère pas, que ſi cette objection étoit ſolide, ſi toutes les conſéquences qu'on a voulu en déduire exiſtoient effectivement dans toute leur force, on pourroit prouver par les mêmes raiſons que nous devrions ceſſer de parler. Je m'explique.

Qu'eſt-ce que le langage, en quoi conſiſte-t-il, ſi ce n'eſt en termes, qui expriment des idées générales?

J'excepte les noms propres des Hommes, des édifices, des Villes, des lieux, & ceux de quelques animaux.

Chaque terme qui exprime une idée générale, eſt-il autre choſe que le nom d'une claſſe de choſes, ou de propriétés, de qualités, qui ſe reſſemblent entre elles, & qui cependant diffèrent auſſi à bien des égards? La vertu & le vice forment deux claſſes d'actions & de diſpoſitions; mais chaque action vertueuſe proprement dite, diffère d'une autre action vertueuſe, & cette variation eſt ſi grande juſqu'au point de ſéparation où commence le vice, qu'il eſt ſouvent telle action qui paroît n'appartenir à aucune claſſe.

On dit en parlant de pluſieurs perſonnes raſſemblées: *toutes ſe ſont bien réjouies;* & le mot *réjouir* qu'exprime t-il, ſi ce n'eſt une claſſe de ſenſations, différemment modifiées dans chaque individu, & que la ſituation actuelle du même individu modifie de nouveau? Nous avons les termes *joie*, *gaieté*,

bonne humeur, *plaiſir*, *enjouement*, *ſérénité*, *contentement*, *raviſſement*, *délices*; ajoutez-y vingt autres termes encore, & voyez combien de millions de nuances & de degrés il reſte encore à remplir, combien de milliers de cas qui n'appartiennent proprement à aucune de ces claſſes? N'en eſt-il pas de même auſſi à l'égard de pluſieurs ſons que nous proférons ſans pouvoir les écrire? Faudra-t-il donc créer un mot, inventer un ſigne particulier, pour chaque ſituation individuelle, pour chaque variation, chaque nuance, chaque ſouffle, chaque mouvement? ce ſeroit vouloir être Dieu! Ou bien faudra-t-il ne plus parler, parce que tout langage n'eſt autre choſe qu'une claſſification perpétuelle, & que toute claſſification eſt imparfaite & fautive?



QUATORZIEME FRAGMENT.

IL EST RARE D'AVOIR L'ESPRIT OBSERVATEUR EN PHYSIOGNOMONIE.

Autant eſt général en Phyſiognomonie le ſentiment obſcur & vague dont nous avons parlé dans le XII. Fragment, autant y eſt rare *l'Eſprit Obſervateur.* Nombre de gens *ſentent* les vérités qui ſont l'objet de cette Science, mais bien peu ſavent les *méditer.* Nous faiſons ſuccéder ce Fragment à celui *des difficultés de la Phyſiognomonie*, par la raiſon qui nous a fait ajouter au Fragment *de l'Univerſalité du Tact Phyſiognomonique*, celui *de la facilité de l'étude des Phyſionomies.* L'un ſe trouvera éclairci, redreſſé, & confirmé par l'autre.

Le talent de l'obſervation paroît la choſe la plus facile — & cependant rien n'eſt ſi rare. Qu'eſt-ce qu'obſerver? c'eſt examiner avec attention les différentes faces d'un objet; le conſidérer d'abord dans chacune de ſes parties, comparer enſuite l'enſemble avec d'autres objets réels ou poſſibles, — ſe faire une idée claire & diſtincte de ce qui le déſigne, le

détermine, le rend ce qu'il eſt — en un mot ſe repréſenter ſi nettement les qualités individuelles d'un objet dans ſon enſemble & dans ſes parties, qu'on ne confonde jamais les caractères qui lui appartiennent avec ceux qui diſtinguent d'autres objets, quelque reſſemblance qu'ils puiſſent avoir avec lui.

Il ſuffit d'écouter les jugemens de différentes perſonnes ſur un même portrait, pour ſe convaincre que rien n'eſt plus rare que le talent de bien obſerver. Ce qui m'en a ſur-tout convaincu, c'eſt que j'ai vu des Hommes de génie, des Obſervateurs juſtement célèbres, des Phyſionomiſtes bien plus habiles que je n'oſe me flatter de le devenir jamais — confondre des portraits & des ſilhouettes entièrement différens, & identifier des caractères très diſtincts.

La mépriſe eſt facile, j'en conviens, & probablement j'y ſuis tombé moi-même plus d'une fois; mais au moins elle ſert à prouver que le véritable eſprit Obſervateur eſt très rare, même parmi ceux qui ſe ſont particulièrement appliqués à obſerver.

Je frémis quand je ſonge aux fauſſes reſſemblances qu'on trouve entre certains portraits ou ſilhouettes, & des perſonnes encore vivantes; quand je vois qu'à certains yeux chaque caricature peut ſe changer en portrait fidèle, ou même paſſer pour un pur idéal. Ces jugemens ont une parfaite analogie avec ceux que prononcent le commun des Hommes ſur les caractères de leurs ſemblables: toute calomnie, pour peu qu'elle aît un air de vraiſemblance eſt avidement recueillie & paſſe pour une vérité. C'eſt ainſi que mille portraits manqués, ne laiſſent point de paſſer pour reſſemblans. De là viennent tant de faux jugemens Phyſiognomoniques, de là toutes

toutes ces objections contre la Science même, objections qui paroissent d'abord si solides, & qui néanmoins n'ont aucun fondement réel : on nomme ressemblant ce qui ne l'est pas, faute de savoir observer avec assez d'attention & de finesse.

Même les Peintres en portraits ne sont pas à l'abri de ces sortes de méprises (*).

Mon but n'est ni de blâmer, ni d'offenser personne; mais je voudrois donner d'utiles avertissemens; je voudrois qu'on se gardât des comparaisons & des jugemens louches & précipités, jusqu'à ce qu'on fut sûr de ne jamais trouver de ressemblance entre deux visages qui ne se ressemblent point, & de ne pas confondre deux visages qui se ressemblent.

Aussi dans le cours de cet Ouvrage, je saisirai chaque occasion qui s'offrira pour fixer l'attention de mes Lecteurs, sur les différences légères & à peine perceptibles qu'on peut trouver dans certaines Physionomies & certains traits du visage, qui au premier coup-d'œil paroissent avoir de la ressemblance.

Je vais dès à présent proposer quelques exemples.

(*) Dans un autre Fragment sur la peinture en portraits, je prendrai la liberté de parler des défauts que j'ai remarqués à cet égard parmi cette classe de Peintres. Je ne dirai point là dessus tout ce que j'ai sur le cœur; mais j'en dirai peut-être assez pour donner matière à réfléchir.



Plusieurs Personnes diront au premier coup-d'œil, qu'à la coëffure près, ces quatre profils se ressemblent. Il est certain que s'ils étoient distribués sur quatre pages différentes de cet Ouvrage, & que les cheveux fussent arrangés de la même manière, bien des gens ne manqueroient pas de dire: „ voilà un visage que j'ai déjà vu deux ou trois fois". Qu'un observateur attentif examine avec d'autres personnes une collection de portraits ou de silhouettes, & il entendra faire aux gens les plus sensés des comparaisons qu'il trouvera choquantes. Les quatre visages que nous avons devant les yeux, n'offrent à la vérité rien d'hétérogène; mais leur caractère diffère assez cependant, pour qu'un véritable Observateur se sente révolté si l'on vient à les confondre. Il y a du rapport entr'eux, à peu près comme entre des sœurs qui se ressemblent. Mais le front du N° 4, est très inférieur aux trois autres. Le nez de la figure 2., est le plus beau & celui qui annonce le plus de pénétration. Le bas du visage dans le profil 4., n'est pas à beaucoup près

près auſſi ſpirituel, que celui des trois autres: à cet égard il eſt évident que la préférence eſt due au troiſième, dont l'œil eſt auſſi le plus intelligent des quatre. Dans la bouche 2, il y a une expreſſion de timidité enfantine, qui contraſte avec le nez, & qui ne ſe retrouve pas dans la bouche des trois autres; car celle du 4, a quelque choſe de groſſier & d'inſenſible plutôt que d'enfantin. J'omets d'autres différences que je pourrois indiquer; mais le peu d'obſervations que je viens de faire, & qui feront vérifiées par le Tact Phyſiognomonique, montrent combien il faut apporter d'exactitude & de ſagacité dans l'étude des Phyſionomies; & prouvent encore qu'on peut gliſſer légèrement ſur certaines différences très-caractériſtiques, à cauſe d'une reſſemblance apparente.

Je vais offrir encore quelques exemples, qui par eux-mêmes peuvent inſtruire le Lecteur, quand ils ne ſerviroient pas à prouver en même temps que l'Eſprit Obſervateur eſt rare en Phyſiognomonie.

2.

Caricature du Lord Anſon.

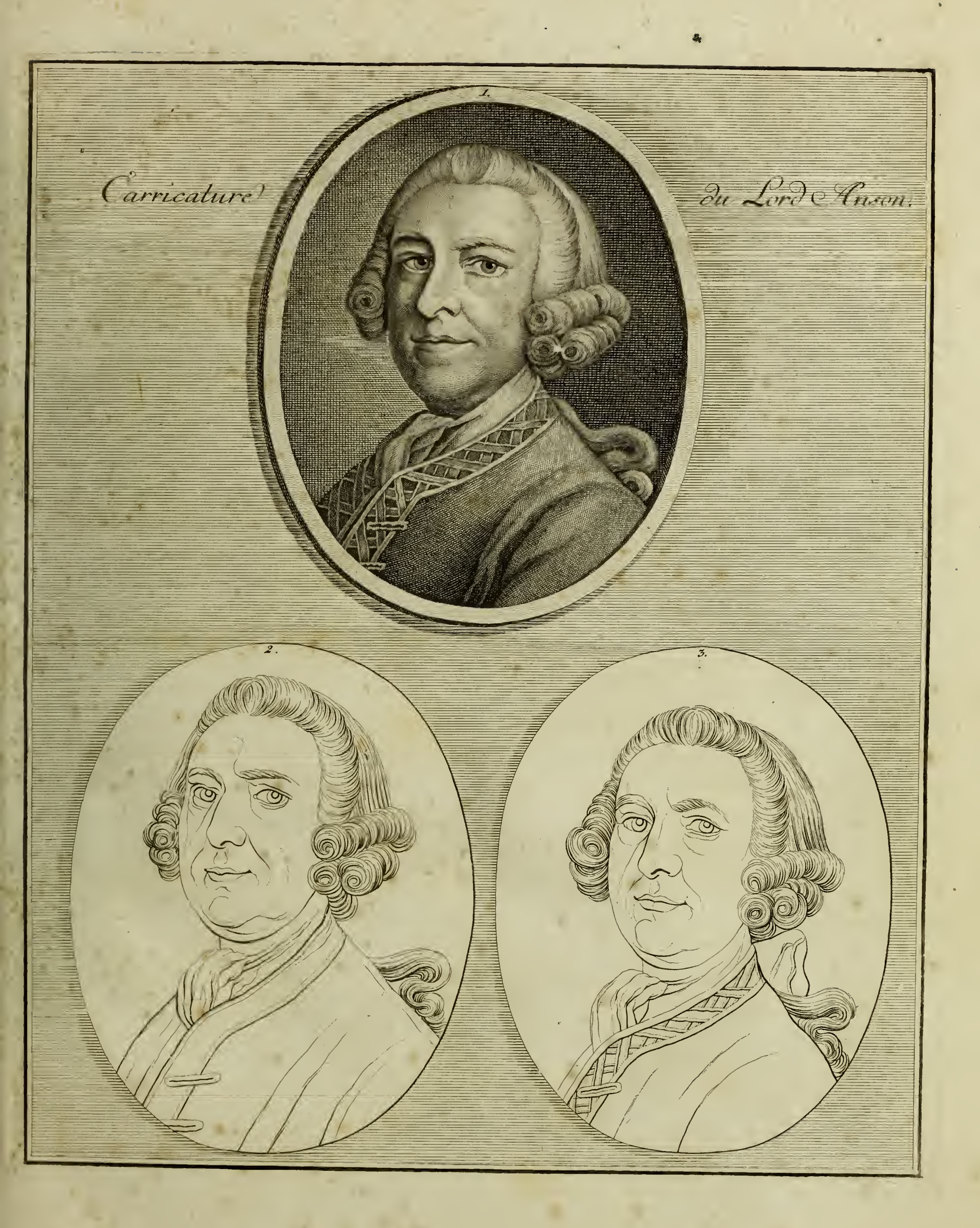
Prenons la Caricature du *Lord Anſon.* Une Phyſionomie auſſi diſtinguée que la ſienne, ne ſauroit être défigurée au point de devenir entièrement méconnoiſſable. Ainſi quiconque aura vu une ſeule fois le viſage de cet Amiral, ſoit en nature, ſoit en portrait, s'écriera d'abord à la vue de ces caricatures: „ *C'eſt Anſon*". Peu de gens diront: „ *Ce n'eſt point Anſon*"; bien moins encore: „ voilà trois horribles caricatures *d'Anſon*"; & cependant elles diffèrent beaucoup l'une de l'autre.

Tandis qu'un œil diſtrait les confondra, l'Obſervateur attentif après les avoir mis ſoigneuſement en parallèle, y découvrira des différences ſans nombre.

„ Voilà, dira-t-il, trois viſages défigurés d'un grand Homme, que preſque „ aucune caricature ne ſauroit totalement avilir. Le premier viſage „ ombré, eſt celui d'un Homme qui dit avec ſageſſe: *Je veux*, & avec „ fermeté: *Je puis.* L'arc du front exprime viſiblement *un grand projet* — „ les ſourcils répondent de *l'exécution.* Le front 2, ne trace pas des plans „ auſſi lumineux, auſſi réfléchis que ceux du front 3, & les plans de celui-ci „ ne valent pas ceux du front 1. Mais d'un autre côté le nez 2, annonce „ plus de jugement que le nez de la première figure, car il a moins de „ cavité depuis les ſourcils: le 3. eſt beaucoup plus judicieux (*) & plus „ mâle

(*) *Un nez judicieux*, fera ſourire plus d'un Lecteur; mais pour ne pas dénaturer l'Original, je ſuis obligée de recourir à des expreſſions qui ne ſont pas conſacrées par l'uſage, & qui n'ont pu l'être, puis qu'il eſt queſtion ici d'une Science nouvelle, au moins en quelque ſorte.

PLANCHE I.


Carricature du Lord Anson.
1.
2.
3.

„ mâle que le ſecond". — (celui qui ne remarque point les différences ſenſibles de ces trois nez, ne poſſède aſſurément pas l'eſprit Obſervateur Phyſiognomonique.)

„ La bouche 1. exprime plus de goût & de ſageſſe que la bouche 2.— „ la troiſième plus d'habileté & de fermeté que les deux autres. Il y a „ dans les yeux de la première figure quelque choſe de plus judicieux & „ de plus ferme, que dans les yeux de la troiſième; mais ceux-ci l'empor- „ tent ſur les yeux de la ſeconde".

3.

Ajoutons pour troiſième exemple, une tête idéale d'après Raphaël, de l'Ecole d'Athènes.



„ Voici trois beaux viſages pris dans un monde idéal". C'eſt le jugement que dictera le ſentiment Phyſiognomonique; & l'Eſprit Obſervateur ajoutera: tous trois ſont beaux, mais diſtinguons cependant.



„ Le front 3. quoiqu'il ne ſoit point aſſez correctement deſſiné, eſt le
„ plus penſant, & diffère eſſentiellement du premier & du ſecond. —
„ Le front 2. feroit le plus noble ſi la partie qui touche la racine du nez,
„ n'étoit hétérogène. La rudeſſe du front 1. eſt inſoutenable. Le ſourcil 2.
„ eſt le plus penſant des trois.

„ Dans le contour du nez 1. c'eſt la partie ſupérieure qui a le plus de
„ nobleſſe; le nez 3, l'emporte ſur les autres à l'égard du contour inférieur
„ & de la narine: celle du premier eſt révoltante. Entre les lèvres ſupérieures
„ celle de la figure 3, a le moins de délicateſſe. Les lèvres inférieures
„ ſont toutes mal deſſinées & les trois mentons ſont mauvais".

Il n'y a que de ſemblables comparaiſons qui ſoient capables d'exercer, & d'aiguiſer l'eſprit obſervateur. Dans cette vue commencez toujours, je le répète, par ſéparer & ſimplifier les objets: Obſervez, comparez chaque partie, chaque ligne, chaque point, comme s'il s'agiſſoit de n'obſerver & de ne comparer que cela ſeul.

Et après cette Analyſe, après cette comparaiſon de détail, compoſez de nouveau un tout des différentes parties; & ſeulement alors il ſera temps de comparer l'enſemble à l'enſemble. —



QUINZIEME FRAGMENT.

LE

PHYSIONOMISTE.

Chaque Homme a des dispositions à tout, & cependant on peut dire avec vérité qu'il n'a que pour très peu de choses des dispositions particulières.

Tous les Hommes ont des dispositions au dessin, car ils peuvent tous apprendre à écrire, bien ou mal; mais un seul à peine entre dix-mille deviendra bon dessinateur. Il en est ainsi de la Poésie & de l'Eloquence, & l'on peut en dire autant de la Physiognomonie.

Il suffit d'avoir des yeux & des oreilles, pour avoir aussi des dispositions à cette dernière Science: mais entre dix-mille il n'est pas un qui deviendra bon Physionomiste.

Je crois donc qu'il ne sera pas inutile d'examiner les caractères auxquels on peut reconnoître ceux qui ne sont pas destinés à être Physionomistes, & ceux qui ont de grandes dispositions à le devenir; & de tracer en même temps le *Portrait du vrai Physionomiste*.

J'attache beaucoup d'importance au succès de ce morceau, parce que j'ai fort à coeur de détourner de l'étude particulière de la Physiognomonie, tous ceux qui n'y apporteroient point les dispositions & les talens qu'elle exige. Un Physionomiste manqué, dont l'esprit est foible, & le coeur corrompu, est selon moi le plus méprisable & le plus dangereux des Etres qui rampent sur la Terre.

Sans

Sans les avantages de la figure, perfonne ne deviendra bon Phyfionomifte. Les plus beaux Peintres font devenus auffi les plus grands Peintres. *Rubens*, *van Dyk*, *Raphaël*, qui offrent trois degrés de beautés mâles, font auffi trois génies de la Peinture, mais chacun d'un ordre différent. Les Phyfionomiftes les mieux partagés du côté de l'extérieur, feront toujours auffi les plus habiles. De même que l'Homme vertueux, eft le mieux en état de juger de la vertu, l'Homme droit de ce qui eft équitable & jufte, de même ceux qui ont les plus beaux vifages font les plus capables de prononcer fur la beauté & la nobleffe des Phyfionomies, & de découvrir en même temps ce qu'elles ont d'ignoble & de défectueux. Si la beauté étoit moins rare parmi les Hommes, peut-être la Phyfiognomonie feroit-elle plus accréditée.

Combien les Anciens n'avoient-ils pas à cet égard d'habileté & de pénétration? & qu'il en eft peu d'entre nous qui foient capables de les atteindre! Que d'obftacles à nos progrès dans la nature de nos Climats, dans la forme de nos Gouvernemens, & dans nos mœurs fi polies & fi efféminées! La culture des Lettres, nos alimens fi peu fubftantiels, nos appartemens échauffés, l'ufage mortel des boiffons du nouveau Monde, tout concourt hélas! à épuifer le peu de vigueur que nos Pères nous ont tranfmis.

Ceux qui jadis étoient marqués de quelque défaut corporel, les aveugles, les boiteux, ceux qui avoient le nez écrafé, ou la taille contrefaite, n'ofoient point approcher de l'Autel du Seigneur. De même l'entrée du Sanctuaire de la Phyfiognomonie, doit être fermée à tous ceux qui s'y préfentent avec un cœur pervers, des yeux louches, un front mal conformé, une bouche de travers. „ L'œil eft la lumière du corps: fi ton œil eft „ fimple, tout ton corps fera éclairé; mais fi ton œil eft mauvais, tout ton

„ corps sera ténébreux. Examine donc si la lumière qui est en toi, n'est „ pas ténèbres. Car si la lumière qui est en toi n'est que ténèbres, „ combien seront grandes les ténèbres mêmes ? Mais si tout ton corps „ est éclairé & s'il n'a aucun endroit ténébreux, tout sera éclairé comme „ quand une lampe t'environne de sa lumière".

Ces paroles ne sauroient être assez mûrement pesées, assez profondément méditées, par celui qui se propose de devenir Physionomiste.

Oeil simple, & qui vois les objets tels qu'ils sont, à qui rien n'échappe & qui n'y ajoutes rien, tu es la plus parfaite image de la raison & de la sagesse! Que dis-je, image? Tu es la raison, tu es la sagesse mêmes! Sans ta vive lumière, le Physionomiste ne voit rien, tout ce qui l'environne est voilé de ténèbres.

Celui qui a dit, ou a pu dire sérieusement une fois en sa vie: „ Qu'im- „ porte la figure d'un homme? je m'arrête uniquement aux actions & non „ pas au visage". Celui qui a dit, ou auroit pu dire: „ Tous les fronts „ me paroissent égaux: je n'apperçois aucune différence entre les oreilles", ou quelque chose d'équivalent, — ne deviendra jamais Physionomiste.

Celui qui voit un inconnu s'avancer vers lui pour demander un service, ou pour traiter de quelque affaire, & qui n'éprouve pas au même instant quelque chose qui l'attire ou le repousse, un mouvement secret d'affection ou d'aversion, celui là, dis-je, ne sera jamais Physionomiste.

Celui qui préfère l'art à la vérité, & ce qu'on appelle manière dans la Peinture à la correction du dessin; qui estime le travail presque surnaturel de *Van der Werf*, & l'ivoire de ses chairs, plus qu'une tête du *Guide;* celui qui n'aime point à rêver dans les paysages de *Gessner;* qui dans l'Arche de

de *Bodmer* (1) ne trouve pas où poser son pied, qui ne sent point dans les Apôtres de *Klopstock* ce que l'humanité a de plus sublime, dans son *Eloa* un Archange, & l'Homme-Dieu dans son *Christ* auprès de Samma; celui qui ne voit dans *Goethe* qu'un Bel Esprit, dans *Haller* qu'un Ecrivain dur, & qui ne trouve que de l'obscurité dans *Herder;* celui dont le cœur n'éprouve point une douce émotion à la vue de la tête *Antinoüs*, dont l'ame n'est point élevée par la sublimité *Apollon*, & qui ne la sent pas même d'après *Winckelmann;* celui qui à l'aspect de ces ruines de l'ancienne perfection idéale de l'humanité, ne s'afflige point, presque jusqu'à verser des larmes, de la dégradation de l'Homme, & de l'Art son imitateur; celui qui en examinant les Antiques n'appercoit pas dans *Cicéron* une tête intelligente & lumineuse, dans *César* un caractère entreprenant, dans *Solon* une profonde sagesse, dans *Brutus* une fermeté inébranlable, dans *Platon* une sagesse divine; ou bien celui qui considérant les médaillons modernes, ne voit pas au premier coup-d'œil dans *Montesquieu* la plus haute sagacité dont l'Homme puisse être doué; dans *Haller* un regard serein & refléchi, & le goût le plus épuré; dans *Locke*, un profond penseur; dans *Voltaire* le satyrique le plus spirituel; celui là dis-je, ne deviendra jamais un Physionomiste supportable.

Celui qui n'éprouve pas un mouvement de respect lorsqu'il surprend quelqu'un faisant le bien sans se croire apperçu; celui que la voix de l'innocence, le regard ingénu de la pudeur non profanée, l'aspect d'un bel enfant qui dort dans le sein de sa mère penchée sur lui & respirant son haleine — celui que le serrement de main d'un ami fidèle & le langage de ses yeux attendris, ne touche point, — celui qui indifférent sur tous ces objets peut

(1) L'un des plus célèbres Poëtes de la Suisse, Auteur d'un Poëme sur le Déluge.

peut même en détourner la vue avec un ris moqueur, égorgera plutôt son père qu'il ne deviendra Physionomiste.

Mais que faut-il donc pour l'être, quelles seront les dispositions, les talens, les qualités du Physionomiste?

D'abord comme je l'ai déjà observé, il faut une figure avantageuse, un corps bien constitué, une organisation fine, des sens faciles à émouvoir & qui transmettent fidèlement à l'ame l'impression des objets extérieurs, sur-tout un regard pénétrant, prompt & sûr.

Des sens subtils invitent son esprit à observer, & à son tour l'esprit d'observation perfectionne les sens, & doit les maîtriser.

Au reste les meilleures vues ne se trouvent pas toujours, se trouvent même rarement chez ceux qui observent le mieux, & les Hommes ordinaires ont souvent de l'avantage à cet égard sur les Hommes de génie: il n'est pas douteux que l'aveugle *Sanderson*, seulement avec une vue foible n'eût été un excellent Observateur.

Observer, ou appercevoir les objets en les distinguant, est l'ame de la Physiognomonie, c'est proprement en quoi elle consiste. L'esprit d'observation chez celui qui se livre à cette étude, doit être également subtil, prompt, sûr, étendu. Observer c'est être attentif. L'attention est une direction de l'ame vers un objet particulier, qu'elle choisit parmi un grand nombre d'autres qui l'environnent, ou parmi ceux dont elle pourroit faire la matière de ses méditations; être attentif, c'est considérer un objet séparément, à l'exclusion de tout autre; en saisir les signes & les caractères, les analyser & par conséquent les bien distinguer. Observer, faire attention, distinguer, découvrir les ressemblances & les dissemblances, les proportions & les disproportions,

difproportions, eft l'ouvrage du jugement. Ainfi fans un jugement exquis, le Phyfionomifte ne pourra jamais, ni obferver avec jufteffe, ni arranger & comparer fes obfervations, & moins encore en déduire les conféquences. La Phyfiognomonie eft le jugement réduit en pratique, ou bien la Logique des différences corporelles.

Quelle folidité, quelle maturité de jugement ne faut-il pas pour bien voir? pour ne voir ni plus ni moins que ce qui eft dans l'objet obfervé? pour tirer toutes les conféquences qui découlent d'obfervations & de prémiffes exactes, fans en ajouter ni en fupprimer aucune? Combien le jugement du Phyfionomifte doit-il être exercé, pour connoître s'il eft arrivé au point où il peut fe flatter d'avoir recueilli affez d'obfervations fûres, pofitives, déterminées, pour découvrir, & apprécier la valeur relative des différentes routes qui conduifent à la vérité Phyfiognomonique!

A une profonde fagacité, le vrai Phyfionomifte doit joindre une imagination vive & forte, un efprit prompt & fubtil. Il lui faut de l'imagination, pour s'imprimer tous les traits avec netteté & fans effort, pour fe les rappeller facilement & auffi fouvent qu'il le veut, pour claffer les images dans fa tête, felon qu'il le juge à propos, & opérer fur elles avec autant d'aifance, que fi les objets étoient préfens, & qu'il ne tînt qu'à lui de les tranfpofer à fon gré.

Il doit avoir de l'efprit, pour trouver la reffemblance des fignes découverts avec d'autres objets. Par exemple, il apperçoit dans une tête, ou dans un front quelque chofe de caractériftique; ces traits s'impriment auffitôt dans fon imagination, & fon efprit lui fournit des reffemblances qui aident à déterminer ces images & leur prêtent plus de fignes, & d'expreffion. Il doit être habile à faifir des approximations pour chaque trait caractériftique

obſervé, & en déterminer les degrés à l'aide de ſon eſprit. Jamais il ne ſaura exprimer ſes obſervations d'une manière ſupportable s'il n'a l'eſprit très exercé. L'eſprit ſeul crée & forme le langage Phyſiognomonique, langage ſi pauvre juſqu'à préſent. Sans une grande richeſſe de langage, perſonne ne deviendra un habile Phyſionomiſte; & la Langue la plus riche eſt encore indigente comparée aux beſoins de la Phyſiognomonie. —— Ainſi non ſeulement le Phyſionomiſte doit poſſéder ſa Langue à fond, il doit être auſſi le Créateur d'un langage nouveau, également précis, agréable, naturel & intelligible.

Tous les règnes de la Nature, toutes les Nations, tous les Ouvrages du génie, de l'Art, & du goût, tous les magaſins de mots, doivent fournir à ſes beſoins.

S'il veut être ſûr de ſes jugemens, s'il veut que ſes déterminations portent une empreinte de ſolidité, l'Art du deſſin lui devient indiſpenſable. Un Peintre habile dans la théorie de ſon Art & qui en même temps l'a exercé; — un Médecin verſé dans la connoiſſance du ſien & qui a déjà vu un grand nombre de malades — ne pourront-ils pas raiſonner ſur la Peinture & la Médecine, avec bien plus de juſteſſe & de certitude, que d'autres qui ont autant, ou même plus de théorie, mais auxquels manque la pratique? Le deſſin eſt la langue naturelle de la Phyſiognomonie, ſa première & ſa plus ſûre expreſſion; c'eſt un puiſſant ſecours pour l'imagination, & l'unique moyen d'établir avec certitude, de déſigner, de rendre ſenſibles, une infinité de ſignes, d'expreſſions & de nuances, qui ne ſauroient être décrits par des mots, ni d'aucune autre manière que par le deſſin. Nombre d'obſervations importantes doivent néceſſairement échapper au Phyſionomiſte, qui ne deſſine point avec aiſance, avec préciſion, & d'une manière caractériſtique: il ne pourra ni les retenir, ni les communiquer à d'autres.

Une

Une étude non moins indifpenfable pour lui eft celle de l'Anatomie du corps humain: il doit bien connoître non feulement les parties qui font expofées à la vue: mais auffi le rapport, l'arrangement, & la féparation des mufcles; favoir bien diftinguer la proportion & la liaifon de tous nos vaiffeaux & de tous nos membres; avoir l'idéal de la plus haute perfection du corps humain, non feulement pour appercevoir au premier coup-d'œil chaque irrégularité dans les parties folides & mufculeufes, mais auffi pour indiquer d'abord toutes ces parties par leur nom, enforte que la Langue Phyfiognomonique lui foit très familière.

Il doit pofféder encore la Phyfiologie, ou la Science de la perfection du corps humain dans l'état de fanté. De plus, il faut qu'il connoiffe bien les tempéramens, c'eft-à-dire non-feulement la couleur, l'air & toutes les apparences qui réfultent des différens mélanges du fang & des humeurs, mais encore les parties qui forment la fubftance du fang & leurs diverfes proportions; fur-tout il doit s'attacher aux fignes extérieurs de la conftitution du Syftême nerveux, car dans l'étude des tempéramens cette partie eft bien plus effentielle que la théorie du fang.

Mais de toutes les connoiffances du Phyfionomifte la plus importante, eft celle du cœur humain. Combien il doit être attentif à examiner, à obferver, & à devoiler fon propre cœur! Cette Science fi difficile & fi néceffaire, il devroit la pofféder au plus haut degré de perfection poffible: ce n'eft qu'à proportion de la connoiffance qu'il aura acquife de lui-même, qu'il fera capable de connoître les autres.

Indépendamment de l'utilité générale qu'il y a d'étudier le cœur humain & fur-tout le fien propre, de connoître la filiation des penchans & des paffions, leur affinité & leurs rapports, leurs fymptomes & leurs déguifemens,

une raiſon particulière oblige le Phyſionomiſte à ſe livrer à cette étude. Pour l'indiquer j'emprunterai les termes d'un Critique, qui rendoit compte de mes premiers Eſſais Phyſiognomoniques. „ Les ſenſations que l'Obſer-
„ vateur éprouve en conſidérant quelque objet, ont certaines nuances
„ dont il eſt ſingulièrement frappé, & qui ſouvent n'exiſtent que pour lui
„ ſeul, car elles peuvent ſe rapporter ſeulement à la conſtitution indivi-
„ duelle de ſes facultés intellectuelles, & au point de vue particulier ſous
„ lequel il enviſage tous les objets dans le monde phyſique & moral. De
„ là vient qu'il fera nombre d'obſervations qui n'auront d'uſage que pour lui;
„ avec quelque vivacité qu'il les ſente, il ne réuſſira que difficilement à les
„ communiquer à d'autres. Cependant ces obſervations délicates auront
„ certainement de l'influence ſur les jugemens que portera le Phyſionomiſte.
„ Ainſi, ſuppoſé qu'il ſe connoiſſe lui-même (& c'eſt à quoi il faudroit rai-
„ ſonnablement s'appliquer, avant que d'entreprendre de connoître les autres),
„ il doit comparer de nouveau le réſultat de ſes obſervations avec la façon de
„ penſer qui lui eſt propre; il doit ſéparer ce qui eſt généralement accordé,
„ de ce qui peut être uniquement l'effet de ſa manière d'obſerver individuelle".
Je ne m'arrêterai pas maintenant à cette importante remarque, dont l'équivalent ſe retrouve déjà dans le Fragment ſur les difficultés de l'étude Phyſiognomonique, & dans d'autres endroits de cet Ouvrage.

Il ne me reſte donc qu'à répéter ici, qu'une connoiſſance exacte, une connoiſſance approfondie de ſon propre cœur, eſt un des principaux traits qui doit caractériſer le Phyſionomiſte.

Ah! quels indices, quels preſſentimens je lis ſur mon viſage, chaque fois qu'un mouvement déréglé s'élève dans mon cœur! comme je ſuis obligé de baiſſer les yeux, de détourner la tête! de fuir les regards des hommes

&

& les reproches de mon miroir! — Combien je redoute l'épreuve de mes propres regards, & l'œil pénétrant de mes semblables, chaque fois que je surprends mon cœur coupable de quelque artifice, soit envers lui-même, soit envers autrui! —— Lecteur, s'il ne t'arrive pas souvent de rougir de toi-même — (quand tu serois le meilleur des Hommes, car le meilleur d'entre nous n'est pourtant qu'un Homme), si, dis-je, il ne t'arrive pas souvent de baisser les yeux devant toi & devant d'autres; si tu n'oses t'avouer à toi-même & confier à ton ami, que tu sens dans ton cœur le germe de tous les vices; si dans le calme de la solitude, où n'ayant pour témoin que Dieu, pour confident que ton propre cœur, tu n'as pas eu mille fois honte de toi-même; si tu n'as pas la force de suivre la marche de tes passions en remontant jusqu'à leur première trace, d'examiner la première impulsion qui te détermine à faire le bien & le mal & de tout avouer à Dieu ou à ton ami; si tu manques d'un ami qui puisse recevoir cet aveu, & qui puisse à son tour se montrer à toi tel qu'il est; d'un ami qui soit pour toi le Représentant du Genre humain & de la Divinité, & aux yeux duquel tu paroisses revêtu du même caractère sacré; d'un ami dans lequel tu puisses te reconnoître, & qui se retrouve également en toi; si en un mot tu n'es point un Homme de bien, — tu n'apprendras jamais à bien observer, ni à bien connoître les Hommes, tu ne seras jamais un bon Physionomiste, & tu n'es pas digne de l'être.

Si tu ne veux pas que le talent d'observer tourne au dommage de tes frères & devienne ton propre tourment, oh! combien ton cœur doit être bon, pur, tendre & généreux! Comment reconnoîtras tu les signes de la bienveillance & de la charité, si toi-même es dépourvu d'amour? Comment, si l'amour n'aiguise ton regard, pourras-tu discerner l'empreinte de la vertu, l'expression d'un noble sentiment? sauras-tu en démêler la trace sur un visage

défiguré par accident, ou rebutant au premier coup-d'œil? Si de viles paſſions aſſiègent ton ame, combien de faux jugemens elles te dicteront! — Que l'orgueil, l'envie, la haine & l'égoïsme fuient loin de ton cœur; ſans quoi *ton œil étant mauvais, tout ton corps ne ſera que ténèbres;* tu liras le crime ſur des fronts où la vertu eſt écrite, & ſuppoſeras chez les autres tous les vices dont ta conſcience t'accuſe. Celui qui a quelque reſſemblance avec ton ennemi, aura tous les défauts & tous les vices que ton amour propre offenſé ſuppoſe, peut-être fauſſement, à ton ennemi. Les beaux traits t'échapperont, les mauvais ſeront exagérés, & tu n'obſerveras que des caricatures & des difformités.

Ah! ſi j'étois animé de l'eſprit de ces Hommes ſublimes qui avoient le don de ſonder les cœurs, & de lire les penſées, combien de traits j'ajouterois encore au caractère moral du Phyſionomiſte! —— Pour terminer cette eſquiſſe, j'obſerverai que le Phyſionomiſte doit connoître le monde, fréquenter des Hommes de tout état, les voir, les étudier dans toutes ſortes de circonſtances & de ſituations; une vie retirée ne ſauroit lui convenir, & il ne doit point ſe borner à ne voir que des gens ordinaires, ou ſe renfermer toujours dans le même cercle. Enfin les voyages, des relations étendues & variées, le commerce des Artiſtes, & des Savans qui ont fait de la connoiſſance des Hommes une étude réfléchie, celui des perſonnes très vicieuſes ou très vertueuſes, très inſtruites ou très bornées, & ſur-tout celui des enfans; le goût des Lettres, de la Peinture, & de tous les Ouvrages de l'Art — toutes ces reſſources, & d'autres encore ſont pour lui d'un beſoin indiſpenſable.

Réſumons en peu de mots: le Phyſionomiſte doit joindre à un corps bien fait & bien organiſé, le talent de l'obſervation; une imagination forte, un

un eſprit vif & pénétrant, beaucoup de connoiſſances & d'habileté dans les Arts; ſur-tout il doit avoir une ame ferme & douce, innocente & calme, un cœur exempt de paſſions farouches & dont tous les replis lui ſoient connus. Perſonne ne comprendra l'expreſſion de la générosité, ne diſtinguera les ſignes qui annoncent une grande qualité, s'il n'eſt généreux lui-même, animé de nobles ſentimens & capable de grandes actions.

ADDITION.

EN traçant ainſi le caractère du Phyſionomiſte, j'ai prononcé mon propre arrêt, c'eſt-à-dire, ma condamnation. Ce n'eſt point une fauſſe modeſtie, c'eſt une intime conviction, qui me fait dire: que je ſuis très éloigné d'être un Phyſionomiſte. Je n'en ſuis que *le Fragment*, de même que mon Ouvrage n'offre point un Traité complet, mais ſeulement des *Fragmens* de Phyſiognomonie.



SEIZIEME FRAGMENT.

DE

L'HARMONIE

ENTRE LA

BEAUTÉ MORALE

ET LA

BEAUTÉ PHYSIQUE.

„ Eſt-il un rapport, une harmonie ſenſible entre la beauté morale & „ la beauté Phyſique? entre la difformité morale & la laideur corpo- „ relle? Ou bien y-a-t-il une diſconvenance réelle entre la beauté morale „ & la difformité Phyſique; entre la difformité morale & la beauté corpo- „ relle"? C'eſt une queſtion qu'il convient de réſoudre; des millions de voix dans la nature s'accordent à l'affirmer, & il s'agit cependant de l'établir par des preuves.

Puiſſe le Lecteur les écouter & les peſer avec autant de patience que j'en mettrai à les recueillir; mais j'eſpère, ou plutôt j'oſerois prédire qu'il viendra un temps, où les Enfans mêmes riront de me voir prendre le ſoin ſuperflu de prouver des vérités auſſi palpables, — où l'on trouvera ridicule, ou bien, ce qui ſeroit plus noble, où l'on s'affligera de ce qu'il y eut un Siècle, où les Hommes avoient beſoin de pareilles preuves.

La

La vérité eſt cependant toujours vérité, ſoit qu'on l'admette ou qu'on la nie. Ce n'eſt point mon aſſertion qui rend vraie la choſe dont je parle; mais c'eſt parce qu'elle porte le ſceau de la vérité que je l'affirme.

En ſuppoſant que nous ſommes l'ouvrage d'une Sageſſe ſuprême, n'eſt-il pas d'abord infiniment probable qu'il exiſte une harmonie entre la beauté morale & la beauté phyſique? n'eſt-il pas apparent que l'Auteur de toute perfection morale aît marqué qu'il ſe complaît en elle, en uniſſant par des liens naturels le beau phyſique au beau moral? Suppoſons que le contraire aît lieu, qui croiroit alors à une Sageſſe, à une Bonté infinies, & pourroit-on ſoutenir cette penſée: „ que ce n'eſt point l'effet du hazard, ou du „ concours accidentel de certaines circonſtances, mais l'ordre naturel des „ choſes, l'arrangement invariable & général — que le plus haut degré „ de perfection morale ſe trouve réuni au plus haut degré d'imperfection „ phyſique; que l'Homme le plus vertueux eſt en même temps le plus „ laid; que le bienfaiteur de l'humanité eſt auſſi l'être le plus rebutant par „ ſon extérieur; que Dieu refuſe à la vertu toute eſpèce de beauté de peur „ de lui attirer l'amour; & que la Nature entière eſt tellement diſpoſée, „ qu'elle imprime en quelque ſorte le ſceau de la diſgrace ſur ce qui eſt „ le plus cher à la Divinité, & le plus aimable en ſoi-même". O vous, amis de la vertu, qui adorez avec moi une Sageſſe, une Bonté ſuprêmes, pourriez-vous ſupporter ce langage preſque blaſphématoire?

Suppoſez encore la même diſconvenance entre les facultés intellectuelles & l'extérieur de l'Homme. Trouveriez-vous qu'il fût digne de la Sageſſe éternelle d'avoir empreint un caractère de ſtupidité ſur les créatures, à proportion du degré d'intelligence dont elles ſeroient douées? — non, vous n'en conviendrez jamais? Et cependant cette harmonie eſt bien moins

importante que celle dont je parlois tantôt, parce que le Sage Auteur de la Nature doit avoir bien plus à cœur le développement & la perfection de nos facultés morales, que le développement & la perfection des intellectuelles.

De plus trouveroit-on convenable & conforme à la ſuprême Sageſſe, d'avoir donné la forme & l'extérieur d'un corps robuſte à un corps très délicat, ou l'apparence d'un corps foible à celui qui auroit la force en partage? (Je ne parle ni des accidens, ni des exceptions, mais uniquement de l'ordre général qui ſubſiſte dans toute la Nature) Et néanmoins cet étrange contraſte, cette diſcordance ſi choquante ſeroient encore pleins de ſageſſe, en comparaiſon d'un arrangement qui produiroit dans toute la Nature „ une „ diſconvenance viſible entre la beauté morale & la beauté phyſique".

Cependant, j'accorderai ſi l'on veut que ces ſortes de préſomptions, de conjectures métaphyſiques, quelques lumineuſes qu'elles paroiſſent, & quelque poids qu'elles duſſent avoir, au moins ſur certains eſprits, ne ſont pas aſſez concluantes. C'eſt la réalité du fait qu'il s'agit de conſtater; & par conſéquent tout dépend ici de l'obſervation & de l'expérience.

Je ſuppoſe d'abord ce que perſonne ne ſauroit nier pour peu qu'il aît obſervé ſon propre viſage ou celui d'autrui, que chaque état de l'ame, chaque perception ou ſenſation s'exprime ſur le viſage d'une manière particulière. Des ſituations différentes de l'ame n'ont pas les mêmes expreſſions ſur la Phyſionomie, & les ſituations ſemblables n'ont pas des expreſſions différentes.

Je ſuppoſe encore ce qu'aucun Moraliſte ne pourra nier: qu'il eſt certaines ſituations de l'ame, certaines inclinations, certaines manières de ſentir, qui ſont belles, grandes, généreuſes, qui inſpirent à tous les cœurs

ſenſibles

ſenſibles des ſentimens de bienveillance, d'eſtime, d'amour, & de joie; qu'il en eſt d'autres au contraire, qui ſont & produiſent l'oppoſé de celles-ci: on les trouve mépriſables, effrayantes, odieuſes.

Je ſuppoſe enfin ce qui ne ſauroit échapper à tout œil clair-voyant, quelque novice qu'il ſoit d'ailleurs: qu'il y a des beautés & des difformités dans les traits du viſage, (je ne parle actuellement que de ceux-ci) il y en a, dis-je, malgré les ſingulières objections qu'on a faites ſur l'exiſtence d'une beauté phyſique, généralement reconnue pour telle: objections qui attaquent des principes ſûrs, & invariables. Plaçons l'Homme le plus beau, à côté de l'Homme le plus laid, & perſonne ne dira du premier qu'il eſt laid, & de l'autre qu'il eſt d'une beauté raviſſante. Que cet Homme ſi beau ſe défigure en grimaçant, & ceux qui le verront, fûſſent-ils raſſemblés de toutes les Nations du Globe, s'écrieront d'une voix unanime: — Ce viſage eſt laid, déſagréable, hideux! & quand il aura repris ſa forme naturelle on dira qu'il eſt beau, agréable, gracieux &c. La plupart des objections contre une beauté réelle & indépendante d'un goût arbitraire, viennent des idées oppoſées & ſouvent très extraordinaires que divers Peuples ſe ſont faites de la beauté du corps humain. Mais puis qu'il n'y a préciſément que les ſeuls individus d'une certaine Nation, qui portent un jugement ſingulier ſur la beauté, ou la laideur d'un objet donné, & qu'il n'eſt point admis par d'autres; puiſque, à la réſerve des Nègres, perſonne n'admire un nez écraſé, & qu'à l'exception d'un ſeul petit Peuple il n'en eſt aucun qui regarde les goîtres comme un ornement, il eſt clair que c'eſt la tyrannie d'un ancien préjugé national & héréditaire, qui a ſçu éteindre ou altérer ainſi le ſentiment naturel du beau.

Et cependant ces mêmes Hommes s'accorderont avec le reſte des habitans de la Terre, à juger ſainement de la beauté ou de la difformité, dans

tous les cas bien marqués & bien frappans; & manifesteront le même sentiment du beau & du laid, toutes les fois qu'ils ne seront pas aveuglés par des préjugés nationaux. C'est à dessein que je parle „ de cas bien „ décidés, d'extrêmités bien marquées du beau & du laid". Car plus les objets s'écartent des extrêmes du laid & du beau, plus il faut que l'œil soit pénétrant & exercé pour en fixer le caractère; & on ne peut guère s'attendre à trouver ce degré de finesse chez un Peuple grossier.

D'ailleurs les méprises qu'on peut faire au sujet de ces degrés mitoyens du beau, n'invalident point la distinction qui existe entre la beauté & la laideur, par la même raison que dix lignes ne paroissent point différer en grandeur, quoique chacune d'elles excède l'autre d'un point; c'est que les différences en sont trop peu frappantes pour ne pas échapper à un observateur ordinaire.

Reprenons.

Ce qui se passe dans l'âme s'exprime sur le visage. Il est des beautés & des difformités morales, des dispositions de l'ame qui attirent la bienveillance, & d'autres qui inspirent le contraire.

Il est des beautés & des difformités physiques, dans les traits du visage humain.

Mais il me reste encore une question à résoudre: l'expression des beautés morales est-elle aussi physiquement belle? celle des difformités morales est-elle de même physiquement laide? Ou bien la laideur est-elle l'expression des beautés morales, & la beauté celle des difformités morales? ou bien encore l'expression des qualités & des situations morales n'est-elle ni belle ni laide? ou tantôt l'une, & tantôt l'autre sans raison suffisante?

Examinons.

Examinons, & prenons pour exemple l'expreſſion immédiate de pluſieurs grandes paſſions de l'ame. —— Qu'on deſſine en préſence d'un enfant, d'un villageois, d'un connoiſſeur, du premier venu, le viſage d'un homme en qui la bonté domine, & celui d'un homme vil & mépriſable; celui d'un homme plein de candeur & celui d'un fourbe. —— Montrez-leur auſſi le viſage de la même perſonne deſſiné au moment où elle exerçoit une noble bienfaiſance, & tandis qu'elle ſe trouvoit dans un accès de baſſe jalouſie: demandez-leur enſuite auxquels de ces viſages ils donnent la préférence?

Et l'Enfant, & le Villageois, & le Connoiſſeur s'accorderont à dire des mêmes viſages que les uns ſont beaux & les autres laids (*).

Je demanderai enſuite de quelles paſſions, de quels états de l'ame ces viſages préſentent l'expreſſion? Et il ſe trouvera que les expreſſions les plus déſagréables ſe rapporteront aux habitudes, aux inclinations les plus vicieuſes.

Comparez d'ailleurs certains traits pris ſéparément, des bouches, des yeux, des nez, des fronts: — Demandez où ſont les lignes délicates dont la continuité eſt preſque imperceptible, qui ſe prolongent & ſe perdent inſenſiblement, les lignes régulières — les belles lignes, belles en elles-mêmes, ſans que l'expreſſion y aît aucune part? —— Et d'un autre côté où ſont les lignes groſſières, inégales, déſagréables & laides en elles-mêmes? —— Non, il n'eſt point d'enfant, point de villageois, qui puiſſe s'y méprendre.

Si

(*) Seulement il faudra s'exprimer avec plus de préciſion en s'adreſſant au Connoiſſeur: Je ne demande pas, lui dirai-je, quels ſont les viſages les mieux deſſinés, laquelle de ces expreſſions eſt la plus vraie, la plus belle d'après les règles de l'Art? mais je veux ſavoir, quels de ces viſages ſont beaux ou laids en eux-mêmes, abſtraction faite de l'art du deſſinateur?

Si l'on obferve toutes les nuances qui fe trouvent depuis le plus haut degré de bonté jufqu'au dernier excès de méchanceté & de fureur, & qu'on deffine, par exemple, les contours des lèvres, on trouvera en avançant, que la ligne la plus belle & la plus délicate, dégénère en une ligne moins flexible & moins gracieufe & devient par degrés irrégulière, choquante, difforme & hideufe, en forte qu'on voit l'harmonie & la beauté des traits s'altérer & s'effacer progreffivement, à mefure que la paffion devient plus odieufe. On en trouvera la preuve dans les additions de ce Fragment; & cette remarque eft applicable aux mélanges & aux combinaifons fans nombre de tous les caractères moralement beaux & moralement laids: on trouve dans leurs expreffions la même variété & les mêmes nuances.

Jufqu'ici, ce me femble, la matière offre peu de difficultés; peut-être même quelques-uns de mes Lecteurs me reprochent déjà des détails fuperflus.

Le fecond pas que nous allons faire ne doit pas rencontrer plus d'obftacle. Un mouvement, une direction des traits fouvent répétés, produifent enfin une impreffion durable fur les parties molles du vifage, & influe même dès l'enfance fur les parties offeufes, comme nous le montrerons dans la fuite. Une impreffion gracieufe mille fois réitérée, fe grave & forme fur le vifage un beau trait permanent. — De même une impreffion défagréable fouvent répétée laiffe enfin fur le vifage un trait difforme & habituel. Plufieurs de ces traits agréables réunis dans la même Phyfionomie, produifent enfemble (toutes chofes d'ailleurs égales) un beau vifage; & la réunion de plufieurs traits défagréables rendront un vifage laid.

J'obferverai encore qu'il n'eft point de fituation de l'ame dont l'expreffion foit renfermée abfolument & exclufivement dans un feul trait du vifage. Quand cette expreffion feroit plus fenfible, quand elle produiroit des altérations

altérations plus frappantes dans certaines traits que dans d'autres, il n'en eſt pas moins vrai que chaque mouvement de l'ame, fait éprouver un changement à toutes les parties molles du viſage: quand l'ame ſe trouve dans une mauvaiſe diſpoſition, on leur voit prendre une forme déſagréable, & tout au contraire cette forme devient gracieuſe quand l'ame eſt bien diſpoſée.

Ainſi l'enſemble du viſage exprime toujours la diſpoſition morale actuellement dominante.

La même ſituation d'eſprit produit dans toutes les parties du viſage, à proportion de ce qu'elle eſt plus ou moins répétée, des impreſſions permanentes gracieuſes ou déſagréables.

Certaines ſituations d'eſprit ſouvent répétées, produiſent des penchans: les penchans deviennent habitudes, & de celles-ci naiſſent les paſſions.

Déduiſons maitenant de toutes ces propoſitions particulières une propoſition générale:

„ La beauté & la laideur du viſage ont un rapport étroit avec la conſti-
„ tution morale de l'Homme: ainſi plus il eſt moralement bon, plus il
„ eſt beau; plus il eſt moralement mauvais, plus il eſt laid".

Mais combien d'objections s'élèvent! Je les vois ſe précipiter comme en torrent, & menacer de détruire l'édifice que j'avois conſtruit avec tant de complaiſance. Cependant je ne crains rien pour lui: ce n'eſt point une frêle chaumière bâtie ſur le ſable — c'eſt un ſolide Palais fondé ſur le roc. Ces vagues redoutables ne produiront que de l'écume, leur vaine fureur va ſe calmer au pied du rocher, ou, ſi elles continuent à mugir, & le rocher & l'édifice n'en ſeront pas moins inébranlables. Qu'on me par-

donne

donne le ton que j'ose prendre; mais la confiance n'eſt pas de l'orgueil; & je conſens à m'humilier dès qu'il ſera prouvé que j'ai tort.

„ On s'écriera de toute part que je contredis l'expérience, qu'on voit „ tous les jours des vicieux avoir la beauté en partage, comme on voit la „ laideur s'allier avec la vertu". Mais en quoi conſiſte la beauté de ces vicieux? Ont-ils de belles couleurs, de belles chairs, ou de beaux linéamens? Cependant je ne veux point anticiper, & je prie mes Lecteurs d'écouter ma réponſe.

1°. J'obſerverai d'abord que cette difficulté ne tombe pas directement ſur ma propoſition; car je dis ſimplement: *que la vertu embellit*, & *que le vice enlaidit*, & je ſuis loin d'affirmer „ que la vertu eſt la cauſe unique de la beauté du viſage & que la laideur ne peut être que l'effet du vice? Qui pourroit nier qu'il eſt des cauſes plus prochaines, des cauſes immédiates, qui influent ſur la beauté ou la laideur du viſage?

N'eſt-il pas évident que les facultés de l'eſprit, & plus encore la conformation que nous avons reçue dans le ſein de nos mères; l'éducation dont nous ſommes ſi peu les maîtres; les différentes conjonctures de la vie; les maladies, les accidens, la vocation, le climat &c. ſont, ou peuvent devenir autant de cauſes primitives de la beauté & de la laideur des hommes? Mon aſſertion a beaucoup d'analogie avec la propoſition ſuivante qui eſt inconteſtable: „ La vertu contribue à la félicité temporelle, „ & le vice la détruit". Sera-t-elle renverſée par cette objection? „ Nombre de gens vertueux ſont ici-bas dans l'infortune, tandis que nombre „ de vicieux ont le bonheur en partage". Mais la première aſſertion peut être commentée ainſi: „ Indépendamment de la vertu & du vice, il eſt „ d'autres cauſes coopérantes qui influent ſur le bonheur ou le malheur de „ l'homme;

„ l'homme; mais ſon état moral n'en eſt pas moins au rang des cauſes & „ des moyens les plus efficaces, qui conduiſent au malheur ou à la félicité".

Il en eſt préciſément ainſi de l'objet de notre queſtion: „ La vertu „ embellit, le vice enlaidit; mais ils ne ſont pas les cauſes uniques d'où „ dépendent la beauté & la laideur".

2. En ſecond lieu, il y a une objection à faire contre cette expérience qu'on prétend nous oppoſer. Peut-être même y trouverons-nous de quoi confirmer notre aſſertion. Ne nous arrive-t-il pas ſouvent de dire: „ Voilà „ une belle femme, je ne ſaurois en diſconvenir, cependant elle ne me plait „ pas". Ou même: „ je ne puis la ſouffrir". „ D'un autre côté nous „ diſons quelquefois: Cet homme eſt laid, cependant malgré toute ſa lai- „ deur il a fait ſur moi au premier abord une impreſſion agréable & je me „ ſens prévenu en ſa faveur &c.". Et il ſe trouve à l'examen que cette Beauté que nous ne pouvions ſouffrir, & cet Homme dont la laideur nous paroiſſoit aimable, produiſoient en nous l'antipathie & la ſympathie, par les mauvaiſes ou bonnes qualités dont leur viſage porte l'empreinte.

Et puiſque les traits agréables qu'on découvre ſur le viſage laid, ainſi que les traits déplaiſans qui ſe trouvent ſur le beau viſage, ſont ſi ſaillans qu'ils font ſur nous une plus forte impreſſion que tout le reſte, n'eſt-ce pas une preuve que les linéamens qui les forment ſont plus ſubtils, plus expreſſifs que ceux qu'on pourroit nommer purement matériels?

Qu'on ne diſe point: „ que la ſympathie, & l'antipathie ne ſe déve- „ loppent que par degrés, à meſure que nous découvrons des vertus ou „ des vices dans celui qui en eſt l'objet". Combien de fois n'arrive-t-il point qu'elles naiſſent au premier coup-d'œil?

Qu'on ne dise pas non plus : „ que nous concluons de l'extérieur au „ moral, parce que nous avons remarqué précédemment dans des cas sem- „ blables, que les personnes chez qui de pareils traits se trouvent joints à „ la laideur, ont l'ame belle, & que d'autres qui unissent à la beauté cer- „ tains traits rebutans, sont d'un caractère méprisable". Je conviens du fait, mais il n'infirme point notre assertion & l'un & l'autre peuvent marcher de pair. Pour sentir que cette objection a peu de force, examinez ce qui se passe chez les Enfans. Ils n'ont pu acquérir une telle expérience, & cependant on les voit attacher des regards affectueux sur un visage qui ne sauroit passer pour physiquement beau, ni même pour joli, mais qui annonce une belle ame; tandis que dans le cas opposé leur aversion s'exprime quelquefois par des cris.

3. En troisième lieu, il importe de bien fixer le sens des termes.

Si pour énoncer ma thèse on disoit sans restriction : „ que l'homme ver- „ tueux est physiquement beau, & le vicieux physiquement laid", il est certain qu'elle pourroit souffrir presque autant de contradictions, qu'il y a d'idées différentes attachées aux mots vertueux & vicieux. Les gens du monde, qui appellent vertueux tous ceux qu'ils n'osent qualifier de vicieux — le cagot qui regarde comme vicieux tous ceux qui ne réalisent point le fantôme qu'il s'est formé de la vertu — le Militaire qui estime vertueux tout homme de cœur, & tout soldat qui fait bien son service — le peuple qui ne reconnoît pour vicieux que celui qui pèche contre la lettre des commandemens qui défendent les vices grossiers — le paysan, réputé vertueux tant qu'il n'est point appellé en justice devant le Bailli — le Moraliste sévère qui n'appelle moralement bon que les vertus acquises au prix des combats & des sacrifices les plus pénibles, & pour qui la vertu

n'est

n'eſt que le Stoïciſme : —— tous enſemble ſe révolteront contre une propoſition énoncée d'une manière ſi vague, ſi indéterminée, ſi paradoxale. Cependant on a pu remarquer d'après ce que j'ai dit plus haut, que je prends ici les mots vertu & vice, dans le ſens le plus général & le plus étendu. J'entends par l'une tout ce qui eſt bon, noble, honnête, bienfaiſant, tout ce qui tend & concourt à une fin utile, & je n'examine point quel en eſt le principe. J'entends par l'autre, tout ce qui tend à nuire, tout ce qui eſt bas, vil & mépriſable, quelle qu'en ſoit la ſource.

Il peut donc arriver qu'un homme ſoit né avec d'excellentes diſpoſitions, qu'il les aît cultivées avec ſoin pendant long-temps, mais qu'enſuite il ſe ſoit tellement livré à une paſſion condamnable que tout le monde le place au rang des vicieux, & avec raiſon d'après le ſens ordinaire qu'on attache à ce mot. Me dira-t-on alors: „ Voyez cet Homme! en eſt il moins beau „ pour être vicieux: que ſignifie donc cette prétendue harmonie entre la „ vertu & la beauté"?

Mais n'avons-nous pas ſuppoſé „ que cet homme étoit heureuſement „ né, qu'il a cultivé long-temps ſes bonnes diſpoſitions naturelles & s'eſt „ affermi dans le bien"?

Il avoit donc, & il lui reſte encore, des qualités eſtimables dont l'empreinte eſt forte & profonde ſur ſon viſage, par cela même que ſes vertus lui étoient naturelles & qu'un long exercice les avoit confirmées. On diſtingue toujours les racines & le tronc malgré les branches ſauvages entées ſur l'arbre; & le terroir n'en eſt pas moins fertile, quoique l'ivraie s'y mêle au froment. Il eſt donc aiſé de comprendre comment la phyſionomie peut conſerver ſa beauté, nonobſtant les vices qui ſouillent la perſonne, & notre propoſition n'en demeure que plus vraie.

 D'ailleurs

D'ailleurs avec des yeux un peu exercés, on ne pourra difconvenir que la phyfionomie de l'Homme dont nous parlions, étoit bien plus belle avant qu'il fe fût foumis au joug des paffions; qu'elle eft devenue bien moins agréable, moins attrayante, quoique peut-être il ne foit point encore parvenu au degré de dépravation défigné dans cette ftrophe d'un Cantique de *Gellert* (1):

O toi! dont l'afpect épouvante,
Que ta jeuneffe étoit brillante,
Hélas! où font tes agrémens?
De la deftruction l'image
Sillonne déjà ton vifage
Et prêche tes égaremens.

J'ai connu des jeunes-gens d'une très-belle figure & d'un bon caractère, qui dans un court efpace de temps ont altéré leur beauté par l'intempérance & la débauche: ils paffoient encore pour beaux, & l'étoient en effet; mais grand Dieu! combien n'étoient-ils pas déchus de leur ancienne beauté!

D'un autre côté, fuppofons un Homme enclin par fon penchant naturel à des paffions déréglées, qui ont été fomentées encore par une mauvaife éducation; il fut l'efclave de fes vices pendant une longue fuite d'années; & ils ont imprimé fur fa phyfionomie des traits défagréables & rebutans. Mais s'il commence à travailler férieufement à devenir meilleur, s'il combat fes paffions avec fuccès, & remporte fur elles des victoires fignalées; fi dans l'intention la plus droite il en réprime au moins les mouvemens les plus impétueux

(1) Il a été traduit en François par Me. *Reclam.*

impétueux, il fera véritablement & dans le fens le plus propre un Homme vertueux, & même fes vertus feront plus éminentes que celles d'un Homme naturellement bon. Et cependant c'eft lui qu'on citera comme un exemple de la vertu jointe à la laideur. Soit, mais celle-ci eft l'expreffion fidelle des paffions impures qui fouilloient fon ame & s'y étoient enracinées. D'ailleurs avant les efforts héroïques qu'il a faits pour en fecouer le joug, la laideur de fon vifage étoit bien plus frappante; qu'on examine & l'on verra combien il a gagné depuis cette époque. L'exemple de Socrate mille fois cité par tous les Phyfionomiftes & par tous leurs adverfaires, feroit ici tout à fait à fa place, mais nous avons deffein d'en parler dans un Fragment à part.

Une autre confidération fe préfente. Il eft nombre de goûts, de caprices, de travers, de taches, de défauts dans les manières, l'humeur & le caractère, tous différens entr'eux, mais tous défagréables, bas & choquans, qui, pris féparément ou enfemble, ne font pas encore qualifiés de vices; mais dont plufieurs réunis abaiffent, aviliffent & corrompent celui qui en eft atteint. Cependant s'il conferve de la probité dans le commerce de la vie, s'il s'abftient des vices capitaux, & qu'il rempliffe d'ailleurs les devoirs extérieurs de la piété, il aura la réputation d'un brave homme, même d'un très-honnête homme, exempt de tout reproche. Il eft certain que beaucoup d'honnêtes gens de cette efpèce, ne laiffent pas pourtant d'être laids.

4. En quatrième lieu, il s'agit de reculer un peu le point de vue d'où nous confidérons l'harmonie entre la beauté morale & la beauté phyfique, & nous verrons tomber encore une grande partie des objections, tandis qu'envifagée ainfi la queftion n'en deviendra que plus intéreffante.

Nous ne confidérons pas feulement les effets les plus immédiats de la vertu & du vice par rapport à la beauté du vifage, mais auffi les fuites médiates qui en réfultent relativement à la beauté ou à la difformité du genre humain. Je me trouve au milieu d'une foule — j'examine le peuple — je parcours des Villages — de petites & de grandes Villes, & chaque lieu me préfente les gens les plus vils, foit dans le premier, foit dans le plus bas étage de la Société; par-tout je découvre un ravage horrible, un nombre prodigieux de mauvaifes phyfionomies — des caricatures de toute efpèce.

Tant de laideur afflige & bleffe mon ame; & mes yeux fe détournent quand je me fens pourfuivi, je ne dirai pas de l'idéal exagéré d'une belle figure humaine, mais feulement de l'image d'un Homme paffablement beau — je crois pouvoir appeller pourfuite ou perfécution, l'image toujours préfente d'un bonheur dont on pourroit être en poffeffion, & dont hélas! on eft fi éloigné.

Il eft un moment de ma vie que je n'oublierai jamais, il a laiffé dans mon cœur une plaie trop profonde. J'étois dans un jardin, au plus beau mois de l'année devant un parterre orné des plus fuperbes fleurs. Mes yeux pleins d'une douce ivreffe s'arrêtèrent quelque temps fur ce bel ouvrage du Créateur, puis dans ce délicieux fentiment mon ame fe repréfenta des beautés animales plus vivantes encore, & je montois par degrés jufqu'à l'Homme, l'Etre le plus élevé auquel mes fens pouvoient atteindre, Etre bien plus perfectible que les fleurs — enfin l'image d'un Homme accompli venoit s'offrir à ma penfée & pénétroit mon cœur d'une fublime joie. — Je fuis interrompu par le bruit de quelques paffans, j'y jette les yeux; Dieu! quelle pitié mêlée d'horreur j'éprouve à cet afpect: c'étoient trois Hommes d'une figure hideufe, l'idéal de trois brigands.

Depuis

Depuis lors je me ſuis ſouvent demandé comment il arrive que des individus de la plus noble eſpèce des créatures de la terre, de celle qui a été douée des facultés les plus admirables, aient pu dégénérer au point d'offrir ſous tant de formes différentes des objets de dégoût, d'averſion & d'horreur. Plus j'y réfléchis, & plus je trouve que la faute en doit être imputée à l'Homme ſeul — à ſon eſpèce, & à chaque individu pris ſéparément — je trouve que cela même tient à la perfectibilité dont l'Homme eſt ſuſceptible; & me perſuade auſſi de plus en plus que toutes les nuances de la vertu & du vice ont leur expreſſion dans l'extérieur de l'homme, & que leurs ſuites naturelles, même les plus éloignées, s'y font ſentir d'une manière palpable.

D'abord tout dérèglement moral influe plus ou moins ſur le phyſique, l'altère, l'énerve & le dégrade: tout au contraire l'énergie, l'activité morale préviennent cette dégradation & diſpoſent à tout ce qui eſt beau & honnête, par conſéquent elles créent auſſi l'expreſſion des beautés de toute eſpèce.

Le dérèglement s'accroît de degrés en degrés, & produit alors des carricatures variées entre elles ſelon la nature du vice dominant. Et cet effet a toujours lieu à moins que le mal ne ſoit contrebalancé par un deſir ardent de rentrer dans le chemin de la vertu.

D'un autre côté, ſi c'eſt par exemple la vraie bonté qui règne dans le cœur, combien, ſans même avoir égard à l'expreſſion gracieuſe qui en réſulte immédiatement, combien de délicateſſe & d'agrémens durables n'ajoute-t-elle point à l'extérieur! Celui qu'elle anime eſt poli, doux, ſerviable, il n'eſt ni indolent, ni bruſque, ni fantasque, & c'eſt ainſi qu'on lui reconnoîtra cent autres qualités négatives & poſitives, qui embelliſſent la phyſionomie à proportion que cette vertu principale, cette ame de toutes les vertus a été excitée, nourrie, fortifiée chez-lui, de bonne heure & dans ſes premières années.

6. Enfin —

6. Enfin — & c'eſt ce qui va contribuer le plus à éclaircir cette matière, & à réſoudre la plupart des objections — la vertu & le vice, les bonnes & les mauvaiſes mœurs, dans le ſens le plus étendu, ont à bien des égards une influence médiate ſur la beauté ou la laideur des enfans. Cette conſidération peut ſervir de réponſe à la queſtion ſuivante: „ pourquoi ce jeune homme élevé dès ſa première enfance avec le plus „ grand ſoin, devenu ſi docile & ſi vertueux, ſi ſupérieur à ſon père enlevé „ par une mort prématurée, pourquoi, dis-je, a-t-il dans la phyſiono- „ mie quelque choſe de ſi rebutant & de ſi déſagréable? —— D'où vient „ l'a-t-il conſervée telle? falloit-il demander, ou plutôt encore: — pour- „ quoi l'a-t-il héritée, ou reçue dans le ſein maternel"?

Je connois peu d'erreurs plus groſſières & plus palpables que celle-ci, quoique ſoutenue par de bonnes têtes, même encore de nos jours: „ Tout „ dépend chez l'Homme de l'éducation, de la culture, de l'exemple — „ & non de l'organiſation, & de la formation primitive; celles-ci ſont „ par-tout les mêmes".

Helvétius, dans ſon aimable enthouſiaſme pour la réformation du genre humain, par conſéquent auſſi pour celle de l'éducation &c. a défendu ſi ſérieuſement cette opinion inſultante pour l'humanité & ſans ceſſe démentie par l'expérience, qu'en le liſant j'avois peine à en croire mes yeux.

Nous aurons plus d'une occaſion dans la ſuite de ces Fragmens, de traiter en détail diverſes propoſitions qui ont trait à cette matière.

Bornons-nous pour le moment à ce qui ſe rapporte directement à notre but.

Autant il eſt impoſſible de trouver deux hommes qui aient entr'eux une reſſemblance parfaite, autant l'eſt-il de trouver un enfant qui dans la première

première heure de ſa vie reſſemble parfaitement à un autre né en même temps que lui.

Qu'on enlève à une mère qui n'eſt point deſtituée de ſentiment, l'enfant qu'elle vient de mettre au monde; pourvu ſeulement qu'elle aît pu le fixer avec attention pendant deux minutes, elle ſaura bientôt le retrouver, l'eût-on mêlé parmi cent enfans nouveaux-nés de la même ville ou de la même contrée, quelque reſſemblance qu'il y ait alors entr'eux.

De plus c'eſt un fait notoire, que tant les enfans nouveaux-nés, que ceux qui ſont plus avancés en âge, ont une reſſemblance frappante avec leur Père ou leur Mère, quelquefois même avec l'un & l'autre, tant pour la conformation que pour certains traits particuliers (*).

L'expérience conſtate également qu'il y a une reſſemblance pareille entre le caractère moral des enfans, ſur-tout des cadets, & celui du père, ou de la mère, & quelquefois de tous les deux en même temps.

N'arrive-t-il pas ſouvent que nous retrouvons trait pour trait dans le fils le caractère, le tempérament, & la plupart des qualités morales du père? Et combien de fois le caractère de la mère ne reparoît-il pas dans la fille, ou bien dans le fils, & celui du père dans la fille?

Une preuve que cette reſſemblance ne provient ni de l'éducation ni des circonſtances, c'eſt que des frères & ſœurs élevés avec le même ſoin & placés dans la même ſituation, ont ſouvent néanmoins des caractères tout à fait

(*) Il ſeroit curieux d'examiner dans un Fragment particulier ſur les phyſionomies de famille, comment elles ſe conſervent d'une génération à l'autre, & ſe reproduiſent toujours avec une reſſemblance ſi diſtincte qu'après avoir mêlé pluſieurs portraits de famille parmi un grand nombre d'autres pris au hazard, on peut les retrouver ſans peine.

à fait oppofés. Et cet Ecrivain, qui avoit tant à cœur de perfectionner l'éducation, qui accordoit fi peu aux difpofitions & aux qualités naturelles des enfans, n'a-t-il pas fuppofé lui-même en établiffant des principes, en indiquant des règles pour diriger de la manière la plus avantageufe les bons ou mauvais penchans qui s'annoncent dans la première jeuneffe, n'a-t-il pas fuppofé, dis-je, „ que les difpofitions morales ne font pas les mêmes „ dans les individus, & qu'elles varient dans chaque enfant."

Quoiqu'il foit poffible au moyen de l'éducation de donner une direction favorable, foit au tempérament, foit aux difpofitions morales, & qu'on puiffe efpérer de tirer un parti avantageux de celles mêmes qui femblent du plus mauvais préfage, il eft cependant inconteftable que parmi ces difpofitions originaires, les unes font meilleures, les autres plus mauvaifes, les unes plus flexibles, les autres moins fufceptibles de correction. Au refte il n'eft pas du tout queftion ici de la moralité de l'enfant, & fut-il né avec les plus malheureufes difpofitions, aucun homme fenfé ne l'en jugera refponfable.

Maintenant nous fommes venus au point que nous cherchions.

Les traits & les formes fe tranfmettent par la naiffance.

Les difpofitions morales fe tranfmettent de même.

Pourroit-on encore nier après les propofitions établies jufqu'ici, qu'il y a du rapport entre les traits de figure & les difpofitions morales que les Enfans ont hérité de leurs parens?

Je connois deux Epoux, (& les exemples de ce genre ne font pas rares) l'un, — c'eft le mari, eft d'une vivacité effrayante, ardent, impétueux, emporté, & qui plus eft, efclave des voluptés les plus groffières: fon teint annonce en effet ce mélange d'impétuofité & de fenfualité; l'enflure de fes

traits

traits, leur grossièreté, leur vacillation perpétuelle, l'inquiétude de ses mouvemens; tout en lui décèle le trouble qui l'agite & les desirs qui le tourmentent. Sa femme au contraire, d'un tempérament moitié sanguin, moitié mélancolique, a l'ame noble & ornée des vertus douces de son sexe; elle a le teint beau, les traits réguliers & gracieux, & son air affable & serein est l'expression modeste du contentement intérieur dont elle jouit. Ces Epoux ont deux fils en bas âge, dont l'un a autant de conformités morales avec le Père, que l'autre avec la Mère. On en a eu déjà des preuves réitérées, on vous en prévient & l'on vous présente ces deux enfans. Dans l'un vous observez un regard farouche, des traits plus grossiers, des sourcils plus épais, une bouche insolente, un teint bazané, — L'autre a le regard doux, le teint blanc, en un mot c'est l'image de sa Mère. Et croirez-vous alors que celui-ci ressemble au Père quant au moral, & que le premier à cet égard ressemble à la Mère? Ou bien direz-vous: „ J'ai „ peine à le deviner; mais il est possible après tout que l'enfant dont le „ visage m'offre les traits du Père ressemble à la Mère quant aux qualités „ de l'ame." Qui n'appercevroit ici une absurdité manifeste? ou plutôt qui ne sentiroit pas la vérité du contraire?

Si ce raisonnement est juste, s'il est vrai que les difformités de l'ame combinées avec celles du corps, & la beauté corporelle jointe à celle de l'ame peuvent passer d'une génération à l'autre, voilà ce qui explique pourquoi tant de gens, que la nature avoit doués d'une figure agréable & qui viennent à se pervertir, ne sont pas cependant aussi laids que d'autres; & pourquoi tant de personnes au contraire à qui la nature avoit refusé la beauté & qui sont parvenus à se perfectionner considérablement & à devenir très vertueux, restent néanmoins bien inférieurs du côté de la figure à d'autres qu'elles égalent ou surpassent en vertus.

On voit par ces divers exemples que l'harmonie entre la beauté morale & la beauté physique est établie sur une base solide & inébranlable.

Choisissez des hommes d'une beauté accomplie, supposez qu'eux & leurs enfans contractent de mauvaises moeurs, se livrent à des passions déréglées, & se dépravent de plus en plus jusqu'à tomber dans tous les excès du vice: combien leurs physionomies se dégraderont-elles de génération en génération! bientôt on ne trouvera plus dans leurs familles que des visages grossiers, charnus, défigurés, bouffis ou d'une maigreur excessive, en un mot les plus hideuses carricatures. Combien d'enfans ne voit-on point qui déjà sont l'image parfaite de parens entièrement corrompus, & dont l'éducation fomente encore les vices naturels! — Dieu! jusqu'à quel point l'homme ne déchoît-il pas de la beauté dont ta main libérale l'avoit pourvu; créé à ton image, il se dégrade au point d'être un sujet de douleur & d'effroi pour l'ami de l'humanité. —— Vices & passions, sensualité, intempérance, débauche, paresse, avarice, méchanceté! que d'horreurs vous présentez à mes regards, combien vous défigurez mes frères!

Ajoutez à cela une considération qui en est inséparable, & que nous tâcherons de développer dans la suite, c'est que tout le systéme osseux avec ses chairs, tout l'ensemble du corps — figure, couleur, voix, démarche, odeur, — tout en un mot est en rapport avec le visage, & sujet à s'altérer, ou à s'embellir en même temps que lui. —— Parcourons un hôpital, une maison de force dont les habitans forment un assemblage de gens vicieux, fainéans, libertins, adonnés à l'ivrognerie, & couverts de haillons, — comparons-les avec une confrairie plus honnête, quelles que soyent d'ailleurs ses imperfections & ses défauts, — comparons-les avec une assemblée de Frères Moraves, ou de Mennonites, ou seulement

avec

avec une Communauté d'Artiſans laborieux, & vous ſerez pleinement convaincu de la vérité de mon aſſertion. Bien plus, cette conviction ne ſera point ſtérile, elle excitera chez vous des ſentimens, triſtes à la vérité, mais ſalutaires, — & c'eſt là le but que je me propoſe.

Mais ſi d'un côté l'homme eſt ſujet à des chûtes, il peut auſſi s'en relever, & même atteindre enſuite un degré ſupérieur à celui dont il étoit deſcendu. Choiſiſſez parmi les enfans des parens les plus laids ceux qui déjà ſont leur vivante image — qu'ils ſoient élevés loin de leurs parens dans une Ecole publique bien ordonnée, & vous ſerez frappé de voir combien leur laideur ſera diminuée. Placez les, lorſqu'ils ſeront parvenus à l'âge de raiſon, dans des circonſtances qui ne leur rendent pas la pratique de la vertu trop difficile, & où ils ne ſoient point expoſés à des tentations extraordinaires, & qu'ils ſe marient entr'eux. Suppoſons qu'ils aient tous conſervé, au moins juſqu'à un certain point, le goût du bon & de l'honnête, & qu'ils aient pris ſoin de tranſmettre à leurs enfans les principes qu'ils ont reçus; ſuppoſons encore que ceux-ci s'uniſſent par le mariage; à moins qu'il ne fût ſurvenu des événemens tout à fait extraordinaires, combien on les verroit s'embellir de génération en génération, non-ſeulement quant aux traits du viſage & à la conformation des parties ſolides de la tête, mais quant à l'enſemble de la figure & à tous égards! Car il eſt certain qu'aſſociés à d'autres qualités louables & au contentement d'eſprit, l'amour du travail, la tempérance, la propreté, ne ſauroient manquer de produire de belles chairs, un beau teint, une taille bien conformée, un maintien libre, un air ſerein, tandis que les difformités qui ſont la ſuite des maladies & des infirmités, doivent être plus rares, puiſque les vertus dont nous venons de parler contribuent à entretenir la ſanté & à donner au corps une bonne conſtitution. „ En un mot il n'eſt chez l'homme aucune eſpèce

„ de beauté phyſique, — ni aucune des parties de ſon corps, qui ne
„ puiſſe recevoir de la vertu & du vice (pris dans le ſens le plus général)
„ une impreſſion bonne ou mauvaiſe".

Quelle heureuſe perſpective s'offre ainſi à l'ami de l'humanité, ému du ſeul eſpoir d'un avenir auſſi conſolant! Quel attrait irréſiſtible un beau viſage, une belle figure humaine n'ont-ils point pour le cœur de l'Homme! Dites-nous ce que vous éprouvez, ames ſenſibles, en contemplant ces ſuperbes idéals que l'Art des Anciens nous a tranſmis? en arrêtant vos regards ſur ces admirables figures d'Hommes ou d'Anges, ſorties du pinceau d'un *Raphaël*, d'un *Guide*, d'un *Weſt*, d'un *Mengs*, d'un *Füesſlin?* Dites, n'êtes vous pas animés du plus ardent deſir de travailler à embellir, à perfectionner notre nature dégénérée?

O vous Artiſtes, Protecteurs, Amateurs des beaux Arts, depuis le Génie créateur qui produit des chefs d'œuvres juſqu'au riche que ſe fait un mérite de leur acquiſition, écoutez cet avis important: „ Vous aſpirez à
„ tout embellir, ſoit, nous vous en ſavons gré; mais en même temps
„ voudriez-vous enlaidir l'Homme, le plus beau de tous les objets? —
„ non, vous ne ſauriez le vouloir. —— Ne l'empêchez donc pas de deve-
„ nir bon; ou ne vous montrez pas indifférent à cet égard: que le pou-
„ voir divin attaché à vos arts ſerve à le rendre meilleur, & vous l'em-
„ bellirez.

„ L'harmonie entre le bon & le beau, entre le vice & la laideur, ouvre
„ à vos Arts un vaſte & noble champ. Mais ne croyez point pouvoir embellir
„ l'Homme, ſans travailler à le rendre meilleur. Si vous formez ſon goût
„ aux dépens de ſon cœur, — vous le corromprez, & dès lors vous aurez
„ beau faire, il s'enlaidira, & le fils, & les deſcendans du fils, ſi l'on

„ pourſuit

„ pourſuit de la ſorte, ſeront plus laids encore, ainſi vous aurez totalement
„ manqué votre but.

„ Artiſtes, ceſſez d'employer vos talens à de frivoles jeux, ſinon vous
„ reſſemblerez à celui qui pour conſtruire un Palais magnifique en remettroit
„ l'entière exécution au Sculpteur & au Doreur!

Mais nous reviendrons plus d'une fois ſur cette matière.

Je finis par une parole bien conſolante & pour moi & pour tous ceux qui mécontens de quelques défauts, peut-être incorrigibles, de leur phyſionomie & de leur figure, s'efforcent néanmoins à perfectionner l'homme intérieur:

„ Nous ſémons en corruption, & nous reſſuſciterons incorruptibles".



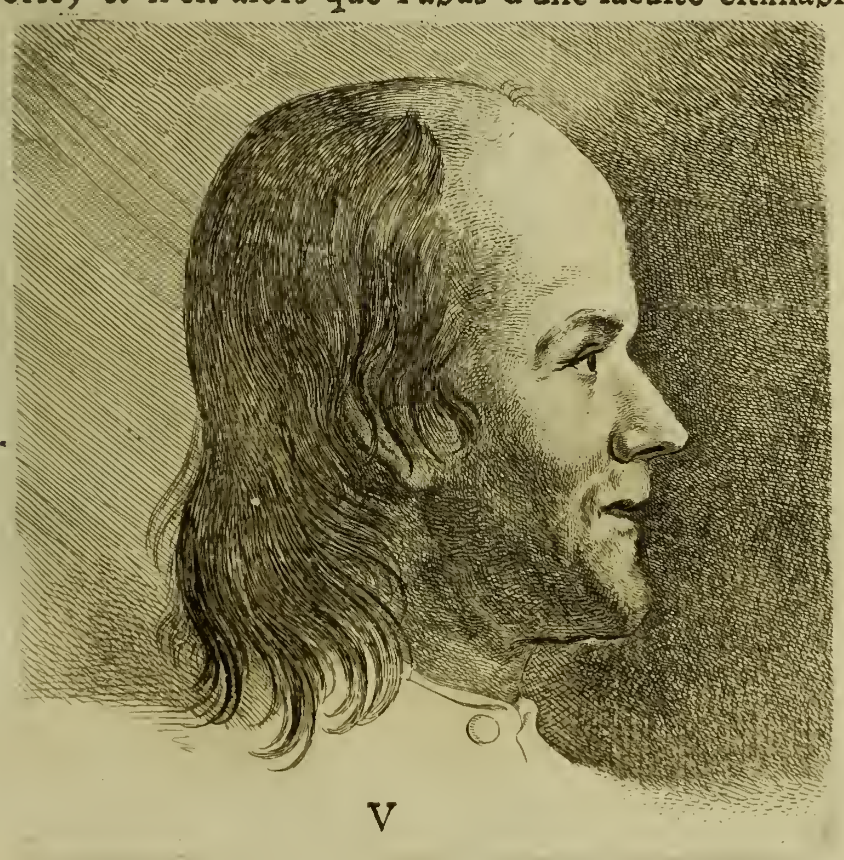
PREMIÈRE ADDITION.

Voici le viſage non altéré d'un homme plein de bonté & de candeur, mais qui ne ſe diſtingue point d'ailleurs par des qualités ou des talens extraordinaires. Jamais le vice n'imprima la plus légère trace ſur ce viſage ſerein ; nulle paſſion, nulle intrigue tiſſue par la vanité ou la jalouſie ne l'ont troublé ni ſillonné. La droiture & la franchiſe y repoſent habituellement ; le moindre détour, la plus légère perfidie frapperoient ſingulièrement ſur cette phyſionomie & lui paroîtroient étrangers. Il faudroit que les empreintes d'une paſſion y fuſſent très ſouvent répétées, avant qu'elles y devinſſent *fixes* & *permanentes*.



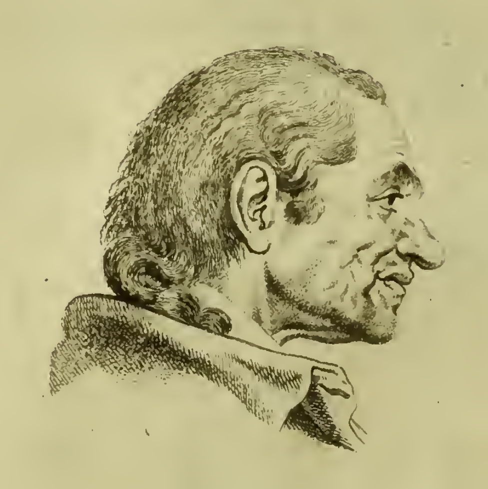
SECONDE ADDITION.

Ce regard & cette bouche entr'ouverte marquent viſiblement un homme qui épie, qui eſt aux écoutes; ſes penſées ſe promènent d'objet en objet, parce qu'il tend à s'aſſurer d'un point & veut y parvenir quoiqu'il en coute. Ce long menton un peu pointu, ou du moins fort ſaillant fait préſumer au Phyſionomiſte un homme fin & ruſé, qui abuſera de ſa fineſſe & de ſon ſavoir-faire, au lieu de les employer au profit de la Société. Mais le front & le nez annoncent tant de capacité, tant de raiſon, un eſprit ſi réfléchi, qu'à les conſidérer ſeuls on ne pourroit en attendre que du bien. Ces traits ſont ceux d'un honnête homme, diroit le Phyſionomiſte qui n'auroit vu ni l'œil, ni la bouche. Cette phyſionomie eſt celle d'un fripon, dira au premier coup d'œil un homme qui connoît le monde. —— C'eſt uniquement ſur les lèvres, — ou plutôt entre les lèvres, que gît la dépravation. Il y a des viſages que la friponnerie ne défigure point ſenſiblement, parce que portée juſqu'à un certain degré, elle ſuppoſe toujours une tête forte, & n'eſt alors que l'abus d'une faculté eſtimable.



TROISIÈME ADDITION.

La pareſſe, l'oiſiveté, l'ivrognerie, ont défiguré le viſage que nous avons ſous les yeux. Ce n'eſt pas ainſi du moins que la nature avoit formé le nez. Ce regard, ces lèvres, ces rides, expriment une ſoif impatiente, & qu'il eſt impoſſible d'appaiſer. Tout ce viſage annonce un homme qui veut & ne peut pas, qui ſent auſſi vivement le beſoin que l'impuiſſance de le ſatisfaire. Dans l'original c'eſt ſurtout le regard qui doit marquer ce deſir toujours contrarié & toujours renaiſſant, qui eſt en même temps la ſuite & l'indice de la non-chalance & de la débauche.



QUATRIÈME ADDITION.

C'est ainsi que l'usage immodéré du vin énerve & dégrade le visage, la figure, l'air & tout le maintien.

Jeune Homme! regarde le vice, quel qu'il soit, sous sa véritable forme; c'en est assez pour le fuir à jamais.



CINQUIÈME ADDITION.

Le nez de ce visage n'est pas celui d'un homme ordinaire; les yeux aussi ne sont pas communs, l'œil droit sur-tout, bien qu'on n'y retrouve point le caractère de grandeur qui distingue le nez. Quoiqu'il en soit, des yeux & un nez pareils semblent promettre de grands services à la Religion & à l'humanité. On seroit tenté d'en exiger beaucoup, car ils annoncent beaucoup — mais le reste du visage ne répond en aucune manière aux espérances qu'ils avoient fait concevoir. Ces plis au dessus du nez, cette bouche entr'ouverte, l'irrégularité & la fatuité de la lèvre d'en-bas désignent une extrême non-chalance, une atonie du cœur, une insuffisance, — qui cherche à se cacher sous le voile de la friponnerie & de la ruse.



SIXIÈME ADDITION.

Une ame honnête & pieuse, la patience, la douceur, le support, & l'expérience qu'amènent les années, voilà ce qu'indiquent la physionomie & le maintien du Père; — l'insensibilité & l'insolence se peignent sur le visage & dans l'attitude du fils. —— Il ne manque à cet air éffronté qu'un peu plus d'énergie dans le front & dans le nez; — la lèvre d'en-bas & le menton devroient aussi avancer davantage. La bouche est encore trop bien.



SEPTIÈME ADDITION.



Ces deux figures offrent l'image de la volupté là plus brutale, & celle de la plus ſordide avarice. Il faudroit ſeulement que l'œil de l'Avare fût

fût plus enfoncé & plus petit, — quoiqu'il y aît nombre de petits yeux enfoncés qui n'ont rien de commun avec l'avarice, & de grands yeux à fleur de tête qui portent l'empreinte de cette passion. Le haut du front de l'Avare conviendroit mieux au caractère du Voluptueux, — & le front de celui-ci assortiroit mieux au caractère de l'Avare.

HUITIÈME ADDITION,

DÉMOCRITE.

Voici un *Démocrite* d'après *Rubens*, peint de fantaiſie. Ce n'eſt point celui que les Philoſophes nous citent „ comme un eſprit vaſte & „ pénétrant, un génie créateur capable de tout, Auteur de nouvelles in- „ ventions & perfectionnant les anciennes. Ce n'eſt point cet homme „ qui ſe fait créver ou brûler les yeux, pour garantir ſon ame des „ diſtractions cauſées par les objets extérieurs, & s'abandonner aux „ méditations les plus abſtraites. Ce n'eſt pas non plus l'ennemi déclaré „ de la volupté & des plaiſirs charnels".

Non, ce n'eſt point ce *Démocrite* là dont nous voyons l'image, c'eſt celle de *Démocrite* le Rieur, qui

Ridebat, quoties a limine moverat unum
Protuleratque pedem.

Celui qui rit toujours & de tout, eſt non-ſeulement un inſenſé, mais un méchant; de même que celui qui pleure toujours & de tout, eſt un enfant, un imbécille, ou un hypocrite.

Le viſage du Rieur perpétuel doit ſe dégrader ainſi que ſon ame, & devenir enfin inſupportable.

Il s'en faut bien que le viſage du *Démocrite* que nous avons ſous les yeux, fut originairement celui d'un homme ordinaire. La forme de la tête à la vérité

PLANCHE II.


Democrit.
P.P. Rubens del.
Joh. H. Lips fec.

vérité n'a rien de grand, auſſi en lui ſuppoſant un caractère de grandeur, *Démocrite* eût approché de *Socrate.* Mais le ris moqueur, ſi différent du divin ſourire de la pitié, du ſourire de la tendreſſe indulgente où donnant de ſalutaires avis; ſi différent hélas! du ſourire de l'humanité bienfaiſante, du ſourire ingénu de l'innocence & de la cordialité — ce ris moqueur tourné en habitude, doit défigurer néceſſairement le plus beau viſage, & à bien plus forte raiſon un viſage ſingulier. Peu à peu tous les traits de bonté, que la Nature ne refuſe à aucun des viſages ſortis de ſes mains, même aux plus disgraciés, tout comme elle n'oublie point de donner des yeux aux créatures dont la vue eſt la plus bornée, peu à peu dis-je, ces traits ſe dérangent au point qu'ils n'offrent plus qu'un fatal mêlange d'humanité & d'inhumanité, de joie & de malice.

La moquerie qu'eſt-elle proprement, ſi ce n'eſt une joie cauſée par les défauts, les diſputes, les disgraces du prochain ? Un tel ſentiment peut-il ennoblir, embellir un viſage ?

La moquerie reſſerre les yeux, & fait contracter à la peau voiſine de l'œil des plis ſemblables à ceux que nous remarquons ſur le viſage de la plupart des fous; & ceux-ci ne ſont-ils pas ordinairement les masques d'un *Démocrite* rieur ? La moquerie enfle les joues & leur donne une forme globuleuſe, comme on peut le voir dans le portrait de *la Mettrie*, & ce qui eſt plus remarquable encore, elle imprime à la bouche, à la partie la plus noble & la plus expreſſive du viſage, tant d'irrégularité & de diſproportion, qu'à peine au moyen des plus grands efforts pourroit-on y rétablir l'agrément & la ſymètrie.

Perſonne ne trouvera belle la bouche de notre *Démocrite:* on voit que ſa laideur provient ſurtout d'une humeur moqueuſe, & qu'elle ſeroit laide encore, fut-elle moins ouverte? Je doute qu'il y ait au monde un viſage ſoit beau, ſoit laid, que la moquerie n'enlaidiſſe ſenſiblement (*).

On

(*) J'ai tiré la ſilhouette d'un viſage moqueur, mais à peine l'eus-je fait voir à l'Original qu'il me demanda une ſeconde ſéance; il fut d'abord frappé des contours disgracieux qui défiguroient la bouche, & tâcha de lui faire prendre une autre forme.

On peut appliquer à tous les moqueurs en général ce que dit *Leſſing* du portrait de *la Mettrie* dans ſon *Laocoon.* „ *La Mettrie* qui ſe fit peindre „ & graver en *Démocrite*, ne ſemble rire que lorſqu'on le regarde pour „ la première fois. Obſervez-le plus long-temps, & au lieu du Philoſophe „ vous ne trouverez plus qu'un niais; il ne rit pas, mais il ricane".

Je finis cette Addition par une autre remarque du même Auteur:

„ Certaines paſſions, & certains degrés de paſſions ſe manifeſtent ſur „ le viſage par les traits les plus hideux, & les poſitions forcées qu'elles „ font prendre au corps, effacent totalement les belles lignes qui le décrivent „ dans ſon état naturel". A quoi j'ajouterai encore: que ces lignes reſteront effacées à jamais, ſi le cœur s'eſt déjà trop engagé dans une paſſion vicieuſe.

L'irrégularité de la bouche qu'on a ſous les yeux eſt l'effet du mépris moqueur de l'envie.



NEUVIÈME ADDITION.



Ce Chriſt d'après *Holbein*, eſt des plus médiocres : le front préſente un mêlange de foibleſſe & de petites paſſions, l'œil a une expreſſion de volupté, le nez annonce un eſprit lent & borné, & la lèvre ſupérieure indique de la timidité.

La manie des projets, le défaut de ſageſſe & une ſenſualité groſſière ont défiguré le ſecond de ces viſages.

Le troiſième annonce le plus haut degré d'inſenſibilité, la cruauté la plus barbare, & une brutale ſenſualité.

DIXIÈME ADDITION.



Remarquez dans ce groupe ce fils dénaturé, au viſage infernal, qui inſulte à ſa mère ſuppliante ; il domine encore ſur ces trois autres viſages de ſcélérats, quoique tous trois défigurés par l'effronterie, la ruſe & une méchanceté ironique. Je ne puis & ne dois rien ajouter ici. Chaque viſage eſt un ſceau imprimé à cette vérité: *que rien n'enlaidit l'homme autant que le vice: que rien ne le rend auſſi hideux que la ſcélérateſſe.*



ONZIÈME ADDITION.

Non, ce n'eſt point la vertu que cet horrible viſage annonce. Jamais la candeur, ou une noble ſimplicité, ou la cordialité n'ont pû y établir leur ſiège. L'avarice la plus ſordide, la méchanceté la plus endurcie, la fourberie la plus odieuſe ont dérangé ces yeux, ont défiguré cette bouche. Je conviens que ce viſage n'étoit guères propre à exprimer beaucoup de ſenſibilité, avant même qu'il fut auſſi dégradé que nous le voyons là, mais cette dégradation eſt pourtant viſiblement l'effet d'une perverſité tournée en habitude, & devenue incorrigible.

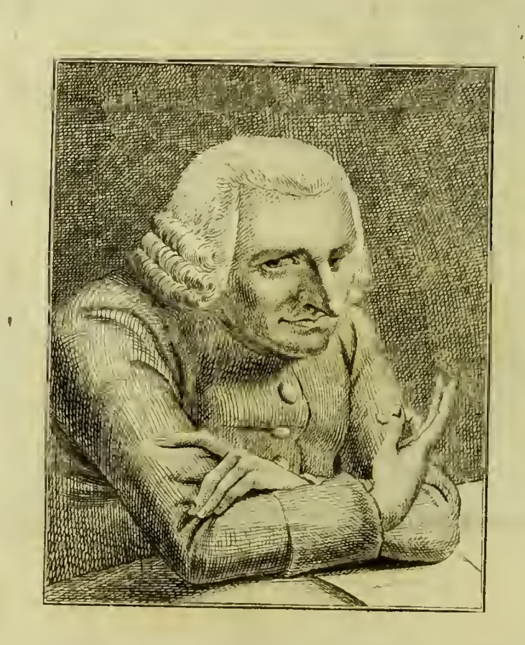


CONCLUSION.

Nous pouvons enfin terminer ici ce fragment, puiſque nous aurons dans la ſuite de fréquentes occaſions de montrer des viſages défigurés par les paſſions & le vice.

Mais il me reſte à faire une obſervation très importante. Il y a des paſſions diaboliques qui ſouvent ne ſe peignent ſur la phyſionomie que par un ſeul petit trait, fort *ſenſible* à la vérité, mais presque *indéfiniſſable;* tandis que d'autres paſſions beaucoup moins nuiſibles & plus excuſables, ont ſouvent des expreſſions bien plus marquées & bien plus effrayantes. Une colère impétueuſe dérange tout le viſage, — au lieu que la plus noire envie, & même la haine la plus ſanguinaire n'ont pour ſigne qu'une légère obliquité, ou une contraction presque imperceptible des lèvres (*).

(*) Voyez la Vignette de la Seconde Addition.



DIX-SEPTIEME FRAGMENT.

S O C R A T E.

Ce jugement ſi connu du Phyſionomiſte *Zopyre* ſur *Socrate*, ſavoir: „ qu'il étoit ſtupide, brutal, voluptueux, & adonné à l'ivrognerie" a été ſouvent employé de nos jours comme un argument contre la Science Phyſiognomonique, — de même qu'on a cité en faveur de celle-ci la réponſe de Socrate à ceux de ſes diſciples qui ſe moquoient de l'interprête des Phyſionomies: „ J'étois naturellement enclin à tous ces vices, mais par une „ pratique conſtante de la vertu je ſuis parvenu à corriger mes défauts, „ & à réprimer mes penchans".

Quelque indifférente que ſoit cette anecdote en elle-même, parcequ'on peut ſuppoſer qu'elle a ſubi le ſort de la plupart des anecdotes, c'eſt-à-dire qu'elle a été altérée, — elle peut cependant fournir un texte phyſiognomonique des plus intéreſſans.

Suppoſons d'abord qu'elle ſoit telle qu'on la raconte, & voyons ce qui en réſultera.

Rien au déſavantage de la Phyſiognomonie en général; & c'eſt tout au plus celle de *Zopyre* qu'on pourroit un peu ſuſpecter.

Accordons qu'il ſe ſoit trompé, qu'il n'aît pas fait aſſez d'attention à tous les traits, à toute l'excellence de la phyſionomie de Socrate, ou bien qu'il ſe ſoit trop attaché à ce qu'elle avoit de *brut* & de *maſſif* — qu'en voudroit-on conclure après tout? en pourroit-on tirer un argument contre la Science que nous défendons?

Le Phyſionomiſte qui pour faire honneur à cette Science diroit: *qu'il ne ſe trompe jamais*, reſſembleroit au Médecin, qui pour établir l'infaillibilité de

de ſon Art, ſoutiendroit: *que jamais il ne meurt de Malades entre ſes mains.* Rejeter une Science auſſi facile à démontrer que la Phyſiognomonie, la rejeter uniquement parce que le Phyſionomiſte ſe ſera trompé une fois, ou cent, ſi l'on veut — ce ſeroit rejeter l'Art de la Médecine par la raiſon qu'il eſt des Médecins ignorans, ou parce qu'on voit mourir des Malades entre les mains d'un Médecin habile.

Au reſte il eſt certain que toute l'Antiquité s'accorde à décrier la phyſionomie de *Socrate.*

Il eſt certain auſſi que tous ſes portraits, quelques différens qu'ils ſoient entr'eux, ſe reſſemblent pourtant juſqu'à un certain point en ce qu'ils ſont tous laids. Ajoutez à cela qu'un homme qui connoîſſoit auſſi bien *Socrate* qu'il s'entendoit à diſcerner le beau du laid, qu'*Alcibiade* en un mot diſoit de lui; „ qu'il reſſembloit à un *Silène* (*) " (comparaiſon qui ſe rapportoit je penſe à la forme du viſage en général) — & il ne reſtera plus le moindre doute ſur la laideur attribuée à *Socrate*, conſidéré dans ſon enſemble.

Et cependant d'après tout ce que nous ſavons de lui, il étoit le plus ſage & le meilleur des hommes.

Nous ne voulons conteſter à préſent ni l'un ni l'autre; ce ne ſera jamais en niant, ou en revoquant en doute des faits certains, ou du moins très-vraiſemblables, que nous chercherons à établir les preuves de nos aſſertions.

Mais il eſt donc prouvé: „ que le meilleur & le plus ſage des „ hommes avoit la phyſionomie d'un idiot & d'un voluptueux? ou pour „ mieux

(*) On ne ſauroit guères, dit *Winkelmann*, avilir davantage la nature humaine, qu'en la préſentant ſous la forme d'un *Silène.*

„ mieux dire, qu'il avoit une phyſionomie groſſière, baſſe, désagréable,
„ rébutante ".

Comment pouvoir rendre raiſon d'un tel contraſte?

I.

La difformité de *Socrate*, atteſtée par la plupart de ceux qui ont parlé de lui, eſt une choſe ſi ſingulière & ſi frappante, qu'on l'a regardée généralement comme une eſpèce de contradiction, d'anomalie dans la Nature. — Or je demande ſi c'eſt-là une preuve pour ou contre la Phyſiognomonie? — il ne faut qu'y réfléchir un moment pour décider la queſtion. —— On s'attendoit préciſément au contraire, on s'étonne de ne pas trouver d'harmonie entre l'extérieur & l'intérieur: & cette attente, cette ſurpriſe, à quoi faut-il l'attribuer?

II.

Si en effet cette diſſonance a été telle qu'on le prétend, elle ne feroit encore qu'une ſeule exception à la règle générale, & par conſéquent elle prouveroit tout auſſi peu contre la Phyſiognomonie, qu'un monſtre à douze doigts prouveroit contre cette vérité: „ les hommes naiſſent avec cinq „ doigts à chaque main". Nous pouvons donc accorder dans ce cas-ci qu'il eſt quelques exceptions très-rares, quelques mépriſes de la Nature, quelques fautes d'impreſſion, ſi je puis me ſervir de ce terme, mais le langage des phyſionomies humaines n'en eſt pas moins intelligible pour cela, tout comme dix ou vingt fautes typographiques qui ſe ſont gliſſées dans un gros volume ne le rendent pas indéchiffrable.

III.

Mais nous avons encore bien d'autres argumens en reſerve, dont voici le principal.

„ Les hommes d'un caractère fortement prononcé, pleins d'énergie, „ & dont les forces agiffent en fens contraire, ont ordinairement dans „ l'enfemble de leur extérieur quelque chofe de défagréable, de dur & „ d'équivoque, bien différent par là même de ce que le Grec, l'Artifte, „ & l'homme de goût nomment *beauté*. Et à moins que d'avoir étudié & „ compris l'expreffion de ces phyfionomies, il eft clair qu'elles doivent „ bleffer l'oeil qui cherche uniquement la beauté". La phyfionomie de *Socrate* doit être rangée dans cette claffe.

I V.

En fuivant l'étude de la Phyfiognomonie, l'Ecrivain Phyfionomifte ne peut affez répéter, „ il faut bien diftinguer les difpofitions du dévelop- „ pement — les talens ou facultés de leur application & de leur emploi — „ les parties folides de celles qui font molles — les traits permanens „ de ceux qui font mobiles": & voilà ce qu'on n'a point obfervé ce femble, en jugeant le vifage de *Socrate*.

Zopyre & *Alcibiade*, *Ariftote* & prefque tous les Phyfionomiftes qui me font connus, prefque tous les adverfaires de la Phyfiognomonie — que dis-je, même la plupart de fes défenfeurs, ont négligé cette diftinction. Il fe peut ainfi que la forme du vifage de *Socrate* ait paru fort laide à des yeux peu exercés, tandis que le jeu de fa phyfionomie offroit les traits d'une beauté célefte.

Un homme né avec les meilleures difpofitions peut s'adonner au mal, & celui qui fembloit n'en avoir que de mauvaifes peut devenir homme de bien.

Quelquefois

Quelquefois il arrive que des talens diſtingués reſtent enfouis, tandis que des talens très-médiocres ſe perfectionnent au moyen de l'application, à un point qui étonne.

Quand les diſpoſitions naturelles ont été très-heureuſes, mais négligées, il n'y a qu'un très-habile Obſervateur qui ſoit capable de les retrouver lorsque le viſage eſt dans l'état de repos.

De même auſſi lorſque les diſpoſitions étoient du nombre de celles qu'on nomme mauvaiſes, il faut un œil des plus exercés pour appercevoir ſur la phyſionomie qu'elles ſe ſont amendées, car les diſpoſitions, les facultés fondamentales de l'homme ſe découvrent plus aiſément dans la forme, dans les parties ſolides & les traits permanens — tandis que leur emploi, ou leur développement ſe diſtinguent mieux dans les traits mobiles & fugitifs. Or celui qui ne s'attache qu'au mouvement de ceux-ci, ſans avoir fait, comme il n'arrive que trop ſouvent, une étude particulière de la forme ſolide du viſage & des linéamens dont l'empreinte y eſt durable, celui-là dis-je, à l'exemple de *Zopyre*, ne diſcernera dans la phyſionomie de *Socrate* ni la bonté & le vrai caractère des diſpoſitions, ni l'amendement de ce qu'elles ſemblent avoir de mauvais, par conſéquent il ne ſauroit manquer de porter un faux jugement.

Il m'importe beaucoup de bien éclaircir cette idée. Suppoſé, comme je le prouverai enſuite, ou plutôt comme chacun pourra s'en convaincre par ſa propre obſervation — ſuppoſé que les grandes diſpoſitions de *Socrate* ſoient ſur-tout exprimées dans la forme du viſage, d'ailleurs groſſière & désagréable — que cette forme, que ces traits permanens n'ayent jamais été étudiés — & que l'œil du Grec, avide ſeulement du beau, ſe ſoit laiſſé prévenir par ce qu'ils avoient de groſſier, de brut & de maſſif — ſuppoſé encore, & cette remarque ne ſauroit échapper à aucun obſervateur, que

l'amendement de ce qui paſſe ordinairement pour mauvais dans les diſpoſitions, ne devienne ſenſible que dans les ſeuls momens où le viſage eſt en action, & il n'en faut pas davantage pour occaſionner une mépriſe, & autoriſer un préjugé déſavorable à la Phyſiognomonie.

V.

J'ai parlé juſqu'ici de bonnes & de mauvaiſes diſpoſitions, mais il eſt néceſſaire que je m'explique avec plus de préciſion ſur ce ſujet.

Un homme, comme je l'ai déjà obſervé, né avec les plus heureuſes diſpoſitions, peut s'adonner au mal, & au contraire celui qui paroît en avoir de très-mauvaiſes peut ſe porter au bien.

Mais à proprement parler, perſonne n'apporte en naiſſant des diſpoſitions moralement mauvaiſes, ou moralement bonnes, c'eſt-à-dire que les hommes ne naiſſent ni vicieux, ni vertueux. Ils commencent tous par être enfans, & l'on n'eſt alors ni méchant, ni bon — on eſt innocent. Peu d'hommes parviennent à un haut degré de vertu, & il en eſt peu auſſi qui portent le vice à l'excès. Presque tous flottent entre les deux extrêmes, & on diroit qu'ils n'ont pas aſſez d'énergie pour s'élever à un degré éminent de vice ou de vertu. Mais de tous ces Etres qui naiſſent innocens, il n'en eſt aucun qui ne ſoit ſujet à pécher, comme à mourir. Nul d'entr'eux ne peut ſe ſouſtraire ni au péché, ni à la mort, car le péché n'eſt autre choſe que le goût des plaiſirs ſenſuels, dont les ſuites ſont l'agitation de l'ame, l'anéantiſſement, ou du moins l'affoibliſſement des forces corporelles. Dans ce ſens, pour le dire en paſſant, la doctrine du péché originel, quoiqu'un objet de plaiſanterie pour notre ſiècle philoſophique, a tous les

caractères

caractères de l'évidence pour le vrai Philofophe, pour le Sage obfervateur de la Nature.

Cependant à parler philofophiquement, c'eft-à-dire clairement & d'après l'expérience, il n'en eft pas moins vrai que tous les hommes, fans excepter même ceux qui arrivent au plus haut degré de vertu ou de vice, ne reçoivent en naiffant qu'une irritabilité & des facultés pûrement phyfiques; ils font portés par inftinct à agir, à jouir de la vie, à étendre leur exiftence, & cet inftinct, confidéré en lui-même comme reffort eft bon, mais de fa nature il n'eft ni *moral* ni *inmoral*.

Si cette irritabilité & cette force font telles qu'à la vue de certains objets, & dans certaines circonftances prefque inévitables, elles conduifent d'ordinaire à des fentimens & à des actions nuifibles au repos & au bonheur des hommes — fi elles font telles que dans l'ordre actuel de la Société & du Monde en général, on ne fauroit guères en attendre que du mal, on doit les appeller alors des difpofitions moralement mauvaifes, & dans le cas oppofé moralement bonnes, lorfqu'il en réfulte pour la Société incomparablement plus de bien que de mal.

Il eft inconteftable d'après une expérience générale que là où il y a beaucoup de force & d'irritabilité naiffent auffi de grandes paffions, dont la plupart produifent des fentimens répréhenfibles, & conduifent à des actions moralement mauvaifes.

Helvetius dit „ que l'abus de la puiffance, (& il en eft ainfi de chaque faculté qu'on poffède) „ eft auffi inféparable de la puiffance, que l'effet de „ la caufe".

„ *Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit*".

Voilà donc dans quel fens on peut dire „ que les difpofitions d'un

 „ homme

„ homme ſont mauvaiſes", ce qui peut ſignifier auſſi „ qu'elles ſont excel-
„ lentes"; car il eſt poſſible qu'il faſſe un bon uſage de cet excès de forces dont communément on abuſe.

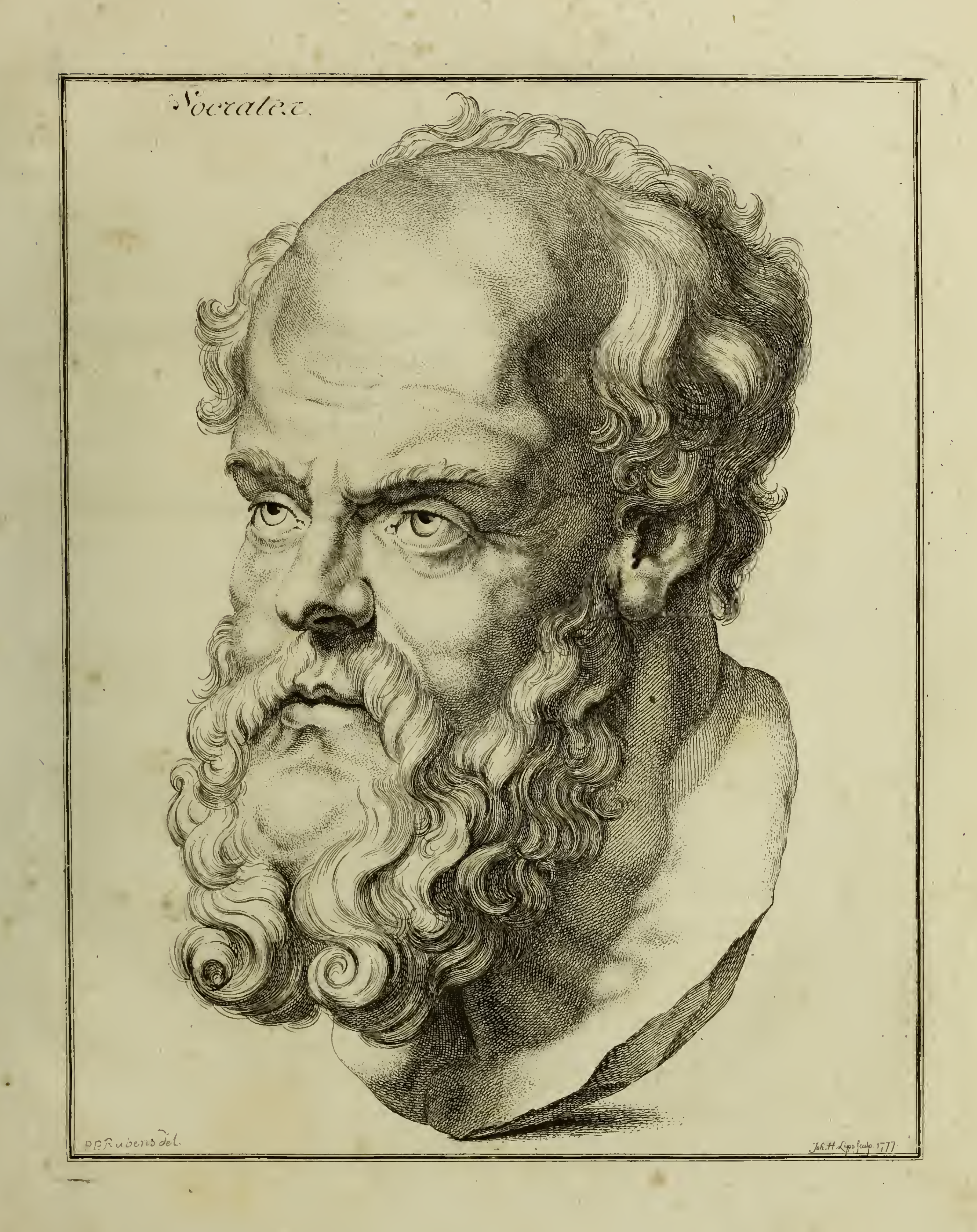
V I.

Appliquons maintenant ce qui vient d'être dit à un portrait de *Socrate*, que nous allons mettre ſous les yeux de nos lecteurs (1).

A juger par cette eſtampe qui eſt d'après *Rubens*, *Socrate* auroit eu aſſurément beaucoup de diſpoſitions à devenir un grand homme. Si l'image eſt reſſemblante, & je penſe que l'original étoit bien mieux encore, *Zopyre* ſe trompoit à coup ſûr en l'appellant ſtupide, & *Socrate* ſe trompoit tout autant, s'il vouloit faire entendre que ſes diſpoſitions naturelles manquoient d'énergie. Il eſt poſſible, & peut-être étoit-ce un effet néceſſaire de la grande maſſe de ce viſage, que ſon eſprit ſi lumineux fut quelquefois comme enveloppé d'un nuage, mais *Zopyre*, ou plutôt un vrai Phyſionomiſte, accoutumé à régler ſes obſervations ſur les parties ſolides du viſage, n'auroit jamais dû, ni pû dire: „ qu'il fut naturellement
„ ſtupide".

Ceux qui ont pû chercher dans la ſtructure de ce front le ſiège de la ſtupidité, & qui ont cru en reconnoître les ſignes dans cette voûte, cette éminence, ces enfoncemens, n'ont jamais étudié la nature du front de l'homme: ils n'ont jamais ni obſervé, ni comparé des fronts. Quelle que ſoit l'influence d'une bonne ou d'une mauvaiſe éducation, d'une ſituation favorable ou déſavantageuſe, & bien que les unes & les autres puiſſent contribuer à rendre l'homme, vertueux ou méchant, un front tel que celui-ci, eſt toujours ſemblable à lui-même quant à la forme & au caractère principal,

(*) Planche III.


Socrates.
P.P. Rubens del.
Joh. H. Lips sculp. 1777

principal, & le vrai Phyſionomiſte ne devroit point s'y méprendre. Oui, dans cette voûte ſpacieuſe habite un eſprit capable de porter le jour dans la nuit des préjugés, & de vaincre une foule d'obſtacles.

D'ailleurs le ſaillant des os de l'œil, les ſourcils, la tenſion des muſcles entre les ſourcils, la largeur du dos de ce nez, l'enfoncement de ces yeux, cette élévation de la prunelle — combien toutes ces parties, conſidérées ſéparément ou dans l'enſemble, ſont expreſſives! combien elles concourent à marquer les grandes diſpoſitions intellectuelles, même des facultés déjà toutes développées & parvenues à leur parfaite maturité. —— Et ce portrait que nous avons devant les yeux, que doit-il être en comparaiſon de ce qu'étoit l'original? —— De cent portraits faits par de bons Peintres, en eſt-il un qui exprime avec exactitude les contours du front? qu'elle eſt même la ſilhouette qui les rende aſſez purement? bien moins encore faut-il chercher de la préciſion dans une eſtampe gravée peut-être d'après la vingtième ou trentième copie.

„ Mais dira-t-on, ce viſage n'a pourtant rien de cette noble ſimplicité, „ de cette aimable franchiſe qu'on admiroit dans l'original? Il eſt clair „ que les yeux ont quelque choſe de faux & qu'on y voit en même temps „ l'expreſſion d'une baſſe volupté".

Je conviens que ces reproches ſont applicables au portrait que j'ai préſenté à mes Lecteurs, mais j'obſerverai en premier lieu: qu'un viſage auſſi énergique annonce que celui qui le porte a un prodigieux empire ſur lui-même & qu'ainſi il peut devenir en uſant de ſa *force*, ce que des milliers d'autres ne ſont que par une ſorte d'impuiſſance.

En ſecond lieu, ce que les contours du Deſſinateur, & les traits du burin ne ſauroient rendre, ſouvent le viſage animé l'exprime, & d'une manière ſi

ſenſible

fenfible qu'on ne peut s'y méprendre. Nous avons déjà dit quelque chofe de pareil en finiffant le fragment qui précède, & nous allons y ajouter quelque détail.

„ Les plus belles formes de vifage font fouvent celles qui cachent les „ plus grands vices. Souvent auffi ce n'eft qu'un feul petit trait qui décèle „ le vice, & ce trait eft d'autant plus difficile à exprimer par le burin, „ qu'il n'eft fenfible que lorsque le vifage eft en mouvement". Il en eft de même des vifages auffi laids, ou plutôt auffi marqués, auffi énergiques que celui de notre *Socrate*: les plus nobles, les plus frappans caractères de fageffe & de vertu ne s'exprimoient fur fa phyfionomie que par de petits traits, fouvent mobiles, & dont la plupart ne pouvoient être apperçus, qu'au moment où l'œil le contemploit.

Les meilleurs portraits de ces fortes de vifages & dont la reffemblance ne frappe qu'à caufe du faillant des traits, font en quelque forte la fatire de l'original. Le portrait de *Socrate* qui nous occupe, pourroit encore paroître reffemblant aux yeux de la multitude, & n'en feroit pas moins une fanglante fatire contre ce Philofophe. Exagérer les traits groffiers, omettre les plus délicats, c'eft la méthode & des fatyriques à gage, & des mauvais peintres de portrait. Je me figure que c'eft prefque toujours ainfi qu'on a peint *Socrate*, & peut-être fon vifage produifoit-il au premier coup d'œil un effet pareil à celui de fes portraits. Ce qu'il avoit de maffif & de fortement prononcé effrayoit ou offusquoit les yeux des Grecs accoutumés aux formes élégantes, au point qu'ils ne voyoient plus *l'efprit* de fa phyfionomie. Et pourroit-on en douter, puisqu'il eft clair qu'ils ne s'entendoient pas à juger du corps de cette phyfionomie, c'eft-à-dire, des contours & de la forme des parties folides.

VII. „ Le

VII.

„ Le viſage qui eſt ſous nos yeux — dira le Phyſionomiſte ſenſé —
„ eſt pour le moins auſſi ſingulier, auſſi remarquable que l'étoit le caractère
„ même de *Socrate*". Cela ſeul devroit faire préſumer „ qu'il y auroit
„ encore moyen ici de ſe réconcilier avec la Science Phyſiognomonique".

Mais ce n'eſt pas tout, & nous avons vu bien davantage. Nous déclarons hardiment: qu'il y a dans cette phyſionomie des traits permanens, ineffaçables, qui déſignent une grandeur extraordinaire, une conſtance difficile à ébranler, & que l'enſemble, tout mauvais que puiſſent être certains traits pris à part, offre l'empreinte d'un caractère capable de réſiſter aux tentations. Ajoutons encore quelques détails à ce que nous avons dit plus haut en faveur du portrait de *Socrate* d'après *Rubens.* — La partie ſupérieure du menton indique la force du jugement, l'inférieure un courage qui approche de l'intrépidité. La nuque épaiſſe & courte eſt, ſelon l'idée générale & adoptée par toutes les nations, la marque d'un eſprit inflexible, l'expreſſion de l'opiniâtreté.

N'oublions pas à préſent que dans les portraits d'un viſage de cette eſpèce, l'omiſſion des traits les plus délicats & les plus animés, jointe à une légère exagération des traits groſſiers, en leur laiſſant une reſſemblance générale, en ôtent cependant l'ame — & nous ne ferons plus ſurpris de trouver quelque choſe d'incohérent dans le viſage de *Socrate*, des traits qui promettent beaucoup, & d'autres qui rebutent.

Qu'il ſeroit aiſé de s'en convaincre ſi l'on pouvoit en appeller à l'original! Ces yeux maintenant ſi fixes auroient un tout autre langage, ſi nous pouvions les voir animés; quels regards pleins de feu ne lanceroient-ils point juſqu'au fonds de nos ames, dans les momens où le divin *Socrate* nous

enfeigneroit à refpecter l'Etre fuprême, à efpérer l'immortalité, ou lorsqu'il nous prêcheroit la modeftie & la fimplicité. — Eft-il poffible d'en douter, pour peu qu'on connoiffe les hommes?

Et cette bouche odieufe — dont on peut prouver que le deffin eft mal fait, puisqu'il y manque des traits dont une bouche naturelle n'eft jamais dépourvue — je vous le demande, Obfervateurs de l'homme, n'auroit-elle pas dans le moment dont je viens de parler, une forme infiniment différente?

V I I I.

Qu'on me permette ici une courte digreffion, une plainte adreffée aux Artiftes.

Les Peintres, les Sculpteurs, les Deffinateurs, chargent d'ordinaire ce qui eft déjà naturellement laid. Pour rendre leur modèle ils femblent choifir de préférence l'inftant fatal où il s'abandonne à l'affoupiffement & à l'ennui; ils s'empreffent à faifir ce moment, parce qu'il eft plus facile alors d'attraper la reffemblance, & qu'on prépare au fpectateur de quoi rire & fe récrier. Ces copies font prefque toujours reconnoiffables, mais elles ne font jamais reffemblantes. Ainfi que les Ecrits fatyriques elles trouvent des admirateurs fuperficiels, mais ce n'eft point pour eux que l'Artifte devroit travailler. L'imitation de la belle nature, voilà le but immédiat qu'il doit fe propofer, & il fera toujours fûr de l'admiration des vrais connoiffeurs. Ces momens heureux de la vraie exiftence de l'ame, où femblable au foleil levant, elle déploie fur le vifage l'éclat d'une férénité célefte, quel eft le Peintre qui fe donne la peine de les chercher, de les attendre? qui *veuille*, ou qui *puiffe* les rendre?

IX. Revenons.

I X.

Rèvenons à *Socrate*. Il déclara: „ que la méditation & des efforts „ ſoutenus, avoient corrigé ſon caractère", & je penſe qu'on *devoit* s'en appercevoir ſur ſon viſage. Mais de quelle manière ce changement s'y exprimoit-il? —— Imperceptible dans les parties *ſolides*, il devenoit plus ſenſible dans les parties molles, mais il étoit ſur-tout remarquable dans l'*action* des parties *molles*, & dans l'*eſprit* de la phyſionomie, auquel le pinceau, & moins encore le burin, ne ſauroit atteindre. Après tout il eſt encore poſſible que *Socrate* ait conſervé un reſte de corruption, dont par conſéquent l'expreſſion ſe retrouvoit ſur ſa phyſionomie; — le plus ſage, le plus éclairé des mortels n'a-t-il pas des momens d'erreur? — le meilleur des hommes eſt-il toujours exempt de paſſion & de vice? & ſi ſes actions ne le rendent pas coupable, ſon cœur eſt-il toujours innocent? — ou bien *Socrate* ſeul doit-il être excepté de la règle générale?

D'après toutes ces conſidérations priſes enſemble, qu'on juge ſi le viſage de *Socrate*, ou l'anecdote qui s'y rapporte, prouve en faveur, ou contre la Science des Phyſionomies?

X.

Au reſte je conviens ſans peine que la ſageſſe divine établit quelquefois ſa demeure dans de ſimples vaſes d'argile, mépriſables aux yeux du monde. Elle réclame des hommages dûs à elle ſeule, & non point à de foibles mortels; elle permet que ſa beauté ſoit méconnue du vulgaire, ou devienne même un objet d'inſulte, afin que le vaſe ne s'élève pas au deſſus des prérogatives qui lui ſont données en partage.

X I.

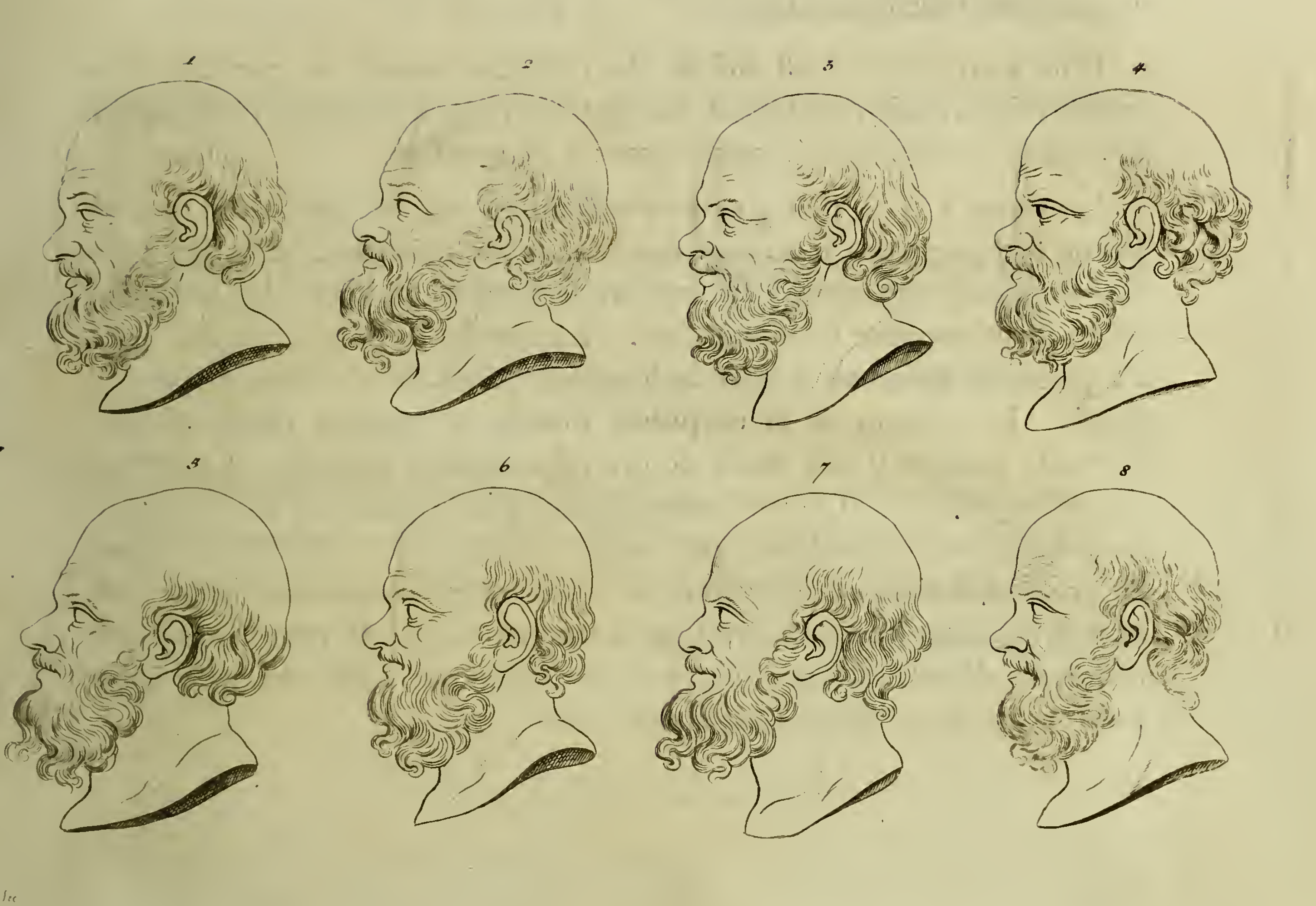
Mais jamais je ne pourrai convenir qu'un amendement réel, une auſtérité de mœurs ſoutenue, une conſtance éprouvée & l'héroïsme de la vertu puiſſent exiſter, & ne pas ſe peindre ſur le viſage, à moins qu'il ne ſoit défiguré par des contorſions volontaires, ou par accident.

Mais à quoi ſert de tant raiſonner ſur *Socrate* qui n'eſt point parmi nous, qui depuis tant de ſiècles eſt au nombre des morts? Si nous pouvions jouir un ſeul moment de ſa préſence, combien ce moment ſeroit déciſif! Mais choiſiſſons lui un pendant parmi nos Contemporains, & voyons qui a la raiſon de ſon côté, le Défenſeur, ou le Détracteur de la Phyſiognomonie.

Montrez-nous le plus ſage & le meilleur des hommes que vous connoiſſiez, & dont la phyſionomie ſoit celle d'un idiot & d'un méchant. —— D'abord vous ſerez longtemps à le chercher, puis quand vous l'aurez enfin trouvé, nous le commenterons d'après nos principes, & ſi vous n'êtes pas forcés d'avouer, ou „ que cet homme n'eſt pas auſſi ſage & auſſi bon „ que vous le penſiez", ou bien: „ que vous découvrez des ſignes mani„ feſtes de ſageſſe & de bonté, que vous n'aviez point apperçus juſqu'alors", je vous donnerai gain de cauſe.



XII.



Toutes ces têtes copiées d'après des antiques font, à ce qu'il paroît, autant de portraits affez reffemblans de *Socrate*, & qui prouvent qu'on peut fe *fier* jufqu'à un certain point aux copies d'un vifage fingulier, & en même temps qu'il faut auffi s'en *défier*.

D'un côté l'on peut dire que ces huit profils ont entr'eux une reffemblance frappante, & il eft vifible que ce font des portraits de la même perfonne. On retrouve dans chacun d'eux la même tête chauve, la même chevelure, un

un nez camus, une concavité près de la racine du nez, & quelque chofe d'épais dans tout l'enfemble.

D'un autre côté s'il eft difficile de raffembler autant de portraits d'un même vifage, auffi reffemblans que ceux-ci, un œil exercé y diftinguera cependant une différence fenfible quant à l'expreffion.

Les fronts 1. 4. 8. font plus perpendiculaires que les autres. Il n'en eft pas un feul parmi les huit, qui foit celui d'un imbécille, mais ces trois font les moins intelligens. Le contour du front & du crâne de la figure 2. eft celui qui annonce le plus de fens. La bouche du même vifage & celle du quatrième défignent le plus de fermeté. Celle du troifième le plus de fineffe. Le contour de la cinquième bouche a quelque chofe de fort fpirituel, mais on y voit moins de génie que dans la feconde. La 6me eft moins expreffive. La 7me accompagnée d'un regard attentif, répond tacitement; elle a quelque chofe de plus malin que la huitième. L'œil du profil ci-deffous eft pitoyable: le front eft plus commun, plus vuide de fens que tous les autres: j'en dis autant du nez & de cette bouche entr'ouverte dénuée d'expreffion. —— Et cependant cette mauvaife copie paffe encore pour une tête de *Socrate*.



DIX-HUITIEME FRAGMENT.

OBSERVATIONS D'UN SAVANT ALLEMAND

SUR LA

PHYSIOGNOMONIE,

avec les remarques & les additions de l'Auteur de ces Fragmens.

„ Je suis aussi convaincu que l'Auteur de cet Ouvrage de la vérité de
„ la Physiognomonie, de la signification de chacun des traits qui
„ composent notre figure, & il me paroît certain que l'ame perce au
„ travers du voile qui l'enveloppe, comme le nud sous la draperie qui le
„ couvre.

„ *Even in the outward shape dawn's*
„ *The high expression of the mind.*

„ Tout dans la nature est enchaîné, par tout on découvre de l'harmonie,
„ des rapports de cause & d'effet, & ces rapports ont surtout lieu entre
„ l'homme extérieur & l'homme intérieur. Combien de choses influent
„ sur nous! nos parens, la terre qui nous porte, le soleil qui nous échauffe,
„ la nourriture qui s'assimile à notre substance, les événemens de notre
„ vie: tout cela sert à former, à modifier l'esprit & le corps, tout laisse
„ dans l'un & dans l'autre une empreinte durable, & le rapport du visible
„ à l'invisible est tel qu'avec un nez tant soit peu différent, *César* n'eut pas
„ été le même César que nous connoissons.

„ D'ailleurs

„ D'ailleurs quand l'ame eſt agitée elle pénètre comme la Lune dans les „ eſprits d'*Oſſian*. Chaque paſſion a ſon langage particulier, qui eſt le „ même par toute la terre & pour tout le genre humain. (Du Levant au Couchant l'envie n'a point l'air gracieux de la bienveillance — ni le mécontentement l'air de la réſignation. Par tout où la patience eſt la même, elle s'annonce par les mêmes ſignes, & il en eſt ainſi de la colère, de l'orgueil & de toutes les paſſions.) „ Il eſt vrai que *Philoctète* gémit autre- „ ment que l'eſclave châtié par ſon maître, & que les anges de *Raphaël* „ ſourient avec plus de nobleſſe que les anges guerriers de *Rembrand;* mais „ la joie & la douleur, quelques variées qu'en ſoient les nuances, n'ont „ chacune qu'un ſeul langage qui leur eſt propre; elles agiſſent ſelon les „ mêmes loix, ſur les mêmes muſcles & les mêmes nerfs; & plus les actes „ de la paſſion ſont répétés, plus elle devient habituelle & dominante, & „ plus auſſi les ſillons qu'elle trace s'impriment profondément".

„ Mais les facultés intellectuelles, les talens acquis, le degré de capacité, „ le genre de vocation & de travail auquel on eſt propre, ſont des choſes „ plus cachées à nos yeux". (J'en conviens, mais auſſi l'expreſſion une fois trouvée, il n'eſt guères poſſible de la méconnoître dans les objets qui la retracent.) „ Un bon Obſervateur découvrira ſans peine l'homme colère, „ le voluptueux, le mécontent, l'orgueilleux, le méchant, le bienfaiſant, „ mais il ne ſaura point déſigner de même le Philoſophe, le Poëte, l'Ar- „ tiſte, ni apprécier les diverſes facultés qui les diſtinguent, & bien moins „ encore pourra-t-il en indiquer la marque & le ſiège, & nous apprendre „ ſi le jugement ſe manifeſte dans l'os de l'œil, l'eſprit dans le menton, „ & le génie poëtique dans le contour des lèvres". (Et cependant j'eſpère, je crois, je ſais, qu'avant la fin du ſiècle où nous ſommes, la choſe deviendra poſſible: je gagerois même que l'habile Auteur de ces obſervations convien-

droit

droit de cette poſſibilité, & que lui-même réaliſeroit mes eſpérances, s'il vouloit conſacrer un ſeul jour à examiner & à comparer une ſuite bien choiſie de caractères remarquables, pris ou dans la Nature, ou dans des portraits reſſemblans.)
„ Nous éprouvons, continue-t-il, certains preſſentimens chaque fois que nous „ rencontrons un perſonnage diſtingué, & plus ou moins nous ſommes tous „ Phyſionomiſtes empyriques; nous croyons appercevoir dans le regard, „ les mines, le ſourire, le méchaniſme du front, ou de la fineſſe, ou de „ l'eſprit, ou de la pénétration. En voyant quelqu'un pour la première „ fois nous nous attendons à lui trouver tel ou tel talent, tel ou tel genre „ de capacité, nous en jugeons d'après un ſentiment confus, & quand ce „ tact s'eſt exercé par un fréquent commerce avec des gens de tout ordre, „ nous devinons ſouvent avec une juſteſſe ſurprenante".

„ Eſt-ce un ſentiment? un ſens intérieur dont nous ſommes pourvus? „ ou bien eſt-ce comparaiſon? induction? conſéquence tirée d'un caractère „ connu & appliquée ſur la foi de quelque reſſemblance extérieure à un „ inconnu? Le ſentiment eſt le bouclier des fanatiques & des inſenſés, „ & quoiqu'il ſoit ſouvent conforme à la vérité, il n'en eſt pourtant ni „ l'indice ni la preuve. L'induction au contraire eſt le jugement fondé „ ſur l'expérience, & c'eſt la ſeule méthode que je veux ſuivre pour étudier „ la Phyſiognomonie.

„ J'accueille tel Etranger avec un viſage riant; j'évite cet autre avec „ une froide politeſſe, ſans que je ſois attiré ou repouſſé par les ſignes de „ quelque paſſion; — mais en examinant plus attentivement, je découvre „ toujours certains traits qui me rappellent ou quelqu'un que j'aime, ou „ quelqu'un que je n'aime pas. Et les enfans ce me ſemble, ſont excités „ par quelque choſe de pareil, lorſqu'on les voit fuir ou careſſer un

„ Etranger; feulement il leur faut moins de fignes qu'à nous; la couleur „ de l'habit, le fon de la voix, fouvent même un mouvement imperceptible fuffit pour les faire fouvenir de leurs parens, de leur nourrice, ou „ de telle autre perfonne qui leur eft connue".

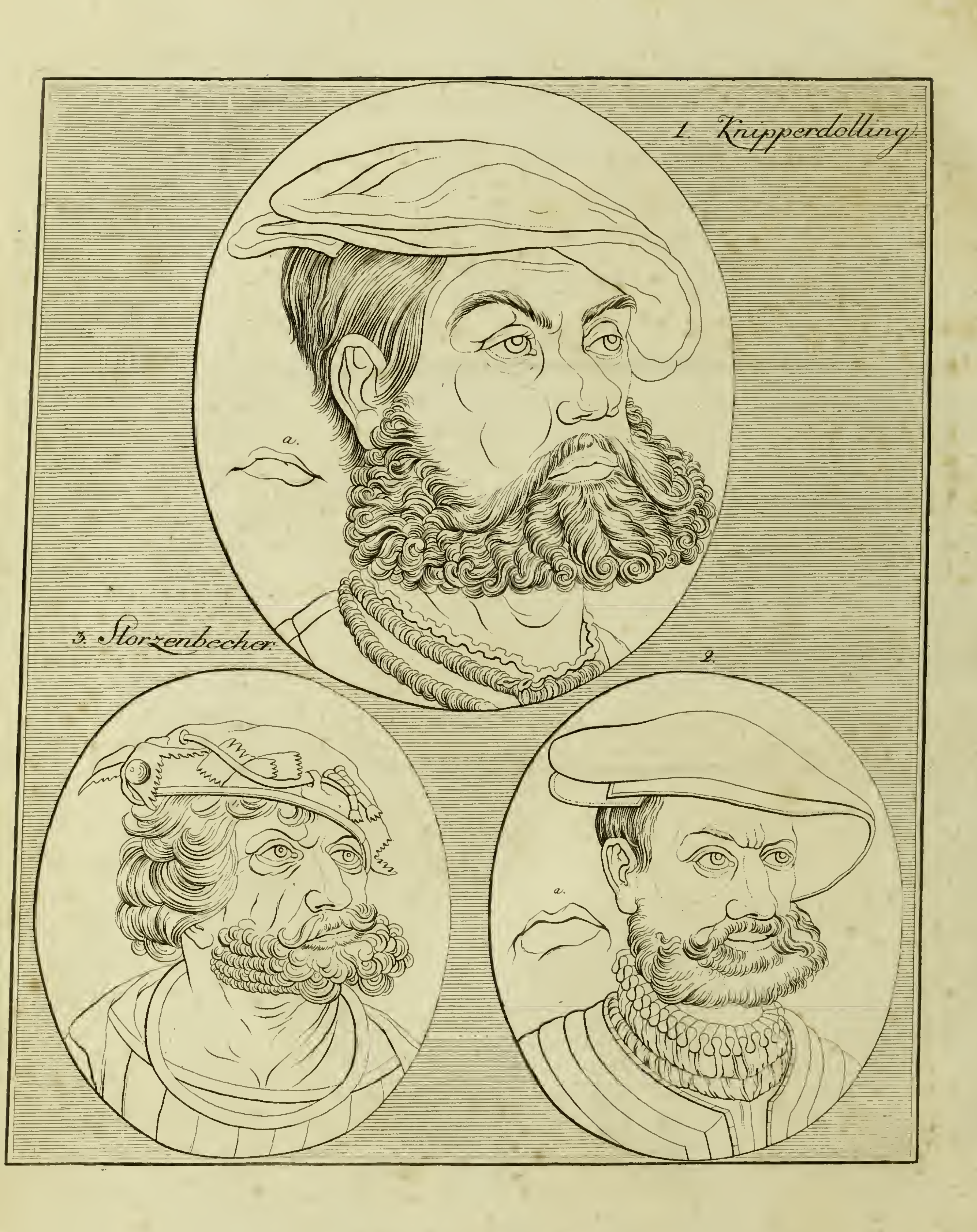
Arrêtons-nous un moment pour confulter fur ce point la Nature ou l'expérience journalière. Notre Auteur a raifon fans doute, ce qu'il dit a fouvent lieu & même plus fouvent qu'on ne penfe d'ordinaire. Cependant je m'engage à démontrer que la Nature & l'Art offrent une multitude de traits & de contours, dont l'expreffion eft intelligible pour l'Obfervateur le moins exercé, & qui font impreffion fur lui indépendamment de toute comparaifon avec des objets connus. Il en eft des phyfionomies comme des fons & des objets en général, les uns nous plaifent, les autres nous bleffent; je crois qu'il ne faut chercher la raifon de ces impreffions contraires que dans la nature de l'homme, dans l'organifation de nos yeux & de nos oreilles. Montrez à un enfant qui n'a pas eu occafion encore de voir beaucoup d'objets, la gueule ouverte d'un lion ou d'un tygre, & le vifage fouriant d'un homme de bien, à coup fûr il frémira à la vue de l'un, & répondra au fourire de l'autre par un fourire femblable, non d'après une comparaifon raifonnée, mais par un fentiment naturel & primitif: il écoutera de même avec plaifir une mélodie agréable, tandis qu'un bruit éclatant le fera fouffrir. Dans ces deux cas il ne fauroit être queftion ni de réflexion, ni de comparaifon. Quelques exemples mettront cette vérité dans tout fon jour.



Ce n'eſt point par comparaiſon que ces viſages produiſent des effets divers ſur tous ceux qui les regardent, ſoit homme, ſoit enfant; l'impreſſion qu'ils cauſent eſt ſubite & précède tout raiſonnement. Il n'eſt perſonne à qui ces viſages puiſſent plaire également, perſonne qui crût pouvoir les déſigner par une épithète également applicable à tous. Chacun au premier coup d'œil trouvera celui du milieu *a* bien plus agréable que *b* qui eſt à ſa droite; tout le monde s'accordera ſans doute à donner à *c* la préférence ſur *d*, & ſans faire aucune comparaiſon avec d'autres viſages connus, on ſera ſûr qu'il ne faut pas chercher dans *e*, *f*, *g*, le même degré de bon ſens, de prudence & de ſageſſe. S'il falloit abſolument ſe décider pour l'un des trois, un ſentiment naturel, ſubit & vrai, qui précède de bien loin le raiſonnement, fixeroit nôtre choix ſur *f*.



Ici encore ce n'eſt point comparaiſon avec telle phyſionomie qu'on a vu précédemment, mais c'eſt un ſentiment primitif, ſubit, général & très fondé, qui détourne tout homme qui a les yeux & le jugement ſains, d'accorder ſa confiance & ſon amitié, à des viſages ſemblables à l'un des trois qu'on repréſente ici. Ils ne plairont à perſonne, depuis le connoiſſeur le plus habile & le plus exercé juſqu'à l'enfant à la mamelle. Quant aux *noms* qui leur conviennent, il faut ſans doute pour les appliquer, avoir étudié & comparé les hommes, mais leur caractère obſtiné, avare, faux & dur, ſuffit indépendamment des noms, pour rebuter tout à la fois & l'homme le plus ſenſible & l'homme le plus indifférent.


1. Knipperdolling.
a.
3. Storzenbecher.
2.
a.

Ces portraits de *Knipperdolling*, Fanatique furieux & ſanguinaire, & de *Storzenbecher*, fameux Corſaire, annoncent auſſitôt qu'on les voit, des caractères durs, féroces, énergiques, incapables de toute affection douce. A leur approche on croit ſe ſentir transporté dans une atmoſphère épaiſſe où l'on reſpire avec peine. Jamais nous ne ſerons portés à nous fier à de tels viſages pour l'amour des viſages eux-mêmes, quand nous n'en euſſions jamais vu auparavant qui leur reſſemblaſſent.

Rien chez eux ne nous invite à leur communiquer nos beſoins, rien ne nous en fait attendre des conſolations, des ſecours, ou ſeulement de l'intérêt à ce qui nous concerne. Tout, juſqu'à la barbe, porte un caractère de dureté & d'inflexibilité. J'oſerois preſque dire que la bonté n'a jamais imprimé ſur ces viſages la plus légère trace, & la ſcélérateſſe y eſt ſi frappante, qu'on ne ſauroit les voir ſans éprouver un ſentiment de haine ou d'effroi.

J'obſerverai en paſſant que l'œil gauche du N°. 1. exprime beaucoup de ſenſualité, le nez de l'habileté & une fierté inſolente, la bouche du mépris & une aſſurance fondée ſur le ſentiment de ſa propre force. Dans la bouche *a* deſſinée à côté de la tête 1. du dédain, mais ſans aucune expreſſion d'énergie, & dans la bouche *a* de la ſeconde figure, un mélange de mépris, de légéreté & d'indolence. La bouche 2. porte l'empreinte de la méchanceté & de la fourberie, & la troiſième celle de la cruauté.

Quand

PLANCHE IV.

Quand la foibleſſe, l'innocence & la bonté ſe trouvent réunies comme dans le profil ci-joint, quand la modeſtie & l'humilité courbent ainſi la tête, quel cœur ne ſe ſent ému & attiré? En faut-il plus pour lui faire goûter le plus noble plaiſir dont il eſt ſuſceptible, celui d'éprouver & de communiquer des affections douces.

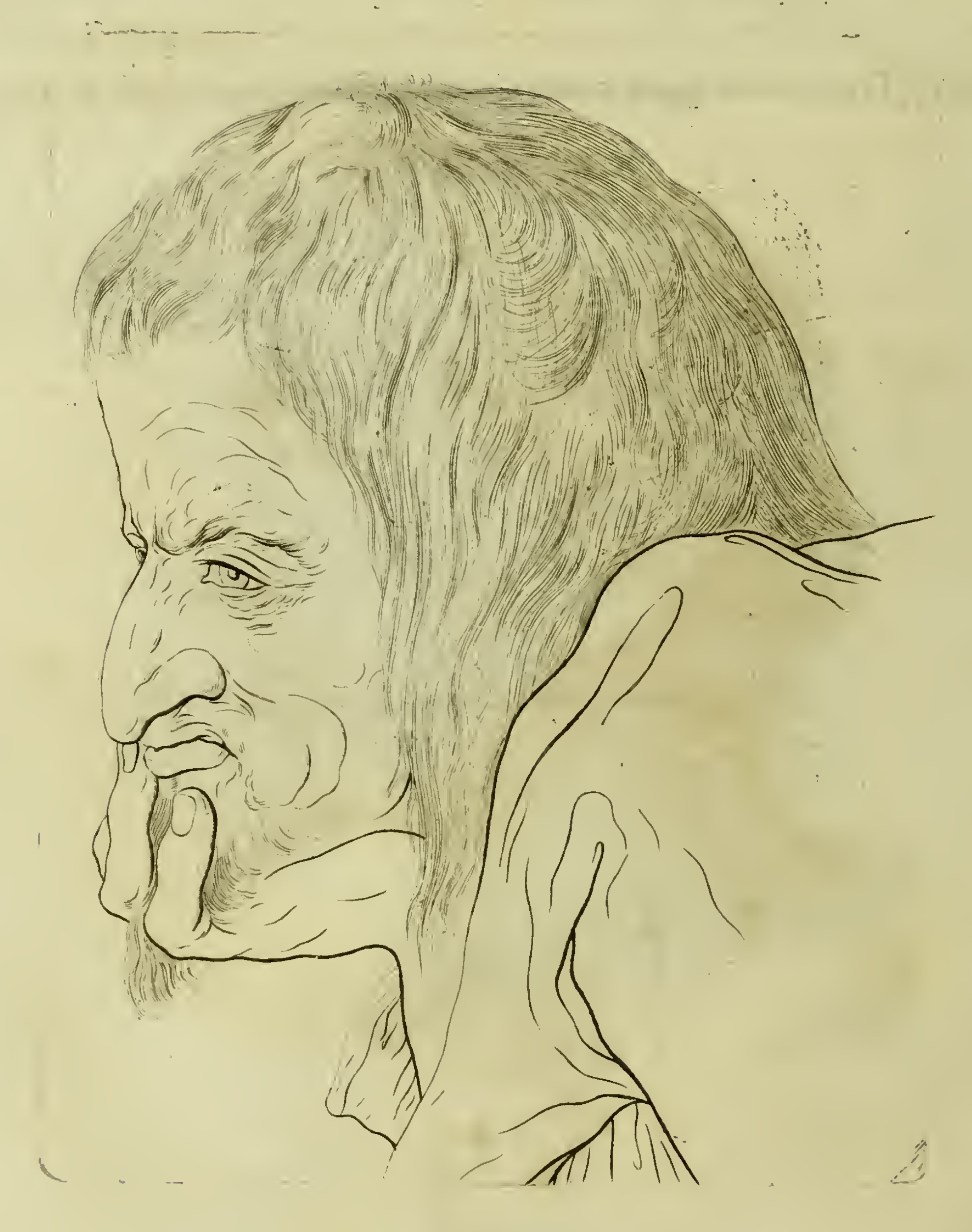


A peine y auroit-il quelqu'un qui à la première vue de l'original de ce portrait & avant qu'il eut dit un ſeul mot, ne ſe ſentit gêné, ou importuné en quelque ſorte par ſa ſeule préſence. Ce viſage ne ſauroit nous plaire au *premier* coup-d'œil, & même il n'y parviendra pas lorſqu'après des obſervations réitérées, nous aurons découvert que malgré la rudeſſe de l'enſemble, l'œil & le front pourroient annoncer de l'eſprit & du ſavoir-faire.



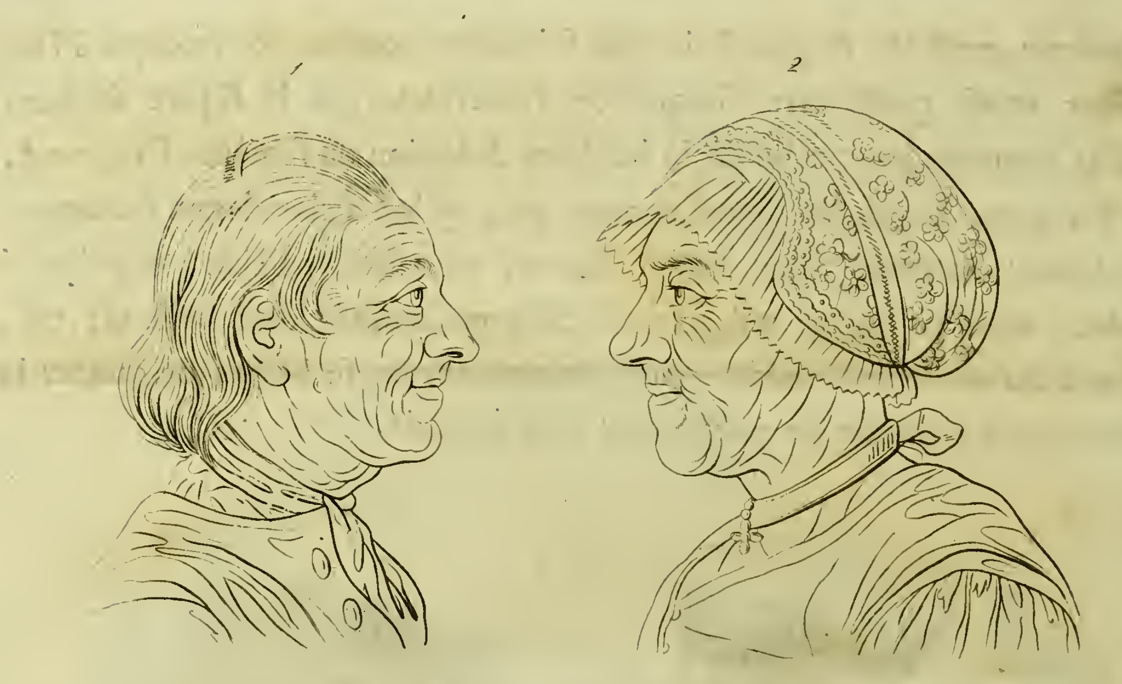


Quand perſonne ne nous auroit dit que ce portrait eſt celui de *Judas Iſcariot* d'après *Holbein*, quand nous n'aurions jamais vu aucun viſage qui lui reſſemblât, un premier ſentiment nous avertiroit d'abord qu'on n'en peut attendre ni généroſité, ni tendreſſe, ni nobleſſe d'ame. Le *Juif ſordide* nous choqueroit lors même que nous ne pourrions ni le comparer, ni lui donner un nom. Ce ſont là autant d'oracles du ſentiment.



Quelque groſſière & peu finie que ſoit cette bouche, & quoique l'Obſervateur exact puiſſe être choqué de l'intervalle qui la ſépare du nez, qu'on la compare avec celle de la huitième Addition du ſeizième Fragment, & qu'on juge, ou plutôt qu'on ne juge pas, qu'on s'abandonne ſeulement au ſentiment naturel. Une ſageſſe douce, un eſprit paiſible, une bonté réfléchie, voilà ce qu'un œil attentif diſtingue auſſitôt dans celle-ci; oui, pour peu qu'on ſe laiſſe guider par le ſentiment, on ſe hâtera de quitter la première pour s'arrêter de préférence à la ſeconde.



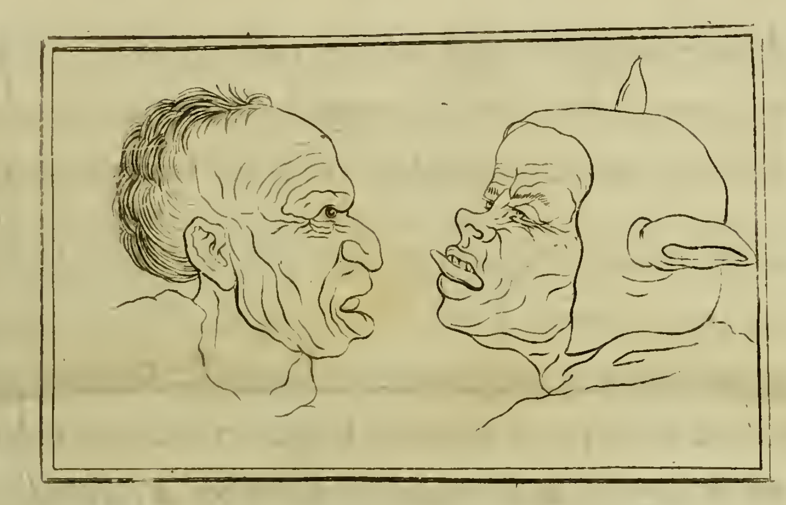


De même qu'il eſt un langage de la Nature intelligible à tous les êtres ſenſibles, de même qu'un enfant eſt affecté par les pleurs d'un autre enfant, de même auſſi nous ſommes pénétrés à la vue de ce couple, du ſentiment de ſon honnêteté. Ici ce n'eſt point la beauté qui nous ſéduit par ſes charmes; mais la bonhommie, la bonne humeur & l'envie d'obliger ſont parlantes ſur ces phyſionomies, & leur langage ſe fait entendre immédiatement à nos ames.

Il ſuffit auſſi de jetter un coup-d'œil ſur le viſage de cette jeune perſonne, dont le deſſin eſt cependant un peu manqué, pour qu'un ſentiment intérieur nous avertiſſe qu'il n'y a nulle raiſon de s'en défier.









Qu'on me pardonne cette ſuite de contraſtes que je préſente à mes Lecteurs. C'eſt ainſi ſeulement qu'on peut & qu'on doit parvenir à ſe convaincre que le ſentiment phyſiognomonique eſt la première baſe de la Science des Phyſionomies, qu'il eſt antérieur à toute expérience, à toute comparaiſon & à tout raiſonnement. Ici encore ſeroit-il néceſſaire de les conſulter? Un ſentiment immédiat ne décide-t-il pas du caractère qu'expriment ces viſages ſi prodigieuſement différens? La bonté qui ſe remarque ſur les uns ne doit-elle pas nous plaire, autant que l'atrocité peinte ſur les autres doit nous révolter?



Maintenant & une fois pour toutes, me voilà je penſe, d'accord avec mes Lecteurs ſur ce point. —— La Nature parle immédiatement à la Nature. La forme parle à l'œil, de même que les cris & le chant frappent l'oreille.

„ Ainſi, (pourſuit notre Auteur) ce n'eſt pas ſeulement l'effet du tact — (je conviens ſans peine qu'un ſecond ſentiment s'aſſocie au premier, & qu'auſſitôt que nous avons la conſcience de celui-ci, ſe forme un jugement raiſonné.) „ Ainſi ce n'eſt pas ſeulement l'effet du tact, c'eſt ſur des raiſons „ très-fondées qu'en voyant un homme qui reſſemble à *Turenne*, je le ſuppoſe „ plein de ſagacité, calme & réfléchi lorſqu'il trace des plans, & ardent „ dans l'exécution. Si je vois trois hommes, & que je retrouve dans le „ premier les yeux de *Turenne* en même temps que ſa prudence; dans le „ ſecond ſon nez & ſon grand courage, dans le troiſième ſa bouche (*) „ & ſon activité, j'aurai découvert le ſiège de chacune de ces qualités, & „ chaque fois que j'appercevrai le même trait; je ſerai en droit de répéter „ le même jugement. Que n'a-t-on commencé depuis des ſiècles à étudier „ la forme humaine, à claſſifier les traits caractériſtiques, à les aſſortir ſelon „ leurs nuances, à fixer par le deſſin les inégalités, les lignes & les rapports „ les plus remarquables, à commenter chaque fragment; nous aurions à „ préſent l'alphabet du genre humain, alphabet plus volumineux que celui „ des Chinois, & qu'il ne s'agiroit plus que de conſulter, pour trouver „ l'explication de chaque viſage.

„ Quand

(*) Notre Auteur oublioit dans ce moment, que là où ſont les yeux de *Turenne*, ſe trouvent ſûrement auſſi ſon nez & ſa bouche. La Nature ne travaille point comme un Compoſiteur d'Imprimerie. —— Elle forme un tout d'un ſeul jet.

„ Quand je conſidère que l'exécution d'un tel ouvrage élémentaire n'eſt „ pas abſolument impoſſible, j'en attends de plus grands effets encore que „ *M. Lavater* lui-même. Je me figure alors une langue ſi riche, ſi correcte, que „ ſur une ſimple deſcription en paroles on pourra retracer une figure; qu'un „ tableau fidèle de l'ame indiquera auſſitôt le profil du corps; que le Phyſio-„ nomiſte fera revivre par une ſorte de Palingénéſie les grands hommes dont „ les *Plutarques* anciens & modernes auront célébré la mémoire, & qu'il lui „ ſera facile d'eſquiſſer un idéal pour chaque emploi de la Société. (On ne ſauroit mieux dire — & ſoit que l'Auteur plaiſante, ou qu'il parle ſérieuſement, c'eſt là ce que j'oſe attendre au moins en partie, du ſiècle prochain. Cette idée n'eſt point chimérique, & je me propoſe en parlant des *lignes de la phyſionomie*, de hazarder quelques eſſais qui tendront à la réaliſer.)

„ C'eſt de pareils idéals que ſeront garnis à l'avenir les Cabinets des „ Princes; & celui qui viendra ſolliciter un emploi auquel il n'eſt point „ propre, devra ſe réſigner ſans murmure, s'il eſt évident qu'un des „ traits de ſon viſage (*) l'exclut de la place qu'il ambitionne". (Riez ou ſouriez, amis & ennemis de la vérité, il n'eſt pas moins ſûr que la prédiction doit s'accomplir). „ Je me figure ainſi un monde nouveau, d'où l'erreur „ & la fraude ſeront à jamais bannies". (Elles le ſeroient ſi la Phyſiognomonie devenoit une croyance générale, ſi tous les hommes pouvoient devenir obſervateurs, ſi le beſoin de diſſimuler n'inventoit toujours de nouveaux artifices, capables d'égarer le Phyſionomiſte au moins pour un temps &c. &c.)" Reſte à ſavoir enſuite ſi nous en ſerions plus heureux"?

„ (Il

(*) Voyez par exemple, les têtes de la page 187: les figures *b. d. g.* auroient été ſûrement exclues, ſeulement à cauſe du nez.

(Il n'en faut pas douter, quoique d'un autre côté le combat actuel de la bonne foi & de la vertu contre la rufe & le vice, opère le développement de toutes les facultés de l'homme, déifie fi j'ofe m'exprimer ainfi, la vertu humaine, & l'élève jufques au Ciel d'où elle tire fon origine.) „ La „ vérité, continue notre Auteur, doit toujours éviter les extrêmes. Atten- „ dons beaucoup de la Science des Phyfionomies, mais cependant n'en „ exigeons pas trop. Je me vois encore affailli d'une foule d'objections, „ dont plufieurs font très-embarraffantes. Eft-il bien vrai qu'il y aît „ tant d'hommes qui fe reffemblent? ou bien cette reffemblance apparente „ n'eft-elle pas le plus fouvent une impreffion générale qui s'évanouit à un „ examen plus attentif? furtout lorfqu'il s'agit de comparer féparément un „ trait à un autre".

„ N'arrive-t-il jamais qu'un trait foit en oppofition avec un autre? qu'un „ nez *timide* fe trouve placé entre des yeux qui annoncent le courage"? (Je ne me rappelle pas, fi j'en excepte les accidens extraordinaires, d'avoir remarqué des traits contradictoires dans les parties folides, ou fufceptibles d'un contour bien prononcé, mais j'ai vu très-fouvent de la contradiction entre les parties molles & folides — comme auffi entre la forme originelle des parties molles & la fituation où nous les voyons. — On pourroit, par exemple, nommer forme originelle celle que conferve un corps mort, qu'une maladie violente n'a point exténué.)

„ Eft-il bien décidé d'ailleurs que la reffemblance des formes fuppofe „ auffi toujours celle des ames? C'eft dans les familles que la reffem- „ blance des vifages eft furtout frappante, & néanmoins on y remarque „ fouvent une très-grande différence entre les caractères. J'ai connu des „ jumeaux qui fe reffembloient au point qu'on prenoit fouvent l'un pour

„ l'autre,

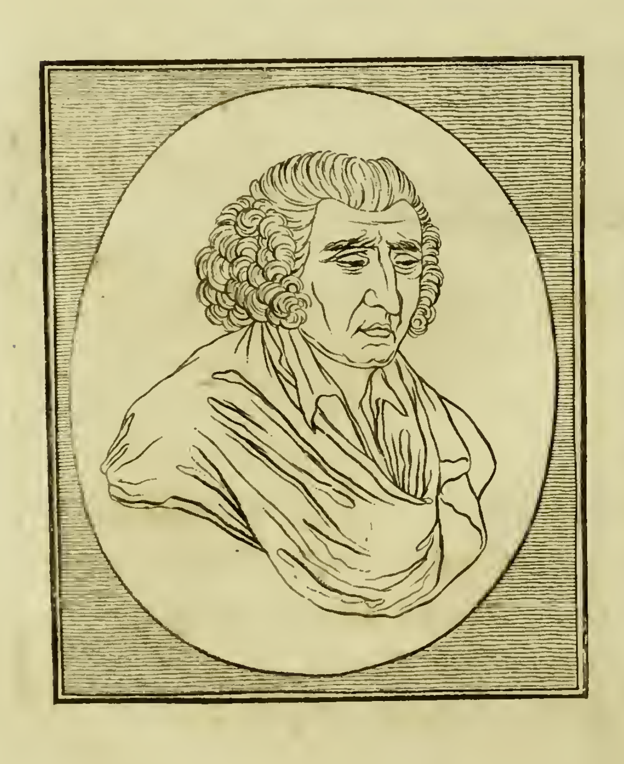
„ l'autre, & qui n'avoient pas au moral un ſeul trait de conformité". (Si cela eſt exactement vrai, je renonce à la Phyſiognomonie, & donne à celui qui m'en convaincra un exemplaire de cet Ouvrage avec cent deſſins phyſiognomoniques. Je ne veux pas ſeulement être mon propre juge, & j'en appelle à la déciſion de notre Auteur lui-même: qu'il choiſiſſe trois perſonnes pour examiner le fait; s'il eſt vérifié, j'aurai perdu — mais il nous faudra ſurtout des ſilhouettes *bien exactes* de ces frères jumeaux. Quant à moi, je proteſte ſur mon honneur, que je n'ai découvert nulle part l'ombre d'une pareille contradiction.)

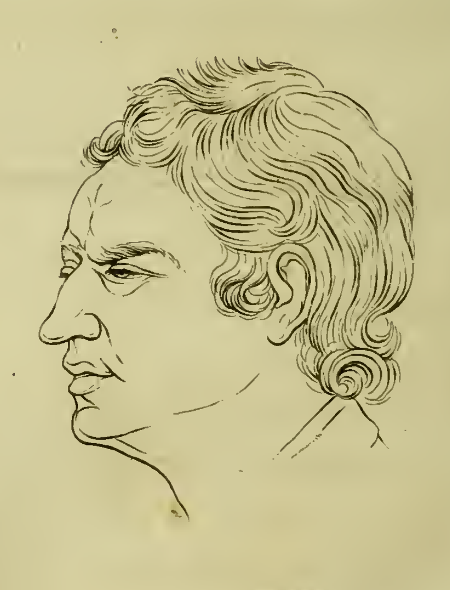
„ Que penſer enfin de cette foule d'exceptions qui pour ainſi dire
„ étouffent la règle? Je vais en citer quelques-unes d'après mes propres
„ obſervations. Voyez *Samuel Johnſon*, il a l'air d'un porte-faix; ni le
„ regard — ni un ſeul trait de la bouche, n'annoncent un eſprit pé-
„ nétrant, un homme verſé dans les Sciences".

(Une autorité auſſi reſpectable que celle de notre Auteur devroit me fermer la bouche, & me faire croire que „ puiſqu'il l'a vu ainſi, c'eſt moi „ qui me trompe". Mais d'où vient que dans le cours de plus de ſix années d'expérience, je n'ai pas trouvé un ſeul exemple de cette eſpèce? Souvent il m'eſt arrivé, & ſur-tout dans les premiers temps de ma carrière phyſiognomonique, de ſuppoſer du ſens & de l'eſprit à des gens qui en étoient entièrement dépourvus, mais je n'ai jamais pris que je ſache, un homme ſenſé pour un idiot. Tant il eſt vrai que les ſignes de l'eſprit ſont frappans & infaillibles; mais au lieu de toutes ces proteſtations, qui n'ont de garant que ma ſeule probité, préſentons deux têtes de *Johnſon*.

Celle

Celle qui eſt à gauche, deſſinée peut-être d'après la quatrième copie, me paroît aſſez mal faite, & cependant ſelon moi, c'eſt-à-dire, d'après des obſervations que chacun peut répéter quand il voudra — elle porte le caractère d'un profond penſeur. Ces ſourcils formant deux lignes horizontales ſous un front étroit, ce nez qui s'incline vers le bas, le contour de cette bouche fermée, la forme de ce menton, ces yeux entr'ouverts, cet air réfléchi — en un mot tout offre à mon avis, les ſignes de la ſagacité & de la méditation. — Le profil de la ſeconde vignette n'eſt pas moins caractériſtique. Tout y eſt en harmonie, depuis le front juſqu'au menton. — Si on ne voyoit de ce viſage que le front, ou l'œil, ou le menton — on reconnoîtroit dans chacun de ces traits pris ſéparément, l'expreſſion d'un ſens exquis — & combien plus la retrouve-t-on dans l'enſemble!)





„ La phyſionomie de *Hume* (continue notre Auteur) étoit des plus „ communes". (C'eſt l'idée qu'on s'en eſt formée généralement; mais je crois pouvoir ſuppoſer, que la mine ou le jeu des traits, objet ordinaire de la plupart des obſervations & déciſions phyſiognomoniques, aura éclipſé la phyſionomie fondamentale, le contour & la voûte du front, par exemple, auxquels peu de perſonnes font attention — & cela ſeul peut rendre raiſon du jugement qu'on a porté ſur *Hume.*)

„ *Churchill* ſembloit avoir paſſé ſa vie à garder des troupeaux; *Goldſmith* „ avoit l'air niais, & le regard ſi peu animé de *Strange* ne décèle point „ l'Artiſte". (Ce regard dénué d'expreſſion eſt aſſez commun aux grands Artiſtes. Il faut diſtinguer entre l'Artiſte & l'homme de génie. La froideur eſt l'apanage de l'Artiſte qui n'eſt qu'Artiſte.) „ Diroit-on que „ *Wille* avec autant de feu paſſe ſa vie à tirer des parallèles?" (Il eſt poſſible de réunir beaucoup de vivacité à beaucoup de ſang froid. C'eſt une obſervation que divers exemples m'ont confirmée; elle paroît contradictoire, mais elle ne l'eſt point. Il eſt rare de trouver de la chaleur chez ceux qui ſont vifs, emportés, hardis dans leurs réſolutions, expéditifs dans leurs affaires; rien de plus froid que ces ſortes de gens, à moins qu'on ne les prenne dans leurs momens de vivacité. Or le ſtyle & le viſage de *Wille* ont parfaitement ce caractère, ſi toutefois le portrait en profil que j'ai vu de lui, eſt reſſemblant.

„ Nous connoiſſons tous un Peintre des Graces, que l'on prendroit plutôt „ pour un Juge ſévère accoutumé à dicter des arrêts de mort". (Je comprends maintenant, me diſois-je à moi-même lorſqu'on me fit voir ſon portrait, pourquoi les tableaux de ce Peintre célèbre ſont ſi peu de mon goût, pourquoi je trouve ſi peu d'ame dans ſes compoſitions les plus brillantes.)

„ J'ai vu (c'eſt notre Auteur qui parle) un criminel condamné à la roue „ pour avoir aſſaſſiné ſon bienfaiteur, & ce monſtre avoit le viſage ouvert „ & gracieux comme un Ange du *Guide*. Il ne feroit pas impoſſible de trou- „ ver aux galères des têtes de *Regulus*, & des phyſionomies de *Veſtales* dans „ une maiſon de force". (Voilà ce que je puis même affirmer, & en partie d'après ma propre expérience. Mais quelques déteſtables que ſoyent les paſſions qui ont dominé ceux qui offrent de pareils contraſtes, je crois toujours qu'elles agiſſoient ſur des caractères qui n'étoient pas foncièrement méchans. Un homme heureuſement né, dont l'organiſation eſt délicate & dont les fibres s'irritent aiſément, peut dans certains momens ſe laiſſer entraîner à des crimes atroces qui le feroient paſſer aux yeux du monde pour le plus abominable des mortels. Et cependant il eſt poſſible qu'il ſoit au fonds bien plus honnête & bien meilleur que cent autres qui paſſent pour gens de bien, & qui feroient incapables des forfaits qui nous obligent à le condamner. Qui pourroit ignorer que ſurtout chez les perſonnes délicatement organiſées la vertu la plus éminente avoiſine ſouvent le crime le plus odieux?)

„ Montrez-les moi ces perſonnes, répondra l'Auteur des Eſſais Phy- „ ſiognomoniques; je les commenterai comme j'ai commenté *Socrate*; „ car un petit trait qui d'abord n'aura point été apperçu, expliquera „ peut-être ce qui nous paroît une énigme.

„ Mais d'après cette méthode ne trouverons-nous pas dans le commentaire „ bien des choſes qui n'ont jamais exiſtées dans le texte"? (Cela pourroit arriver, ſans que j'en euſſe l'intention. Je conviens également qu'avec une bonne phyſionomie on peut commettre une action digne de blâme. Mais d'un côté, cette phyſionomie ne ſera plus ſi bonne dans le moment de la faute; de l'autre, celui qui la commet fera toujours cent bonnes actions pour une mauvaiſe.)

„ On

„ On nous dit de juger d'un caractère inconnu d'après un caractère con-
„ nu; mais eſt-il ſi facile de bien connoître l'homme, quand il ſe cache
„ dans les ténèbres, quand il s'environne de contradictions, & qu'il eſt
„ tour à tour l'oppoſé de ce qu'il étoit? Qu'il eſt rare de trouver celui
„ dont on peut dire:

„ *Qui qualis ab initio proceſſerit & ſibi conſtet*".

(Vérité importante, qui renferme une grande leçon pour le Phyſionomiſte.)
„ Si nous ne connoiſſions d'*Auguſte* que ſa clémence envers *Cinna*, de
„ *Cicéron* que l'hiſtoire de ſon Conſulat, quels hommes ne ſeroient-ils pas
„ à nos yeux! *Eliſabeth!* quelle figure majeſtueuſe entre les Reines, &
„ combien elle ſe rabaiſſe en jouant le rôle d'une coquette ſurannée!
„ *Jaques II.* brave à la tête des Armées, & lâche ſur le Trône; *Monk* le
„ Vengeur de ſon Roi, & l'Eſclave de ſa femme; *Algernoon*, *Sidney* &
„ *Ruſſel* Patriotes dignes de l'ancienne Rome, & cependant vendus à la
„ France! *Bacon*, le père de la Philoſophie, n'eſt pas un Juge incorrupti-
„ ble! De pareilles découvertes inſpirent une ſorte d'effroi; on eſt tenté
„ de fuir les hommes, de renoncer à leur commerce, à leur amitié. Et
„ ſi ces ames de caméléon ſont alternativement mépriſables & généreuſes,
„ ſans que la forme extérieure change pour cela, à quoi donc nous ſert la
„ forme?"

(Elle ſert à montrer ce que les hommes pourroient & devroient être — de même que la mine ou l'air du viſage déſigne ce qu'ils ſont à l'inſtant où ils agiſſent. Le viſage dans l'état de repos indique la meſure de leur force, & le jeu des traits l'emploi qu'ils en font. Quelquefois peut-être l'expreſſion de leurs foibleſſes eſt-elle à l'enſemble du caractère ce que les taches du Soleil ſont à l'égard de cet aſtre — l'œil ne peut les découvrir qu'armé

d'un télefcope.) „ D'ailleurs nos jugemens ne fe reffentent-ils pas trop „ du milieu par lequel nous fommes accoutumés à voir" ? (Oui, fans doute.) „ *Schnellfungus* n'apperçoit les objets que par un verre obfcur; un autre „ les contemple au travers d'un prifme: bien des gens ne confidèrent les „ vertus que dans un miroir conique, & les vices que par un microfcope". (Rien de mieux exprimé; cependant le même cas a lieu dans tous les jugemens prononcés fur les actions morales; dira-t-on pour cela qu'il n'y a point de Morale?) „ *Swift*, j'en fuis fûr, auroit écrit une Phyfiognomonie bien différente de celle de *Lavater*".

„ Et quelle riche matière d'obfervations nous refte encore! Par exemple „ les phyfionomies nationales; toutes ces familles fi variées qui partagent „ la nombreufe poftérité d'Adam. Depuis l'Efquimau jufqu'au Grec, „ combien de nuances! L'Europe, la feule Allemagne offre des diverfités qui ne fauroient échapper à l'Obfervateur. Des têtes qui portent „ l'empreinte de la forme du Gouvernement, car c'eft toujours elle qui „ achève notre éducation; des Républicains fiers des loix qui fondent leur „ fûreté; des Efclaves orgueilleux, contens de l'oppreffion qu'ils fubiffent, „ parce qu'ils peuvent opprimer à leur tour; les Grecs du fiècle de *Périclès*, „ & les Grecs fous *Haffan-Pafcha*; les Romains du temps de la République, „ fous les Empereurs, & fous les Papes; les Anglois fous *Henri VIII.* & „ fous *Cromwel*; les foi-difans Patriotes *Hampten*, *Pym* & *Vane*, voilà des „ objets qui m'ont toujours frappé".

Je ne faurois exprimer le plaifir que m'ont fait ces réflexions écrites avec tant d'efprit & d'énergie. L'Auteur, que fans le vouloir j'ai eu le malheur d'offenfer, s'eft acquis des droits fur ma reconnoiffance en me permettant de publier cet Ecrit. Je voudrois entendre fouvent des objections

objections faites dans le même esprit, & recevoir des directions & des avis exprimés du même ton. —— Faut-il demander pardon à mes Lecteurs, d'avoir inséré ce morceau, ou plutôt ne dois-je pas m'attendre que la plupart souhaiteront que j'en eusse souvent de pareils à leur offrir.

Je joins à celui-ci un squelette du visage de l'Auteur: quelqu'imparfait que soit ce dessin, on y reconnoîtra les signes infaillibles de l'esprit d'observation. Remarquez sur-tout ce front étroit & ferme penché en arrière, le calme & l'énergie de l'ensemble.



DIX-NEUVIEME FRAGMENT.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR LES OBJECTIONS CONTRE LA PHYSIOGNOMONIE.

J'ai balancé quelque temps ſi je parlerois ou non dans le premier volume de cet Ouvrage, des objections que l'on fait contre la Science des Phyſionomies. Quelques amis dont je reſpecte les lumières me le déconſeilloient; mais tout bien conſidéré, il m'a paru juſte de venir au ſecours du Lecteur qui cherche la vérité, & de l'aider à ſortir de l'embarras où le jettent pluſieurs des objections qu'il entend répéter journellement.

Celles qu'on peut faire contre la vérité d'expreſſion des traits du viſage, ſont innombrables. Une grande partie d'entr'elles me paroiſſent aiſées à détruire; d'autres au contraire offrent de grandes difficultés à celui qui veut y répondre, ou plutôt cette réponſe eſt juſqu'à préſent impoſſible.

Avant de paſſer aux détails, j'établirai quelques obſervations générales, qui peſées avec ſoin, ſerviront à réſoudre une partie des difficultés.

On peut alléguer des objections inſolubles contre les vérités les plus inconteſtables: on en peut faire contre les faits les mieux atteſtés, ſans que la certitude de ceux-ci en ſoit ébranlée.

A

A l'exception des Mathématiques, il n'eſt point de Science qui n'aît ſon côté foible; pourquoi donc la Science des Phyſionomies n'auroit-elle pas le ſien, elle qui ſort à peine du berceau?

Pour ne citer qu'un ſeul exemple parmi tant d'autres qui ſe préſentent, n'eſt-il pas de toute certitude que les rayons de la lumière ſe croiſent? & comment répondre à toutes les objections qu'on pourroit faire contre la poſſibilité du fait?

Lorſqu'il s'agit d'examiner un fait quelqu'il ſoit, il importe avant tout de peſer „ les raiſons qu'on allégue en ſa *faveur*". Une preuve qui en démontre l'exiſtence, fut-elle unique, a plus de poids que n'en auroient dix mille objections. L'autorité d'un ſeul témoin *poſitif* qui du côté des lumières & de la bonne foi mérite une pleine confiance, l'emporte ſur celle d'une infinité de témoins purement *négatifs*. Toute objection contre une vérité certaine, n'eſt proprement qu'un témoin négatif. Quand dix mille perſonnes s'accorderoient à dire: „ voilà ce que je n'ai point „ obſervé, voilà ce que je n'ai point expérimenté," qu'eſt-ce que cela prouveroit contre le témoignage d'un ſeul homme honnête & raiſonnable qui diroit: „ je l'ai obſervé, & il ne tient qu'à vous d'en faire auſſi „ l'expérience". Il eſt impoſſible de faire une objection fondée contre l'exiſtence évidente d'un fait. Rien au monde ne ſauroit renverſer ce qui eſt poſitif, ce qui eſt de fait, on ne ſauroit y oppoſer un autre fait également poſitif — & toutes les objections ſeront purement négatives.

Qu'on applique ces principes à la Phyſiognomonie. Des preuves inconteſtables de la ſignification réelle & manifeſte des traits du viſage humain feront tomber d'elles-mêmes un grand nombre d'objections, auxquelles peut-être on auroit eu de la peine à répondre. Il faut donc s'attacher

avant

avant tout à ce que la Science des Phyſionómies offre de poſitif & de certain, & bientôt on ſera en état de répondre à pluſieurs objections, ou d'écarter celles qui ne méritent point de réponſe.

L'attention qu'on donne au poſitif, l'importance qu'on y attache, eſt peut-être une des marques de l'énergie & de la fermeté du caractère. Un eſprit médiocre ou ſuperficiel s'en met peu en peine, & s'arrête au négatif avec une opiniâtreté invincible.

Examinez d'abord ce que vous êtes, quelles ſont vos facultés, vos forces, vos connoiſſances acquiſes, avant de rechercher ce que vous n'êtes pas, ce que vous ignorez, ce qui vous manque, ce qui eſt au deſſus de votre pouvoir. Tout homme qui veut devenir ſage & heureux, doit ſuivre cette règle, & ſi je puis m'exprimer ainſi, s'identifier avec elle. Le vrai Sage conſidère toujours en premier lieu ce qu'il y a; le faux Sage, le Pédant, conſidère avant tout ce qui manque. Le vrai Philoſophe commence par l'examen des preuves poſitives en faveur d'un fait, (je ſupplie mes Lecteurs de ne point s'écarter de l'idée que j'attache à cette aſſertion) tandis que les petits eſprits fixent d'abord leur attention ſur les preuves négatives qui l'attaquent. Telle par exemple fut de tout temps la méthode des incrédules, des ennemis du Chriſtianiſme. Quand la doctrine de l'Evangile ſeroit fauſſe — cette manière de démontrer ſa fauſſeté n'en ſeroit pas moins contraire aux règles de l'équité & de la Logique: il faudroit donc la rejeter comme telle cette méthode, avant que d'entrer en lice avec ceux qui voudroient l'employer.

Pour en revenir à la Phyſiognomonie, il s'agiroit donc de ſavoir: „ ſi les „ argumens qu'on peut alléguer en ſa faveur, ſont aſſez poſitifs, aſſez péremp„ toires, pour que les objections les plus plauſibles ne puiſſent les détruire".

Quant

Quant à moi j'en ſuis auſſi convaincu que de ma propre exiſtence, & tout Lecteur impartial le ſera de même, quand il aura achevé de lire mon ouvrage, pourvu ſeulement qu'il ait aſſez d'intelligence & de bonne foi pour ne pas nier: „ que les yeux nous ont été donnés pour voir, quoiqu'il „ y ait dans le monde bien des yeux qui ne voïent point".

Il n'eſt pas impoſſible que je ſois chicané là-deſſus par des Savans d'une certaine claſſe. On pourroit par exemple, me citer d'après *Réaumur*, les papillons femelles & la mouche-fourmi, pour prouver qu'on peut ſe méprendre en déterminant les cauſes finales d'un être phyſique. On pourroit me dire: „ Les ailes ſemblent faites pour voler, & cependant les inſectes que je vous „ ai nommés ne volent point, donc il n'eſt pas ſûr que les ailes ſoient „ faites pour voler. —— De même, puiſqu'il y a des êtres qui ne voient „ pas quoiqu'ils ayent des yeux, il n'eſt pas bien ſûr non plus que ce „ ſoit préciſément pour voir que nous ayons reçus des yeux &c". J'avertis que je ne répondrai jamais ſérieuſement à des objections de cette eſpèce. C'eſt au ſimple bon ſens que je veux en appeller. J'obſerve dix ou vingt perſonnes, je leur trouve des yeux & la faculté de voir quand elles les ouvrent à la lumière. Si ces dix ou vingt perſonnes n'ont point été expreſſément choiſies, ſi on les a priſes au hazard parmi une foule d'autres, il eſt de la dernière probabilité que tous les êtres ſemblables à eux, ſont doués du ſens de la vue au moyen de l'organe que nous appellons *les yeux*. Cette manière de raiſonner eſt au moins celle de tous les âges & de toutes les nations, & ſi elle eſt juſte dans le cas dont nous venons de parler, elle doit donc l'être auſſi à l'égard de la Phyſiognomonie.

Il me paroît donc „ que le devoir eſſentiel du Défenſeur de cette Science „ eſt de faire voir: *que dix, vingt ou trente perſonnes priſes au hazard de*

„ *la multitude, ont de l'aveu de tout le monde, une expreſſion phyſiognomonique,* „ *c'eſt-à-dire qu'on obſerve chez elles un rapport marqué entre les facultés internes* „ *& la forme extérieure, de même qu'on obſerve que dix, vingt ou trente perſonnes* „ *priſes au hazard, ne voïent que par le ſecours de leurs yeux*". Ce fait une fois démontré, l'univerſalité de l'expreſſion phyſiognomonique ſe trouvera auſſi bien établie que cette autre vérité : „ le ſens de la vue dépend des „ yeux, puisqu'il eſt prouvé que vingt ou trente perſonnes priſes au hazard „ ne voient que par le moyen des yeux". Sur ce petit nombre je ſuis en droit de conclure la même choſe de dix-mille autres, n'importe que je les aïe vus ou non.

„ Mais dira-t-on, quand on pourroit prouver cette aſſertion à l'égard de „ certains traits du viſage, s'en ſuit-il qu'on le puiſſe à l'égard de tous?" Je penſe qu'oui & je m'adreſſe à vous, Amis de la Vérité, pour me tirer d'erreur, ſi vous croyez que je me trompe.

Quand j'obſerve que l'homme voit par les yeux & qu'il écoute par les oreilles, & que je ne puis douter que ces organes n'aient une deſtination poſitive & déterminée, je ne crois pas tirer une fauſſe conſéquence en admettant: que les autres organes & en général les autres parties qui compoſent un Tout auſſi bien ordonné, ont de même leur deſtination & leurs fonctions particulières. Et cette conſéquence n'en feroit pas moins juſte, quand je ne ſerois pas encore parvenu à connoître la deſtination de quelques-unes de ces parties.

Je crois pouvoir démontrer à tout homme pourvu de ſens commun: „ que dans chaque individu du genre humain on obſerve quelque choſe „ dont la ſignification eſt déterminée au moins dans certaines circonſtances;

„ &

„ & il me ſera tout auſſi facile de prouver cette vérité, que de faire „ comprendre au plus ſimple des hommes: que parmi les membres de „ notre corps il en eſt au moins quelques-uns, qui ont leur deſtination „ préciſe & déterminée".

Obſervez vingt ou trente perſonnes priſes indifféremment: voyez-les rire ou pleurer, & vous trouverez beaucoup de rapport dans l'expreſſion & les témoignages de leur joie & de leur triſteſſe. —— Quelques-uns de leurs traits auront acquis une ſorte de reſſemblance qui n'exiſtoit pas avant qu'elles ſe trouvaſſent dans la même ſituation d'eſprit.

Or puiſqu'on avoue que *l'extrême joie* & *l'extrême triſteſſe* ont des expreſſions auxquelles on peut les reconnoître, & qui diffèrent autant l'une de l'autre que la joie & la triſteſſe diffèrent entr'elles, pourroit-on ne pas accorder auſſi „ que l'état de calme qui tient le milieu entre la „ joie & la triſteſſe, n'ait auſſi ſon expreſſion particulière," ou bien en d'autres termes, „ que cet état donne viſiblement aux muſcles voiſins des „ yeux & des lèvres, une ſituation différente?".

Si l'on en convient à l'égard des trois états que je viens de nommer, pourquoi ne pas l'admettre auſſi à l'égard de toutes les autres diſpoſitions de l'ame, de l'orgueil par exemple, de l'humilité, de la patience, de la générosité, &c.?

D'après des loix conſtantes une pierre s'élève en l'air, lorſqu'on l'y jette avec force — en ſuivant les mêmes loix elle retombe par terre — & ne ſeroit-ce pas encore d'après ces mêmes loix qu'elle reſte immobile ſi perſonne ne la remue.

D'après des loix conſtantes la joie, la triſteſſe, le calme, ont chacun des expreſſions qui leur ſont propres — pourquoi la colère, la douceur, la fierté, l'humilité, n'auroient-elles pas auſſi une expreſſion particulière ? Il n'y a point de milieu, ou tout dans la Nature eſt ſoumis à des loix, ou tout en eſt affranchi ; tout eſt effet ou cauſe, ou rien n'eſt tel. —— Ces maximes devroient être un des premiers axiomes de la Philoſophie, & ſi l'évidence en eſt reconnue, la Science que je défends ſe trouvera munie contre toutes les objections, contre celles même auxquelles on n'a point encore trouvé de réponſe, puiſqu'il ſera prouvé dès lors : „ que tout viſage a certains „ traits qui caractériſent l'ame, au même point que les yeux caractériſent „ la vue ".

„ Mais dira-t-on, les ſignes de la joie, de la triſteſſe, de l'attention, „ de l'inattention &c, étant infiniment variés, comment établir des règles „ fixes qui apprennent à les connoître ?" Que de variété entre les yeux humains — entre ceux de tous les êtres doués du ſens de la vue ! — Combien l'œil de l'aigle & celui de la taupe, l'œil de l'éléphant & celui du moucheron, ne diffèrent-ils pas entr'eux ! Et ne croit-on pas cependant que tous les yeux voient, tant qu'on n'y diſtingue point des ſignes de maladie, ou d'extinction ?

La même différence a lieu entre les oreilles, entre les jambes ; nous ne croyons pas moins que toutes les oreilles ſont deſtinées à entendre, toutes les jambes à marcher.

Si donc cette différence ne nous empêche pas de les conſidérer comme les expreſſions, comme les organes de la faculté de voir, d'écouter & de marcher, pourquoi ne ferions-nous pas le même raiſonnement à l'égard

des

de tous les traits & linéamens du corps humain ? —— Les ſignes deſtinés à exprimer des ſituations de l'ame qui ſe reſſemblent, ne ſauroient être plus variés que le ſont les yeux, les oreilles & les jambes de tous les êtres qui voient, qui écoutent & qui marchent —— & cependant il n'eſt pas plus difficile de reconnoître & de déterminer ce que les ſignes de ces ſituations ont de commun entr'eux, que de déterminer & de reconnoître ce qui eſt commun à tous les yeux, à toutes les oreilles &c. des êtres jouiſſant de la faculté de voir & d'entendre. Si on vouloit peſer ce raiſonnement avec une attention ſérieuſe, à combien d'objections trouveroit-on la réponſe, & combien d'autres tomberoient d'elles-mêmes !



VINGTIEME FRAGMENT.

RÉFUTATION DE QUELQUES OBJECTIONS PARTICULIÈRES.

I. Objection.

„ IL y a des gens, dit-on, qui ſans avoir eſſuyé de maladies, ſans s'être
„ livrés à la débauche, ont toujours eu le viſage pâle & défait, & par-
„ viennent néanmoins à un âge très-avancé, en continuant à jouir d'une
„ ſanté ferme & robuſte".

Réponse.

Ces cas ſont rares. Il y a toujours mille perſonnes dont le teint & l'air du viſage annoncent la conſtitution, ſur une ſeule où l'on eſt trompé à cet égard par les ſignes extérieurs. Je préſume au reſte que ces cas extraordinaires proviennent généralement des impreſſions que la mère a reçues pendant ſa groſſeſſe.

„ Je ne citerai (m'écrit un ami) entre les myſtères que nous offre ce
„ ſujet, qu'une ſeule claſſe de phénomènes — les maladies héréditaires.
„ Quant aux maux rachitiques & vénériens dont les enfans ne ſe reſſen-
„ tent qu'à un certain âge, l'arthritique, la goutte, ce ſont des exemples
„ trop fréquens pour en faire mention; mais *Borelli* parle de deux jeunes
„ garçons

„ garçons qui ſans s'être bleſſés, ſont devenus impotens l'un & l'autre „ à l'âge de quinze ans, époque à laquelle leur père étoit devenu tel par „ accident". Revenons à ces viſages pâles & défaits qu'on nous a cités en objection. Une frayeur qui aura ſaiſi une femme enceinte, explique aſſez naturellement ce me ſemble, la pâleur de ſon enfant — Dieu ſeul connoît les loix ſecrètes de l'imagination, ou de la ſympathie, ou de l'influence, qui ont donné lieu à des cas ſemblables. Mais en général ils peuvent être enviſagés comme des exceptions, dont les cauſes occaſionnelles ne ſont cependant pas bien difficiles à découvrir. Et d'ailleurs, ſait-on ſi ces mêmes perſonnes n'auroient pas joui d'une ſanté plus parfaite encore, ſi de pareils accidens ne fuſſent pas arrivés? A quoi donc ſe réduit l'objection? Selon moi elle ne prouve pas plus contre la Phyſiognomonie, que l'exiſtence des nains, des géans & de quelques monſtres, contre la proportion & la ſymétrie du corps humain.

II. Objection.

L'ami que j'ai déjà cité m'écrit encore: „ Je connois un homme des „ plus robuſtes, qui à l'exception des mains, a l'air foible & débile, & „ paſſe pour tel chez tous ceux qui ne connoiſſent pas ſa vraie conſtitution".

Réponse.

Je voudrois voir cet homme, car j'ai de la peine à me perſuader que l'expreſſion de ſa vigueur ne ſoit ſenſible que dans les mains. — Cependant ſi cela eſt ainſi, au moins ſa force ſera-t-elle marquée dans une partie du corps, & ſuppoſé même qu'elle n'ait d'expreſſion quelconque, vous n'aurez encore qu'une exception, qu'un exemple unique. Mais je le répète, je me défie de cette obſervation, jamais je n'ai vu un homme robuſte qui ne m'aît paru tel par divers caractères.

III. Objection.

III. Objection.

„ On a vu des gens dont le visage annonçoit une bravoure héroïque,
„ être les premiers à fuir devant l'ennemi".

Réponse.

Moins on est — plus on cherche à paroître.

Mais quel air avoient ces prétendus braves ? — ressembloient-ils à *l'Hercule de Farnèse* ? — J'en doute fort: qu'on les dessine, qu'on nous les montre. Le Physionomiste dira peut-être au second, si ce n'est au premier coup d'oeil: *quanta species!* D'ailleurs, il est possible que la maladie, un accident ou l'hypochondrie déconcerte la valeur la plus éprouvée, & ce mélange même n'échappera point aux yeux du Physionomiste.

IV. Objection.

„ On voit des personnes d'un extérieur très-fier, ne donner dans leur
„ conduite aucun signe d'orgueil".

Réponse.

On peut être orgueilleux — & affecter l'humilité.

Ou bien encore l'éducation & le commerce du monde peuvent donner l'air orgueilleux, tandis que le cœur est humble; mais cette humilité de cœur perce à travers la fierté de l'extérieur, comme les rayons du soleil percent un léger nuage, & cet homme orgueilleux en apparence, seroit plus humble encore, s'il avoit l'air moins arrogant.

V. Objection.

„ On voit des Mécaniciens d'une adresse surprenante, exécuter les ouvrages
„ les plus délicats & les plus finis avec des mains aussi grossières que celles
„ des

„ des bucherons & des portefaix, tandis que les doigts déliés de la main „ d'une femme, ſont ſouvent incapables de tout travail mécanique qui „ exige un peu d'adreſſe.

RÉPONSE.

Je voudrois voir à côté les unes des autres, puis comparer ces mains de femme & ces mains ſi groſſières. La plupart des Naturaliſtes attribuent à l'éléphant une figure lourde, un air ſtupide, & relèvent le contraſte qu'il y a entre l'adreſſe dont cet animal eſt doué, & ſa ſtupidité apparente, ou plutôt prétendue. Mais comparez l'éléphant avec le tendre agneau — lequel au ſimple aſpect de la ſtructure de ſon corps annonce le plus d'adreſſe? Ce n'eſt pas tant la *maſſe* qui en décide, que la nature, la mobilité, la ſoupleſſe du corps, les nerfs, la ſenſibilité *interne*.

De plus, la délicateſſe n'eſt pas de la force, & la force n'eſt pas de la fineſſe. *Appelle* eut mieux deſſiné avec du charbon, que bien des peintres en miniature avec le pinceau le plus fin. Le Mécanicien peut unir à des organes groſſiers un eſprit très-ſubtil, & dans ce cas il travaillera mieux avec des doigts épais, qu'un homme ordinaire avec des doigts très-déliés. Au reſte, ſi rien dans le viſage & l'extérieur de l'Artiſte dont vous me parlez, n'annonce ce qu'il eſt, à coup ſûr l'exemple eſt contre moi; mais pour en décider, connoiſſez-vous tous les indices du génie mécanique? avez-vous obſervé ſi ſes yeux ſont clairs, pénétrans, enfoncés; ſi ſon regard eſt prompt, ſûr & ferme; ſi l'os voiſin de l'œil eſt ſaillant? avez-vous pris garde à l'arc de ſon front, à la ſoupleſſe de ſes membres, délicats ou groſſiers? avez-vous je le répète, apperçu, obſervé, apprécié tout cela? Il eſt facile de dire: „ Cet homme n'a pas l'air de ce qu'il eſt". Reſte à ſavoir quel eſt celui qui porte ce jugement.

VI. Objection.

„On voit des gens très-ſpirituels dont le viſage n'exprime rien".

Réponse.

Ce fait doit être énoncé avec plus de préciſion. Voyez là-deſſus le XVIII. Fragment.

Quant à moi, après m'y être trompé bien ſouvent, j'ai toujours trouvé que c'étoit pour avoir mal obſervé. —— C'eſt ainſi que j'aſſignois toujours autrefois le même ſiège aux ſignes d'une qualité; j'étois accoutumé à ne les chercher que là, & ſouvent je ne les trouvois point; par exemple, quoique je fuſſe aſſuré qu'il devoit exiſter dans tel individu une force extraordinaire, je ne parvenois point à découvrir le ſiège du ſigne de cette force. D'où vient? Parce que je ne ſongeois à le chercher que dans un ſeul trait, ou bien dans l'enſemble du viſage. Je ſuis tombé ſur-tout dans cette erreur à l'égard de perſonnes dont les connoiſſances ſe bornoient à un genre particulier, & qui d'ailleurs paſſoient pour médiocres; de celles auſſi dont toutes les forces de l'ame ſe portoient vers un but, vers un objet particulier; enfin de celles dont les forces n'étoient encore que foiblement déterminées, ou, pour m'exprimer avec plus de juſteſſe, qui n'avoient pas encore eſſayé ou aſſez exercé leurs forces. J'ai vu il y a pluſieurs années un grand Mathématicien, l'admiration de l'Europe, qui au premier coup d'œil, & même long-temps après, paroiſſoit avoir la phyſionomie la plus commune. Je copiai ſon portrait dont la reſſemblance étoit parfaite, & obligé ainſi d'obſerver ce viſage avec plus de ſoin, je découvris un trait particulier, qui donnoit à ſon regard une expreſſion caractériſtique, & cette même expreſſion je la retrouvai quelques

années

années plus tard chez un autre Savant, très-inférieur il eſt vrai à celui-ci, mais néanmoins d'un rare mérite, & dont le viſage, d'ailleurs peu expreſſif, ſembloit fait pour confondre toute ma Science Phyſiognomonique. Depuis je n'ai jamais retrouvé ce regard chez perſonne qui n'eut une qualité ou un talent extraordinaire, quelque commune que parut ſa phyſionomie.

Ces exemples prouvent qu'on eſt fondé à ſoutenir comme à nier: „ que „ tel homme joint à un extérieur très-ordinaire, des qualités d'eſprit très „ diſtinguées".

On m'écrit en forme d'objection que Mr. *d'Alembert* a l'air commun. Je ne puis rien dire juſqu'à ce que j'aie vu Mr. *d'Alembert;* mais je connois ſon profil gravé par *Cochin*, qu'on dit être fort au deſſous de l'Original, & ſans faire mention de pluſieurs indices difficiles à caractériſer, il eſt ſûr que le front & une partie du nez ſont tels, que je n'en ai jamais vu de ſemblables à aucun homme médiocre.

VII. Objection.

„ Il eſt au moins des gens très-bornés dont la phyſionomie annonce „ beaucoup d'eſprit & de feu".

Réponse.

Eh! ſans doute on en rencontre tous les jours. Je réponds à cela, & ſuis pleinement fondé à répéter la même réponſe: „ qu'il „ eſt poſſible que les diſpoſitions naturelles ſoyent excellentes, mais „ qu'elles aient été enſevelies dans l'inaction, ou gâtées par l'abus „ qu'on en a fait". Il y a de l'énergie, mais qu'eſt-ce qu'une force mal dirigée? Un feu conſacré à la Volupté, peut-il encore ſervir à la

recherche & à la propagation de la Vérité ? ou bien qu'efpérer d'un feu fans lumière ? d'un feu qui brûle fans objet &c ?

Je puis affurer fur mon honneur, que parmi tant d'hommes célèbres dont je fuis contemporain, (& j'ai l'avantage d'en connoître perfonnellement un grand nombre, furtout en Allemagne & en Suiffe,) il n'en eft pas un feul dont le degré d'efprit, de fenfibilité ou de génie, ne foit exactement marqué dans les traits du vifage, & furtout dans la ftructure de la tête.

Tout être capable d'obferver, ne doit point rougir d'être obfervé. Sortie des mains de Dieu, la créature ne doit point avoir honte d'être créée & formée telle qu'elle eft. J'efpère donc que les perfonnes d'un caractère mâle qui liront mon Ouvrage, (& ce n'eft que pour de tels Lecteurs que j'écris, & non pour des enfans) j'efpère dis-je, qu'elles ne m'accuferont point d'indifcrétion, fi pour confirmer ce que je viens d'avancer, je place ici les noms de quelques perfonnages célèbres encore vivans. D'ailleurs ce fera fournir une nouvelle preuve de l'univerfalité du tact phyfiognomonique, car je fuis bien fûr de n'être point contredit par ceux qui ont l'avantage de connoître les grands hommes dont je me permets de citer les noms.

Souffrez que je commence par vous, refpectable (1) *Bodmer!* Qui n'apperçoit en le voyant, un efprit original, naïf, ingénieux ? Qui ne reconnoît en lui le poëte, l'ami de la jeuneffe ?

Qui n'apperçoit dans (2) *Geffner*, l'aimable enthoufiafme d'un amant de la Nature, qui fait la peindre & l'embellir ? un homme dont le coup d'œil eft auffi fûr que le goût ?

On

(1) Ce vénérable Vieillard que nous avons déjà eu occafion de nommer, eft âgé de 82 ans.

(2) Auteur des Idylles &c.

On ne dira dans aucun ſens de (3) *Mendelsſohn*, qu'il étoit né pour être Athlète, mais pourroit-on méconnoître en lui le tact le plus fin, l'eſprit le plus lumineux ?

Qui ne trouve dans (4) *Zimmermann* le plus rare aſſemblage de fineſſe & d'énergie ? Une profonde connoiſſance de la nature humaine ſous le voile de la ſatyre philoſophique ? La chaleur du ſentiment unie au calme de la raiſon, & la gravité unie à l'enjouement ?

Qui ne reconnoîtroit dans (5) *Spalding*, le penſeur, l'homme modeſte, mais ferme dans ſes principes, l'Ecrivain plein de douceur, d'élégance & de ſenſibilité ?

Dans (6) *Baſedow*, un Obſervateur profond, actif, infatigable, toujours fidèle à la raiſon ?

Je le demande à ceux qui ont vu *Sulzer*, *Haller*, *Lambert*, pouvoit-on les regarder, les obſerver, les comparer, ſans lire ſur leurs fronts ces mots que le doigt de Dieu ſembloit y avoir tracé : „ Où ſont leurs pareils ? "

Et pour chercher des exemples dans la plus haute claſſe de la Société, qui n'apperçoit dans *Charles, Duc de Wurtemberg*, un eſprit créateur, prompt à inventer, à exécuter, & — ce qui ſemble en être rarement ſéparé — également prompt à détruire ?

Dans

(3) Auteur du Phédon.

(4) Médecin du Roi de la Grande Bretagne à Hannovre.

(5) Un des premiers Prédicateurs de Berlin, Auteur d'un Ouvrage intitulé de la Deſtination de l'Homme.

(6) Auteur de pluſieurs Traités ſur l'Education.

Dans *Fréderic* Roi de Pruſſe, un génie qui entreprend, opère, accomplit tout ce qu'il veut, une fermeté inébranlable, une préciſion qui ſe fait remarquer dans ſon langage, dans ſes Ecrits, dans toutes ſes actions?

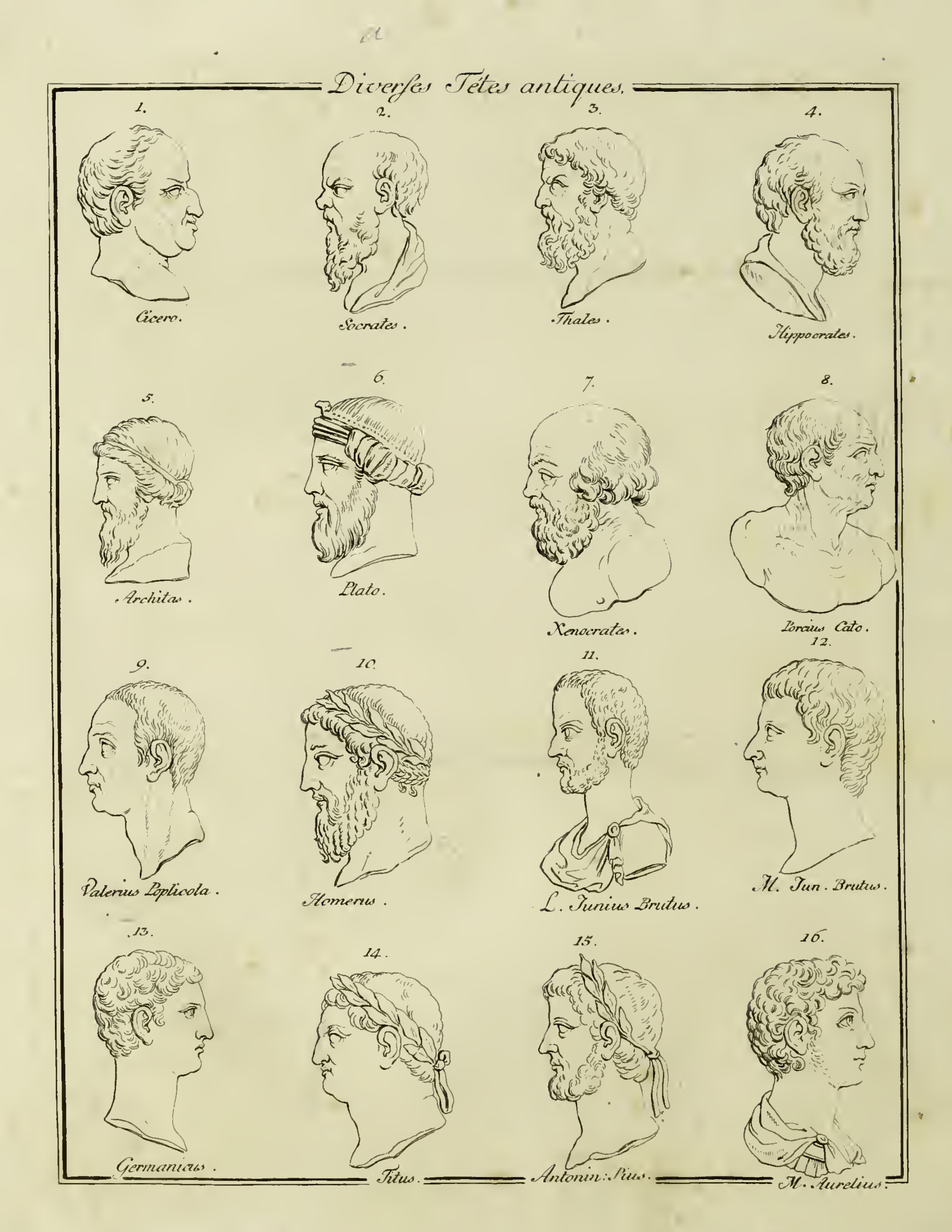
J'avancerai bien plus. Parmi tous les bons portraits de perſonnages remarquables qui ont paſſé ſous mes yeux (& combien n'en ai-je pas raſſemblés!) je ne me rappelle pas d'en avoir vu un ſeul qui ne portât des marques ſenſibles de grandeur.

Je ne citerai en exemple que les noms ſuivans: ***Charles XII***, ***Louis XIV***, *Turenne*, *Sully*, *Polignac*, *Monteſquieu*, *Voltaire*, *Diderot*, *Newton*, *Clarke*, *Maupertuis*, *Pope*, *Locke*, *Swift*, *Leſſing*, &c.

Je crois même que l'expreſſion de ce caractère de grandeur ſe retrouve dans chaque ſilhouette exacte; j'en pourrois produire pluſieurs qui feroient adopter cette opinion à tout Obſervateur exercé.

A D D I T I O N.

Nous tâcherons autant qu'il ſera poſſible, de mettre le Lecteur en état de voir, d'examiner & de juger par lui-même. C'eſt dans cette vue que nous plaçons ici quelques têtes, qui ſerviront à éclaircir les dernières aſſertions de ce Fragment.


Diverses Têtes antiques.
1. Cicero.
2. Socrates.
3. Thales.
4. Hippocrates.
5. Architas.
6. Plato.
7. Xenocrates.
8. Porcius Cato.
9. Valerius Poplicola.
10. Homerus.
11. L. Junius Brutus.
12. M. Jun. Brutus.
13. Germanicus.
14. Titus.
15. Antonin: Pius.
16. M. Aurelius.

ADDITION A.

Les Antiques gravées fur cette Planche font de mauvaifes copies de feize têtes célèbres, ou plutôt elles nous offrent feize carricatures; cependant il n'en eft pas une feule dont la phyfionomie foit tout à fait commune, & fi nous venions à rencontrer un vifage de cette efpèce, nous pourrions être fûrs de rencontrer quelque chofe d'extraordinaire.

1. Dans la tête de *Cicéron*, & dans chacune de celles qui lui reffemblent, il y a fans contredit une férénité peu ordinaire, une grande richeffe d'idées, & beaucoup de facilité à les exprimer. C'eft ce qui paroît fur-tout dans le front, d'une manière très-frappante.

2. *Socrate.* Si par une méprife du Deffinateur, l'œil n'avoit pas été placé trop près du nez, cette tête démentiroit tout ce qu'on a dit fur le peu d'expreffion de la phyfionomie de *Socrate*, ou le défaut d'harmonie entre fon vifage & fon ame.

3. *Thalès.* Ce vifage annonce une force inébranlable, une force homogène.

4. *Hippocrate*, Obfervateur paifible, doué d'un fens droit & d'un efprit ferein: ce vifage eft plein d'harmonie.

5. *Archytas*, plus férieux, plus ferme, plus profond, plus attentif, plus réfléchiffant qu'*Hippocrate.*

6. *Platon.* L'Artifte n'a pas fçu rendre la délicateffe de l'Original; cependant qu'on me montre un vifage pareil, avec ce front, ce nez, ce regard fi ferme (quoique l'œil foit trop allongé dans la copie), qui n'exprime un vif fentiment de l'honnête & du beau.

7. *Xénocrate.* Le deffin du contour eft timide & incorrect; celui de l'œil furtout eft pitoyable; & néanmoins on lit fur ce vifage un caractère d'attention, le talent d'écouter, & celui de comprendre fans effort.

8. *Portius Caton.* Je trouve dans l'harmonie & l'homogénéité de ce viſage, ſurtout dans la bouche, l'expreſſion d'une ame libre & tranquille.

9. *Valerius Publicola.* Le deſſin n'eſt pas pur; l'œil eſt déteſtable. Le viſage indique ſeulement un eſprit intelligent, de l'éloquence, & de l'habileté dans les affaires.

10. *Homère.* Quelque différent que ſoit ce viſage des autres portraits que nous avons d'*Homère*, ſon expreſſion, ne fut-ce même que celle du nez, eſt ſi ſublime, qu'elle n'eſt aſſortie qu'à la ſublimité du génie du Père des Poëtes.

11. *L. Junius Brutus.* Cette tête eſt la plus mal deſſinée de toutes; phyſionomie diſgracieuſe où l'on ne démêle aucun indice de tendreſſe & de ſenſibilité. Mais encore diſtingue-t-on dans cette miſérable carricature, au moins dans la partie inférieure du viſage, des traces viſibles d'un caractère qui n'eſt pas commun.

12. *M. Junius Brutus.* Le bout du nez n'a rien que d'ordinaire. Mais dans le front & toute la forme de la tête, on ne ſauroit méconnoître le grand homme.

13. *Germanicus.* La bouche n'a pas aſſez d'expreſſion. Tout le reſte annonce manifeſtement un noble & grand caractère.

14. *Titus.* Le deſſin de l'œil, de la bouche & de la narine eſt inſoutenable; mais le front & le nez nous diſent encore diſtinctement que cette phyſionomie eſt celle de *Titus.*

15. *Antonin le pieux.* Malgré les défauts de cette copie, le front y conſerve l'empreinte d'un jugement exquis & d'une fermeté ſtoïque.

16. *Marc-Aurèle.* Il y a dans l'œil quelque choſe de céleſte, & on diſtingue dans le contour du profil depuis la racine du nez, l'expreſſion d'un grand ſens, un caractère de ſageſſe & d'honnêteté.

ADDITION B.

ADDITION B.



Voici trois visages, ou pour mieux dire les masques de trois visages remarquables, qui conserveront toujours, dans quelque situation qu'on les place, bien plus, fussent-ils même défigurés par des grimaces, ils conserveront dis-je, le caractère distinctif de leurs Originaux. Le vaste & puissant génie de *Shakespear*, si prompt à tout pénétrer, à tout saisir, ce grand génie se reproduit en caractères très-lisibles dans chacune des quatre parties du visage, dans le front, les yeux, le nez & la bouche.

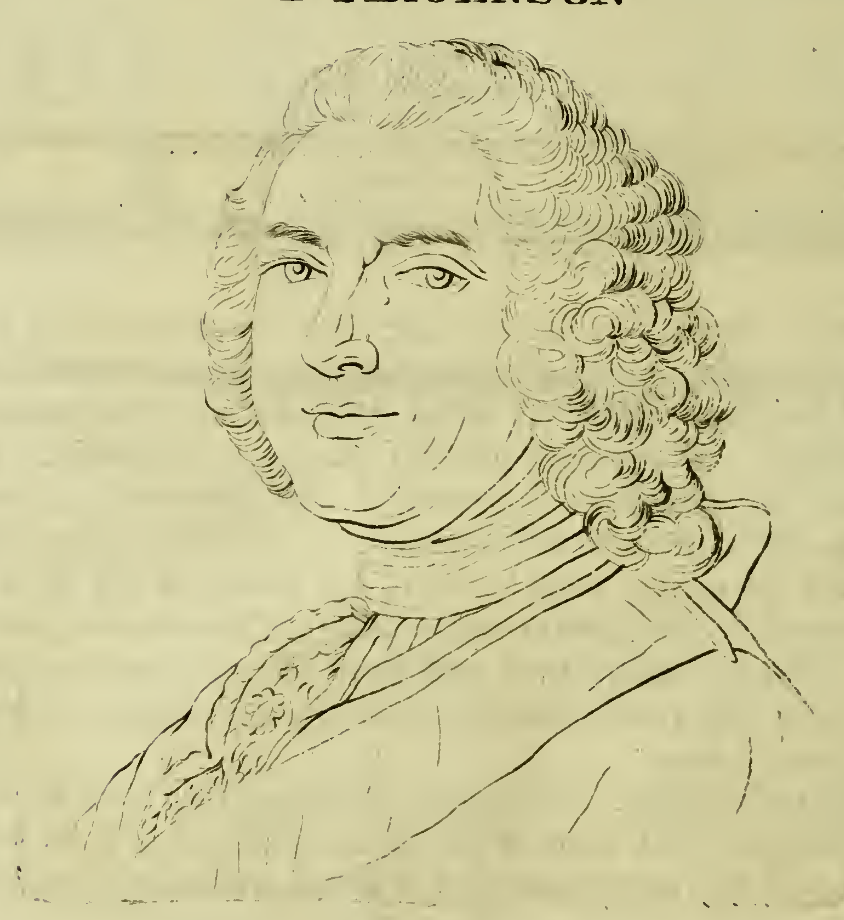
On reconnoît le satyrique & malin *Sterne*, l'Observateur plein de finesse, plus borné dans son objet, mais plus profond par là-même, on le reconnoît dis-je, dans les yeux, dans l'intervalle qui les sépare, dans le nez & la bouche de cette figure.

Et quand on examine la troisième, combien de calme & de raison ne découvre-t-on pas, soit dans la forme du visage, soit dans la proportion des traits, bien que cette copie de *Clarke* soit d'ailleurs si imparfaite.

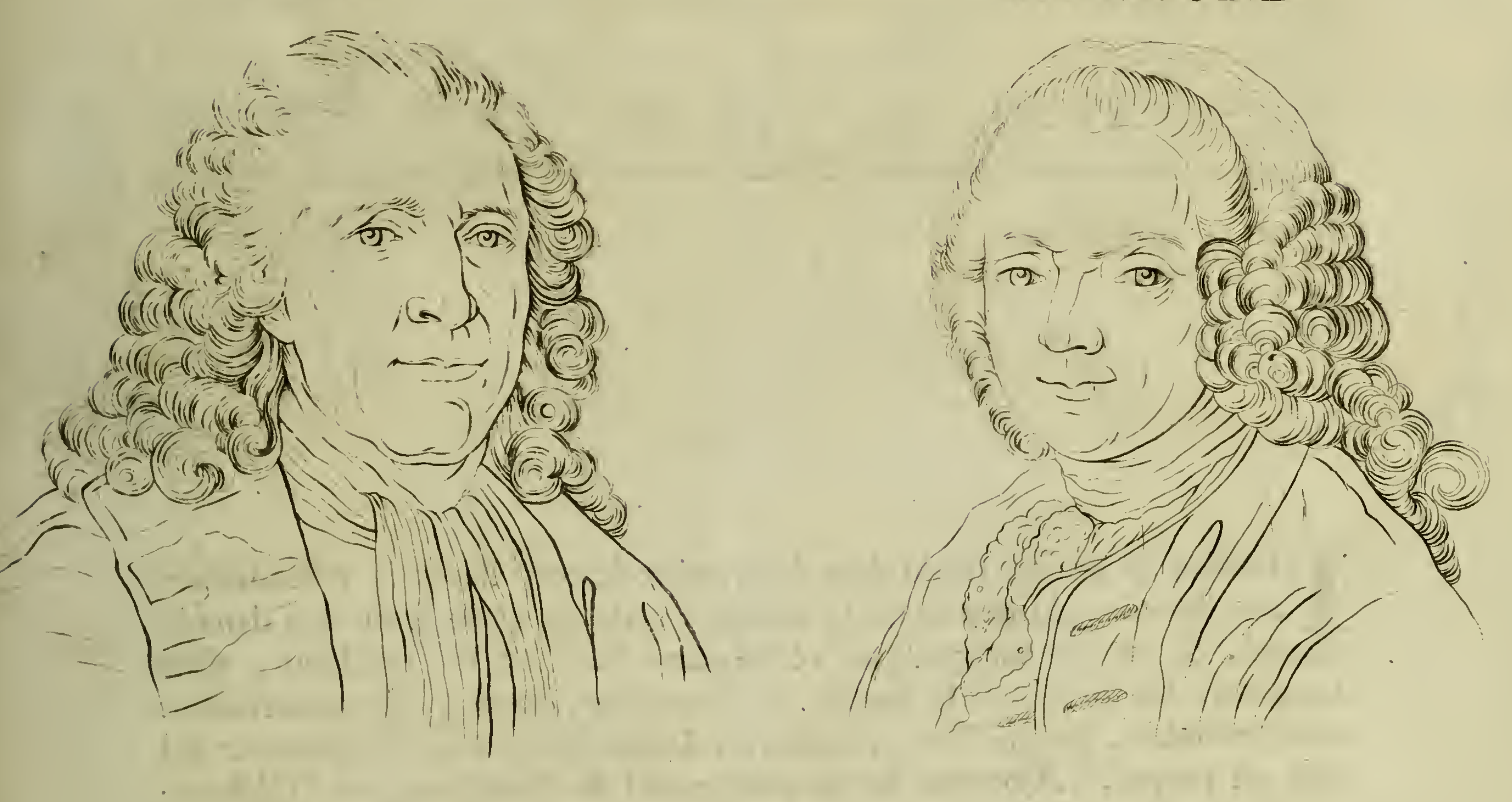
ADDITION C.

Ce deſſin, & la plupart de ceux qui dans cet Ouvrage repréſentent des têtes de Savans François, peuvent à peine paſſer encore pour des portraits; mais tant mieux pour la Phyſiognomonie. Ces lignes & ces contours quelques inanimés qu'ils paroiſſent, ont néanmoins un caractère qui n'échappera point à l'Obſervateur. Abſtraction faite, & une fois pour toutes, de l'air du viſage ou de l'expreſſion momentanée de ſes traits — ces ſourcils épais, l'intervalle qui eſt entr'eux, la forme des yeux & du nez — n'indiquent-ils pas aſſez le grand homme? & ce caractère de grandeur, combien il brille auſſi dans l'enſemble!

D' ARGENSON

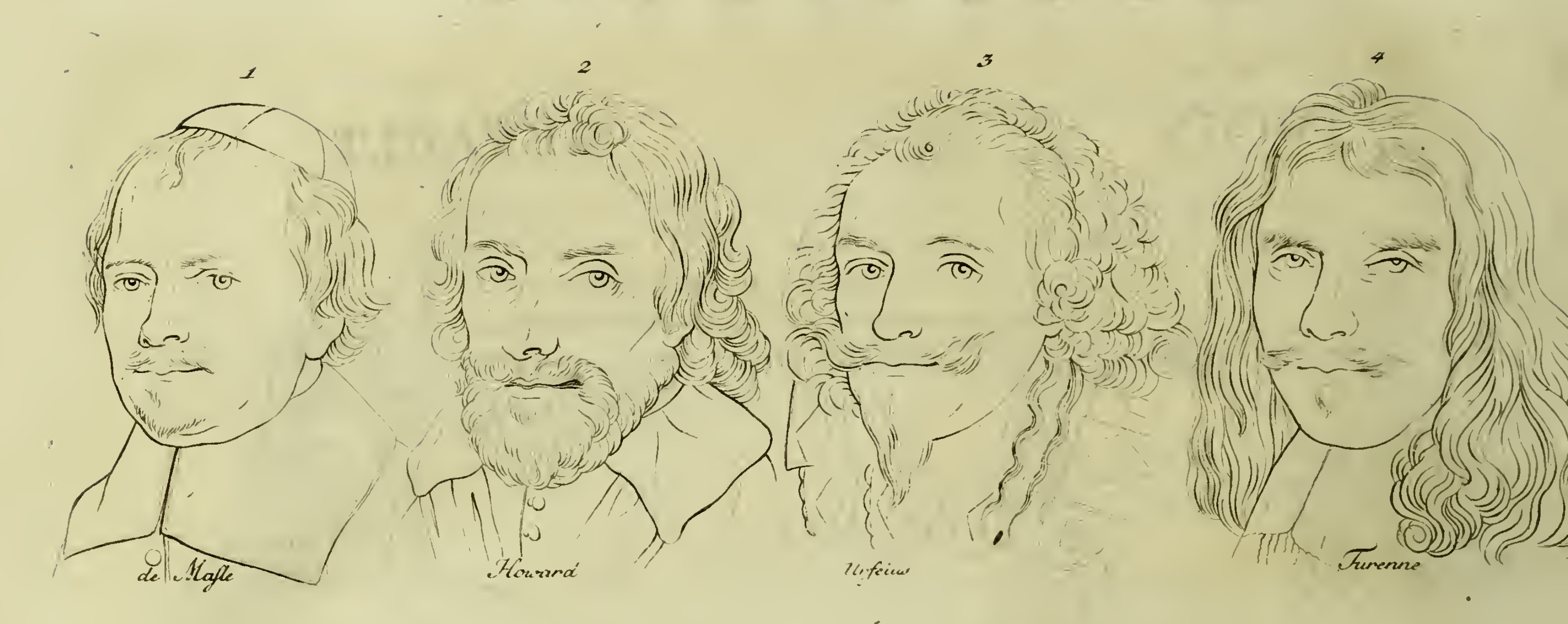


ADDITION D.

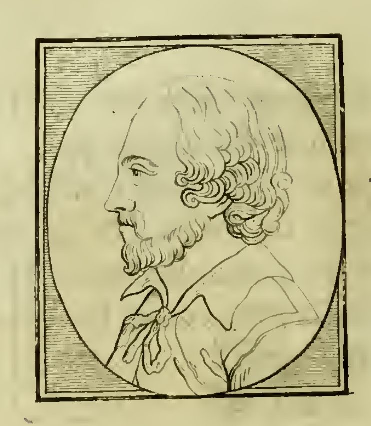


Il y a moins de grandeur dans ces deux têtes que dans la précédente — mais l'une & l'autre ont un caractère bien marqué. Qui ne distingueroit d'abord le Poëte Anacréontique de l'Ecrivain réfléchi, grave & profond? Combien de finesse dans l'œil droit de *Voisin*, & de candeur dans le nez & la bouche? n'est-on pas frappé du contraste entre le visage joufflu & voluptueux de l'un, & le visage de l'autre, dont les traits sont bien prononcés, & qui porte un caractère de sagesse?

A D D I T I O N E.



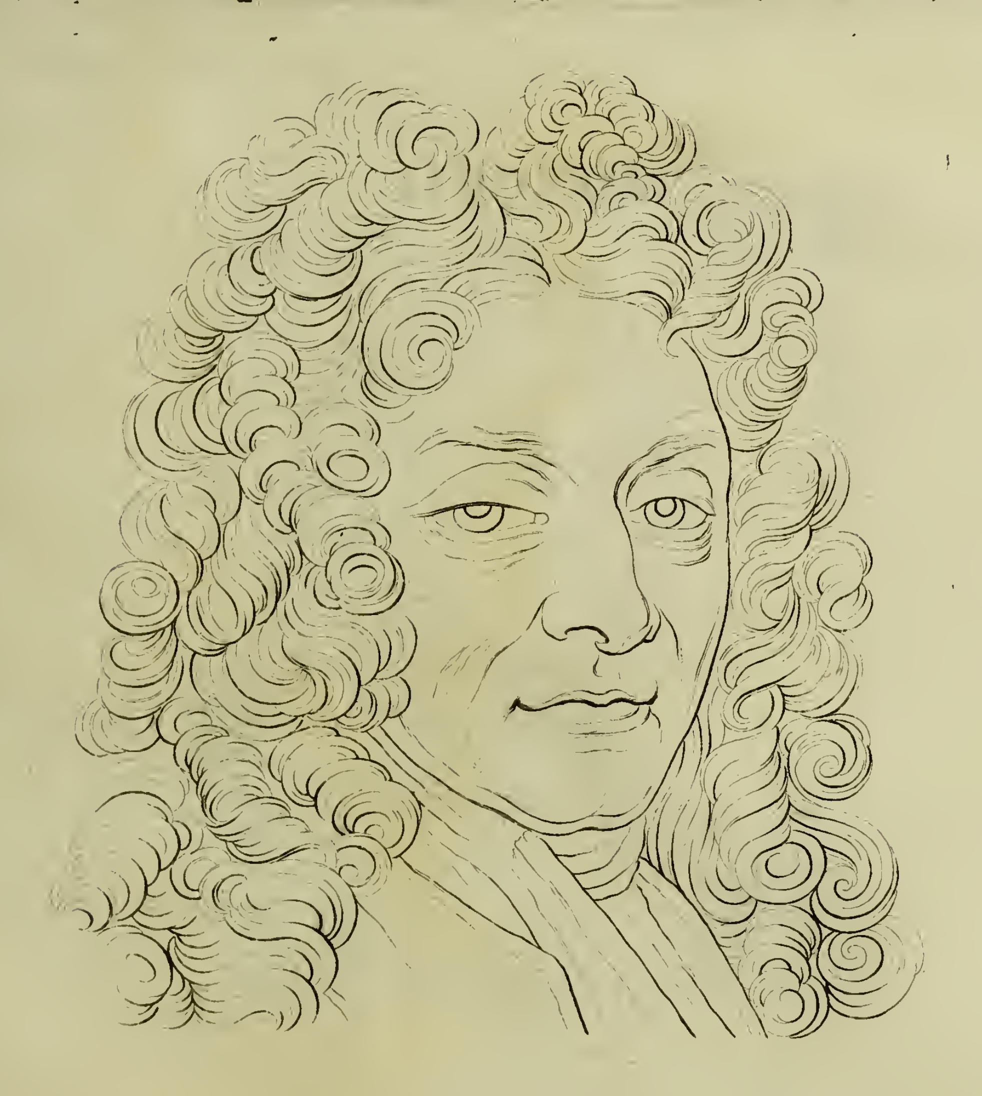
Il suffisoit qu'on eut rendu dans le premier de ces visages la ressemblance des sourcils, du nez & de la bouche, celle du front & du nez dans le second, & qu'il y eut quelque vérité dans le front du troisième, dans les yeux, les sourcils & la bouche du quatrième, pour qu'ils conservassent tous ensemble, malgré l'imperfection du dessin, le caractère de grandeur qui leur est propre. Ajoutons ici un petit profil de *Shakespear*, où l'Observateur exercé trouvera beaucoup d'expression, & particulièrement dans l'œil & le front.



ADDITION F.

Voici le maſque, c'eſt-à-dire, la forme inanimée du viſage d'un célèbre Artiſte, de *Wren*, ce grand Architecte Anglois.

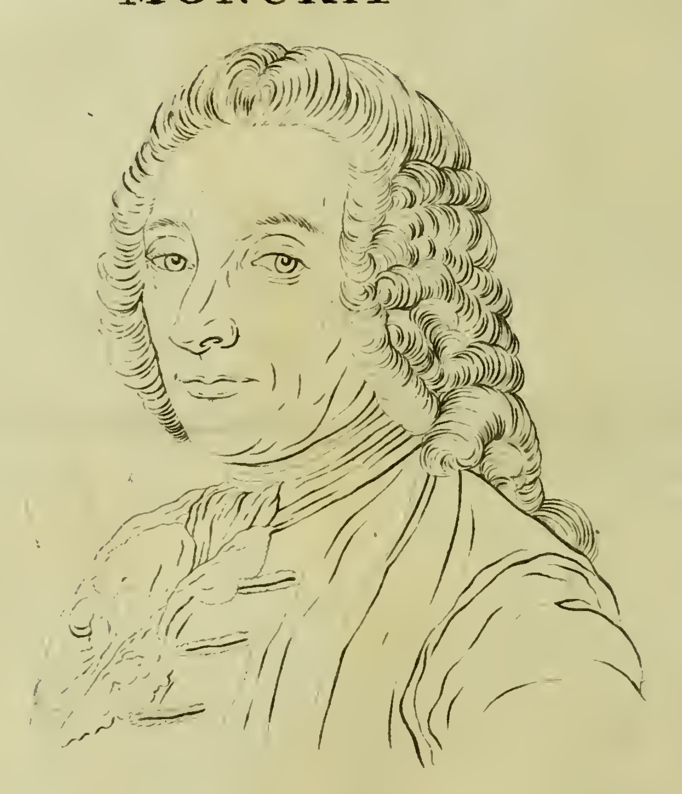
S'il étoit poſſible de trouver ſur la terre un homme qui eut de tels yeux, ſur-tout un œil droit comme celui-ci, avec ce front, ce nez, cette bouche & ce menton, ſans qu'il fut doué par la Nature de quelque talent extraordinaire, je renonce pour jamais à la Science des Phyſionomies.



A D D I T I O N G.

Les grâces de l'Original ne ſe retrouvent pas dans cette copie, cependant on reconnoît dans la forme du front, dans l'extrémité de l'os au deſſus de l'œil droit, dans l'obliquité & la pointe du nez — une expreſſion de goût & de délicateſſe — Mais il faut en convenir, la Nature en formant ce viſage, annonçoit une plus haute deſtination que celle de produire des Ouvrages de pur agrément.

MONCRIF



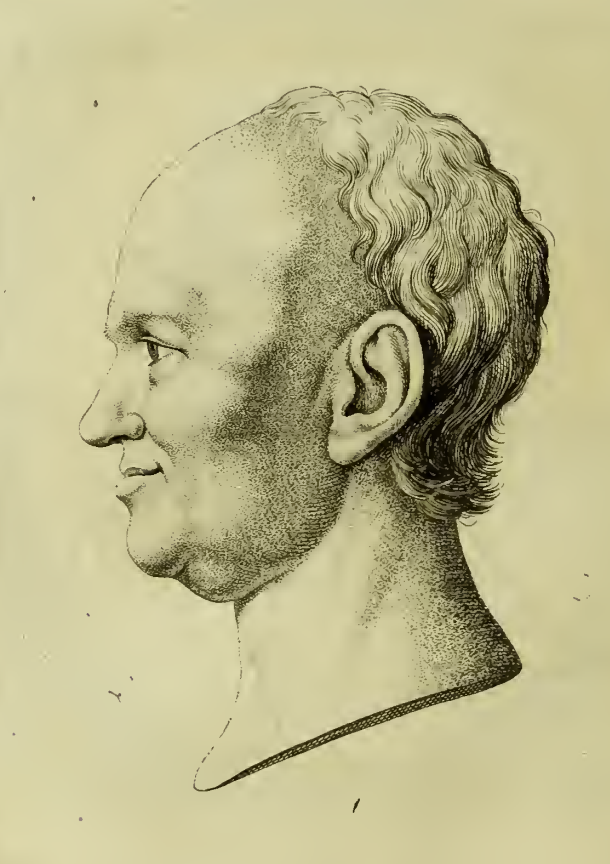
ADDITION H.

Ici l'on reconnoît au premier coup d'œil un eſprit lumineux. Ce front renferme des idées ſolides & préciſes; cet œil pénètre à travers la ſurface des objets; autour de la bouche il y a une expreſſion de goût & d'élégance, & l'on diſtingue ſur tout le viſage l'empreinte de la prudence & de l'habileté. La poſition horizontale des yeux, du nez & de la bouche, & en général la proportion de tout l'enſemble annoncent le calme & la confiance d'une ame ferme.



ADDITION I.

C'eſt le même viſage en profil, mais avec ce défaut eſſentiel, que les contours ſont aplatis & que les traits qui devoient être ſaillans ſont émouſſés. Le front eſt celui d'un penſeur qui embraſſe un vaſte champ; une douce ſenſibilité ſe peint dans l'œil, & l'on retrouve l'homme de goût dans le nez & dans la bouche. Cependant le deſſin de la narine eſt manqué, elle eſt trop petite & le trait qui la forme eſt mal prononcé.



ADDITION K.

Je compte parmi les viſages les plus parlans, celui d'*Antoine Trieſt* d'après *van Dyk*. Ici le front n'eſt pas aſſez caractériſtique; mais les yeux, le nez & la bouche ont l'empreinte de la réflexion, de la ſageſſe & de la fermeté; l'eſprit qui anime ce viſage ſemble plus fait pour la Politique que pour la Métaphyſique.



ADDITION L.

Ce visage ne devroit être méconnu de personne, tant il est plein de vérité, de précision, d'harmonie, de calme & d'expression. Quelle idée auroit-on d'un homme à qui cette physionomie seroit indifférente, ou qui après l'avoir vue, oseroit demander: „ Y reconnoissez-vous le grand „ homme? n'est-ce point là un visage tel qu'on en voit tous les jours?"





Charles XII.

ADDITION M.

CHARLES XII.

Cette eſtampe a été gravée aſſez médiocrement d'après le buſte de *Bouchardon*, c'eſt-à-dire, d'après un original qui lui-même a été fait d'idée & en grandeur coloſſale. Seroit-il poſſible de dire en le voyant: „ c'eſt là un viſage ordinaire ? " Pourroit-on n'y rien appercevoir de ce caractère ouvert, droit, courageux — de cette ame ferme, inébranlable, pleine du ſentiment de ſa force?

Il eſt évident que le nez eſt trop grand, la narine d'ailleurs a été honteuſement négligée, comme dans la plupart de ces copies. — La bouche eſt parlante, quoique le deſſin manque de préciſion. Comme elle eſt éloignée de toute eſpèce de timidité & d'affectation ! Quel air Royal, dirois-je preſque, dans toute la partie inférieure du viſage ! Il eſt vrai que l'Artiſte travaillant d'idée, a cru devoir adoucir ce caractère dur & inflexible, mais on le retrouve encore dans l'enſemble, ſur-tout dans les ſourcils & leur rapport avec le nez. Des intrigues de Cabinet n'ont point ſillonné ce front; il ne médite point des plans conçus de ſang froid, & ne s'arrête pas à peſer tranquillement le pour & le contre; il eſt ouvert, libre, prompt, impatient d'agir ſans perdre le temps en paroles.

(*) PLANCHE VI.

CONCLUSION.

J'efpère que cette fuite de portraits bien ou mal copiés, que je viens d'offrir, aura convaincu le Lecteur attentif, qu'il feroit difficile de citer un perfonnage remarquable dont le vifage ne portât point des marques fenfibles des qualités ou des talens qui le diftinguent.

Il eft aifé d'appercevoir les défauts qui défigurent ce profil du grand *Sforzia*; la narine a été encore totalement manquée, cependant quelle force productrice, quelle facilité à former des plans, quelle énergie, quelle fermeté dans l'exécution on apperçoit fur ce vifage, fur ce front, dans cet œil & l'os qui le domine, dans le nez & jufques dans la barbe!



REMARQUES

SUR UNE DISSERTATION

PHYSIOGNOMONIQUE

DE

MONSIEUR LE PROFESSEUR

LICHTENBERG.

IL y a beaucoup d'eſprit dans cette Diſſertation, & une éloquence qui entraîne agréablement le Lecteur. C'eſt l'ouvrage d'un Savant plein de mérite; doué d'une ſagacité peu commune & d'un eſprit obſervateur, il paroît avoir bien étudié les hommes. Je crois donc cet Ecrit très-digne d'attention & d'examen: intéreſſant & par le fonds des choſes & par la manière dont elles ſont préſentées, il conduit d'ailleurs à pluſieurs obſervations importantes que nous gardions en reſerve, & nous ne pouvons mieux terminer ce premier Volume qu'en y inſérant les morceaux les plus remarquables de cette Diſſertation, que nous ſoumettrons à un examen ſévère & impartial.

Je ne prétends nullement me meſurer avec l'Auteur. On ne trouvera dans mes réponſes ni l'enjouement, ni les ſaillies, moins encore l'érudition & la ſagacité qui le diſtinguent; & ne pouvant donner à mon ſtyle l'élégance &

& l'agrément du ſien, je ſens combien j'aurai de déſavantage contre un tel Adverſaire, lors même que la vérité ſera pour moi: au moins je ne ſerai jamais injuſte; & quand il m'arrivera de m'écarter des opinions de l'eſtimable Ecrivain, quand je me verrai forcé de rejetter ſes principes, je n'oublierai pas néanmoins les égards dûs à ſes talens, à ſes connoiſſances & à ſon mérite.

Je me figure que placés à côté l'un de l'autre, nous allons parcourir enſemble cet Ecrit, & nous communiquer réciproquement avec la franchiſe qui convient à des hommes, & la modération qui convient à des Sages, la manière dont chacun de nous enviſage la *Nature* & la *Vérité*.

„ Obſervations ſur la Phyſiognomonie".

„ Aſſurément, (dit notre Auteur) on n'a jamais fait autant d'efforts „ que de nos jours, pour violer l'azile des penſées & des plus ſecrets „ mouvemens du cœur".

Débuter de la ſorte, c'eſt choiſir ce me ſemble, un faux point de vue, qui pourroit faire illuſion à l'Auteur & au Lecteur. Quant à moi, je n'ai jamais eu à me reprocher d'avoir violé l'azile *des penſées & des plus ſecrets mouvemens du cœur.* On ſait que ce n'eſt pas là mon but. Mes recherches ont plutôt pour objet la connoiſſance du *caractère fondamental*, des *talens*, des *facultés*, des *forces*, des *diſpoſitions*, de *l'activité*, du *génie*, de la *ſenſibilité* &c. des hommes en général, & non leurs penſées actuelles les plus ſecrètes. Je conſens donc volontiers „ que l'ame (ſelon l'expreſſion de l'Auteur) „ continue à reſter ſeule en poſſeſſion de *ſes tréſors les plus cachés*, & que le „ chemin en demeure tout auſſi inacceſſible qu'il l'a été depuis des ſiècles".

Je ſerois le premier à rire du Phyſionomiſte qui ſe vanteroit de pouvoir découvrir dans les traits du viſage chaque penſée ſecrète, chaque mouvement de

de l'ame, quoiqu'il puiſſe y avoir des cas où ils n'échapperoient point, même au Phyſionomiſte le moins exercé.

D'ailleurs il me ſemble que les *mouvemens ſecrets du cœur* appartiennent à la *Pathognomique*, dont je m'occupe beaucoup moins que de la *Phyſiognomonie.* En parlant de celle-ci, l'Auteur obſerve avec plus d'eſprit que de juſteſſe, qu'il eſt auſſi ſuperflu de la réduire en Théorie, que de compoſer un *Art d'aimer*.

D'un autre côté il a raiſon de dire „ qu'il faut apporter à l'étude de la „ Phyſiognomonie, beaucoup de précaution, & même de défiance.

❋ ❋ ❋

„ Il eſt très-incertain qu'en général la Phyſiognomonie, fut-elle même „ portée au point de la perfection, pût conduire à l'amour du prochain".

Et moi je dis au contraire, que la choſe eſt abſolument *certaine*, & j'eſpère que l'eſtimable Auteur en conviendra bientôt avec moi.

Quoi! la *Phyſiognomonie* dans toute ſa perfection — c'eſt-à-dire, une connoiſſance parfaite de l'Homme, ne nous engageroit point à l'aimer davantage? ou bien en d'autres termes, ne découvriroit point des perfections ſans nombre qui échappent au demi Phyſionomiſte, ou à celui qui ne l'eſt pas du tout?

Au moment qu'il tenoit ce langage, le judicieux Auteur oublioit donc ce qu'il venoit de dire avec tant de vérité, ſavoir: „ que la laideur la plus „ choquante peut au moyen de la vertu acquérir des charmes auxquels „ perſonne ne ſauroit réſiſter". — Et qui donc leur réſiſtera moins, qui les appercevra plutôt que le Phyſionomiſte éclairé? D'ailleurs n'eſt-il pas naturel que *des charmes irréſiſtibles* produiſent l'amour plutôt que la haine?

J'oſe

J'ose en appeller à ma propre expérience. A mesure que mes connoissances physiognomoniques s'étendent & se perfectionnent, je sens que mon cœur se dilate, qu'il en devient plus capable d'aimer, & qu'il aime avec plus de chaleur.

Cette Science, je l'avoue, m'occasionne quelquefois des sentimens désagréables; mais d'un autre côté, c'est précisément la peine que j'éprouve à la vue de certaines physionomies rebutantes, qui me fait paroître d'autant plus précieux, plus sacré, plus attrayant, tout ce que le visage humain m'offre si souvent d'aimable & de noble. Pour peu que je découvre quelque bien, je m'y arrête avec complaisance; c'est un terroir que j'aime à cultiver, dans l'espérance de le trouver plus riche encore. A bien plus forte raison mon estime & mon amour prennent racine & croissent dans un sol d'une vigueur & d'une bonté extraordinaires. —— Ajoutez à cela que l'aspect des physionomies qui me font souffrir & m'indignent pour un moment contre les hommes, me rend aussitôt plus tolérant à leur égard, parce que je connois à fond la nature & la force des penchans qu'ils ont à combattre.

Toute connoissance de ce qui est, de ce qui agit sur nous & de ce que nous pouvons opérer, toute vérité en un mot est utile & contribue à rendre les hommes plus heureux. Quiconque oseroit nier cette proposition, ne peut & ne doit jamais rien approfondir. Plus nos connoissances sont parfaites, plus elles nous deviennent utiles.

Ce qui est utile contribue au bonheur; ce qui contribue au bonheur, contribue aux progrès de la Charité. Des hommes heureux sans charité, où sont-ils? où pourroient-ils exister?

S'il

S'il étoit poſſible qu'une Science, en la ſuppoſant parfaite, détruiſît ou affoiblit le bonheur de l'homme & l'amour du prochain, la Vérité ſeroit en contradiction avec la Vérité, & Dieu avec lui-même.

Celui qui ſoutient ſérieuſement „ qu'une Science parfaite quelconque „ nuit à la Société, ou qu'elle ne tend pas aux progrès de la Charité" — (ſans laquelle on ne peut concevoir de bonheur pour le genre humain) — celui, dis-je, qui ſoutient cette aſſertion, n'eſt pas de ceux avec qui notre Auteur aimeroit à philoſopher; & je ſuis ſûr qu'il ne refuſera point de m'accorder ce principe :

„ *Plus nous approchons de la Vérité, plus nous ſommes près du bonheur*".

Plus nos connoiſſances ſe rapprochent de la Toute Science de Dieu, plus notre amour reſſemble à l'amour divin.

Celui qui *ſait de quoi nous ſommes faits*, & qui n'oublie point *que nous ne ſommes que pouſſière*, eſt le plus indulgent ami de l'homme.

Je préſume que les Anges ſont meilleurs Phyſionomiſtes que nous, & plus amis des hommes, que les hommes eux-mêmes; cependant ils découvrent peut-être en nous mille défauts, mille imperfections qui échappent ici bas à l'œil le plus clairvoyant.

Dieu eſt le plus tolérant des Eſprits, parce qu'il poſſède au ſuprême degré la connoiſſance des eſprits.

Et qui nous a laiſſé un plus bel exemple de patience, de charité, de ſupport, que celui *qui n'avoit pas beſoin qu'on lui rendit témoignage de l'Homme, parce qu'il ſavoit ce qui eſt dans l'Homme.*

„ Cependant que des demis Phyſionomiſtes, que des Sectateurs ignorans „ de la Phyſiognomonie, s'ils ſont accrédités, inſinuans, actifs, puiſſent „ devenir très-dangereux à la Société, cela eſt certain".

Mais il eſt *certain* auſſi que mon but & mes efforts tendent à écarter cette eſpèce nuiſible de Sectateurs; & il eſt *certain* encore que toutes les Sciences du monde deviennent dangereuſes entre les mains d'un ignorant. S'il en faut juger par les propres principes de l'Auteur, il doit être perſuadé comme moi: qu'il n'y a que des eſprits bornés, des Ignorans en Philoſophie, des ennemis de toute eſpèce de ſavoir & d'étude, „ qui puiſſent „ s'oppoſer à la recherche des règles fondamentales de la Phyſiognomonie — „ mettre obſtacle à ſes progrès — & taxer d'entrepriſe nuiſible & témé- „ raire une étude deſtinée à réveiller l'eſprit d'obſervation — à con- „ duire l'homme à la connoiſſance de ſoi-même, & à frayer aux Arts une „ route nouvelle". Accorder tous ces principes, comme le fait notre Auteur, & montrer en même temps de l'aigreur contre la Phyſiognomonie & les Phyſionomiſtes, cela s'appelle „ ſemer l'ivraie parmi le bon grain".

L'Auteur pour prévenir toute équivoque, à ce qu'il dit, ſépare la *Phyſiognomonie* de la *Pathognomique*. Il fait conſiſter la première „ dans le „ talent de connoître les qualités de l'eſprit & du cœur par la forme & la „ diſpoſition des parties extérieures du corps, ſurtout du viſage, abſtraction „ faite de tous les ſignes paſſagers qui peignent la ſituation actuelle de „ l'ame". Sous le nom de *Pathognomique* il comprend toute la *Sémiotique des paſſions* „ ou la connoiſſance des ſignes naturels des mouvemens de l'ame, „ avec leurs divers degrés & mélanges".

J'approuve

J'approuve cette diſtinction, & je ſouſcris de même aux deux définitions. Maintenant il s'agit de ſavoir: „ s'il y a une *Phyſiognomonie?* s'il y a une „ *Pathognomique?*" A l'égard de cette dernière, l'Auteur dit fort bien: „ que „ perſonne n'en a douté encore. Sans elle que deviendroit l'Art du „ Théatre? Les langues de toutes les nations & de tous les ſiècles ſont „ pleines de remarques pathognomiques".

Quant à la *Phyſiognomonie*, j'ai beau lire & relire ce qu'en dit l'Auteur, je ne puis deviner s'il l'admet ou non. Tantôt il dit: „ qu'on ne ſauroit diſcon- „ venir que dans un monde où tout eſt enchaînement de cauſes & d'effets, „ où rien ne s'opère par miracle, chaque partie ne porte l'empreinte du tout. „ Souvent, ajoute-t-il, nous ſommes en état de conclure de ce qui eſt près de „ nous à ce qui en eſt éloigné, du viſible à l'inviſible, du préſent au paſſé & au „ futur. C'eſt ainſi que l'aſpect de chaque contrée, la forme de ſes collines „ & de ſes rochers, retracent en caractères naturels l'Hiſtoire de la Terre: „ chaque petit caillou que rejette la Mer en raconteroit également l'His- „ toire à l'ame qui ſeroit unie à l'Océan, comme la nôtre l'eſt au cer- „ veau. A plus forte raiſon l'intérieur de l'Homme doit ſe retrouver „ dans ſon extérieur. Le viſage — dont il eſt ici ſurtout queſtion — „ nous offre ſans contredit des expreſſions & des traces de nos penſées, „ de nos penchans, de nos facultés. Combien ſont intelligibles les ſignes „ que le climat, la profeſſion impriment ſur le corps humain! Cependant „ qu'eſt-ce que l'effet du climat & de la profeſſion, comparé à l'influence „ de l'ame toujours active qui vit & opère dans chaque fibre? Cette „ empreinte du tout dans chaque partie eſt trop ſenſible, trop évidente „ pour qu'on puiſſe la méconnoître".

Après des obſervations auſſi vraies qu'elles ſont bien exprimées, j'aurois attendu de tout autre homme plutôt que de notre Auteur une attaque pareille à celle-ci: „ Mais quoi! s'écrie le Phyſionomiſte — l'ame de „ *Newton* pourroit habiter dans la tête d'un Nègre? Une ame angélique „ dans un corps hideux? — Verbiage en l'air! déclamations puériles!"

Et cet autre paſſage: „ Les parties ſolides de la tête n'offrent aucun „ ſigne des talens, ni en général des qualités de l'eſprit". Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'être plus en contradiction avec ſoi-même & avec la Nature.

„ Si l'on jette une balle de la groſſeur d'un pois dans la Méditerranée, „ des yeux plus perçans que les nôtres — quoiqu'infiniment moins clair- „ voyans que l'œil de celui qui voit tout — appercevront l'effet qu'elle „ produira ſur les côtes de la Chine". Ce ſont les propres expreſſions de notre Auteur.

Et l'action continuelle de l'ame „ qui vit & opère dans chaque fibre," n'auroit pas une influence déterminée ſur les parties ſolides qui ſont les frontières de ſon activité — parties ci-devant molles, ſur lesquelles agiſſoit chaque muſcle mis en mouvement — parties qui diffèrent dans chaque individu — qui ſont auſſi diverſifiées que les caractères & les talens — auſſi variées que les parties molles de notre corps — feroit-il poſſible, je le répète, que l'action de l'ame n'influât pas ſur elles, ou ne les déterminât point? Cependant changeons de ton pour ne plus nous expoſer au reproche de ſubſtituer aux faits & à l'expérience, de *puériles déclamations* — oppoſons l'expérience aux déclamations, & les faits aux faillies.

Mais avant tout relevons une mépriſe que je n'aurois guère attendue d'un eſprit géomètre. „ Pourquoi, demande l'Auteur, l'ame de *Newton* n'habi-

„ teroit-

„ teroit-elle pas dans la tête d'un Nègre? Un efprit angélique dans un „ corps hideux? Eft-ce à toi, foible mortel, à t'ériger en Juge des „ œuvres de Dieu?"

Il ne s'agit nullement ici „ de ce que Dieu *pourroit* faire;" nous examinons feulement „ ce qu'on a lieu d'en attendre d'après la connois- „ fance que nous avons de fa Nature & de fes opérations". — „ Dieu, „ l'Auteur & le principe de tout ordre, que *fait*-il?" Voilà ce que nous demandons, & non pas „ s'il *peut* transplanter l'ame de *Newton* dans le „ corps d'un Nègre? un efprit angélique dans un corps hideux?" La queftion *phyfiognomonique* fe réduiroit donc proprement à ceci: „ Une ame „ angélique agiroit-elle dans un corps hideux comme dans le corps d'un „ Ange? L'ame de *Newton*, logée dans une tête de Nègre, y auroit-elle „ inventé la Théorie de la Lumière?"

Tel eft l'état de la queftion. Voudriez-vous l'affirmer, vous, l'ami de la Vérité? Vous, qui parliez tantôt d'un monde „ où tout offre un en- „ chaînement de caufe & d'effet, où rien ne s'opère par miracle?"

Si j'ofois foutenir „ *que la chofe eft impoffible, même par miracle*," alors feulement je ferois „ un Juge téméraire des œuvres de Dieu;" mais il s'agit ici, non de miracles, mais *de caufes & d'effets naturels*.

Le point de la queftion étant ainfi établi, permettez-moi de vous juger fur vos propres paroles. — „ Il n'eft pas croyable, dites-vous, que *Judas* „ ait reffemblé à ce hideux & fâle perfonnage, à ce Juif mendiant que *Holbein* „ a peint; ce n'eft point là l'extérieur d'un hypocrite qui fréquente les „ affemblées religieufes, trahit fon Maître par un baifer, & va enfuite fe „ pendre. Selon moi, *Judas* devoit fe diftinguer des autres difciples par

„ un air dévot, par un ſourire étudié". —— Rien de plus vrai & de mieux vu. Mais ſi j'allois vous demander à mon tour : „ Eſt-ce à toi, „ foible mortel, à t'ériger en Juge des oeuvres de Dieu ?" Si je répliquois à votre réflexion ſi juſte & ſi fine : „ Commencez par nous expliquer „ pourquoi l'homme vertueux traîne ſa triſte vie dans les infirmités ? Ne „ ſe pourroit-il point par une raiſon analogue que l'homme de bien eut „ reçu de ſon Créateur une phyſionomie ſemblable à celle du Juif mendiant „ de *Holbein*, ou telle autre que vous voudrez lui prêter ?" Ce raiſonnement ſeroit-il juſte, ſage & ſolide ? Quelle prodigieuſe différence entre la Vertu *ſouffrante* & la Vertu *hideuſe !* Et la ſuppoſer hideuſe parce qu'elle eſt ſouffrante, eſt-ce là une bonne Logique. Les ſouffrances ne ſont-elles pas un attribut eſſentiel de la Vertu ? Demander „ *pourquoi l'homme de* „ *bien eſt condamné à ſouffrir ?*" c'eſt demander „ *pourquoi Dieu veut que nous* „ *ſoyons vertueux* ?" Par conſéquent y a-t-il autant d'incongruité à dire de l'homme vertueux „ *qu'il ſouffre*," que d'avancer „ *qu'il a l'air d'un* „ *fripon* ?" Diſpenſez la Vertu des combats, des ſacrifices, du renoncement à ſoi-même, elle ceſſera d'être Vertu. Ainſi il eſt étrange de demander : „ pourquoi l'homme de bien eſt appellé à ſouffrir ?" C'eſt la *nature des choſes qui l'exige ;* mais il n'eſt ni dans la nature des choſes, ni dans le rapport de cauſe à effet : „ que l'homme de bien ait la phyſionomie d'un fripon, „ & le Sage celle d'un Idiot". Et comment pouviez-vous tenir ce langage, vous, l'Auteur de ces belles maximes : „ Sans la vertu il n'eſt point de „ beauté permanente ; par elle la laideur la plus choquante peut acquérir „ des charmes irréſiſtibles. Je connois des femmes dont l'exemple eſt „ propre à encourager les plus laides de leur ſexe".

Il n'eſt pas ici queſtion de l'homme vertueux dans l'état de maladie ; j'examine tout auſſi peu „ ſi l'homme de génie *peut* tomber en démence ;"

il

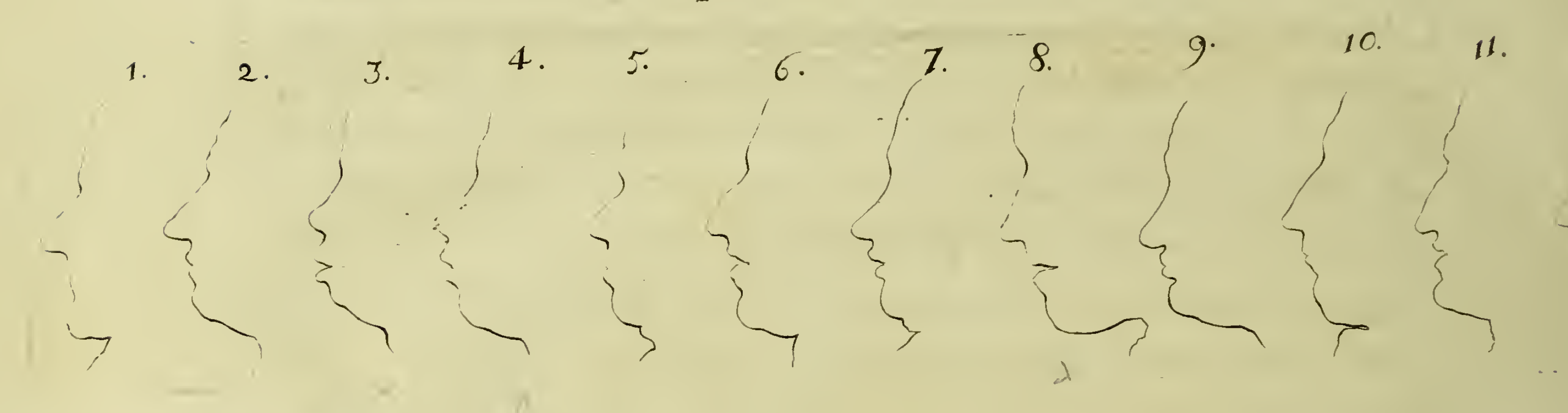
il s'agit uniquement de ſavoir: „ s'il eſt poſſible que l'homme de bien *conſi-
„ déré comme tel* reſſemble au Vicieux conſidéré *comme tel* — de même ſi
„ l'Idiot envisagé *comme idiot*, peut reſſembler au Sage qui l'eſt en effet?"
Qui pourroit — vous, moins que perſonne, profond Obſervateur des
hommes — qui pourroit, dis-je, ſoutenir: „ que dans le corps ſâle & hideux
„ du Juif mendiant de *Holbein*, que dans ſon front &c. auroit pu habiter
„ (ſans un miracle) l'ame de *Saint Jean*; que cette ame eut pu agir dans
„ ce corps tout auſſi librement que dans un autre?" Aimeriez-vous à
diſcuter des queſtions philoſophiques avec celui qui ſoutiendroit une aſſertion
auſſi abſurde, & qui répondroit à vos objections d'un ton cagot: „ Eſt-ce
„ à toi, foible mortel, à t'ériger en Juge des œuvres de Dieu?"

Eſt-il beſoin d'en dire davantage? Non, aſſurément! „ Mais où
„ ſont, direz-vous, les preuves tirées de l'expérience, les faits?" Eh
bien, ſi ce que j'ai dit ſur *Judas* ne vous ſuffit point, je citerai d'autres exem-
ples, quoique mon Ouvrage en ſoit déjà rempli, & que la ſuite en doive
offrir encore de nouveaux.

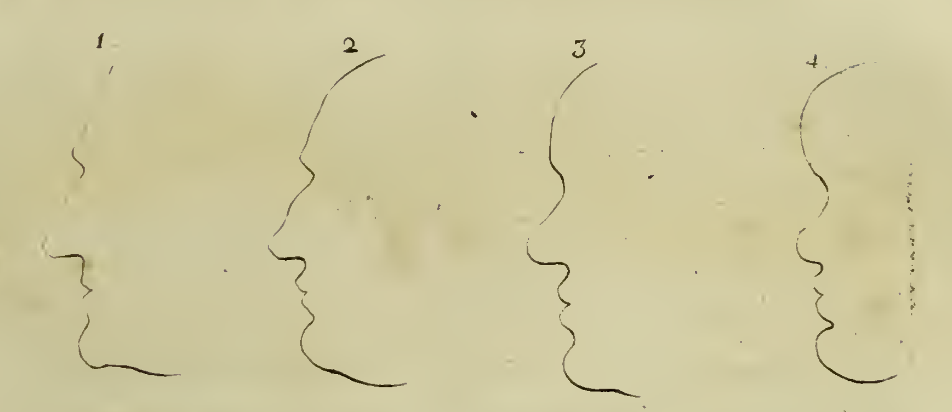
Commençons par de ſimples contours. Nous pourrions même nous en
tenir aux ſilhouettes, ſi notre Auteur, par une raiſon que je ne puis com-
prendre, ne les avoit preſque entièrement paſſé ſous ſilence. Il ſuffiroit
peut-être de lui demander: „ Si en examinant une ſuite de ſilhouettes, il
„ oſeroit, ſoit en préſence de témoins, ou ſeulement dans le ſilence du
„ cabinet, *énoncer* cette aſſertion qu'il avance ſans aucune preuve, & qui
„ d'ailleurs contredit ſes propres principes autant que l'expérience: *les
„ talens & les facultés de l'eſprit n'ont point de ſignes dans les parties ſolides de
„ la tête*, c'eſt-à-dire en d'autres termes: l'os de ce front eſt ſaillant & cet
„ autre eſt plat, ſans qu'il faille l'attribuer à aucune cauſe interne —
„ c'eſt un pur effet du hazard, dans un monde où rien ne ſe fait par
„ hazard."

„ hazard. —— Un front angulaire ou arrondi, applati ou voûté, peut „ contenir & au même degré les mêmes facultés, les mêmes talens". Que répondre à cela, ſi non: „ voyez, examinez & jugez".

Nous ſommes obligés de nous borner pour le moment à un petit nombre d'exemples, parce que nous devons traiter des ſilhouettes & de leur ſignification dans un fragment ſéparé.



Voici les contours de douze viſages d'idiots, où l'on n'a marqué ni les yeux, ni les linéamens. Quel de mes Lecteurs chercheroit, ou croiroit trouver une expreſſion de *ſageſſe* dans des profils de cette eſpèce? Si les Originaux étoient vivans parmi nous, en eſt-il un ſeul que nous vouluſſions choiſir pour notre Conſeil? Ne peut-on pas dire de chacun de ces profils pris à part: „ qu'un Peintre qui en donneroit un ſemblable à *Solon* ou à *Salomon*, ſe couvriroit de ridicule & de honte?" Un Obſervateur exercé diſtinguera aiſément dans cette ſuite de viſages, des idiots qui étoient *naturellement* tels, & d'autres qui probablement ne le ſont devenus que par l'effet d'une *maladie* ou de quelque *accident*. Peut-être la 1re de ces têtes a-t-elle été autrefois judicieuſe — mais la 3e, la 4e, la 7, 8, 9 & 10e l'ont-elles jamais été, ou pourront-elles le devenir? N'y auroit-il pas de l'affectation à s'écrier: „ je l'ignore, & comment le „ ſavoir? ſeroit-il impoſſible que Dieu eût donné un tel profil au Philo- „ ſophe qui inventa la Théorie de la Lumière?"



Ces profils ne ſont que de fantaiſie. On ne *peut méconnoître* dans le 1er & le 2^{d} un jugement exquis & des talens ſupérieurs, quoique d'un genre tout à fait différent — dans les deux autres une extrême foibleſſe d'eſprit, mais plus frappante encore dans le 4e que dans celui qui le précède: l'impreſſion qu'ils produiſent eſt irréſiſtible comme celle de la voix de Dieu. Celui qui a le moins d'expérience & celui qui en a le plus, en jugeront de même au premier coup d'œil & d'après une ſorte d'inſtinct. Conſultez le *ſentiment du vrai*, la plus noble de nos facultés, ſentiment que j'oſerois nommer la *parole de Dieu*, qui ſe fait entendre à tous les hommes — conſultez ce ſentiment invincible qui précède le raiſonnement — il prononcera auſſitôt. Et ſur quel fondement? ſur le geſte, la mine, le regard ou le mouvement? Non, ſur un ſimple contour immobile, inanimé.

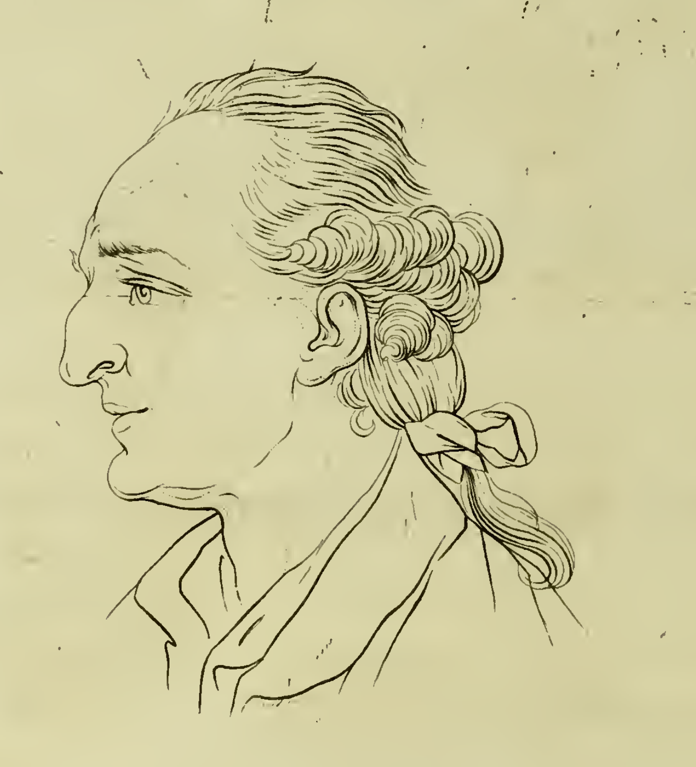


Que ces copies ſoient authentiques, ou (comme j'en ſuis certain) qu'elles ne le ſoient pas, peu importe. A les prendre telles qu'elles ſont, abſtraction faite cependant de ces ridicules cornes, pourroit-on y méconnoître une expreſſion de *rudeſſe*, d'*opiniâtreté* & de *férocité*? La 1re tête n'annonce-t-elle pas depuis la pointe du nez juſqu'au deſſous de la lèvre inférieure, un *défaut d'intelligence*, & la 2e dans les mêmes parties une *rudeſſe* qui les rapproche de la brute? Ces deux caractères ne ſont-ils pas ſuffiſamment déterminés par les ſeuls contours? On s'accordera généralement à trouver dans le contour de l'œil 1. plus de naturel, d'humanité & de nobleſſe que dans celui de l'œil 2, qui ne tient proprement ni de l'homme, ni de la brute?

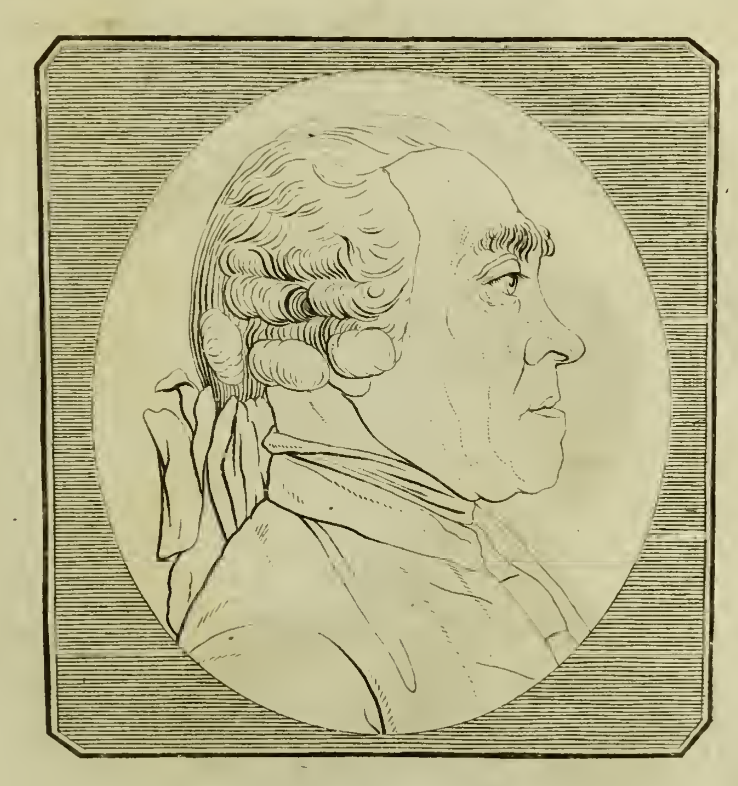


Quoique ces deux profils ſoient moins revoltans que ceux qui précèdent, on ne ſauroit cependant ſe réconcilier avec ces viſages. Mais après un examen attentif, nous préférerons de beaucoup le 1er, & ſi on en couvre la bouche & le haut du front, on trouvera même dans les autres traits un caractère de grandeur & de majeſté. J'obſerverai cependant que l'œil eſt trop allongé. Quant aux deux bouches, elles n'expriment que brutalité & méchanceté.

Personne assurément ne croira voir dans ce profil le calme de la sagesse, le caractère doux & modeste d'un homme à qui il n'en coute rien d'attendre patiemment l'occasion, de peser mûrement avant que d'agir. Sans parler ici de la bouche, ce front avancé, ce nez aquilin, ce large menton dont la forme est celle d'une anse, le contour de l'œil, surtout celui de la paupière d'en-haut, tout annonce à ne pas s'y méprendre, un naturel vif, prompt, fougueux & présomptueux — & ces différens signes se manifestent non par le mouvement, mais dans les parties solides, ou par l'état de repos des parties molles.



Quelle différence entre ce profil & le précédent ! Ici, malgré beaucoup de vivacité & de présomption, bien moins de feu, moins d'énergie, moins de *courage*, & bien plus de *sagesse*. Comparez les yeux, les nez & surtout les mentons; réduisez l'un & l'autre visage en silhouettes, & demandez-vous ensuite, ou demandez au premier venu: „ lequel de ces profils annonce un *caractère sage & réfléchi*; lequel indique „ un homme *impétueux & hardi* ?" La réponse sera décisive, & la voix du peuple sera la voix de Dieu même.



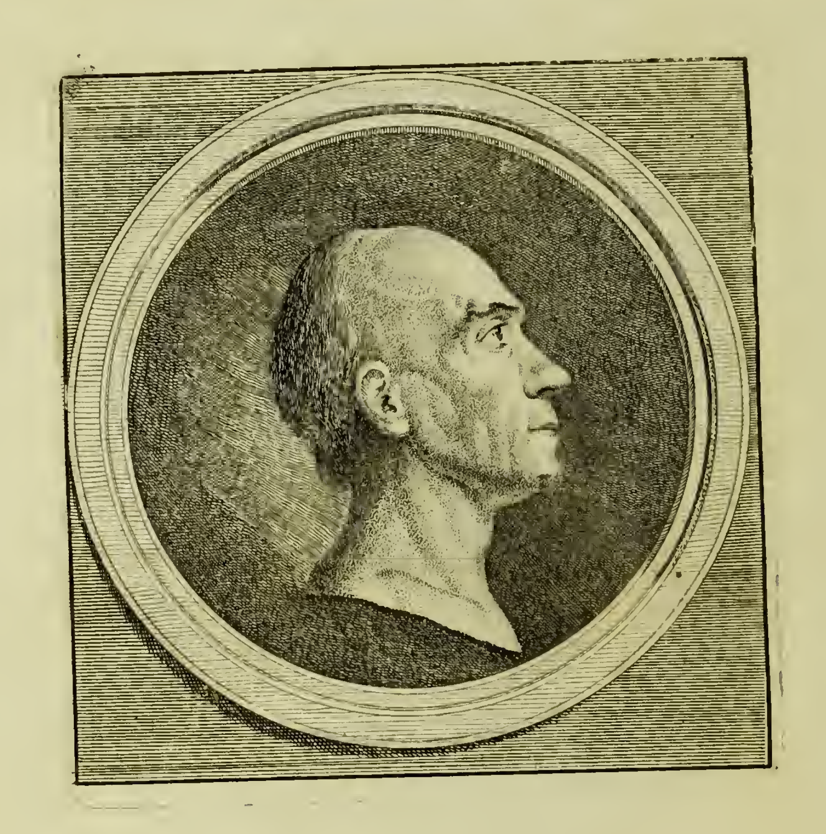
Ici le ſeul contour extérieur montre l' armonie de l'enſemble, & nous indique — moins le profond penſeur qui ſe livre à des méditations abſtraites — qu'un eſprit ouvert, du ſavoir, du goût, de la facilité, une mémoire heureuſe & des penchans ſenſuels. Rien de fortement prononcé dans ce contour; on n'y voit ni angle, ni cavité — tout y porte une empreinte de molleſſe & de ſérénité, d'eſprit & de goût.



Le caractère de *grandeur* qui manquoit au profil précédent, eſt d'autant plus marqué dans celui-ci. Il eſt certain que *toute image d'un grand homme, deſſinée d'après nature, n'eſt au fonds qu'une carricature* — & cependant la forme principale & le rapport des parties s'y retrouvent toujours. Le portrait ci-deſſous en offre la preuve. Soit qu'on examine ſéparément le front, le crâne, le nez ou l'œil, ſoit qu'on enviſage l'enſemble, on reconnoît partout un caractère ſingulièrement énergique.



Tout ce profil, & le haut furtout, annonce à chaque Obfervateur, une tête philofophique. Il n'y faut pas chercher le *courage*, & moins encore cette efpèce de courage héroïque qui produit des actions d'éclat — puisqu'il eft incompatible avec le contour du nez qui n'a rien de tendu, avec l'enfoncement au deffous du front & avec la bouche. Je fuis fûr, autant qu'on peut l'être d'une chofe quelconque, qu'une tête de cette forme avec des contours tels que ceux-ci, fuppofe un *fentiment délicat* qu'il eft facile de bleffer & d'irriter, & un *efprit philofophique & profond.*



Ce n'eſt point de la profondeur que je découvre ici, mais beaucoup de pénétration, une facilité admirable à ſaiſir rapidement chaque beauté, chaque fineſſe, avec le talent d'en communiquer l'impreſſion, en les ornant d'un nouveau charme. Voilà ce qui me frappe dans cette phyſionomie, dans ce front, dans ce ſourcil, & ſurtout dans cet œil poëtique. Le bas du viſage n'eſt pas celui d'un *profond* Philoſophe qui ſuit la marche lente & pénible de l'analyſe, mais il déſigne de la facilité & un *goût* exquis.



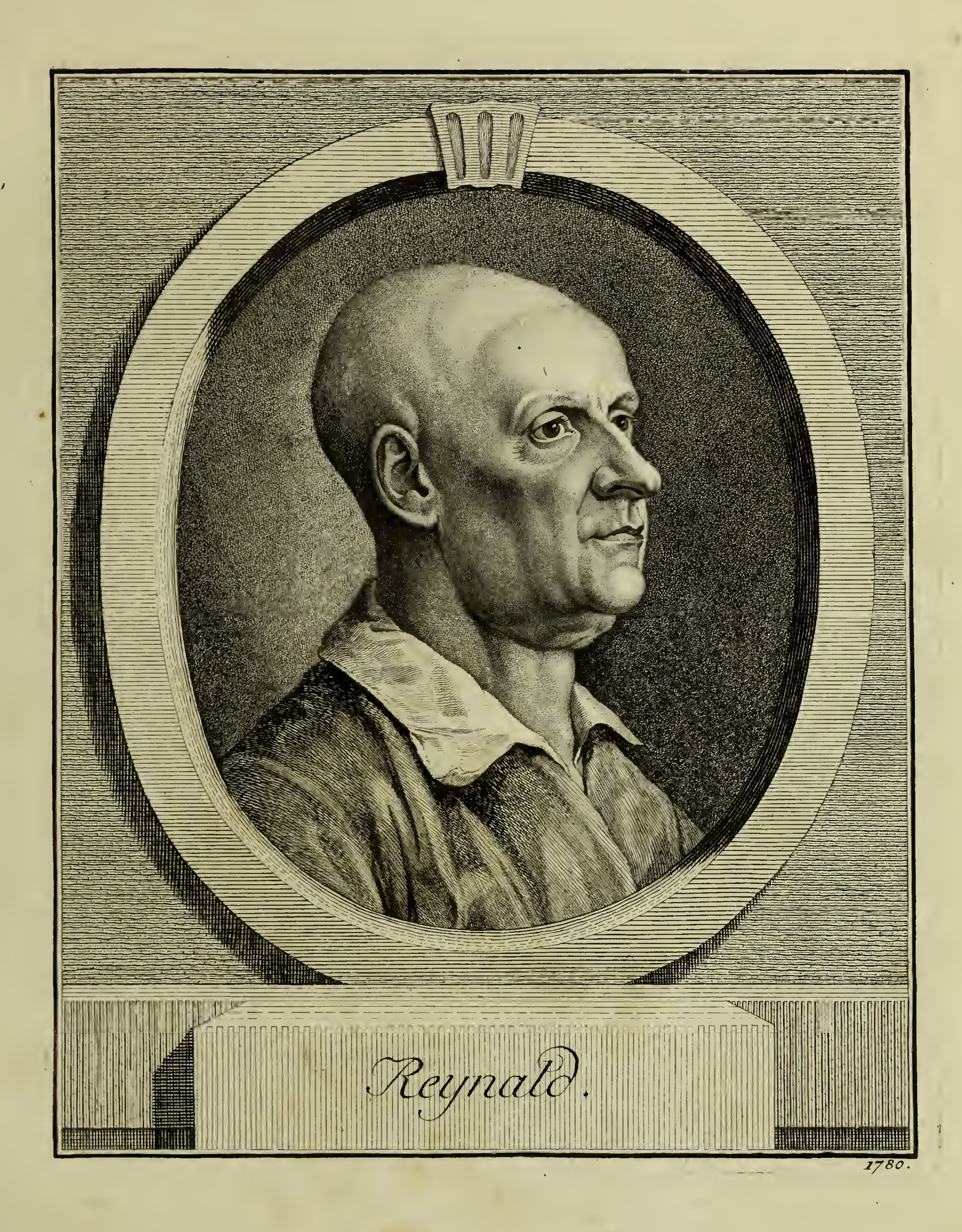
RAYNAL.

La tête ci-jointe confidérée dans l'état de repos & feulement d'après fes contours, doit frapper tous ceux qui ne cherchent pas à fe faire illufion, & ils conviendront avec moi que ce n'eft pas là une tête ordinaire. Je n'entreprendrai pas d'analyfer un tel caractère, ni de l'apprécier; mais je crois pouvoir dire fans préfomption comme fans flatterie — que la ligne qui partant de l'os de l'œil gauche & paffant par deffus le fommet de la tête vient fe terminer jufques vers le milieu de l'oreille — indique *feule*, & *abftraction faite de tout le refte* — un penfeur doué de l'efprit d'analyfe & de détail, qui traite fa matière à fond, & ne cède pas aifément à l'opinion d'autrui. La même expreffion fe retrouve dans le contour de l'œil & de l'oreille, & — fans qu'il foit befoin pour cela de mouvement ou de mobilité — dans le contour du nez & de la lèvre fupérieure, & dans la ligne que forment les lèvres en fe fermant.

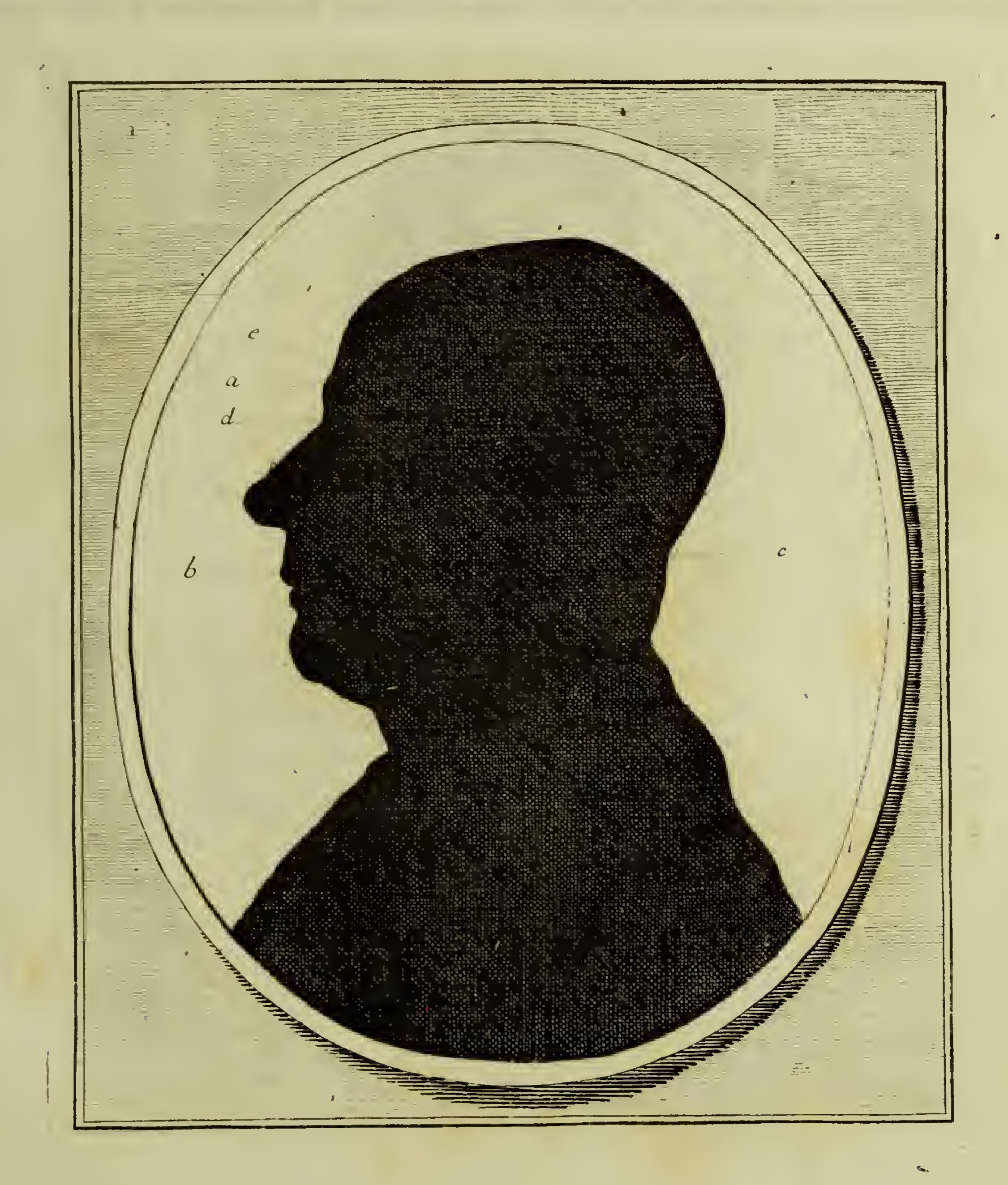
Les fignes que je viens d'obferver annoncent de la *facilité* à faifir rapidement un grand nombre d'objets, & le talent de reproduire ce qu'on a vu, fous une forme nouvelle & dans un nouvel ordre. *L'intelligence*, & la *fermeté du caractère* réfident fur-tout dans le derrière de la tête. Je paffe fous filence diverfes qualités originales plus difficiles à découvrir.

PLANCHE VII.

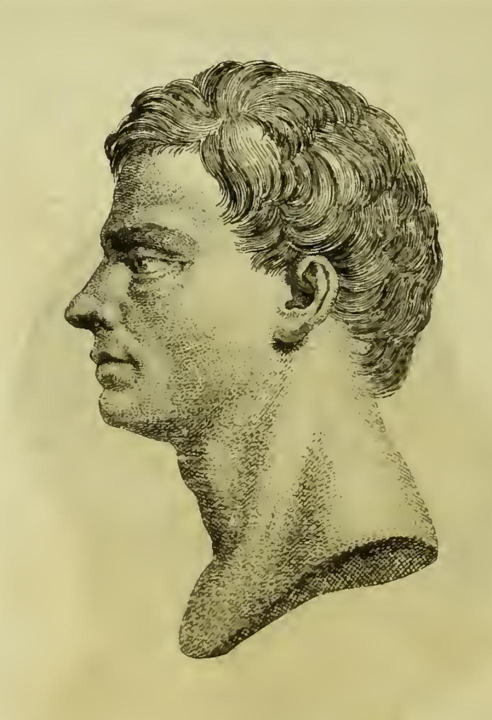
Prenez


Reynald.
1780.

Prenez le contour depuis *a* au deſſus de l'os de l'œil juſqu'à *c* ſur le derrière de la tête — il ſuffira ſeul pour déterminer aſſez poſitivement le principal caractère de l'eſprit. Un Phyſionomiſte ordinaire dira de quoi cette tête eſt *capable* ou *non capable*, quand il aura vu la ſection très-remarquable du profil qui eſt entre *a* & *b*; un Obſervateur plus habile en décidera ſur celle qui eſt entre *e* & *d*; enfin il ne faudra au véritable Connoiſſeur que l'eſpace entre *a* & *e*, pour aſſeoir ſon jugement.



Application ſoutenue, patience infatigable dans les recherches & les travaux — caractère ferme, inébranlable, difficile à manier & qui ne s'en laiſſe pas facilement impoſer — opiniâtreté à pourſuivre ce qu'on a une fois commencé — capacité ſans génie — ſagacité ſans profondeur — eſprit très-actif, ſans être *fort* entreprenant — fidélité ſans tendreſſe — bonté ſans chaleur. Pour peu qu'on connoiſſe les hommes, on retrouvera ces traits dans le profil ci-joint, tout inanimé qu'il ſoit.



Ici combien plus de profondeur, de nobleſſe & de goût! — bien moins de rudeſſe auſſi — beaucoup plus de ſenſibilité, de chaleur & de délicateſſe. Tout eſt plus ſaillant, plus ferme —— & cependant plus doux. Le contour ſeul de ce front, dont le haut eſt plus cintré que celui du profil précédent, déſigne un eſprit plus fin, plus flexible — le bout du nez, auquel ordinairement on ne fait pas aſſez d'attention, quoiqu'il ſoit très-ſignificatif — l'angle que forme la ligne inférieure du nez avec la lèvre d'en-haut — tout exprime un plus haut degré de fineſſe, de profondeur & d'élévation.



LES QUATRE TEMPÉRAMENS.

Seroit-il néceſſaire de commenter l'eſtampe que nous avons ſous les yeux. Rien n'eſt plus ordinaire que de juger des *tempéramens* ſur le *mouvement* & la *couleur* — rien n'eſt plus rare que d'en juger ſur la *forme*, ſur le *contour* des parties *ſolides*, ou des parties molles conſidérées dans l'état de *repos*. Tout le monde convient qu'ils ſont reconnoiſſables à la couleur & au mouvement — perſonne auſſi, à moins de contredire le ſentiment intérieur, n'oſera nier à la vue de cette eſtampe, qu'on les reconnoît tout auſſi facilement, auſſi ſûrement, peut-être même plus ſûrement encore, à la forme, au contour des parties ſolides ou immobiles.

Sans doute les caractères de chaque tempérament *peuvent* varier à l'infini; & je ne prétends pas qu'ils *doivent* toujours être les mêmes; mais il eſt au moins certain que dans ces quatre profils la *forme du viſage*, les *contours* & les *traits* conſidérés dans *l'état de repos*, démontrent ſeuls & font ſentir la différence caractériſtique des tempéramens. Nous reprendrons ce ſujet ailleurs.

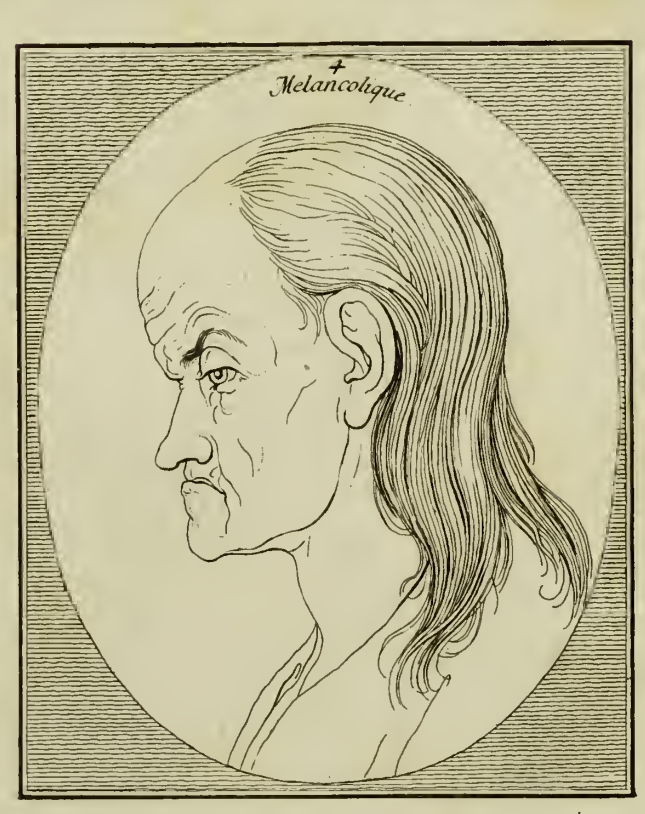
PLANCHE VIII.

LOCKE


1
Sanguin.


2
Phlegmatique.


3
Cholerique.


4
Melancolique.



Locke.

LOCKE.

Je préfente ici à mes Lecteurs une affez mauvaife copie faite d'après un bufte de *Locke*, & deffinée fous quatre faces différentes. Il femble qu'on aît pris à tâche de bannir de ces portraits, furtout du quatrième, l'efprit du Philofophe Anglois; mais reffemblans ou non, je foutiens que même dans ces copies défectueufes d'un bufte médiocre, fe retrouve encore le caractère effentiel & fondamental du vifage de *Locke*. Le contour du N°. 2. n'eft pas celui d'un homme ordinaire, incapable de réfléchir — moins encore le contour du N°. 1. — Examinez dans les deux premières têtes le front & le nez — puis le contour du N°. 1. depuis le bout du nez jufqu'au cou; cela feul paroîtra décifif aux yeux d'un Obfervateur tant foit peu Phyfionomifte. Dans le 4e vifage, la ligne mitoyenne de la bouche, confidérée même dans l'état du plus grand repos, fuppofe beaucoup de fens. La même ligne offre la même expreffion dans le N°. 3, & plus diftinctement encore. La forme de la tête dans 1. & 2. eft très-avantageufe. Enfin on démêle jufques dans la carricature que j'ajoute ici, les traces d'un efprit peu ordinaire.

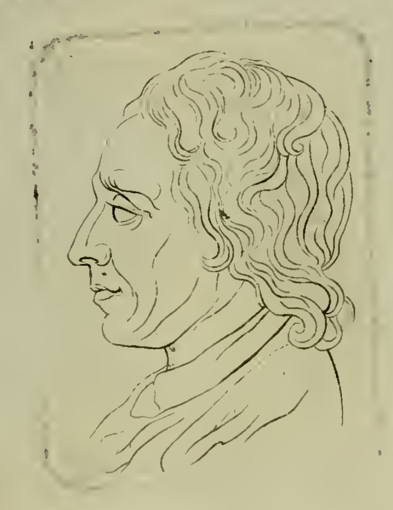
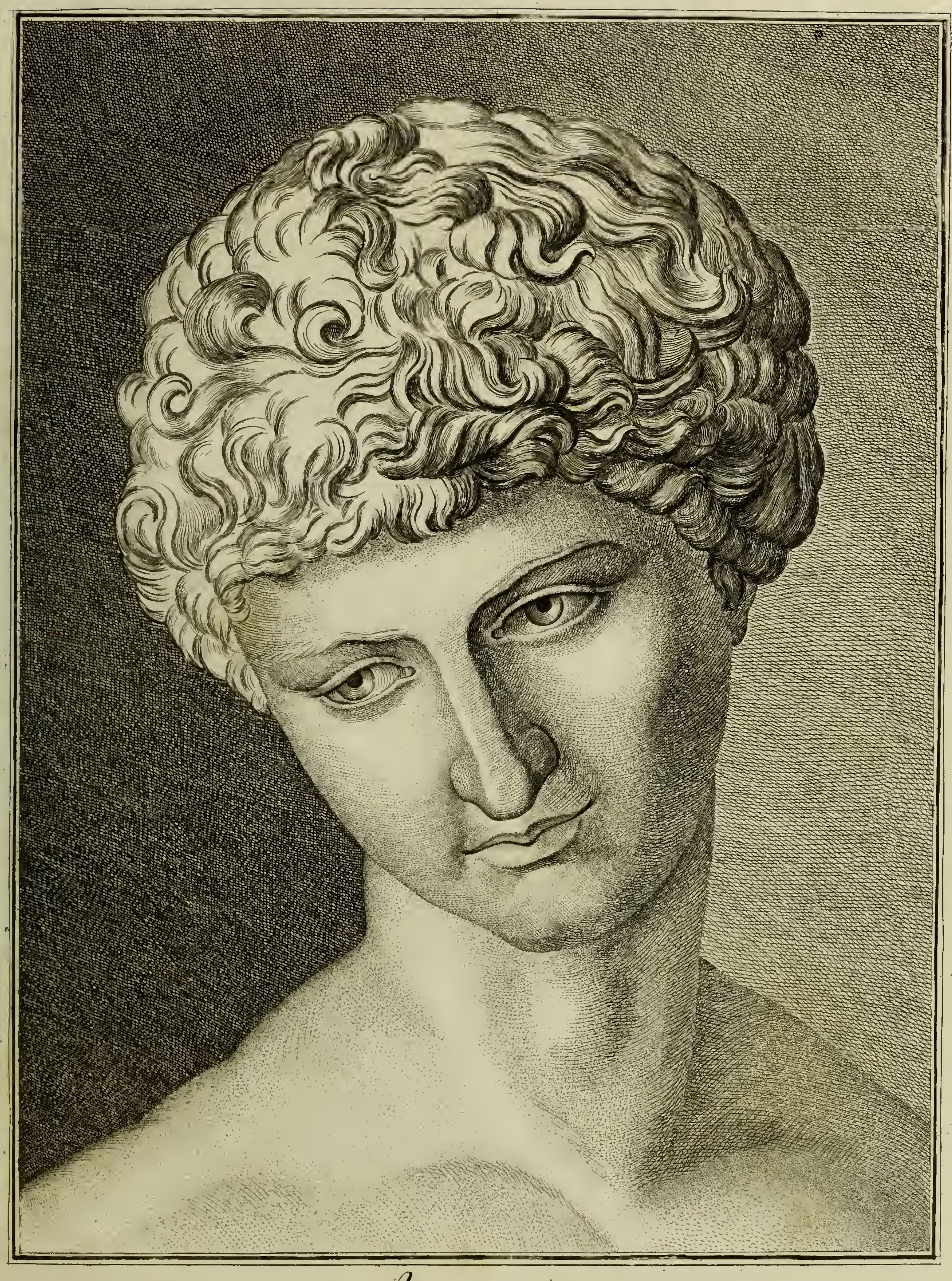


PLANCHE IX.

ANTINOUS.

Quel que soit l'Original que repréſente cette tête copiée ſur un buſte antique fort connu — nous nous arrêtons devant elle avec un ſentiment de reſpect & d'amour — & l'ame du tranquille Obſervateur eſt pénétrée d'un attendriſſement délicieux. — Et ce n'eſt pas ſeulement l'air penſif, calme, affectueux, le charme indéfiniſſable répandu ſur ce viſage, qui nous ſaiſit & nous attire. C'eſt encore ce front uni & ſerein, large & court, ferme & tendu; c'eſt la forme heureuſe des ſourcils ſi bien prononcés; c'eſt le degré d'enfoncement des yeux, & cet arc des paupières ni trop tendu, ni trop relâché — c'eſt ſurtout ce nez dont le deſſin eſt ſi parfait — c'eſt le contour élégant de la ligne que forment les lèvres en ſe fermant — c'eſt ce menton arondi — c'eſt la forme du cou & des épaules — c'eſt la proportion, l'harmonie de tous les traits. — En un mot, & l'enſemble, & chaque partie priſe ſéparément nous préſente un homme ſans pareil — l'habitant d'un monde meilleur — un Demi-Dieu.

PLANCHE X.



Antinous.



P.P. Rubens del. Joh. H. Lips fecit.

Jules-César

d'Après Rubens.

Que ce portrait de *César* ſoit reſſemblant ou non, il eſt certain que tout homme raiſonnable, s'il ne contredit pas formellement le ſentiment interne, reconnoîtra dans la forme de ce viſage, dans le contour des parties & le rapport qu'elles ont entre elles —— l'homme ſupérieur, l'homme né pour régir l'Univers. Le contour ſeul du front, depuis la pointe des cheveux juſqu'à l'angle au deſſus de l'œil gauche —— cette éminence qui eſt au milieu du front & qui ſe termine preſque en pointe — &, ſans parler de l'oreille & du cou — ce nez conſidéré ſéparément, puis dans ſa liaiſon avec le front — n'annoncent-ils pas plus de courage, de réſolution & de dignité naturelle qu'on n'en trouve dans dix-mille autres viſages, même parmi ceux qui ſont au-deſſus du commun? L'Abbé *Raynal* par exemple, n'a certainement pas un viſage ordinaire, mais combien ne diffère-t-il pas de celui-ci quant à la forme! A les conſidérer l'un & l'autre, ſeulement comme buſtes, & abſtraction faite de la mine & des traits mobiles, on dira qu'à moins d'un miracle leurs ames ne pouvoient opérer de la même manière dans des formes ſi différentes.

Planche XI.

JULES-CÉSAR.

Pourroit-on mettre en queſtion ſi le *Céſar* que nous avons ſous les yeux eſt plus *ſage*, plus *doux* que le premier? Si celui-là n'eſt pas plus *Général d'Armée*, celui-ci plus *Homme de Cabinet?* Si l'un n'annonce pas plus d'héroïſme, l'autre plus de maturité & de ſageſſe — & ces diſtinctions ne ſe manifeſtent-elles pas ſuffiſamment par les contours, c'eſt-à-dire par les parties ſolides?

Le contour extérieur depuis le bout du nez jusqu'à la lèvre d'en-bas — eſt déjà ſeul la marque infaillible d'une ſageſſe conſommée. — Quel contraſte il forme avec la narine, dont le deſſin ſi mauvais n'eſt pas ſeulement achevé! Cette oreille eſt bien plus foible, bien plus efféminée que celle de l'autre Portrait.

Ici nous voyons le favori de la fortune, arrivé au faîte de la gloire — Là, l'homme intrépide, bravant les coups du ſort. Le profil ci-deſſous tient le milieu entre ces deux extrêmes.

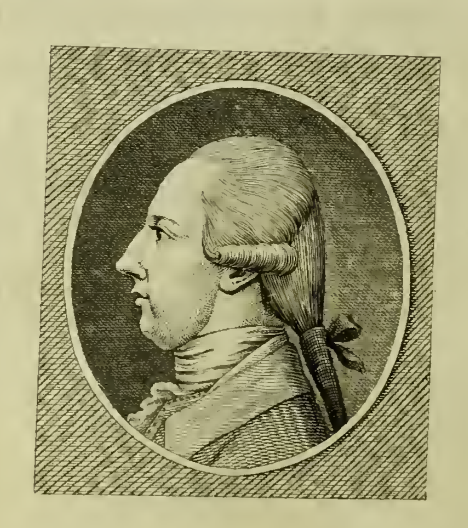
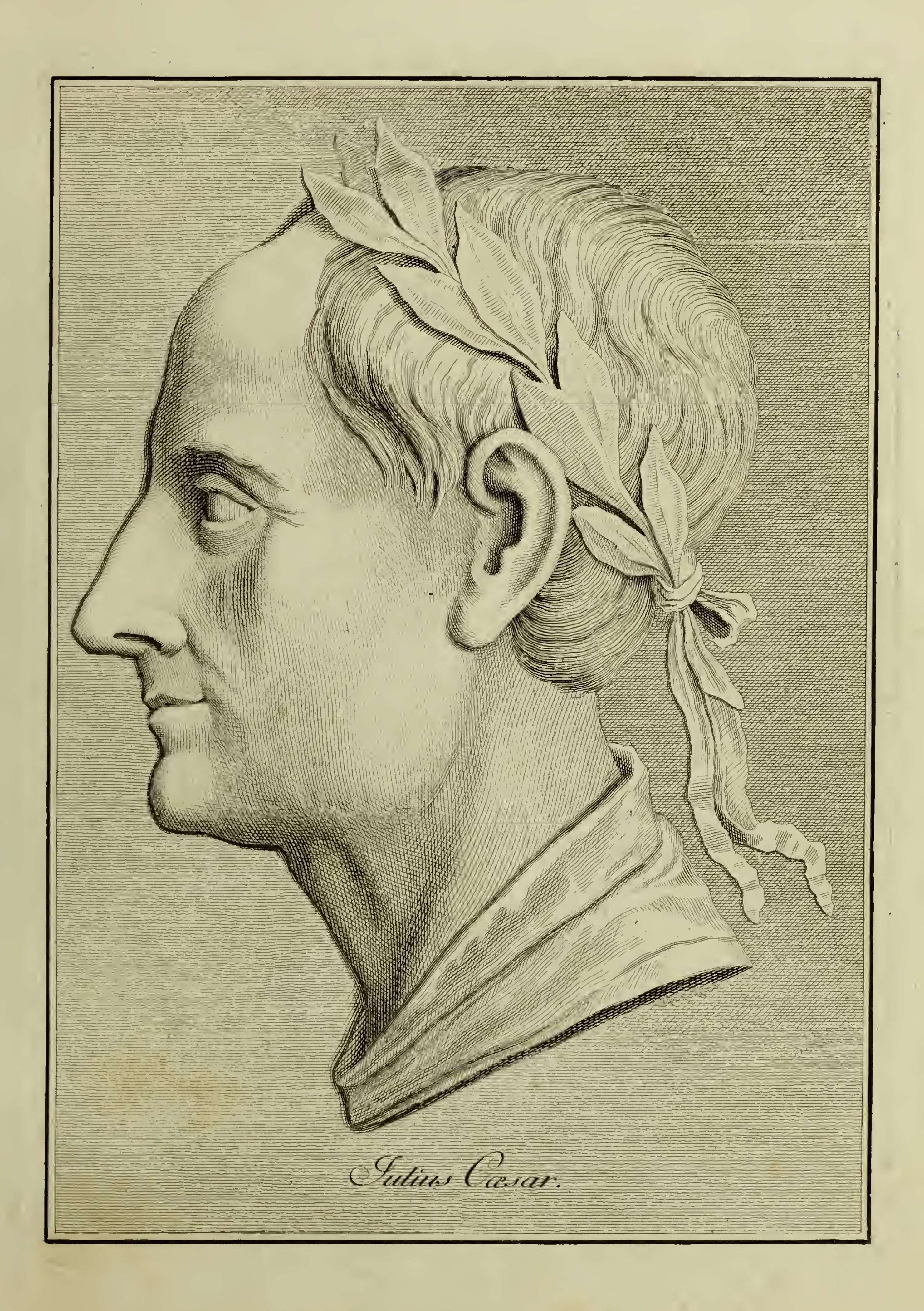


PLANCHE XII.



Julius Cæsar.



Joh: H Lips del. et sculp. 1778.

Heidegger.

HEIDEGGER

EN PROFIL.

Si après avoir montré par de fimples *contours*, des *filhouettes*, & des *profils* de toute efpèce, par des *buftes* & des portraits en *faces*, que la fignification du vifage de l'homme eft totalement indépendante du *jeu des traits*, des *mouvemens* & des *regards*, nous faifons voir la confirmation de cette vérité dans des portraits faits après la mort de ceux qu'ils repréfentent (1), nous aurons parcouru, ce me femble, tous les genres de preuve qui l'établiffent.

Voici le profil affez reffemblant d'un homme qui au jugement de tous ceux qui l'ont connu, étoit doué de talens fupérieurs, d'un efprit lumineux & profond, plein de fagacité dans fes recherches, actif, laborieux, & qui fuivoit fon objet avec une patience infatigable. —— Qu'il nous refte peu de fa phyfionomie! le front furtout étant prefque entièrement caché — mais ce peu qui nous refte, combien il eft fignificatif! Quant à moi, il me fuffiroit d'avoir vu l'angle que forme la machoire depuis l'oreille jufqu'au menton, pour reconnoître un efprit fubtil, profond & entreprenant. Il eft hors de doute que le contour depuis le fourcil jufqu'au menton, indique moins le génie d'un Poëte que les talens d'un Politique; qu'il fuppofe plus de folidité que d'imagination; plus de profondeur & de fermeté que de fenfibilité & de chaleur.

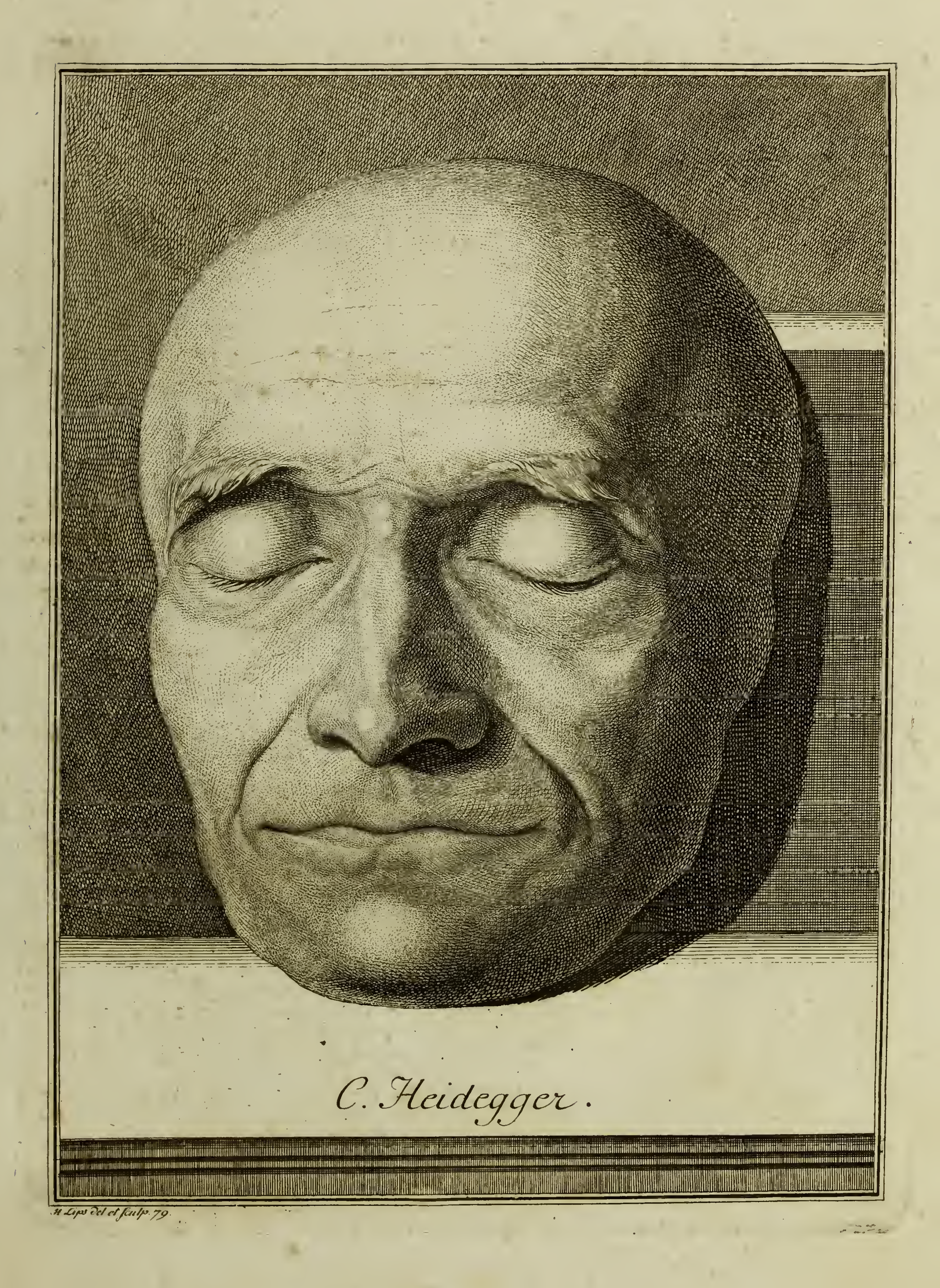
(1) Nous reviendrons fur cet objet dans un Fragment féparé.

PLANCHE XIII.

„ Tout dépend des yeux, du regard, du ſourire de la bouche, du „ mouvement des muſcles — le reſte ne ſignifie rien". —— Combien de fois n'a-t-on pas répété cette aſſertion! & combien de fois ne ſera-t-elle pas répétée encore — & cela parce qu'effectivement elle renferme quelque choſe de vrai & que nous n'avons garde de conteſter. Une erreur ne ſubſiſte & ne ſe perpétue qu'autant qu'il s'y trouve un mélange de vrai. Jamais un Louis faux n'aura cours, s'il n'a l'apparence d'un bon Louis, c'eſt-à-dire ſi le cuivre qu'il renferme n'eſt mêlé à beaucoup d'or. Ce qu'il y a de vrai dans l'aſſertion que nous avons rapportée, ſe réduit à ceci: „ Les regards ſont parlans — les mouvemens de la bouche ont une „ ſignification très-réelle & très-variée — le mouvement paſſager d'un „ ſeul muſcle peut être infiniment expreſſif". — Il faudroit être dépourvu de ſens pour le nier; mais cette vérité n'en détruit point une autre, de même qu'en général il n'eſt point de vérité qui ſoit en contradiction avec une autre vérité. Que la propoſition que nous venons de diſcuter ne renferme pas une vérité excluſive, c'eſt ce que démontrent les nombreux exemples que nous avons déjà rapportés, & plus évidemment encore ſelon moi, ce maſque d'un Sage que nous avons ſous les yeux. —— Ici tout repoſe, tout dort — point de regard, point de mouvement des lèvres. — Cependant qui oſeroit dire après l'avoir examiné: „ ce viſage muet ne „ parle point! — excepté l'œil animé & ſon regard, excepté le „ mouvement des muſcles il n'eſt point de traits dont la ſignification ſoit „ déciſive?" La Sageſſe, ne repoſe-t-elle pas ſur ces ſourcils, & ne ſemblent-ils pas couvrir de leur ombre une profondeur reſpectable? Un front voûté comme celui-ci ſeroit-il le ſiège commun d'un eſprit ordinaire & d'un eſprit ſupérieur? Cet œil fermé ne dit-il plus rien? Le contour du nez, & la ligne qui diviſe la bouche, & ce muſcle creuſé en foſſette entre la bouche & le nez, & enfin l'harmonie qui règne dans l'enſemble de tous ces traits, n'ont-ils plus aucune expreſſion? —— Je ne crois pas qu'un homme doué de ſens commun puiſſe répondre négativement à ces queſtions.

Le même viſage en petit, mais deſſiné avec plus de préciſion, confirme ce que nous venons d'avancer. On n'y retrouve pas le même degré de fineſſe,

PLANCHE XIV.

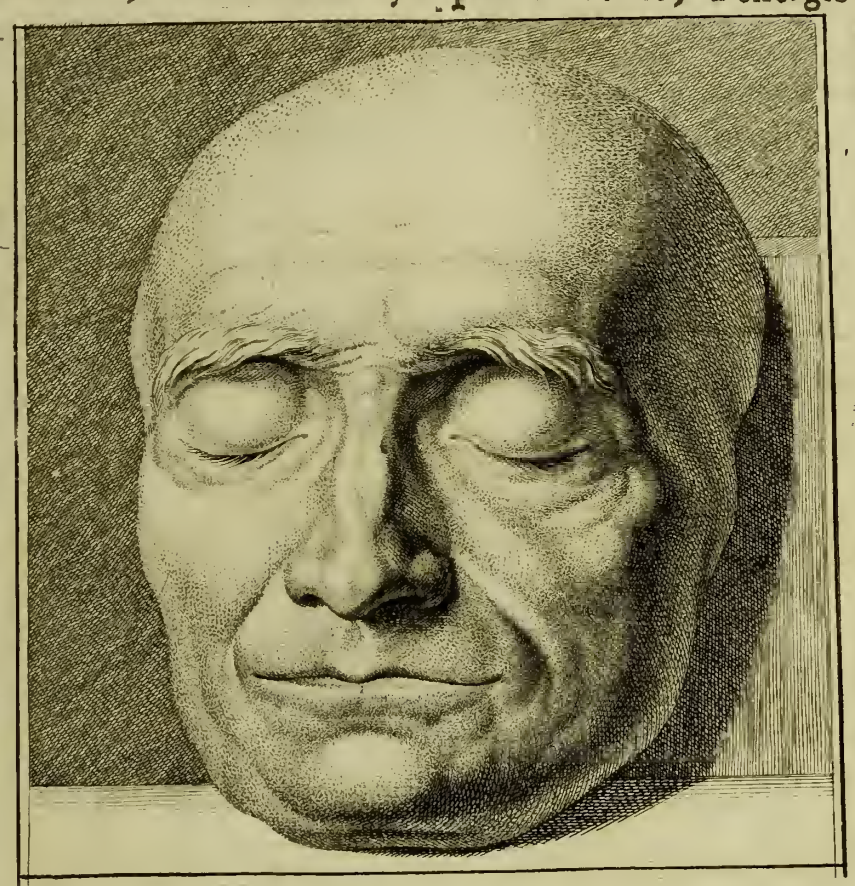


C. Heidegger.

H. Lips del et sculp. 79.



finesse, mais plus de fermeté & de force. Le premier semble avoir quelque chose de plus rusé; dans l'autre il y a plus de vérité, d'énergie & de sagesse.

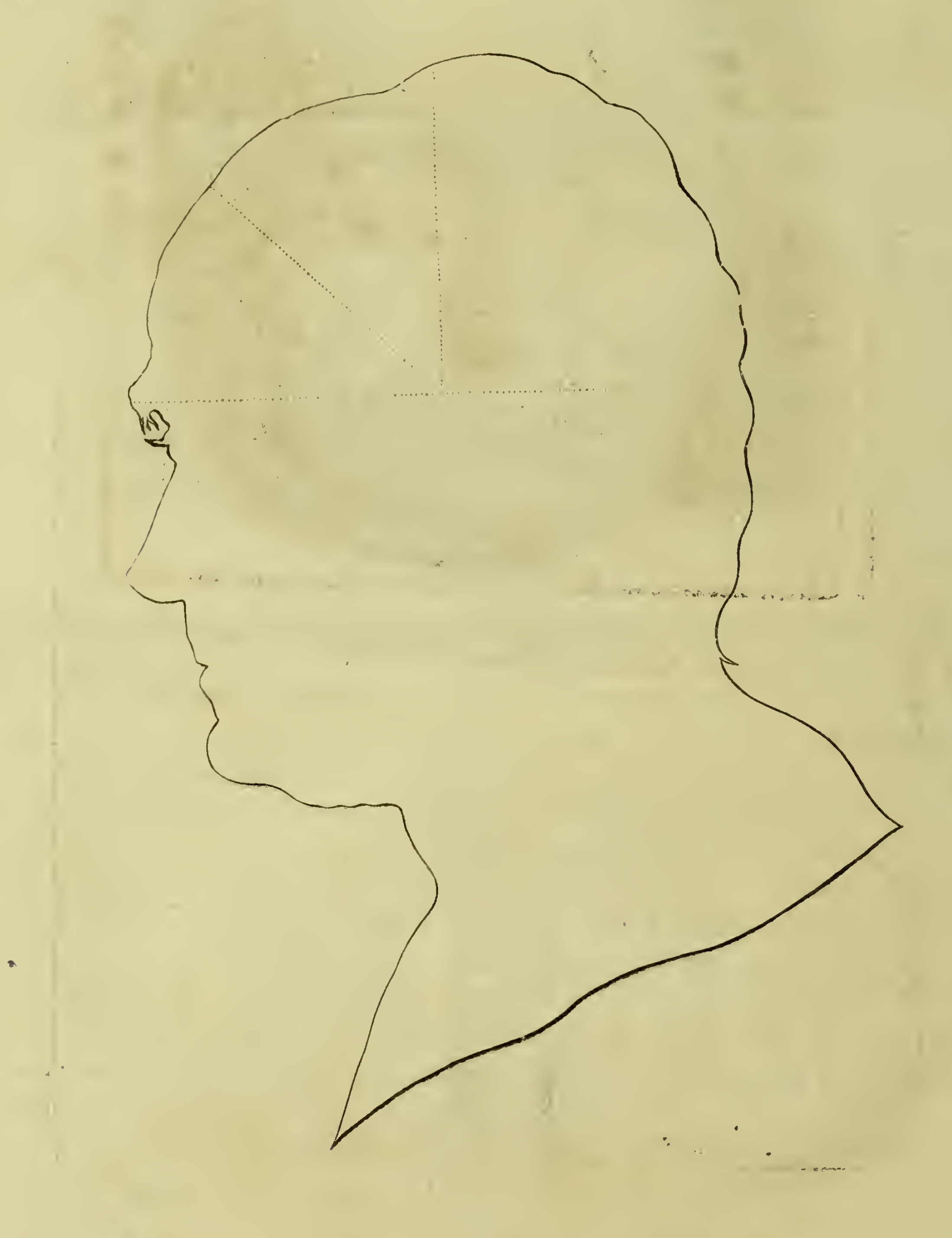


Afin de confirmer autant qu'il est possible les derniers exemples que nous avons cités, ajoutons le profil du même visage, dessiné avec plus de vérité que les portraits précédens. Le Physionomiste s'y arrêtera de préférence, quoique de tous les contours du visage, elle n'en présente qu'un seul & qui est absolument dénué d'action & de vie.

Depuis le sommet de la tête jusqu'au cou — devant & derrière — tout est expressif, tout parle un langage uniforme; tout nous indique une sagesse exquise & profonde — un homme presque incomparable, qui dispose tranquillement ses plans, & qui jamais dans l'exécution ne se rebute, ne se précipite, ou s'égare — un homme plein de lumières, d'énergie, d'activité, & dont la seule présence arrache cet aveu: *Il m'est supérieur.* — Cet arc du front, cet os saillant de l'œil, ce sourcil avancé — cet enfoncement au dessus de l'œil — la forme de cette prunelle — ce contour du

du nez — ce menton ſaillant — les éminences & les creux du derrière de la tête — tout porte la même empreinte & la retrace à tous les yeux.

Remarquez encore qu'une légère courbure dans le contour de la lèvre ſupérieure lui donne une forme étrangère au reſte du viſage, & en affoiblit l'expreſſion. Mais obſervez ſurtout la proportion des lignes qui ſont marquées par des points.



Vous ſentez dans ce moment, mon équitable Adverſaire, oui, j'en ſuis ſûr, vous ſentez qu'indépendamment du mouvement des muſcles, de l'expreſſion du regard, de la couleur du viſage, des geſtes, de l'attitude & du langage, il eſt une Phyſiognomonie des parties ſolides, des contours, une Phyſiognomonie Juge des talens, qui pourroit lire ſur le viſage d'une perſonne endormie, ou ſur le viſage d'une perſonne morte, tout ce qu'elle liroit en la voyant vivante ou réveillée. Pour vous mieux réfuter, que ne puis-je offrir ici votre image dans l'état de ſommeil! Oui, j'en appelle à votre propre viſage, car pour confirmer mes principes il ſuffiroit de ſuivre du doigt le contour de votre front depuis le ſommet de la tête juſqu'à l'extrémité de l'os de l'œil. Je n'ai pas l'avantage de vous connoître, je n'ai vu ni votre portrait, ni votre ſilhouette, & ſuis perſuadé néanmoins qu'une ſimple ſilhouette de votre profil, ou des trois-quarts de votre viſage, prouveroit ſans autre démonſtration à tout Obſervateur attentif: „que les ſignes du talent & du génie ſont marqués dans les „ parties ſolides du viſage".

Je ferai voir en parlant des *Lignes de la Phyſionomie*, qu'on peut déterminer mathématiquement par les ſimples contours du crâne, la meſure des facultés intellectuelles, ou du moins les degrés relatifs de capacité & de talent. Si j'étois plus habile en Mathématique, ſi je poſſédois cette Science auſſi parfaitement que notre Auteur — il me ſeroit aiſé de compoſer une table de proportion qui ſerviroit à apprécier les facultés de tous les crânes où l'on retrouveroit des dimenſions & des contours pareils à ceux dont j'offrirois le deſſin. Je ne ſuis pas encore en état d'exécuter cette entrepriſe, mais je ſuis perſuadé qu'une tête mathématicienne devroit en venir à bout. Quelques lecteurs trouveront peut-être de la folie dans cette aſſertion — quoiqu'il en ſoit, le penchant qui me porte à la recherche de la Vérité m'oblige d'avancer

encore:

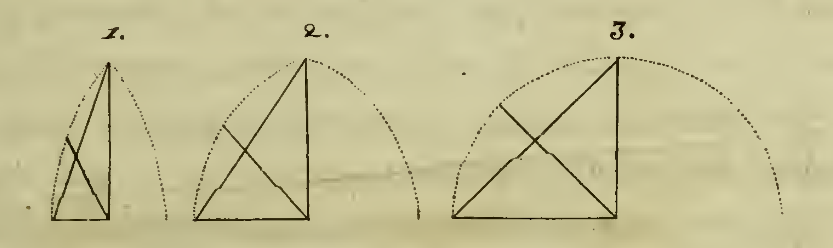
encore: *qu'en formant un angle droit du zénith & de l'extrémité de la pointe horizontale du front pris en profil, & en comparant les lignes horizontale & perpendiculaire, & leur rapport avec la diagonale, on peut en général connoître la capacité du front, par le rapport qui ſe trouve entre ces lignes.* Et l'on pourroit arriver à force d'eſſais à quelque choſe de plus précis, de plus déterminé & de plus convaincant. Au moment où j'écris ceci, je m'occupe de l'invention d'une machine au moyen de laquelle on pourra, même ſans le ſecours des ſilhouettes, prendre la forme de chaque front, & déterminer avec aſſez d'exactitude le degré de ſa capacité, & ſurtout trouver le rapport qui eſt entre la ligne fondamentale & le profil du front. Avec une telle machine nous pourrons eſpérer bientôt une table de proportion pour toutes les facultés de l'ame; l'uſage de cette table deviendra général, & dès lors le Sage ni l'Idiot ne revoqueront plus en doute: „ que les talens ont des ſignes marqués dans les parties ſolides du corps".

Amis du vrai, que puis-je faire de plus que des recherches, des *eſſais?* Animé d'un zèle ardent pour la Vérité, pour la Religion, pour la Gloire de Dieu manifeſtée dans l'homme qu'il a créé à ſon image, je viens vous prier de faire vous même des recherches. Croyez que des volumes de plaiſanteries ne ſauroient balancer une ſeule page, une ſeule ligne où l'on rend compte d'une expérience, d'un fait bien conſtaté, & mépriſez l'extravagance de ces prétendus Beaux-Eſprits, qui ne daignant point faire eux-mêmes des eſſais, refuſent d'examiner ceux qui ont été faits par d'autres, & ſe contentent de nous répondre d'un ton moqueur: „ *la choſe ne ſauroit-* „ *être,*" ce qui revient à dire: „ *qu'une choſe qui exiſte, eſt impoſſible*".

Eſſayez, & vous verrez bientôt, j'oſe le garantir, „ *que le front d'un* „ *Idiot né tel, diffère eſſentiellement dans tous ſes contours, du front d'un Homme*

de

„ *de Génie reconnu pour tel*". Faites des eſſais, & vous trouverez toujours: „ *qu'un front dont la ligne fondamentale eſt plus courte des deux tiers que ſa hauteur, eſt décidemment celui d'un Idiot. Plus elle eſt courte cette ligne & diſproportionnée à la hauteur perpendiculaire du front, plus elle marque de ſtupidité:* „ *au contraire, plus la ligne horizontale eſt prolongée & conforme à ſa diagonale,* „ *plus le front qu'elle caractériſe, annonce d'eſprit & de jugement. Appliquez* „ *l'angle droit d'un quart de cercle ſur l'angle droit du front, tel que nous l'avons* „ *propoſé: plus les rayons — ceux par exemple, entre lesquels il y a une diſtance* „ *de dix degrés — plus, dis-je, les rayons ſe raccourciſſent dans un rapport* „ *inégal, plus la perſonne ſera ſtupide — & d'un autre côté, plus il y aura de* „ *rapport entre ces rayons, plus ils indiqueront de ſageſſe. Quand l'arc du front,* „ *& ſurtout le rayon horizontal, excèdent l'arc du quart de cercle, on peut* „ *compter que les facultés intellectuelles ſont eſſentiellement différentes de ce qu'elles* „ *ſeroient ſi cet arc du front étoit parallèle, ou enfin s'il étoit non parallèle avec* „ *l'arc du quart de cercle*".



Ces figures peuvent en quelque ſorte expliquer mon idée. Un front qui auroit la forme de N°. 3. annonceroit bien plus de ſageſſe que celui qui auroit les proportions de N°. 2. & celui-ci ſeroit fort ſupérieur au front qui ſe rapprocheroit de N°. 1; car il faut être né imbécille pour avoir un front pareil.

Nous avons tous les jours ſous les yeux une preuve bien frappante de la vérité de ces obſervations — c'eſt la forme du crâne des Enfans, qui change à meſure que leurs facultés intellectuelles augmentent, ou plutôt ſe développent; forme, qui ne varie plus quand les facultés ont acquis tout leur développement.

Je ſais que ce ne ſont point là des *déclamations* — (mot qu'on a mis à la mode dans un ſiècle où le goût des recherches a diſparu, & qui ſert à déprimer toute vérité qui n'a pas le bonheur de plaire) — je ſais dis-je, que ce ne ſont point là des déclamations, mais autant de *vérités*, qui découlent des obſervations que j'ai faites, & qui ſont la baſe de toutes mes *déciſions phyſiognomoniques*.

Une fois pour toutes, je ne m'arrêterai point à réfuter les objections qu'on pourra faire contre ces obſervations, à moins qu'elles ne ſoient fondées ſur d'autres obſervations plus exactes que les miennes, & je regarderai tout ce qu'on oppoſera à celles-ci comme autant de *déclamations*. C'eſt le nom que mérite un étalage de mots qui n'apprend rien; mais propoſer avec chaleur des vérités d'expérience n'eſt pas ce qui s'appelle déclamer. Auſſi je n'attends pas de vous cet injuſte reproche, Amis de la Vérité, pour leſquels j'écris. Vous le voyez, je n'agite pas une queſtion indifférente, & au fond il n'eſt pas de vérité qui le ſoit, quelque peu importante qu'elle paroiſſe. Celle que nous examinons ici n'eſt-elle pas digne de toute notre attention, puiſqu'elle a pour objet la Tête de l'Homme, & qu'il n'eſt rien ſur la Terre qui puiſſe nous intéreſſer davantage — puiſqu'il eſt queſtion de déterminer les facultés de l'Homme, & qu'il n'eſt point de détermination plus importante pour nous — puiſqu'il s'agit enfin de découvrir

découvrir les traces de la Sageſſe Divine dans le chef-d'œuvre de la Création? L'indifférence & le ſang-froid ſont-ils compatibles avec une étude auſſi ſublime? Cette étude doit m'être chère, ſi elle conduit à la Vérité — je ſais qu'elle y conduit, & pour s'en aſſurer, il ſuffira de répéter mes eſſais.

Prenez donc le compas, ô vous qui aimez les vérités mathématiques, & meſurez, ſelon ma méthode, ou ſelon telle autre qu'il vous plaira de choiſir; meſurez des têtes auxquelles vous attribuez du génie, & des têtes d'imbécilles reconnus pour tels. Je ne puis m'arrêter davantage ſur une matière que je me reſerve d'éclaircir dans un Ouvrage à part, mais j'ai cru devoir en dire un mot en paſſant. Celui qui voudra s'appliquer avec zèle à la recherche de la Vérité, la trouvera, & glorifiera le Dieu qui a mis de l'ordre & des rapports dans tout ce qu'il a créé, παντα γεωμετρȣντος Θεȣ.

* * *

„ A des ſilhouettes choiſies parmi les têtes penſantes (continue notre „ Auteur) on devroit en joindre qui fuſſent choiſies parmi les têtes non „ penſantes & les imbécilles" — (nous l'avons fait & nous le ferons encore) — „ Ce n'eſt pas un Savant dont l'éducation a été ſoignée qu'il „ faut mettre en oppoſition avec un Ruſtre pris au village". Et la raiſon, je vous prie? Bien au contraire, c'eſt préciſément par des contraſtes de toute eſpèce que nous arrivons à des connoiſſances exactes.

„ Des Savans, dites-vous, *dont l'éducation a été ſoignée*?" Eſt-ce l'éducation, quelque bonne qu'on la ſuppoſe, qui pourra voûter le crâne du Nègre & le rendre ſemblable à celui du Philoſophe qui calcule le mouvement des aſtres? Il n'eſt queſtion que des parties ſolides, & qu'ont-elles de

 commun

commun avec l'éducation de ceux qui ſont *nés avec du génie*, ou avec celle des *imbécilles de naiſſance*? d'hommes de génie & d'imbécilles qui demeurent tels toute leur vie ? (je mets à part les accidens extraordinaires)— Voilà, je crois, ce qu'on devoit mettre & ce que j'ai mis en parallèle; & dès lors il falloit bien faire un *choix* parmi les premiers, puiſque chaque tête penſante eſt en quelque ſorte une tête *choiſie*, au lieu qu'on peut prendre au hazard les ruſtres de village, les têtes non penſantes. Cependant qu'on choiſiſſe des Idiots, qu'on nous les montre, qu'on les compare tant pour le viſage que pour les contours — ſeulement qu'on n'oublie pas ce que j'ai répété ſi ſouvent: ſavoir, de bien diſtinguer les parties ſolides formées par la Nature, des parties molles qu'un accident, une maladie, des revers, une paſſion malheureuſe peuvent avoir défigurées; qu'on diſtingue ce qu'ils étoient autrefois de ce qu'ils ſont maintenant; qu'on diſtingue les imbécilles de *naiſſance* de ceux qui ſont *devenus* tels.

„ *Bedlam*, dit notre Auteur, eſt habité par des gens qui inſpireroient le „ reſpect, ſi on ne les voyoit tout à coup immobiles & comme pétrifiés, „ ou bien levant au Ciel des yeux parallèles pour ſourire aux aſtres, ou „ prêter l'oreille aux concerts des Eſprits céleſtes &c". Donc c'eſt à la conformation de leurs parties ſolides qu'il faut attribuer le reſpect qu'ils nous inſpirent encore; donc ils n'étoient pas fous en ſortant des mains de la Nature, & c'eſt par accident qu'ils ſont devenus ſi différens de ce qu'ils étoient. Nous en rapporterons des exemples dans la ſuite, & déjà même nous en avons cité pluſieurs. Mais faut-il en tirer avec notre Auteur la conſéquence ſuivante ? „ La Phyſiognomonie eſt extrêmement trompeuſe". Quoi, elle ſeroit *trompeuſe*, tandis qu'elle retrace les *diſpoſitions & les facultés primitives*? —— car c'eſt le cas de ces fous dont le viſage conſerve encore des traits qui *inſpirent le reſpect*. —— Elle ſeroit *trompeuſe*, tandis qu'elle

qu'elle désigne encore un état *étranger* à l'ame, la folie qui n'est qu'*accidentelle*? On diroit souvent que l'Auteur a voulu plaisanter; je le croirois presque d'après toutes les contradictions qui lui échappent, ou bien il faut supposer que nous ne nous entendons pas l'un l'autre. Qu'il me montre de la ressemblance entre des imbécilles de naissance & des personnes que la Nature a doué d'un heureux génie; qu'il me montre un idiot né tel & qui ne l'est pas devenu par un accident extraordinaire, dont le visage ressemble à celui de *Newton*, ou au sien!

* * *

Examinons encore quelques passages.

„ Nos sens ne nous offrent que des surfaces, & c'est de là que nous „ tirons toutes nos conséquences: c'est une foible ressource pour la Science „ des Physionomies, & elle ne nous donne rien de fort satisfaisant si elle „ n'a recours à des déterminations plus exactes; les connoissances que „ nous croyons acquérir par les surfaces sont précisément la source de „ nos erreurs, & nous laissent quelquefois dans une entière ignorance".

Mais puisque nous sommes réduits par la nature de notre être à ne lire que sur des *surfaces*, & que dans un Monde dont les miracles sont exclus elles doivent avoir nécessairement un rapport déterminé avec l'intérieur dont elles sont les limites, pourquoi rendre suspectes les connoissances que nous acquérons par cette voye? car si elles doivent nous paroître telles, il s'ensuit que tout savoir humain, toute étude, toute découverte, toute expérience faite par des hommes, ne méritent non plus aucune confiance. Les *dissections* mêmes présentent-elles autre chose que de *nouvelles surfaces*? Presque toutes les vérités que nous connoissons se rapportent à des *surfaces*;

ce n'eſt donc pas en *étudiant* celles-ci que nous riſquons de tomber dans l'erreur, puiſque ſans elles il n'y auroit plus de vérité pour nous —— c'eſt plutôt *en ne les étudiant pas*, ou ce qui revient au même, en les *étudiant mal.*

„ Une balle de la groſſeur d'un pois jettée dans la Méditerranée, cauſe „ ſur la ſurface de l'eau une agitation qui ſe fait ſentir juſqu'aux côtes de la „ Chine". Si l'un de nous prétendoit ſuivre les effets de la chûte de cette balle, il ſe tromperoit ſans doute, mais en ce cas d'où viendroit l'erreur? Ce n'eſt point de ce que nous ne pouvons lire que *ſur* des ſurfaces, mais plutôt de ce que nous ne pourrions *pas* y lire.

„ Les connoiſſances acquiſes par les ſurfaces ſont une triſte reſſource „ pour la Phyſiognomonie, dit notre Auteur, & elle doit avoir recours *à „ des déterminations plus exactes*". Et n'eſt-ce pas préciſément ce que nous tâchons de donner à chaque page? Si de bons Obſervateurs ont lieu de croire que nous ſommes dans l'erreur, nous deſirons qu'ils nous réfutent, mais que ce ſoit en oppoſant des faits à ceux que nous rapportons. Notre Auteur ſuppoſe quelque part „ que l'intérieur s'imprime ſur l'exté- „ rieur" —— il ſemble donc admettre la poſſibilité de la choſe, & s'il l'admet, la ſurface offre donc les caractères de l'intérieur, & il y a donc une Phyſiognomonie des parties ſolides.

„ Mais ſi l'extérieur porte l'empreinte de l'intérieur, s'enſuit-il que „ cette empreinte ſoit viſible pour nous"?

Eſt-ce bien là le langage d'un Philoſophe?

Ce que nous voyons eſt viſible pour nous, que l'objet ſoit là pour être vu, ou non. La grande queſtion ſera toujours: „ ſi en effet *nous voyons*?" Perſonne je penſe, n'en doutera —— & l'Auteur lui-même a prouvé par ſa Diſſertation & par d'autres Ouvrages ſortis de ſa plume, qu'il

ne

ne tient qu'à lui de voir quand il *veut*. Que deviendroient la Philofophie & le Philofophe, fi à chaque vérité que nous découvrons, ou à chaque nouveau rapport que nous y appercevons, on s'avifoit de demander: „ Etoient-ils faits pour être apperçus de nous?"

Que répondroit notre Auteur, fi heureux en faillies, à celui qui pour rendre fufpectes les connoiffances aftronomiques, ou pour y jetter du ridicule, lui demanderoit: „ fi les aftres, en fuppofant qu'ils manifeftent l'invifible Sageffe „ de Dieu, ont été placés au Firmament pour être contemplés par nous?"

* * *

„ Ne fe peut-il pas que tels indices & tels effets que nous ne cherchons „ point, cachent ou déguifent ceux que nous cherchons?". Mais les indices que nous cherchons font pourtant vifibles & reconnoiffables; font pourtant des réfultats de caufes; donc ils font effets, & par conféquent expreffion phyfiognomonique. Le Philofophe eft Obfervateur: il obferve ce qui *eft*, qu'il l'aît cherché ou non. Il voit & il eft obligé de voir ce qui eft fous fes yeux. L'objet qui s'y préfente eft l'image de ce qu'il n'eft pas à portée d'appercevoir: ce qui eft vifible pour lui, ne fauroit lui faire illufion qu'autant qu'il l'aura *mal vu*. C'en eft fait de toutes les Sciences fi on veut fe conduire d'après ce raifonnement: „ Les indices & les effets „ que nous ne cherchons pas, peuvent cacher ou déguifer ceux que „ nous cherchons; donc il ne faut chercher ni indices, ni effets". Je ne faurois m'imaginer qu'un Savant auffi diftingué que l'eft notre Auteur, voulut facrifier à fa haine pour la Phyfiognomonie toutes les autres Sciences humaines. Sans doute il eft poffible & même facile que le Phyfionomifte fe méprenne; c'eft une raifon de plus d'agir avec prudence, d'obferver attentivement ce qui eft, de s'attacher aux feuls objets préfens, fans y rien

ajouter, sans en rien retrancher. Mais vouloir nous détourner, sous quelque prétexte que ce soit, de voir & d'observer, s'armer contre nous de plaisanteries ou d'invectives, seroit le plus ridicule de tous les fanatismes, & un étrange abus du bel-esprit, chez un Philosophe ennemi juré du fanatisme. Encore une fois, je suis persuadé que l'intention de mon Adversaire n'a pas été de me combattre sérieusement.

* * *

„ Si nos corps se développoient dans une atmosphère éthérée ; s'ils „ étoient uniquement modifiés par les mouvemens de l'ame, sans être en „ butte à aucune force extérieure, la passion dominante & le talent princi- „ pal produiroient, j'en conviens, une différence dans les formes du visage, „ selon les différens degrés & mélanges des facultés; de même que divers „ sels se crystalisent en diverses formes, si rien n'empêche leur adhésion; „ mais notre corps ne dépend-il uniquement que de l'ame ? ou plutôt „ n'est-il pas soumis à plusieurs Puissances dont chacune lui prescrit des „ loix souvent contradictoires & qu'il est pourtant obligé de suivre? C'est „ ainsi que tous les minéraux ont une forme qui leur est propre, tant „ qu'ils restent dans leur état primitif; mais les accidens auxquels ils sont „ exposés, & les anomalies qui résultent de leur mélange, trompent sou- „ vent le Connoisseur le plus habile qui veut les classifier selon leur forme „ apparente".

Mais peut-on comparer les *sels* & les *minéraux* avec un corps organique & vivifié par un principe intérieur? Comparer un *grain de sel* que la millième partie d'une goutte d'eau dissout en un clin d'œil, avec un *crâne* qui pendant des années & des siècles résiste à toutes les injures de l'air & à des impressions extérieures sans nombre? La Philosophie ne rougit-elle pas d'un parallèle aussi étrange? Non-seulement le crâne & les organes de l'homme,

non-

non-ſeulement les animaux, mais les plantes mêmes, qui n'ont ni la réſiſtance intérieure, ni des reſſorts ſemblables à ceux qui ſe trouvent dans l'homme, ne changent point de forme, quoiqu'expoſées ſans ceſſe aux diverſes preſſions de la lumière & de l'air. A peine les accidens les plus extraordinaires pourroient-ils les rendre méconnoiſſables, tant qu'elles conſervent leur organiſation.

„ C'eſt ainſi que notre corps tient le milieu entre l'ame & le reſte du „ monde; c'eſt un miroir qui repréſente les effets de l'un & de l'autre" — (admirablement bien dit!) „ il ne réfléchit pas ſeulement nos penchans „ & nos facultés, il porte auſſi l'empreinte du climat où nous avons „ vécu, du genre de vie que nous avons mené, des maladies, des revers „ de fortune que nous avons eſſuyés, revers qui ne ſont pas toujours la „ ſuite de nos mauvais penchans, mais l'effet d'un concours de circonſtances, „ & auxquels le devoir même nous expoſe quelquefois". Qui voudroit, qui oſeroit en diſconvenir? Mais l'un empêche-t-il l'autre? Voilà ſeulement de quoi il s'agit. L'Auteur ne dit-il pas lui-même: „ que le „ corps eſt un miroir où ſe retracent & les effets de l'ame, & ceux des „ cauſes externes?" L'impreſſion des *revers de fortune* n'eſt donc pas la ſeule dont il ſoit ſuſceptible; & pourquoi n'y liroit-on pas tout auſſi diſtinctement *l'énergie* ou la *non énergie* de l'ame? N'eſt-ce point, (ſuppoſé que l'Auteur parle ſérieuſement) n'eſt-ce point une chicane que de mettre en oppoſition deux choſes, qui, de ſon aveu, ſe reproduiſent *l'une & l'autre* dans le corps comme dans un miroir? Un Obſervateur auſſi ſage, auſſi éclairé que notre Auteur, oſeroit-il me ſoutenir en face: „ qu'il arrive communément que par des revers de fortune un front „ arrondi prenne une forme cylindrique? un front oval une figure quarrée? „ qu'un menton pointu ſe retire en arrière?" Qui pourroit croire, qui

voudroit foutenir férieufement „ que des revers de fortune ont changé la „ *forme du vifage* d'un *Charles XII*, d'un *Henri IV*, d'un *Charles-Quint*?" & fi jamais Mortels ont effuyé des revers, ne font-ce pas eux qui en ont effuyés? Ofera-t-on dire (c'eft des parties folides que nous parlons, & non des bleffures ou des cicatrices) ofera-t-on dire „ qu'après leurs infortunes la *forme* „ *de leur vifage* annonçoit un autre caractère?" Et que répondre au Sage qui affirmeroit: „ que l'os du nez de *Charles XII.* avoit perdu fon énergie „ à *Bender*; qu'on en vit difparoître la convexité, & qu'il prit une forme „ pointue, marque ordinaire d'un caractère efféminé & timide?". La Nature agit intérieurement fur les os; les accidens & les fouffrances opèrent fur les nerfs, la chair & la peau; & fi quelque accident attaque les os, l'altération phyfique qui en réfulte eft affez marquée, & fe diftingue d'elle-même. Ces fortes de difgraces font plus ou moins fâcheufes; font-elles légères, la Nature les répare; fi non, la caufe en eft trop vifible pour que le Phyfionomifte puiffe les confondre avec les traits naturels. Je dis le *Phyfionomifte*, mais je ne donne ce titre qu'à l'Obfervateur impartial; lui feul eft en droit de porter des jugemens phyfiognomoniques, lui feul, & non le Bel-efprit qui refufe de croire aux vérités d'expérience.

„ Dois-je toujours mettre fur le compte de l'Artifte les défauts que je „ découvre dans une figure de cire? Ne peut-elle pas avoir été maniée „ maladroitement, ou trop expofée aux rayons du Soleil?"

Qu'une figure de cire foit gâtée par l'attouchement d'une main maladroite, qu'elle foit mutilée, ou qu'elle ait fouffert par la chaleur du Soleil ou du feu, toujours il fera aifé d'y reconnoître le premier travail du maître. Cet exemple prouve abfolument contre notre Auteur; car fi *l'accidentel* fe fait remarquer dans une fubftance auffi molle que la cire, nous le

diftinguerons

diſtinguerons avec bien plus de facilité dans un corps organique dont l'eſquiſſe fut formée de parties auſſi ſolides que les os. Dans une ſtatue — (cet emblème, je crois, eut été beaucoup plus juſte que celui d'une figure de cire) —— on diſtingue bientôt, pour peu qu'on ſoit connoiſſeur, ce qui a été tronqué, ajouté ou refait après coup; & pourquoi ces diſtinctions ne ſeroient-elles pas tout auſſi frappantes dans l'homme? pourquoi ſa forme primitive ne perceroit-elle pas à travers les accidens, tandis que la beauté d'une ſtatue, chef-d'œuvre de l'art, ſe retrouve encore juſques dans ſes fragmens?

* * *

„ L'Ame remplit-elle le corps comme un fluide élaſtique qui prend „ toujours la forme du vaſe? Et ſuppoſé qu'un nez camus annonce de „ la malice, s'enſuit-il qu'un homme devienne malin, quand par quelque „ accident ſon nez s'aplatit?".

Que la réponſe à cette queſtion ſoit affirmative ou négative, le Critique n'y gagnera rien.

Si l'on dit qu'en effet l'ame remplit le corps comme un fluide élaſtique qui prend la forme du vaſe, en conclura-t-on que celui dont le nez s'eſt aplati par accident, a perdu le degré d'élaſticité interne qui rendoit ce nez autrefois ſaillant?

Si l'on dit au contraire que ces ſortes de comparaiſons ne ſervent qu'à éclaircir certains cas particuliers ſans tirer à conſéquence, en ſera-t-on plus avancé?

* * *

Nous convenons avec notre Auteur „ qu'il y a de l'extravagance à ſou- „ tenir que la plus belle ame habite toujours dans le plus beau corps, „ & l'ame la plus vicieuſe dans le corps le plus hideux". Il eſt inconcevable

qu'après les explications où nous ſommes entrés ſur ce ſujet dans les morceaux qui précèdent, on puiſſe nous imputer encore une pareille aſſertion. Nous diſons ſeulement : qu'il eſt une proportion, une beauté du corps qui annonce plus de vertu, de nobleſſe & d'héroïsme, que telle autre forme vulgaire & moins parfaite. Nous diſons ſeulement avec l'Auteur : que *la Vertu embellit*, & que *le Vice enlaidit*; & nous ſommes convaincus qu'il n'eſt point de forme humaine, quelque diſgraciée qu'elle ſoit, où l'honnêteté ne puiſſe réſider, & que le vice peut habiter dans la plus belle.

Nous ſerons plus difficiles à l'égard du paſſage ſuivant : „ Nos langues „ ſont très-pauvres en obſervations phyſiognomoniques ; s'il y en avoit „ de bonnes, les nations n'auroient pas manqué de les conſigner dans les „ Archives de leur Philoſophie. Le *nez* revient dans une foule d'expres- „ ſions proverbiales ou métaphoriques, mais toujours dans un ſens patho- „ gnomique & pour marquer des actions paſſagères, jamais dans un ſens „ phyſiognomonique, ni comme marque d'un caractère permanent ou „ d'une diſpoſition habituelle". Cependant les Anciens ont dit : *homo obeſæ, obtuſæ naris;* mais quand ils ne l'auroient pas dit, peu importe, dès qu'on peut prouver *a poſteriori*, que le nez a un caractère phyſiognomonique qui lui eſt propre.

Je ne ſuis point aſſez érudit pour oppoſer à notre Auteur des paſſages tirés d'*Homère*, de *Suétone*, de *Martial* & de cent autres, mais je n'en ai pas beſoin. Une vérité n'en eſt pas moins une vérité, que les Anciens l'ayent connue ou non. L'Ecolier rapporte tout à leur autorité ; le Sage voit par ſes propres yeux, il ſait que chaque ſiècle a été marqué par de nouvelles découvertes, & que dans chaque ſiècle on a vu déprimer les découvertes échappées aux Anciens.

* * *

„ *Je ne demande point* dit l'Auteur, *ce que l'homme auroit pu être; je veux* „ *ſavoir ce qu'il eſt*". Et moi je veux ſavoir l'un & l'autre, ſi la choſe eſt poſſible. Il eſt tels ſcélérats qu'on pourroit comparer à des tableaux précieux gâtés par le vernis. Vous croyez ces tableaux indignes d'attention, mais ſi un connoiſſeur vous avertit „ qu'ils ont un mérite réel, qu'il „ eſt poſſible de les rétablir dans leur premier état, parce que les couleurs „ en ſont ſi bonnes qu'elles ne craignent point le vernis, & qu'en déta- „ chant celui-ci avec ſoin, on ne riſque point d'effacer le fonds" — ce conſeil vous paroîtra-t-il indifférent?

Vous ſuivez attentivement les moindres variations de l'étoile polaire, vous paſſez des journées à calculer pour ſavoir après combien de ſiècles elle ſe trouvera auſſi rapprochée du pole qu'elle puiſſe l'être — je n'ai garde de mépriſer cette occupation.

Mais pouvez-vous conteſter l'importance d'un objet qui intéreſſe les Pères, les Mères, les Inſtituteurs, les Amis, les Politiques? Eſt-il indifférent de ſavoir ce qu'un homme auroit pu devenir, ou ce qu'on en pourroit faire encore? ce qu'on doit néceſſairement attendre de tel jeune-homme, dirigé & formé de telle manière?

Il en eſt de quelques fous comme d'une bonne montre dont le cadran s'eſt dérangé.

Mais ſi celle que vous portez eſt dans ce cas, vous ne ferez, d'après vos principes, nulle attention à ſa bonté intrinſéque. Vous n'écouterez point l'habile Horloger qui vous dira: „ l'ouvrage de votre montre étoit „ excellent, & je la regarde encore comme un chef-d'œuvre. Il s'agit „ ſeulement de la faire nettoyer, de la monter régulièrement, d'en

 „ redreſſer

„ redreffer quelques dents qui fe font courbées, & elle vaudra cent fois „ mieux que cette autre montre garnie de diamans, qui peut-être ira bien „ pendant quelques mois, mais s'arrêtera enfuite".

Vous ferez toujours dans l'idée: qu'il importe peu de favoir ce qui auroit pu arriver, & il vous fuffira de n'avoir connu de la montre que ce qu'elle eft à préfent. Vous laifferez repofer un tréfor caché, qui à la vérité n'a rien rendu jufqu'ici, mais qui vous promet pour l'avenir les plus grands avantages, & vous vous contenterez du modique revenu d'un fonds beaucoup moins confidérable.

Vous jugez d'un arbre par le produit d'une feule année; peut-être même par des fruits que l'art a rendu précoces, fans vous mettre en peine de fa qualité naturelle. Cependant il fe pourroit qu'en lui donnant quelque foin il vous rapportât des fruits en abondance; diverfes circonftances ont pu nuire à fa végétation; le vent du Sud aura brûlé fes feuilles, une tempête aura abattu fes fruits — & vous n'examinez point fi fa tige eft encore faine?

* * *

Je me fens fatigué, & je crains que le Lecteur ne le foit auffi, furtout s'il eft porté à croire, comme je le fuis, „ que l'Auteur dans fa gaieté s'eft „ quelquefois joué de nous".

Je releverai cependant encore deux contradictions bien frappantes qui lui font échappées. D'un côté il obferve avec raifon „ que des fignes „ pathognomiques fouvent répétés ne s'effacent pas toujours entièrement, „ & qu'ils laiffent des impreffions phyfiognomoniques. De là vient „ ce pli de bétife des badauts extafiés de tout, fans comprendre ce „ qu'ils admirent; de là viennent ces plis de l'hypocrifie & les

„ foffettes

„ fossettes qu'elle creuse dans les joues; les plis de l'obstination & une infinité „ d'autres. D'ailleurs l'altération pathognomique qui accompagne le vice, „ devient souvent plus sensible & plus hideuse encore par les maladies „ qui en sont la suite. De même aussi l'expression pathognomique de la „ bienveillance, de la tendresse, de la candeur, de la dévotion & de tou- „ tes les vertus en général, influe sur le physique, & laisse des traces qui „ n'échappent point à l'Admirateur du Beau moral. Telle est la base de „ la Physiognomonie de *Gellert*, *la seule vraie*, la seule qui promette à la „ vertu des avantages réels, & qu'on peut réduire à ces deux mots: *La* „ *vertu embellit*, *le vice enlaidit*".

Ainsi les branches ont une vertu que la tige n'a point? les fruits auront une physionomie, & l'arbre même n'en aura pas? Il est donc possible que le sourire de la suffisance parte immédiatement d'un fonds d'humilité — l'air stupide d'un fonds de sagesse? Le trait caractéristique de l'hypocrisie n'est donc pas le résultat d'une force ou d'une foiblesse interne? & tout signe extérieur est donc en quelque sorte un vernis appliqué? L'Auteur veut toujours nous rendre attentif aux chiffres de la montre, & ne dit rien des propriétés de la montre elle-même. Otez en le cadran, l'aiguille ne cessera point d'aller; effacez ces traits pathognomiques — l'art de dissimuler y parvient quelquefois — le penchant ou la force intérieure qu'ils décèlent n'en seront pas détruits. C'est donc se contredire „ que d'ad- „ mettre des traits qui expriment la stupidité, & de nier que la stupidité „ ait un caractère; c'est vouloir soutenir qu'une goutte d'eau est visible, „ mais que la source, mais que l'Océan ne l'est pas".

* * *

Autre contradiction. „ Il y a une Pathognomique; mais il seroit tout

„ aussi

„ auſſi ſuperflu de la réduire en Théorie, que de compoſer un Art d'aimer.
„ L'expreſſion réſide ſurtout dans le mouvement des muſcles du viſage,
„ & dans le regard. Tous ceux qui vivent dans le monde comprennent
„ ce langage, mais vouloir *l'enſeigner*, ſeroit une entrepriſe pareille à celle
„ de *compter les ſables de la mer*". Et bientôt après l'Auteur commente avec beaucoup d'habileté l'expreſſion pathognomique de douze Viſages d'après *Chodowiecki*, & dans ces obſervations *théorétiques* combien n'en eſt-il pas qui ſe rapportent à la Phyſiognomonie!

* * *

Permettez moi maintenant, mon eſtimable Adverſaire — mais non, je ne vous regarde plus comme tel, mais comme un Ami qui vient de ſe rendre à la Vérité — permettez-moi d'enrichir cet Ouvrage de quelques morceaux remarquables de votre Diſſertation, auxquels je n'ai pas eu occaſion de m'arrêter, ou que je n'ai pas rapportés en entier.

* * *

„ Si le jugement que nous portons des phyſionomies ſe vérifie quelquefois,
„ c'eſt qu'il eſt fondé ſur des indices d'actions ou d'habitudes indépendans de
„ la Phyſiognomonie & de la Pathognomique, & auxquels on ne ſauroit ſe
„ méprendre. Par exemple le débauché, l'avare, le mendiant &c, ont leur
„ livrée particulière à laquelle on les reconnoît comme un Soldat à ſon uni-
„ forme. Une ſeule faute de langage ſuffit quelquefois pour décéler une
„ mauvaiſe éducation; notre chapeau, la manière de le mettre, indique
„ ſouvent la ſociété dont nous ſommes, & le degré de notre fatuité". (Et la ſtructure du corps humain n'annonceroit rien des talens & des diſpoſitions de l'homme?) „ Souvent les foux mêmes ne ſeroient pas connus pour ce
„ qu'ils ſont, s'ils n'agiſſoient point. Quelquefois auſſi l'habillement, le main-

„ tien

„ tien, le premier abord d'un Inconnu, le premier quart d'heure de ſa „ converſation, nous en diſent déjà plus ſur ſon compte que nous n'en „ pourrons apprendre dans la ſuite".

„ La phyſionomie du plus dangereux des mortels peut nous paroître „ indéchiffrable: tout s'y cache ſous un voile de mélancolie au travers duquel „ rien ne pénètre. Pour en douter il faudroit ne connoître que bien peu „ les hommes. Il eſt toujours très-difficile de démêler un ſcélérat, ſi ſon „ éducation a été ſoignée, s'il eſt ambitieux, & s'il a fréquenté autrefois la „ bonne compagnie".

„ Un homme lâche, frivole, oiſif & dominé par l'amour du plaiſir, ne „ porte point ſur ſon viſage — (c'eſt-à-dire pas toujours) — le caractère „ odieux du mal qu'il fait à la ſociété. Et au contraire, un homme de „ mérite, ferme à défendre ſes droits & qui s'eſtime à ſa juſte valeur, s'an- „ nonce ſouvent ſous un extérieur dont on ſe défie, ſur-tout ſi ſa bouche „ ſe refuſe au ſourire".

„ Il eſt ſûr, malgré les argumens ſophiſtiques que la ſenſualité peut „ oppoſer à cette maxime, il eſt ſûr: que *ſans la vertu il n'eſt point de* „ *beauté permanente, & que par elle la laideur la plus choquante peut acquérir* „ *des charmes irréſiſtibles.* Sans doute ces cas ſont rares dans l'un & l'autre „ ſexe; mais il n'eſt pas moins rare d'y trouver la candeur dans toute ſa „ pureté; une déférence modeſte ſans lâche complaiſance; une bienveil- „ lance univerſelle qui ne cherche point à impoſer des obligations; „ l'amour de l'ordre ſans affectation puérile; de la propreté dans l'habille- „ ment ſans aucune vaine recherche; & c'eſt l'enſemble de ces qualités „ qui produit des charmes irréſiſtibles". Rien de mieux vu, ni de mieux exprimé.

„ Le vice pareillement dérange & défigure les traits, lorſqu'il s'empare „ d'un caractère flexible, ſurtout, ſi gâté déjà par une mauvaiſe éducation, „ le vicieux n'a pas même l'idée de ce qui forme ſur le viſage l'expreſſion „ du beau moral, ou s'il ſe met peu en peine de l'acquérir & ne cherche „ pas même à corriger les défauts de ſon extérieur".

„ Qui n'aimeroit à prêter l'oreille aux diſcours qui partent d'une bouche „ d'accord avec tous les traits du viſage, & qui ne craint pas d'en être „ démentie? Nous l'écouterons volontiers, quelle que ſoit la Science „ dont elle nous annonce les expériences & les vérités. Si cette bouche „ eſt celle d'un Médecin, quelle confiance ne doit-il pas inſpirer!"

„ Quelqu'un a dit: qu'une femme laide, vieille & vicieuſe eſt l'objet „ le plus hideux de la Nature. Mais on peut dire auſſi: qu'une matrone „ dont le viſage annonce encore une ame douce & pure, eſt un des objets „ les plus reſpectables qui ſoit au monde. L'âge n'enlaidit point le viſage „ d'une perſonne dont l'ame peut ſe montrer ſans maſque. Il enlève „ ſeulement le vernis impoſteur qui cachoit autrefois la coquetterie, les „ caprices & la méchanceté, & l'Obſervateur impartial auroit apperçu déjà „ dans la jeune fille la laideur du viſage décrépit d'une vieille mépriſable. „ Si les hommes agiſſoient toujours par conviction, au lieu de mettre au „ hazard leurs intérêts les plus chers, les mariages heureux ſeroient moins „ rares qu'ils le ſont, & comme l'a dit *Shakeſpear*, le lien qui doit unir les „ cœurs, ne ſerviroit pas ſi ſouvent à étrangler le bonheur temporel".

Ce langage eſt celui de mon cœur. C'eſt ſous les yeux d'un Obſervateur pareil que j'aurois voulu écrire mes Eſſais. Quels ſervices eſſentiels la Phyſiognomonie ne pourroit-elle pas attendre d'un homme qui joint à un eſprit géomètre le talent plus rare encore de l'obſervation!

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Lambert.

E R R A T A.

Page 7 ligne dernière. Le trait - qui eſt entre les mots *Puiſſance* & *tu ès*, doit marquer une ſéparation de phraſe ——.

ibid. Le mot qui indique le renvoi de la page ſuivante, l: Humanité.

p. 14. l. pénult: effacez le dernier mot *celle*.

p. 15. l. 1. mettez un . après les mots SECOND FRAGMENT.

p. 17. l. 13. effacez une fois le mot *autres*.

p. 21. l. 11. *lorſqu'il en eſt action*, liſez lorſqu'il eſt en action.

p. 36. l. 16. *qui n'aie*, liſez qui n'ait.

p. 41. l. 18. *annoncent*, liſez annonce.

p. 43. l. 3. *Il*, liſez Ils.

p. 66. l. 1. *deccuvre*, liſez découvre.

p. 86. l. 20. *qu'annonce*, liſez qu'annoncent.

p. 105. l. 14. effacez une fois *&*.

p. 119. l. 6. *Antinoüs*, liſez d'Antinoüs.

ibid. l. 7. *Apollon*, liſez de l'Apollon.

p. 125. l. 1. *certaines*, liſez certains.

ibid. l. 14. liſez maintenant.

p. 144. l. 6. *des*, liſez dès.

p. 267. 266. Ces deux numéros ont été tranſpoſés.

p. 275. l. 12. πάντα γέωμετροῦντος Θεοῦ, liſez πάντα γέωμετροῦντα Θεόν.

* * *

Remarque. Les mots *à droite* & *à gauche*, lorſqu'ils ſont relatifs aux vignettes, doivent être entendus du livre ouvert.

A LA HAYE,

Imprimé chez JAQUES VAN KARNEBEEK,

Imprimeur de la Ville & du petit Sceau de la Province d'Hollande.